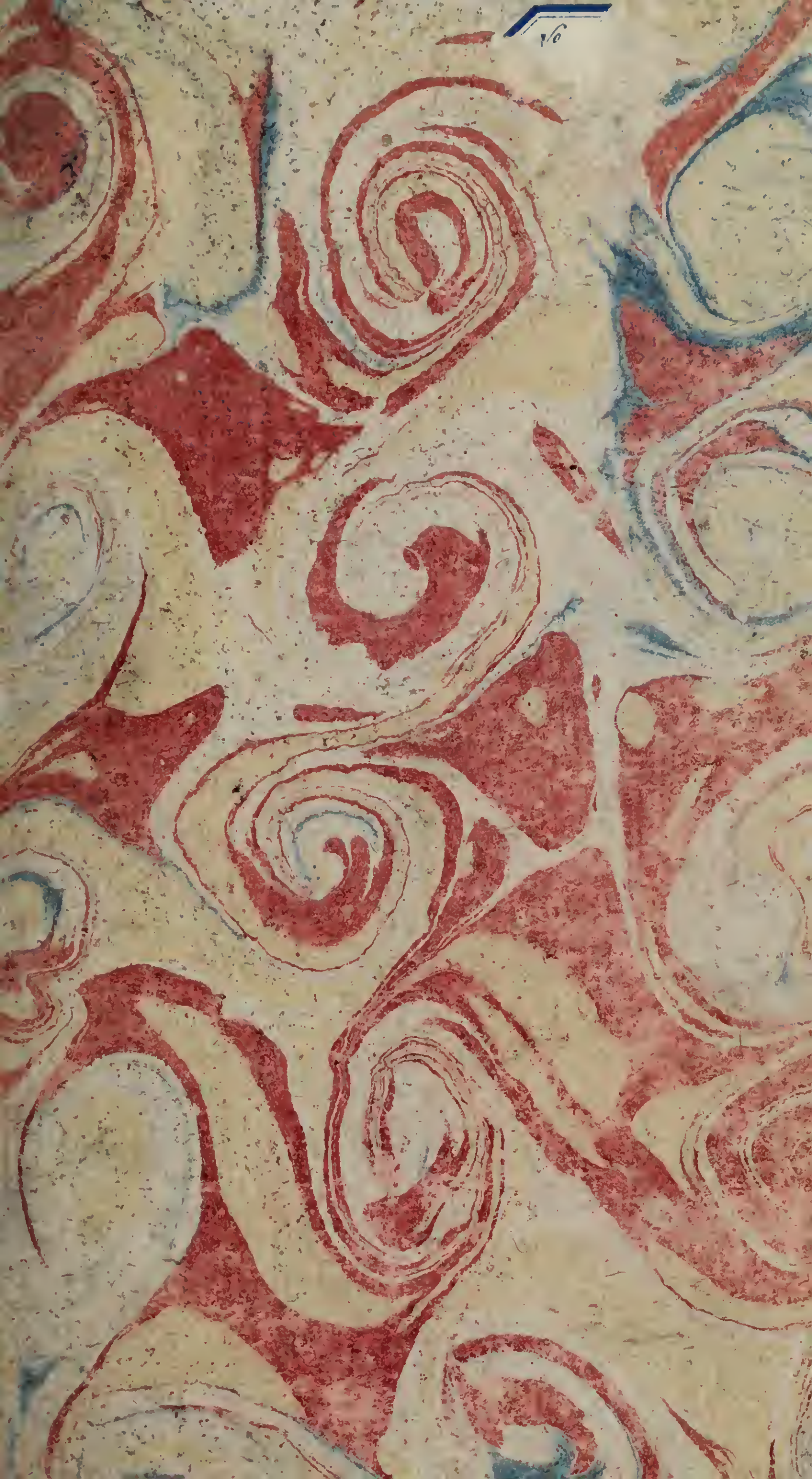



LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE ST ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI^E
BIBLIOTHECA
Ottaviensis





Coll. spec.

LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettresdemadamel01lari

LETTRES
DE
MADAME LA COMTESSE
DE LA RIVIERE,
A MADAME LA BARONNE
DE NEUFPONT,
SON AMIE;

CONTENANT les principaux événemens de ſa vie, de celle de ſes enfans, & de quelques-uns de ſes parens; avec beaucoup de Nouvelles & d'Anecdotes du Regne de LOUIS XIV, *depuis l'année 1686 juſqu'à l'année 1712.*

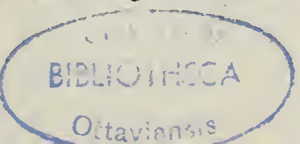
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gêvres.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
130
.L283A3
1777
n.1
Coll. spec.

A MADAME
LA COMTESSE
DE LA VANNE.

MADAME,

VOUS voilà enfin victorieuse, les Lettres de mon aïeule bien-aimée voient le jour; vos tendres & pressantes solli-

citations oat ſecondé mon deſir & vaincu ma répugnance ; car, vous le ſavez, il y avoit en moi ce contraſte ; & il étoit fondé. On aime dans ce ſiecle-ci un ſtyle étudié ; & celui de Madame de la Riviere eſt ſimple comme la nature. Mais je m'en rapporte à votre jugement ; vous m'aſſurez que, par leur ſimplicité même, ces Lettres feront le charme des Dames, & ſeront goûtées encore de bien des hommes, ſur-tout de ceux qui ſont peres ; que ceux qui liſent le plus, ſont ceux qui épluchent le moins ; & que la vérité, le ſentiment & la variété qui y regnent, les mettront toujours au-deſſus des Romans les mieux écrits. Je

vous les dédie, Madame; le titre de mari ne m'empêche point de vous rendre cet hommage: mon amour pour vous, après bien des années, eſt encore le même, & je ne rougis point de ma conſtance: ce ſeroit rougir de mon bonheur. *C'eſt ainſi que Madame de la Riviere s'exprime à la Lettre CXLVI.* Eſt-il rien, *dit-elle*, de ſi doux à deux perſonnes qui ſont liées pour la vie, que de s'aimer, de ſe le dire, & d'avoir des témoins de leur félicité? Malheureux! oui malheureux ceux qui ignorent ce plaiſir ou qui l'alterent! *Je ſuis ſon petit-fils: je penſe & je ſens comme elle.*

Qu'il me ſeroit flatteur de faire ici votre éloge ! Vous ne le voulez pas : mais le plus grand eſt de me dire depuis plus de trente années,

MADAME,

Votre adorateur, votre amant,
& votre heureux mari
Le Comte DE LAVANNE.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR,

Pour servir d'Introduction.

DEPUIS l'année 1766. je suis possesseur de ces Lettres : différentes raisons, qui importent peu au Public, ont balancé l'extrême desir que j'avois de les mettre au jour. Madame de la Riviere, qui les a écrites, étoit mere de mon pere : Madame de Neufpont, à qui elles sont adressées, étoit mere de ma mere. Celle-ci les a conservées avec soin ; c'étoit pour elle un trésor ; & c'en est un pour moi, tant parce que je les regarde comme l'histoire de ma famille, que parce que

Madame de la Riviere avoit toute ma tendresse On verra par ses Lettres, qu'elle étoit belle, aimable, & aimée; & que malgré la coquetterie de son temps, elle étoit sage, vertueuse; elle aimoit son mari, ses enfans, ses amis, & savoit apprécier le mérite & respecter la vertu. Elle a eu quelque relation avec Madame de Sévigné, non pas directement, car il y avoit entre elles une trop grande disproportion d'âge, mais par la Comtesse de Nogent son aïeule, qui étoit amie de Madame de Sévigné & de même âge.

Madame de la Riviere n'étoit encore que Mademoiselle de Plounai lorsqu'elle commença à écrire ces Lettres à son amie; & l'une & l'autre n'avoient que seize ans alors. Depuis l'âge de dix ans elles avoient été éle-

vées enſemble au Couvent. L'Abbeſſe de ce Monaſtere étoit tante de Mademoiſelle de Plounai. Cette Dame avoit jugé à propos de ne point mettre ſa niece parmi les Penſionnaires ; elle l'éleva elle-même ; & afin que la jeune perſonne ne s'ennuyât point, elle avoit fait choix de deux Penſionnaires de même âge & de même condition que ſa niece, pour lui faire compagnie alternativement : l'une paſſoit avec elle les Lundis & Mardis de chaque ſemaine ; l'autre y paſſoit les deux jours ſuivans ; les deux autres jours, elles étoient réunies toutes trois ; & le Dimanche, Mademoiſelle de Plounai le paſſoit ſeul avec ſa tante. Ces deux Demoiſelles qui l'accompagnoient, étoient, l'une Mademoiſelle des Moulins, fille du Comte de ce nom ; elle étoit de Paris, ainſi

que l'Auteur : l'autre étoit la fille du Vicomte des Tilleuls : celle-ci étoit des environs de Lyon ; & c'eſt à elle que ſont adreſſées ces Lettres ; c'eſt elle qui étoit la bien-aimée de Madame de la Riviere, & dont la fille eſt devenue ma mere. Pendant que l'une lui faiſoit compagnie, elle avoit avec l'autre, qui étoit retournée avec les Penſionnaires, un commerce de Lettres que l'Abbeſſe voyoit & dirigeoit avec ſoin & avec plaiſir : c'étoit un amuſement pour elle de voir la franchiſe avec laquelle ſa niece s'eſcrimoit de la plume, & racontoit à ſon amie abſente, tout ce qui ſe paſſoit entre ſon amie préſente & elle. C'eſt ce qui a contribué à faire prendre à la niece pour la tante une confiance ſi entiere, qu'elle n'a pas craint de développer tous ſes ſen-

timens pour le Comte de la Riviere, dans des Lettres qu'elle ſavoit que ſa tante verroit la premiere ; & c'eſt auſſi ce qui lui a donné ce goût de raconter. Car ſes Lettres ſont de véritables confidences remplies de faits, de nouvelles, d'hiſtoires & d'aventures, qu'elle détaille avec ingénuité, avec candeur, avec naïveté : elle dit à ſon amie tout ce qui lui paſſe par la tête & par le cœur ſur ſon mari, ſes amis, ſes parens, ſes enfans, & ſur elle-même : ce ſont de vrais modeles d'amitié, de tendreſſe maternelle, & d'amour conjugal. Elle parle aſſez ſouvent de ſa beauté : mais qu'on faſſe attention qu'elle n'en parle que pour raconter les choſes ; qu'elle ne s'en prévaut point ; & qu'elle parle à une amie qui eſt auſſi belle qu'elle.

Dans presque les vingt premieres Lettres, elle décrit à son amie les différentes situations de son cœur pour le Comte de la Riviere. Rien de si comique que la conduite de son mariage : après l'avoir desiré & espéré, on lui donne à croire qu'il n'aura pas lieu ; & on l'entretient dans cette erreur jusqu'au moment de la conduire à l'autel. Dans l'intervalle elle écrit l'histoire de ses pere & mere, qui est touchante. La plupart de ses Lettres sont remplies de faits fort amusans : l'amour d'un Prince, qu'on peut deviner ; la jalousie secrete de son mari à cette occasion, & qui éclate à la Lettre XL : sa jalousie personnelle à la Lettre LXXVII ; l'histoire fort ample & fort détaillée de sa tante l'Abbesse à la Lettre suivante ; & celle du Marquis de la Tour à la Lettre CIII.

Toutes ces narrations ſont extrêmement attachantes.

Viennent enſuite des Lettres où Madame de la Riviere fait des récits ſur ſes enfans. Quelques-unes pourront paroître minutieuſes ; mais ſi elles paroiſſent telles à certaines perſonnes, elles ne ſeront pas indifférentes à d'autres ; ſur-tout aux peres & meres tendres qui connoiſſent la nature. L'hiſtoire de Mademoiſelle de la Riviere, par exemple, eſt ſi intéreſſante dans ſon dénouement, que je n'ai pas cru devoir priver le lecteur des moindres traits qui y ont rapport. Quoi de plus touchant que la poſition de Madame de la Riviere vis-à-vis de cet enfant, qu'elle deſire depuis dix ans, & dont il faut qu'elle ſe prive par complaiſance pour les bizarreries de ſon mari,

qui n'aime & ne veut aimer que ſon fils ? En ſe rendant aux deſirs du pere, elle forme le projet, pour le punir, de ne lui point laiſſer voir ſon enfant qu'il ne ſoit grand ; & quand elle voit que c'eſt une fille, elle décide qu'il ne la verra, pour la premiere fois, que le jour qu'elle la mariera, afin que dans cet âge intéreſſant, la fille enleve plus ſûrement le cœur du pere. Mais pour exécuter ce projet, il faut que tout le monde ignore qu'elle en eſt la mere : le Marquis & la Marquiſe de l'Ecluſe, parrain & marraine de ſa fille, & chez qui elle eſt élevée, ſont ſes ſeuls confidens. Ce ſont toutes ces circonſtances, & beaucoup d'autres de cette ſorte, qu'elle écrit à ſon amie, pour adoucir l'amertume de ſa ſituation.

Dans le même temps, cette amie a une fille que Madame de la Riviere demande qui ſoit élevée pour ſon fils. En conſéquence il eſt ſouvent queſtion de cette jeune Demoiſelle dans ſes Lettres. Mais quelles contrariétés n'éprouvent-elle pas juſqu'à l'accompliſſement de ſes deſirs ? Son fils en grandiſſant entrevoit qu'elle lui deſtine la fille de ſon amie. Il ſe prévient contre les Demoiſelles de Province ; déclame contre elles, & fait perdre à ſa mere l'eſpoir de réuſſir dans ſes vues.

D'un autre côté M. de la Riviére a pour ce fils un amour unique ; & il ne montre pour ſa fille qu'une indifférence qui afflige & qui accable la mere. Cette tendre mere cependant, qui voit dans ſa fille un miracle de la nature, a le doux preſ-

ſentiment que cette aimable enfant poſſédera un jour le cœur de ſon pere. Monſieur & Madame de l'Ecluſe, qui ont pour leur filleule une tendreſſe extraordinaire, penſent de même, & tremblent que le pere ne vienne à découvrir ſa fille, & ne veuille la leur ôter. En conſéquence ils font garder à cette petite une exacte retraite. Mais à meſure qu'elle croît, ſon eſprit ſe développe; elle voit qu'on la cache à tout le monde : tant de myſtere ſur ſa petite perſonne l'intrigue; elle fait queſtions ſur queſtions; on ne lui répond qu'avec réſerve, & cela irrite ſa curioſité. Madame de la Riviere, que la proſcription de ſa fille rend encore plus chere à ſon cœur, ſe détermine à la ſatisfaire lorſqu'elle a ſes dix ans accomplis; elle lui fait part de ſon hiſtoire.

Mademoiſelle de la Riviere, loin d'en concevoir de la haine pour ſon pere, l'aime à l'adoration ; elle demande à le voir. On la refuſe. Elle pleure, elle gémit ; & ce ſont de nouvelles peines qui donnent encore matiere à des Lettres.

Avant l'âge de quatorze ans, Mademoiſelle de la Riviere eſt demandée en mariage, & promiſe lorſqu'elle aura ſes quinze ans accomplis. Pendant quelques années ſes deſirs de voir ſon pere s'étoient un peu calmés. Ils ſe renouvellent. Elle expoſe un jour à ſa mere, devant ſon amant & ceux qui faiſoient leur compagnie ordinaire, une grande envie de voir ſon pere & ſon frere ſans qu'ils puiſſent la connoître. Madame de la Riviere imagine auſſi-tôt un moyen de la contenter : elle l'expoſe ; &

chacun ſe prête pour l'exécution. On mene ſa fille à l'Opéra deux fois, dans une loge d'où elle peut voir ſon pere & ſon frere, & en être vue. Quelle ſatisfaction pour la mere d'entendre ſon mari & ſon fils s'extaſier ſur ſa fille ! Mais quel embarras après la ſeconde entrevue, d'entendre ſon fils déclarer à ſon pere, qu'il aime, qu'il adore la Demoiſelle qu'il a vue à l'Opéra, & qu'il n'en veut pas d'autre pour ſa femme ? & le pere qui promet à ſon fils de faire faire toutes les recherches poſſibles pour la découvrir, & la lui procurer à tel prix que ce ſoit ? On prend toutes les précautions néceſſaires pour rendre les recherches inutiles ; mais elles ſe font avec tant d'activité, que Madame de la Riviere ſe détermine à déclarer à ſon mari que ſa fille eſt demandée en mariage.

riage. Nouveaux embarras : M. de la Riviere ſent ſon cœur paternel s'émouvoir pour ſa fille, il veut la voir & la ravoir. Sa femme la lui refuſe, & tient bon. Situation attendriſſante du pere qui ſe fait des reproches ſur ſa fille, & qui ne peut obtenir de la voir. Madame de la Riviere, ferme pour exécuter ſes projets, mais ſenſible au chagrin de ſon mari, avance le mariage de ſa fille, qui enfin embraſſe ſon pere, & eſt reconnue pour la Demoiſelle de l'Opéra, au grand contentement de ce pere. Mais ſon frere ne peut s'empêcher de payer ſon erreur par des larmes que la raiſon & la réflexion eſſuient enfin. Ce ſont toutes ces choſes qui font la matiere des dernieres Lettres.

Pour la ſatisfaction des Lecteurs, je donne à la ſuite de ces Lettres

une Addition qui parle du mariage de mes pere & mere, & qui termine l'hiſtoire de ma famille.

Comme Madame de la Riviere parle ſouvent de perſonnes qui lui ſont étrangeres abſolument, j'ai jugé néceſſaire de compoſer une Table alphabétique de ces perſonnes. C'eſt à proprement parler une *Table des Nouvelles*. Quelquefois elles ſont longues & détaillées ; fort ſouvent elles ne contiennent que peu de lignes. Je ne les indique que par les Lettres : cela doit ſuffire ; car lors même que la Lettre a quelque étendue, un coup-d'œil au commencement ou à la fin, fera appercevoir la nouvelle que l'on cherche.

Une Préface, pour l'ordinaire, eſt faite pour vanter l'Ouvrage. Pour moi je me tais, je ſuis trop attaché à la

mémoire de l'Auteur, pour que mon ſuffrage ſoit ici de quelque prix ; j'ai voulu ſeulement donner une idée de ces Lettres. J'aurois voulu pouvoir y ajouter les réponſes ; j'ai fait pour les découvrir toutes les recherches poſſibles ; mais mes peines ont été perdues, je n'ai pu en déterrer aucune. J'ai penſé que Madame de Neufpont, ayant ſurvécu de quelques années à ſon amie, elle avoit détruit elle-même ſon ouvrage.

Il me reſte deux mots à dire pour l'intelligence des premieres Lettres.

Il y avoit déja trois mois que Mademoiſelle des Moulins étoit revenue à Paris dans ſa famille, lorſque Mademoiſelle de Plounai quitta le Couvent. Son autre amie devoit y reſter encore quelques mois. Comme l'Ab-

besse savoit que les jeunes personnes se parlent volontiers à cœur ouvert, & qu'elle vouloit connoître les sentimens de sa niece pour celui qu'on lui destinoit à son insû, sans que la Maîtresse des Pensionnaires en eût connoissance, elle prit une résolution la veille du départ de sa niece, & la lui communiqua : » Tu vas me quitter, ma chere
» re amie, lui dit-elle ; mais pour
» m'aider à supporter ma perte, je
» vais profiter du temps que Ma-
» demoiselle des Tilleuls va rester
» encore ici ; je vais en faire ma
» compagne & mon amie ; tout ce
» qui lui appartient va être appor-
» té à ton appartement ; elle l'oc-
» cupera ; nous mangerons ensem-
» ble ; je la traiterai comme toi-
» même, & elle seule me consolera.
» Tu vas faire ton entrée dans le

» monde, continua-t-elle; te voilà » dans l'âge où le cœur eſt ſenſi- » ble, & où l'on a beſoin d'une vé- » ritable amie pour confidente: vous » pourrez donc l'une l'autre vous écri- » re, & vous parler à cœur ouvert, » je ſerai la ſeule qui verrai vos Let- » tres, & je n'abuſerai pas de vo- » tre confiance «. Enſuite, les yeux baignés de larmes, & ſerrant ſa niece dans ſes bras, elle lui dit: » Ton cœur, ma chere fille, va » être en butte à l'amour; ta figure » pourra t'attirer plus d'un adora- » teur; mais crois-moi, ne t'attache » qu'à celui qui te ſera deſtiné pour » époux; tu deviendrois miſérable ſi » tu t'attachois à un homme dont la » famille, ou quelqu'autre raiſon, » vint traverſer votre union, j'en » ai fait une triſte expérience; je » ne ſerois pas Religeuſe ſi je n'a-

» vois pas eu le malheur de m'at-
» tacher inutilement «. Cette Dame effectivement n'avoit pris le voile, que parce qu'elle n'avoit pu épouser un homme qu'elle aimoit; & pour lequel elle se croyoit destinée; & pendant plusieurs années, comme une autre *Héloïse*, son cœur fut oppressé par l'amour; mais après bien des prieres & des combats, il se fit en elle un changement si subit, qu'elle-même appelloit sa conversion *le triomphe de la grace.* C'est son histoire que Madame de la Riviere envoie à Madame de Neufpont à la suite de la soixante-dix-huitieme Lettre.

A la maniere dont Madame de la Riviere s'exprime dans quelques endroits, on pourroit croire qu'elle étoit Janséniste. Cependant elle n'étoit ni Janséniste, ni Moliniste;

elle étoit aſſez raiſonnable pour n'adopter aucun ſentiment particulier, & pour eſtimer les perſonnes de mérite dans l'un & dans l'autre parti. Elle eſt morte en 1760 : vingt ans avant ſa mort, je l'ai vue très-liée avec des Meſſieurs, tant Eccléſiaſtiques que Laïques, qu'elle eſtimoit ſinguliérement pour des qualités perſonnelles, ſans s'embarraſſer de la différence de leurs ſentimens. On peut voir comme elle parle elle-même de ſa façon de penſer à la Lettre CXXXI. Il eſt vrai que je l'ai toujours entendu parler avec vénération de Meſſieurs de Port-Royal ; mais à moins de ne les pas connoître, ou de les connoître mal, qui eſt-ce qui pourroit en parler autrement ? C'étoient des gens d'une piété ſolide, la plupart des hommes d'eſprit & de goût, qui ont été l'hon-

neur de leur ſiecle , & dont la mémoire ne pourroit qu'illuſtrer le nôtre.........



LETTRES



LETTRES DE *MADAME LA COMTESSE* DE LA RIVIERE, *A MADAME LA BARONNE* DE NEUFPONT, *SON AMIE.*

LETTRE PREMIERE.

Du 4 Juin 1686.

ME voilà arrivée, ma chere amie, me voilà à Nogent dans les bras d'un grand-papa & d'une grand'maman (1) pleins de

(1) Le Comte & la Comteſſe de Nogent, pere & mere du feu Comte de Plounai, pere de Mademoiſelle de Plounai, qui écrit ces Lettres.

[signature]

tendreſſe ; mais me voilà ſéparée de toi ! fatale penſée !..... C'eſt donc de trente lieues que je t'écris ? Que cet eſpace me paroît immenſe ! que l'idée que je m'en forme eſt cruelle à mon cœur ! Si loin l'une de l'autre !.... Eh ! que ſera-ce dans trois mois lorſque tu ſeras retournée chez ton pere ? Hélas ! nous ne nous reverrons peut-être jamais. Notre ſeule reſſource ſera donc de nous aimer toujours. Foible conſolation lorſqu'on n'a plus ce plaiſir enchanteur de s'embraſſer en ſe ſerrant tendrement !

Qu'il eſt gracieux, ma chere, de voyager en poſte ! On m'a beaucoup ménagée dans la route ; & cependant je ſuis arrivée hier avant ſept heures du ſoir. Le château de Nogent eſt dans une ſituation charmante. Mon grand-papa & ma grand'maman étoient à une croiſée pour me voir arriver. Ils ont apperçu la chaiſe de très-loin. Auſſitôt, ces bons & chers parens, pour me voir plutôt, ont quitté la fenêtre ; & quoique le ſoleil fût brûlant, ils ont traverſé deux grandes cours, & je les ai trouvés à m'attendre à la porte du château. J'ai éprouvé à ce moment combien il eſt doux d'avoir des pere & mere : eux qui ne ſont que mes aïeuls, m'ont fait ſentir ma perte (1) par leurs careſſes redoublées, leurs tranſports, par la joie tendre & vive qui pétilloit dans

(1) Mademoiſelle de Plounai avoit perdu ſes pere & mere à l'âge de huit à dix ans.

leurs yeux. Ils n'ont jamais voulu que je descendisse à la porte où ils étoient, de peur que le soleil ne m'incommodât, & ils ne le craignoient pas pour eux ! Ils ont dit au postillon d'aller jusques tout près du vestibule. Là mon grand-papa m'a reçue dans ses bras ; & comme il ne me quittoit pas, parce qu'il me baisoit à plusieurs reprises, ma grand'maman s'impatientoit, & m'arrachoit du cou de son mari, pour me manger les joues, & me serrer à son tour.

Lorsque nous fûmes dans le sallon, ce fut à recommencer : je répondis à leurs caresses & à leurs transports de bien bon cœur. Puis ils s'extasierent sur ma personne : Qu'elle est belle, se disoient-ils l'un à l'autre ! qu'elle est grande ! que de charmes dans sa figure ! de graces dans sa taille ! de noblesse dans son maintien ! oh ! Mademoiselle de Fontanges n'a jamais eu tant d'attraits. Je n'osai leur demander qui étoit cette Demoiselle de Fontanges ; mais je leur dis que quoique je fusse très-sensible à leurs louanges, je n'en tirerois point vanité, parce que l'amour paternel en étoit la source.

Mon grand-papa & ma grand'maman passent soixante ans, du moins mon grand-papa ; mais tous deux sont encore frais & gaillards. Le reste de la soirée ils me promenerent à différens endroits du château, & principalement dans le jardin, qui est vaste & beau. Pendant que nous nous y promenions, ils saluerent un Monsieur qui

étoit à une fenêtre, en lui disant : Voici notre chere petite-fille. Ce Monsieur quitta la fenêtre ; & un moment après, nous le vîmes qui venoit à nous pour me saluer, dit-il en abordant. Il étoit en robe-de-chambre, & il nous en fit des excuses. Mon grand-papa me dit que c'étoit Monsieur de Saint-François leur Chapelain. Cet homme se promena avec nous une petite demi-heure. Sa conversation me plut infiniment ; il parloit avec une grace & une candeur admirables. Lorsqu'il nous eut quittés, ma grand'maman me dit que c'étoit un homme d'un rare mérite, & de bonne condition, qui avoit toujours été lié très-particuliérement avec M. d'Andilly, son parrain, & Messieurs de Port-Royal ; & qu'ils n'avoient pu l'obtenir qu'en lui promettant de le laisser vivre en solitaire toute l'année. Il a un domestique ; on lui sert à manger à son appartement ; & ils ne le voient, disent-ils, que fort rarement, quand il dîne avec eux après bien des instances. Notre Curé, m'ajouterent-ils, veut bien vivre un peu plus en société avec nous : c'est un homme de bonne famille, estimable par son esprit, sa science, & tout à fait aimable en compagnie.

Il y a à côté du jardin un petit bois charmant. Nous ne le quittâmes que pour aller souper. Il étoit près de neuf heures. C'étoit bien tard pour moi. Mon souper fut court & léger, parce que j'étois accablée de sommeil. A neuf heures un quart je lais-

ſai mon grand-papa & ma grand'maman à table, & j'allai me coucher. Pour eux, ils ſe couchent très-tard, & ſe levent de même, à ce que m'a dit la femme qu'ils m'ont donné pour me ſervir. J'ai appris cette particularité avec plaiſir; car ne comptant point en cela les imiter, j'aurai les premieres heures de mes matinées libres pour notre doux commerce. Je t'écrirai le plus ſouvent que je pourrai: il m'eſt impoſſible de t'exprimer la ſatisfaction que je reſſens depuis plus de deux heures que je tiens la plume: dès ſix heures j'ai quitté ce lit, que ma molleſſe me fait toujours trouver ſi bon, pour t'entretenir; mon cœur ſe dilate en te parlant. Je joins une Lettre pour ma tante; elle eſt courte: mon reſpect pour elle retient mon babil; mais elle verra celle-ci. Que je l'aime ma bonne tante! que je ſouffre d'être ſéparée d'elle! Embraſſe-la ſouvent pour moi, je te prie; parle-lui de moi auſſi ſouvent que tu reſpires; c'eſt ainſi que je penſe à elle & à toi. J'ai bien lieu d'être contente ici; on m'y témoigne une vive tendreſſe; cependant cela ne me ſuffit pas, je ſens que quelque choſe me manque; je ne vous vois pas, je ne vous embraſſe pas; des larmes coulent de mes yeux; le cœur me bat; ah! c'eſt qu'il s'élance vers elle pour lui dire que je l'aime plus que ma vie; & vers toi pour t'aſſurer que je t'aimerai toujours.

Adieu, ma chere amie; embraſſe bien pour moi toutes les Demoiſelles, les Re-

ligieuses, & en particulier Madame de Sainte-Marie (1).

(1) Madame de Sainte-Marie étoit tante de Mademoiselle des Tilleuls, à qui Mademoiselle de Plounai écrit ces Lettres; & l'amie intime de l'Abbesse.

LETTRE II.

Du 14 Juin 1686.

OUI, ma chere amie, me voilà dans ce monde dont on m'a tant parlé; je ne sais pas s'il me deviendra cher; mais je sais bien que sa vie tumultueuse me déplaît plus qu'elle ne me charme. C'est tous les jours des visites à recevoir ou à rendre. Quelle gêne! Mon grand-papa & ma grand'maman me disent que ce sont des hommages que mon arrivée leur attire; & ils me font espérer que cela ne durera pas. Ainsi soit.

Lundi ma joie éclata en recevant ta Lettre & celle de ma tante, que je lus la premiere. Elle m'y dit des choses si douces, si affectueuses, si tendres, que mon cœur sautoit d'aise. Après l'avoir lue, je la donnai à lire à ma grand'maman, & j'ouvris la tienne. Tout ce que tu me dis dans la premiere page, entretenoit mon cœur dans son épanouissement. Mais lorsque j'en fus à la description que tu me fais de la douleur de ma tante, je n'y pus tenir, des san-

glots ſortirent de ma poitrine malgré moi. Mon grand-papa & ma grand'maman tout effrayés, me demanderent ce que j'avois. Tenez, liſez, leur dis-je en leur mettant ta Lettre en main, voyez comme ma pauvre tante ſe déſole; elle ne fait que pleurer & ſoupirer depuis mon départ. Quoi! me dit ma grand'maman, cela te ſurprend? Peut-on faire autre choſe lorſqu'on t'a poſſédée, & qu'on ne te poſſede plus? Va, va, ajouta-t-elle, le temps ſéchera les pleurs de ma fille; mais il faut que ce ſoit nous qui ſéchions les tiens. En même temps elle m'embraſſa. Cette parole fut pour moi une leçon; mais elle ne fut pas ma conſolation. Cependant j'eſſuyai mes yeux, & m'efforçai de faire une bonne contenance. Alors ma grand'maman me dit qu'elle alloit écrire à ſa fille pour la conſoler; & qu'elle me demandoit à moi de ſuſpendre pendant quelques jours mes réponſes, de peur que mon cœur ne s'échappât avec mes Lettres. Le lendemain de mon arrivée, elle écrivit une Lettre à ma tante de Beauport (1), pour l'inviter à venir paſſer quelques mois au château pendant l'été. Elle en a reçu Mardi la réponſe: ma tante lui marque que Samedi 15, elle arrivera à Nogent pour dîner, avec le Chevalier ſon fils. Ainſi, ma chere, j'aurai demain le plaiſir de voir cette tante & ce cou-

---

(1) La Marquiſe de Beauport, fille du Comte & la Comteſſe de Nogent.

ſin, dont je n'ai qu'une idée bien confuſe. Mon oncle ayant quelques affaires à Paris, les finira au plutôt; & enſuite il viendra rejoindre ſa femme.

Mon grand-papa pour me déſennuyer, m'entretenoit hier de beaucoup de nouvelles de Paris, que je voudrois bien te raconter de vive voix. Mon Dieu, qu'on eſt à plaindre quand on eſt éloignée de ſa meilleure amie ! La langue peut dire mille choſes que la plume doit taire. Il me diſoit auſſi qu'il étoit à Paris au mois de Mars, lorſque le Maréchal de la Feuillade fit élever la ſtatue du Roi en l'honneur de ſes triomphes. Il paroît que ce monument attire l'admiration de tout le monde, & qu'on ne parle par-tout que de la Place des Victoires. Cela a excité en moi quelques deſirs de revoir Paris. Mais, ma chere, j'aimerois encore mieux te voir & t'embraſſer de toute mon ame, ainſi que ma bonne tante l'Abbeſſe, que j'aime plus que moi-même. Ah ! que mon cœur ſouffre loin de vous !....... Adieu, je reſpire à peine.

LETTRE III.

Du 20 Juin 1686.

QUE ta Lettre, ma chere amie, me plaît! que tes reproches me ſont flatteurs! J'avoue que je t'écris moins ſouvent que lorſque j'étois près de toi; mais ſi tu ſavois comme le temps ſe paſſe dans le monde! je ſuis obligée de prendre ſur mon ſommeil les momens que j'emploie à t'écrire; encore faut-il que ce ſoit le matin; car je n'ai pas un inſtant à moi dans le jour, & le ſoir je ne reſpire que le lit. Il eſt toujours onze heures quand je me couche, ſur-tout depuis l'arrivée de ma tante & de mon couſin, qui par attention pour moi, font ſuccéder plaiſirs à plaiſirs. Ils arriverent en chaiſe de poſte Samedi ſur le midi. Que ma mémoire eſt un mauvais magaſin! Si je n'avois pas été prévenue que c'étoit eux, je n'aurois pu les reconnoître: j'avois oublié tous les traits de ma tante, dont je m'étois formée une idée toute contraire. Pour mon couſin, encore paſſe, il m'étoit permis de ne le pas reconnoître par le changement de taille & de figure qui s'eſt fait en lui. Il eſt ſi grand, ſi beau, ſi aimable, que je voudrois qu'il pût devenir ton mari. Mais il lui faudroit quelques années de plus: dix-huit ans, avec tous les at-

traits de cet âge, ne suffisent pas. D'ailleurs que diroit celui à qui tu es promise ? Ma tante n'a que trente-sept ans, elle est vive & gaie.

Si leur figure m'a causé de l'étonnement, la mienne n'a pas fait sur eux un moindre effet. Dès que j'apperçus leur chaise dans la cour, je courus au-devant. Ma tante en me voyant fit un *ah !* de surprise ; & se tournant vers son fils, elle lui dit : *Qu'elle est belle !* C'est, ma chere amie, la premiere fois que l'éloge de ma beauté me fit une impression de joie. Mon cousin descendit de la chaise fort légérement, & donna la main à sa mere, qui, lorsqu'elle eut mis pied à terre, se jetta à mon cou, & me serra bien tendrement. Le Chevalier m'embrassa ensuite avec beaucoup de respect & de marques d'affection. Mon grand-papa & ma grand'maman nous examinoient avec des yeux tout pétillans de joie.

Quand mon cousin eut embrassé ma grand'maman, il lui présenta un petit tableau sous verre, en lui disant que c'étoit un portrait qu'il avoit dessiné avec bien du courage, parce qu'il savoit qu'il lui feroit plaisir. Ma grand'maman prit le tableau, jetta les yeux dessus, & s'écria : ah ! c'est le portrait de mon bon parrain : puis se jettant au cou du Chevalier, elle lui fit ses remercimens avec cinq ou six baisers des plus tendres & des plus reconnoissans. Ce portrait, ma chere, est celui de M. d'Andilly. Ma grand'maman a toujours eu pour lui un amour de

vénération ; & tu ſais que ma tante l'Abbeſſe nous a ſouvent entretenues des vertus éminentes & du rare mérite de cet homme ; & qu'elle nous diſoit avec déleƈtation que c'étoit le parrain de ſa mere.

Samedi, précisément à l'arrivée de ma tante, il m'eſt né un petit chat, de Finette, la chatte favorite de ma grand'maman. Ce petit coquin-là a déja une grande part à mon affeƈtion. Il eſt dans ma chambre avec ſa mere, & tous deux couchent avec moi. M. de Bertaud, homme d'un grand mérite, qui eſt à Nogent depuis quelques jours, a nommé mon chat *Lolo.* Ma tante, à qui je diſois hier avec une eſpece de tranſport, que je t'écrirois que j'ai un joli petit chat, s'eſt priſe à rire ; puis elle m'a dit : Au reſte il n'y aura rien d'étonnant que vous parliez de votre chat dans une Lettre ; Madame des Houlieres a bien parlé de ſa chatte dans ſes vers. C'eſt pour moi un plaiſir auſſi grand que nouveau, de voir la mere alaiter ſon enfant. Quelle tendreſſe ! quelle aſſiduité ! quel courage pour le défendre contre des ennemis ! Ah ! ma chere, les animaux peuvent donner des leçons aux hommes.



LETTRE IV.

Du 25 Juin 1686.

DE tous les plaisirs que je goûte ici, ma chere amie, le plus grand est celui de recevoir de tes Lettres; ensuite celui de t'écrire, de te parler. Ce n'est pas que je n'aie lieu d'être contente de tout ce qui m'environne; mais c'est que rien n'est comparable au commerce d'une amitié contractée dans l'enfance: c'est la confiance toute pure, elle seule fait le charme du cœur & l'agrément de la vie. Je n'ai pu répondre hier à ta Lettre, parce que m'étant couchée tard, je tenois au lit le matin. Le Comte & la Comtesse de Châteaufond, & leur fils qui est un tout jeune homme, avoient passé la journée avec nous. Ils sont de Paris; mais pendant plusieurs mois de l'été ils habitent un château fort joli, qui est à une demi-lieue de Nogent. Il paroît qu'ils sont en grande liaison avec mes parens. Je m'en réjouis; car ils sont très-aimables: le mari est prévenant, poli, enjoué: la femme est pleine d'agrémens, d'esprit & de délicatesse. Leur fils a toutes les manieres de ses pere & mere, & possede déja de belles qualités.

Madame de Saint-Edme a donc enfin prononcé ses vœux! Je ne suis point étonnée de ce que tu me marque; ces sortes de cérémonies sont toujours attendrissantes. Fais-

lui mes complimens, & embrasse-là pour moi. N'oublie pas de me rendre le même office tous les jours auprès de ta tante & de la mienne. Ma tante la Marquise a pour moi une affection de mere : cependant mon cœur me dit qu'elle n'est que *ma tante* ; & ma tante l'Abbesse, *ma bonne tante.*

Mon cousin est aimable au possible, sa vivacité est extrême, sa politesse pour tout le monde est au-delà de toute expression ; mais il a pour moi les attentions & les prévenances d'un amant. Tous les matins il vient sur les neuf heures me souhaiter le bonjour à mon appartement ; puis il me donne la main, & me conduit vers sa mere qui se trouve levée à cette heure. Nous déjeûnons. Ensuite il va au jardin ; & il revient avec un gros & beau bouquet qu'il me présente. A mon insu il a tiré mon portrait au pastel, & m'en a fait présent hier matin. Il excelle dans ce talent : je suis on ne peut pas plus ressemblante. Il m'a dit en me le présentant, qu'il ne m'avoit pas flattée, parce qu'il n'étoit pas possible. Le compliment est délicat autant que l'ouvrage, lui ai-je dit en lui faisant mon remerciement. Nous dessinons quelquefois ensemble, lui dans son genre, moi dans le mien. Je suis bien fâchée de m'être bornée aux fleurs. Ma tante, qui me voit envier les talens de mon cousin, me dit qu'avec mes dissipations il sera facile d'en savoir autant que lui en peu de temps, en me donnant un maître de dessin, quand je serai à Paris. Je n'ai pas osé

lui faire des questions sur cette possibilité: j'ignore encore ce qu'on compte faire de moi ; mais on me parle souvent de mon séjour à Paris, comme si l'on avoit des vues prochaines de mon établissement. Les conversations même de ma tante y ont quelque rapport. Nous soupons de bonne heure. On appelle souper de bonne heure dans le monde lorsqu'on soupe à huit heures. Après souper nous allons respirer le frais dans le jardin. Là, ma tante nous entretient de choses infiniment amusantes, & principalement de nouvelles : tantôt elle nous fait le portrait d'une personne, tantôt celui d'une autre. Je ne connois nullement ceux de qui elle parle ; mais ce qu'elle en dit ne laisse pas de me satisfaire. Avant-hier au soir elle nous parla d'une jeune parente de Madame de Maintenon, que le Comte de Caylus a épousée il y a quelques mois. Elle nous en fit un portrait flatteur; figure aimable, beaucoup de talens, d'esprit, d'enjouement. Le Roi, la veille des noces, lui envoya un collier de perles de dix mille écus. Ma tante nous parla hier au soir d'autres personnes ; mais ce qu'elle nous en dit, demande trop de détails pour une Lettre. Au milieu de ses récits elle me dit quelquefois : Ma niece, ce Monsieur, cette Dame de qui je parle, seront peut-être un jour de vos sociétés ; & ce que je vous en dis à présent vous aidera alors à les connoître & à les apprécier.

Je finis là, ma chere amie, car mon cou-

ſin ne tardera pas à venir me prendre, pour aller dire bonjour à ſa mere, & déjeûner. Depuis leur arrivée je me couche plus tard : leur compagnie empêche le ſommeil de m'être importun, comme auparavant, ſur la fin du ſouper. Mon grand-papa & ma grand'-maman en plaiſantent, & en paroiſſent contens. J'ai dit hier au ſoir à mon couſin que je t'écrirois ce matin, & que mon cœur s'évanouiſſoit en te parlant. Il m'a dit : Qu'elle eſt heureuſe cette Demoiſelle d'être aimée d'une perſonne auſſi aimable que vous ! Eh mais, lui ai-je dit, félicitez-moi donc auſſi d'avoir ſon amitié ; car rien n'eſt auſſi aimable qu'elle. Ah ! ma couſine, que dites-vous là, s'eſt-il écrié ? ſans vouloir entrer en détail ſur les perfections de votre amie, dites-moi en conſcience ſi elle eſt auſſi belle que vous ? Oh ! pour cela oui, lui ai-je repliqué ; la preuve en eſt, que quand quelquefois ma tante l'Abbeſſe avoit compagnie à ſon parloir, elle nous faiſoit venir toutes deux : on nous regardoit, on nous complimentoit ; puis on finiſſoit par dire, qu'on ne ſavoit laquelle des deux l'emportoit ſur l'autre. Il n'a oſé rien repliquer.

Adieu, ma belle, ma charmante amie, que je voudrois bien qu'on vît & qu'on admirât comme moi.

LETTRE V.

Du 26 Juin 1636.

TU ne te plaindras pas, ma chere amie, je t'ai écrit hier, & je t'écris encore aujourd'hui. Mon esprit & mon cœur sont dans une agitation si grande, qu'il me faut une confidente de ma situation. Je n'ai pas dormi trois heures cette nuit : je viens de me lever à six pour t'ouvrir mon ame. Tu sais que la veille de mon départ, ma bonne tante m'a dit que, quoiqu'elle dût voir mes Lettres, je pourrois te parler à cœur ouvert, qu'elle n'abuseroit pas de ma confiance. Elle n'avoit pas besoin d'ajouter cela, je connois son cœur & sa tendresse pour moi. D'ailleurs ce jour-là même, elle nous dit avec un épanchement, une effusion de cœur si grande, qu'elle avoit aimé, que j'espere tout de son indulgence. Quand on a connu l'amour, on est plus disposé à compatir à la foiblesse des autres. Car, ma chere, j'aime à ce que je crois; & ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai pas encore vu l'objet qui subjugue mon cœur.

Hier matin, mon cousin vint me chercher comme je cachetois ma Lettre. Je lui trouvai un air rêveur, & même triste : il a conservé cet air toute la journée, & j'ignore encore pourquoi. Il me conduisit vers sa mere ;que je trouvai extrêmement gaie. Elle me dit

dit en l'embraſſant : Demain, ma niece, vous embraſſerez votre oncle, je viens de recevoir une Lettre de lui ; il arrivera dans la matinée. Je lui en marquai ma joie. Le reconnoîtrez-vous, me dit-elle ? Je ſais, ma tante, lui repondis-je, que c'eſt un gros papa ; mais je n'oſe me flatter de reconnoître ſes traits, puiſque j'ai eu la maladreſſe de ne pas remettre les vôtres. A propos, me dit-elle, y ai-je gagné, y ai-je perdu à cette erreur ? Je lui répondis que je m'étois formée d'elle une idée ſi peu avantageuſe & ſi contraire à la vérité, que je me félicitois tous les jours de l'avoir pour tante. En diſant cela, je lui donnai un baiſer, qu'elle me rendit au double, & que je lui rendis au triple. Nous déjeûnâmes. Après le déjeûner, ma tante me laiſſa avec mon couſin, & elle s'en fut paſſer toute la matinée dans une grande ſalle du château, où elle fait conſtruire un théatre, & où les ouvriers ſont depuis quelques jours. Quand mon grand-papa & ma grand'maman furent levés, nous nous rendîmes tous dans cette ſalle juſqu'au dîner. Ce ne fut que lorſque nous fûmes à table, que ma tante apprit à mon grand-papa & ma grand'maman qu'elle avoit reçu une Lettre de ſon mari. Elle en fit la lecture tout haut. Mon oncle y dit qu'il compte arriver Mercredi (qui eſt aujourd'hui) de bonne heure dans la matinée, avec *le Comte de la Riviere.*

Ce nom, ma chere amie, qui n'a jamais frappé mes oreilles, m'a fait une impreſſion

que je ne connois pas. Qu'est-ce que cela signifie ? Je n'ai jamais su si cet homme existoit ; j'ignore même s'il est vieux, ou s'il est jeune, & je sens au fond de mon cœur une joie secrete de le voir. Est-ce autre chose que de l'amour ? Oh ! c'en est, je le sens bien ; j'en rougis moi-même déja. J'ai eu plusieurs fois la parole sur le bord des levres pour demander à ma tante qui est cet homme ; & à chaque fois je me sentois arrêtée par la crainte de me trahir. Mon Dieu, que je serois fâchée si elle s'appercevoit de mon émotion ! Hier au soir elle m'a dit qu'elle se leveroit aujourd'hui de bonne heure, & qu'elle me prioit d'aller déjeûner avec elle sur les huit heures & demie. Elle ajouta : Nous attendrons ensemble l'arrivée de nos Messieurs. Pense-tu jusqu'où va ma foiblesse ? je desire paroître belle aux yeux de cet inconnu. Je voudrois me parer plus que de coutume ; mais je n'ose. Que dis-tu donc de moi ? ne suis-je pas un peu folle ? Je serai bien sotte si je puis voir en lui un vénérable vieillard. Ce seroit, je crois, le mieux pour mon repos ; mais je t'avoue que mon cœur n'en seroit pas content.

Mon insomnie est cause que j'ai pris la plume ce matin. Peut-être aurois-je mieux fait d'attendre ; car dans quelques heures la présence de ce Comte de la Riviere, réparera peut-être les breches qu'en son absence sa personne a faites à mon cœur. Ma tante de Beauport, depuis Lundi, n'est occupée que de son théatre, & ne parle que Comé-

die. Nous en repréſenterons une dans quelque temps, où je ferai mon rôle. Hier elle & ſon fils ont commencé à me donner des leçons pour la déclamation. Ils m'ont beaucoup applaudi : ſelon eux, je ſaiſis tout avec promptitude & avec grace.

Adieu, ma chere, ma tendre amie ; je viens de te confirmer bien des foibleſſes ; marque-moi avec ſincérité ce qu'en dira ma tante l'Abbeſſe. Elle ſe moquera de moi. Moque-t'en auſſi ſi tu veux, mais aime-moi toujours.

LETTRE VI.

Du 30 Juin 1686.

AH ! ma charmante amie, que ta curioſité me réjouit & me flatte ! Mais ne ſeroit-ce point ma bonne tante qui exciteroit en toi cette curioſité pour ſatisfaire la ſienne ? Ma tante la Marquiſe a reçu une Lettre d'elle Vendredi : elle m'a fait un myſtere du contenu, & a beaucoup chuchoté avec ma grand'maman (1). Mais qu'importe que ce ſoit ma tante ou toi qui deſire connoître mes ſentimens : vous êtes ſi bonnes toutes deux, & vous m'aimez tant, que je ne puis que gagner à vous ouvrir mon ame.

---

(1) On peut voir la copie de cette Lettre à la Lettre XXI.

Mercredi, après avoir déjeûné avec ma tante & mon cousin, nous passâmes dans un sallon dont les croisées dominent la grande porte du château. Sur les onze heures, nous la vîmes ouvrir, & ensuite la chaise de poste venir grand train. Mon cousin courut au-devant de son pere pour l'embrasser. Ma tante alors me prit la main, & me conduisit à la fenêtre. Je t'avoue qu'à ce moment le cœur me battoit bien fort. La premiere chose que je rencontrai fut les yeux de M. de la Riviere. Qu'ils sont beaux ces yeux ! qu'ils me dirent de choses dans ce premier moment ! Mon oncle & lui se parlerent bas sans cesser de me regarder : & j'entendis mon cousin qui leur dit : Elle est encore mieux de près. Cela me fit connoître que j'étois à leur gré. Quelle satisfaction pour mon amour-propre !

Ils entrerent. J'embrassai mon oncle pendant que M. de la Riviere embrassoit ma tante. Ensuite il vint à moi, me salua ; & ma tante lui dit de m'embrasser. Ce baiser acheva ma défaite : qu'il me donna d'émotion ! C'en est fait : je n'ai plus mon cœur ; ce mortel, dont le nom seul ma si fort émue, le possede entiérement. Tu riras de ma foiblesse ; j'en suis sûre : mais si tu le voyois, je réponds que tu n'y tiendrois pas. C'est un jeune homme de vingt-six ans, grand, fait au tour, beau comme l'amour : il ne parle qu'avec esprit, n'agit qu'avec grace : sa conversation est vive, son humeur gaie, sa voix douce, ses manieres pleines

de nobleſſe : à chaque inſtant on eſt forcé de l'admirer, tant il met de charmes dans tout ce qu'il dit ou ce qu'il fait. Ce qui me flatte, c'eſt que ſon amour lui fait trouver en moi tout ce que je trouve en lui : ſes yeux ne ceſſent de me dire que ſon cœur eſt tout à moi ; & il faut que je me faſſe de violens efforts pour empêcher les miens de lui dire qu'il eſt mon vainqueur. Cette petite digreſſion eſt partie de mon cœur : je reprends le fil de ma narration.

Mon grand-papa & ma grand'maman étoient encore au lit à l'arrivée de nos voyageurs ; mais dès qu'ils entendirent le bruit des chevaux ; ils ſe hâterent ſi fort de ſe lever, qu'à peine étions-nous à la fin de nos embraſſemens, qu'ils parurent. Mon oncle, en s'empreſſant d'aller à eux, dit à M. de la Riviere : Voilà Monſieur & Madame de Nogent. Le Comte les ſalua bien reſpectueuſement : ma grand'maman lui couvrit ſes bras, & le baiſa avec une affection de mere. Après cela il embraſſa mon grand-papa. Pendant ce temps-là, ma grand'maman parla bas à ma tante. J'avois l'oreille au guet. J'entendis qu'elle lui diſoit : il eſt bien beau garçon ; ſi la choſe réuſſit, cela fera un beau couple. Oui, lui dit ma tante en jettant ſur moi un regard de complaiſance : puis elle ajouta myſtérieuſement : cela ne peut pas manquer, les cœurs ſont déja pris ; & le reſte ira tout ſeul. Ces dernieres paroles me piquerent. Que cette femme eſt pénétrante, dis-je en moi-même ! Et auſſi-tôt je

pris la résolution de m'observer exactement. J'eus occasion de le faire dans le moment même; car tout le monde s'étant assis, ma grand'maman dit à M. de la Riviere en le contemplant : M. le Comte, il y a seize ans que je n'ai eu le plaisir de vous voir; il s'est fait un grand changement en vous, mais un changement de bien en mieux. Le Comte s'inclina profondément, en lui répondant : Madame, ce compliment de votre part m'est bien flatteur. Et tout de suite ses yeux tomberent sur moi, & je détournai les miens. Je fis bien, car ma tante nous observoit. Ma grand'-maman reprit en me regardant : Cette enfant-là venoit de naître, je l'avois nommée au Baptême; j'allai faire une visite à vos pere & mere, je vous vis : vous aviez dix ans alors; & en vous donnant des dragées, je vous dis que c'étoient des dragées du baptême d'une petite fille, qui pourroit bien un jour devenir votre petite femme. Dans le moment, ma tante, qui étoit auprès d'elle, la poussa, & lui fit un petit reproche de l'œil. Chacun me fixa, & je rougis. M. de la Riviere me regarda avec des yeux pleins de feu, & dit, en s'inclinant avec grace, que c'étoit un honneur auquel il aspiroit bien sincérement. Mon embarras augmenta; ma joie aussi : & ma tante ne voulant pas me la laisser savourer, dit à sa mere que ces discours-là se tenoient toujours en pareil cas, & étoient sans conséquence. J'avoue que ma grand-maman est une indiscrete : j'avoue aussi que son indiscrétion me fait un grand

plaisir. L'auroit-elle poussée si loin, ma chere, s'il n'y avoit pas entre le Comte & mes parens quelque négociation pour une alliance ?

Ma tante, qui ne demandoit qu'à interrompre cette conversation, demanda à M. de la Riviere des nouvelles de sa sœur & de son neveu. Après lui avoir répondu qu'ils se portoient bien, il s'adressa à ma grand'maman, & lui dit qu'il avoit appris que M. de Saint-François étoit leur Chapelain ; que sa sœur l'avoit chargé d'une Lettre pour lui de la part de M. Nicole, & lui avoit recommandé de la lui remettre à lui-même. Bon ! dit ma grand'maman, il faut que cette Lettre nous procure aujourd'hui sa compagnie à dîner : c'est un anachorette qu'on ne peut jamais tirer de sa solitude, mais voici l'occasion : Allons chez lui, dit-elle en se levant & en prenant la main du Comte, vous tiendrez la Lettre à votre main, & je ferai le reste. Moi, pour qui la présence de M. de la Riviere étoit déja un nécessaire, je me levai de mon siege, en disant à ma grand'maman qu'elle savoit combien la conversation de M. le Chapelain m'édifioit ; & que je la priois de me permettre de l'accompagner chez lui. Mon oncle aussi-tôt me prit la main, & dit qu'il étoit de la partie. Ma grand'maman qui est la bonté même, quitta la main de M. de la Riviere, & prit celle de son gendre, en disant : mettons les jeunes gens ensemble, cela ira mieux. Comme le Comte prenoit ma main avec

empreſſement, ma tante vint traverſer ma joie. Non, dit-elle, en nous ſéparant, il eſt quelquefois imprudent que cela ſoit vis-à-vis de certaines perſonnes. Peſte ſoit de la précautionneuſe, dis-je tout bas; & tout haut : vous avez raiſon, ma tante. Quand nous fûmes arrivés, M. de la Riviere, après bien des politeſſes de part & d'autre, dit à M. de Saint-François qu'il avoit une Lettre de M. Nicole à lui remettre. En même temps il tira ſon porte-feuille, prit la Lettre; & ma grand'maman la ſaiſiſſant, dit à M. le Chapelain : La voilà, Monſieur; mais vous ne l'aurez que quand vous nous aurez fait le plaiſir de dîner avec nous. Quel jour vous la remettrai-je? M. de Saint-François ſourit, & répondit : Aujourd'hui, Madame. Ma grand'maman fut ſi tranſportée de joie, & lui témoigna tant de ſatisfaction, que je crus qu'elle alloit l'embraſſer. Après un quart-d'heure de converſation, elle nous emmena tous pour dîner.

Pendant ce repas, la converſation fut grave à cauſe de la préſence de M. le Chapelain; mais elle n'en fut pas moins favorable à M. de la Riviere; elle le mit dans le cas de montrer beaucoup de ſavoir. Depuis, nos entretiens ſont vifs & amuſans. Le Comte eſt grand Muſicien; je ne ſuis pas mauvaiſe Muſicienne, tu le ſais : ma tante nous fait ſouvent chanter enſemble, & j'ai toujours le plaiſir de le charmer, comme il me charme. Enfin à préſent les

jours

jours ne me paroiſſe durer qu'un inſtant, & je vois arriver l'heure du coucher avec chagrin, parce qu'il me faut quitter ce que j'aime. Me voilà donc en butte à l'amour? Oui, je le ſens, & je m'en réjouis. Me félicite-tu? me plains-tu? es-tu contente de moi? Pas trop, peut-être; mais du moins tu dois être contente de ma franchiſe: elle eſt telle, que je t'avoue que je ſens un plaiſir infini à aimer, & qu'il me ſemble que je ne vis & n'exiſte que depuis que mon cœur n'eſt plus à moi. N'en ſois pas jalouſe; j'ai pour toi un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

Voilà, ma chere amie, ce que tu deſirois ſavoir, & ce que je pétillois de t'apprendre. Ma bonne tante verra cette Lettre: marque-moi donc, avec la même ſincérité que je viens de te parler, ſi elle m'approuve ou ſi elle me blâme. Je ſais bien que c'eſt une foibleſſe à moi d'aimer comme cela tout d'un coup; mais c'eſt peut-être un préſage de ma deſtinée. Je le deſire, & je l'eſpere. Mon amour n'ayant pour but que le mariage, j'oſe dire qu'il eſt ſage; car enfin il faut aimer pour s'épouſer.

Je ne ſuis plus étonnée de la triſteſſe de mon couſin à l'arrivée de la Lettre qui annonçoit M. de la Riviere. Il eſt jaloux ſur lui: le nigaud! comme s'il n'étoit pas dans l'ordre que des étrangers aient droit à nos cœurs plutôt que des parens. Il eſt vrai qu'il a bien du deſſous: il ne me donne plus la main, plus de bouquets: ma tante l'oblige à céder tout à M. de la Rivie-

re vis-à-vis de moi. Ce pauvre garçon me fait quelquefois pitié, tant il paroît mortifié. Vendredi après-dîné, ma tante lui dit de jouer un piquet avec moi. Il étoit si content, que je ne pus m'empêcher de prendre part à sa joie, quoique j'eusse préféré de jouer avec M. de la Riviere.

Le parrain de mon chat est parti d'hier pour s'en retourner à Paris. Je m'en réjouis. C'est pourtant un homme très-estimable ; mais il troubloit nos plaisirs. Pendant quinze jours qu'il a été Nogent, il avoit toujours à parler affaires tantôt avec les uns, tantôt avec les autres : Jeudi & Vendredi, il nous a privé, même pendant plusieurs heures, de la présence de M. de la Riviere (1). Adieu ; je me suis levée à cinq heures, & il en est bientôt neuf.

---

(1) Si Mademoiselle de Plounai avoit su ce qu'on faisoit pour elle, elle ne s'en seroit pas plaint. M. de Bertaud étoit un savant Avocat au Parlement de Paris, que le Comte de Nogent avoit fait venir pour dresser les articles de son contrat de mariage.

LETTRE VII.

Le 5 Juillet 1686.

L'INDULGENCE que tu montre pour mes foibleſſes, ma chere amie, ne peut augmenter ma confiance ; mais elle la rend plus gaie, plus libre. Ma bonne tante dans ſa Lettre ne me parle en aucune façon de M. de la Riviere : mais puiſqu'elle rit de mon attachement & de tout ce que je t'écris, je ſuis tranquille, & je laiſſe mon cœur ſe dilater à ſon aiſe avec l'amour. Elle a écrit au moins trois fois depuis huit jours à ma tante de Beauport, qui m'en fait un myſtere ; & cela me pique. Que peuvent-elles avoir tant à s'écrire ? Il eſt peut-être réellement queſtion de mariage pour moi avec M. de la Riviere : on lui rend compte de tout ; elle y répond ; & à moi on ne me rend compte de rien (1). Je ne laiſſe pas d'être embarraſſée & piquée de ce ſilence. Cependant, quoique M. de la Riviere ne m'ait pas encore parlé de mariage, je vois bien qu'il y penſe, qu'il m'aime ; tout annonce en lui ſon amour & mon bonheur. Mais malgré

(1) Mademoiſelle de Plounai ne ſe trompoit pas : la Lettre que Madame de Beauport avoit reçue de ſa ſœur l'Abbeſſe, lui fit naître l'idée ſinguliere de laiſſer ignorer à ſa niece la négociation de ſon mariage. Voyez la Lettre XXI.

la vivacité de mes ſentimens, je ſais garder avec lui la plus exacte décence. Tous les matins à neuf heures il vient avec mon oncle & mon couſin me ſouhaiter le bonjour. Après quelques minutes de converſation, il me préſente la main, & nous nous rendons chez ma tante. Enſuite nous allons tous enſemble paſſer la matinée dans le jardin ou dans le bois, ſelon la diſpoſition du temps. Là on vient nous ſervir à déjeûner. Après quoi M. de la Riviere me forme lui-même un bouquet des plus belles fleurs, & me le préſente avec graces. Mon couſin en eſt toujours un peu jaloux. Vers midi, nous nous en retournons pour faire compagnie à mon grand-papa & ma grand'maman, qui ſe trouvent levés alors. Les après-midi, ce ſont d'autre amuſemens : le Comte & mon couſin ont chacun un violon dont ils jouent très-bien ; j'ai mon théorbe ; nous mêlons nos voix avec nos inſtrumens, & nous formons de petits concerts. Quand Monſieur & Madame de Châteaufond ſe trouvent avec nous, ce qui arrive aſſez ſouvent, nos amuſemens n'en deviennent que plus vifs & plus piquans. actuellement nous étudions nos rôles pour notre comédie. Notre théatre eſt fini : nos décorations ſont charmantes.

Le jour de l'arrivée de ma tante un de mes premiers ſoins fut de lui demander ſi elle connoiſſoit le Comte des Moulins, pour apprendre des nouvelles de ſa fille notre amie. Ma tante me dit qu'elle ne le connoiſſoit pas. J'en demeurai là. Lundi après le

dîner, pendant que M. de la Riviere & mon cousin accordoient leurs violons, je me mis à parler de ma bonne tante, de toi, & ensuite de Mademoiselle des Moulins : ce nom réveilla l'attention de M. de la Riviere, il me demanda si je la connoissois. Après lui avoir dit que j'avois été élevée au couvent avec elle, je lui ajoutai qu'il paroissoit la connoître, & qu'il alloit sans doute m'en donner des nouvelles. Il me répondit qu'il ne la connoissoit pas ; mais qu'il savoit que huit jours avant son départ de Paris, elle avoit épousé le Marquis de l'Ecluse. Il est bien étrange, ma chere amie, qu'elle se soit mariée sans en avoir fait part à ma tante l'Abbesse : car je pense que si ma tante l'avoit su, elle me l'auroit appris, ou au moins toi. M. de la Riviere ajouta que ce Marquis de l'Ecluse étoit son grand & même son seul ennemi. Tant pis, dis-je à l'instant. La présomption où je suis qu'il deviendra mon mari, me fit dire ce *tant pis.* J'en rougis sur l'heure. Et pour lui donner une autre tournure, je luis dis que sa haine pour M. de l'Ecluse me faisoit appréhender pout mon amie qu'il ne fût un mauvais sujet. Il me dit là-dessus que quoique son ennemi, M. de l'Ecluse, n'étoit rien moins qu'un mauvais sujet, qu'au contraire c'étoit un homme de mérite & aimable; mais que la Marquise de la Tour sa sœur ayant été sur le point d'épouser le Comte de l'Ecluse frere du Marquis, le Marquis avoit empêché le mariage, en parlant contre elle, & en proposant une autre De-

moiselle à sa place. Cela lui donna occasion de me parler de sa sœur. Elle est son ainée de plusieurs années ; veuve du Marquis de la Tour, qui étoit aimable, qui l'aimoit, & que cependant elle n'a j'amais pu aimer, à cause de son premier attachement. Aussi dit-il que M. de l'Ecluse est auteur du malheur de cette Dame, qui mene une vie des plus tristes, parce qu'elle a toujours à combattre son amour qui subsiste encore. Il assure qu'il ne verra jamais ce mari de mon amie. Cela me chagrine d'avance, parce que je crains que cette haine n'influe sur mon amie, & ne me prive de la voir autant que je voudrai. La Marquise de la Tour est très-riche. Cependant, si-tot qu'elle se vit veuve, elle se séquestra dans un Couvent de Paris, où une tante de feu son mari est Abbesse. Là elle a son carrosse, & un nombre de domestiques, qui logent en dehors. Un fils de seize ans, unique fruit de son mariage, demeure avec les pere & mere de son mari. Elle renonce à un second himen, parce qu'elle sent qu'elle ne pourra jamais aimer d'homme que celui qu'elle aime inutilement.

Nos conversations deviennent de plus en plus interessantes ; souvent elles me font penser à toi ; elles m'amusent, & je voudrois te voir partager mon plaisir. Mardi, M. de la Riviere nous raconta qu'il avoit été ce Carême à la noce du Marquis de Dangeau son ami, qui a épousé Madame de Lewestin, Chanoinesse de Torn, & Fille

d'honneur de Madame la Dauphine. Il fit de Madame de Dangeau un éloge flatteur : j'en fus presque jalouse. Il dit qu'elle est belle comme Vénus ; une taille fine, les yeux vifs, un teint éclatant, des cheveux d'un beau blond, un air doux, un regard modeste, & une conversation spirituelle. Son mari lui a fait sa fortune ; car elle n'a eu pour toute dot que de la beauté, de la vertu, & une grande naissance. Les fiançailles se firent en présence du Roi, dans l'anti-chambre de Madame la Dauphine ; & le mariage, dans la chapelle du château. Tout ce que M. de la Riviere nous disoit de Madame de Dangeau effarouchoit mon cœur. Je crois qu'il s'en apperçut ; car après avoir parlé d'elle le plus favorablement possible, il dit qu'il l'avoit vue souvent à la Cour, sans être beaucoup frappé de ses attraits ; mais que lorsqu'il vit son ami possesseur de ses charmes, il en eut quelque jalousie, ne pensant pas, disoit-il, qu'il pût y avoir un objet encore plus parfait : une taille de Déesse, ajoutoit-il, l'emporte sur une taille de Nymphe ; des cheveux couleur d'ébene sur une peau d'albâtre sont plus beaux que des cheveux blonds ; des yeux..... A ce moment, ma tante lui dit : Allons, taisez-vous, M. le Comte, vous en dites trop long. Elle est toujours la premiere à traverser ce qui me plaît : j'avois du plaisir à entendre M. de la Riviere. Il se tut, mais en jettant sur moi un regard de complaisance, & si tendre, que mon cœur

en fut tout ému. Je rougis un peu, & baiſſai les yeux; & malgré ma tante, je vis bien que tout ce qu'il venoit de dire me regardoit.

Mon Lolo, ma chere, eſt le plus joli petit chat du monde. Hier ma tante, en le careſſant, me dit: Ce petit coquin-là, dans votre ménage, ſera votre ſecond ami; votre mari ſera le premier. En diſant cela, elle a jetté un coup d'œil ſur M. de la Riviere. Je ne lui ai rien répondu; j'ai donné deux ou trois baiſers à mon chat. Un moment après, M. de la Riviere lui en a donné autant au même endroit. Je n'ai pas fait ſemblant de le voir; mais mon cœur n'y a pas été indifférent. Dimanche, en venant me dire bonjour, il apperçut ma Lettre, que je pliois en quatre pour mettre dans l'enveloppe, & dont toutes les pages étoient remplies. Il me regarda d'un air de pitié, & me dit que j'écrivois trop, & que je m'échauffois le ſang. Ce petit intérêt qu'il prend à ma ſanté, ne me déplaît pas non plus. Adieu, je finis, de peur qu'il ne me ſurprenne encore la plume à la main.

LETTRE VIII.

Du 11 Juillet 1686.

IL y a aujourd'hui quinze jours que j'ai vu M. de la Riviere pour la premiere fois. Qu'on eſt à plaindre, ma charmante amie, quand on aime, ſans avoir la certitude du retour! Quinze jours d'attente, de deſirs, d'eſpérance, & toujours rien! Seroit-il donc poſſible qu'il ne penſât point à moi? Son ſilence comparé avec ſes actions, eſt un labyrinthe pour ma pénétration: Ses attentions pour moi ne ſont point autres que celles d'un amant à la veille de ſon mariage. Ses yeux, ſes manieres, ſa conduite, tout chez lui me prouve ſon amour; & ſon ſilence le dément. Tour à tour j'ai de la triſteſſe & de la joie. Car, ma chere, je l'aime plus que jamais: je ne te le diſſimule pas à toi; mais vis-à-vis de tout le monde, je me contraints ſi bien, qu'on peut s'appercevoir que je l'eſtime, mais non pas que je l'adore. Il eſt le premier que j'aime, & je crois le ſeul que je pourrai jamais aimer. Je ſerois bien malheureuſe ſi la Providence ne me le deſtinoit pas (1).

(1) La Providence le lui deſtinoit; mais ſes parens vouloient le lui laiſſer ignorer juſqu'au moment de la conduire à l'Autel.

J'ai écrit Lundi à ma bonne tante. Elle continue un commerce régulier avec ma tante de Beauport ; & cela m'intrigue toujours. Ne pourrois-tu pas me donner quelque connoissance de cette correspondance ? Je ne suis point étonnée que Madame de l'Ecluse lui ait écrit avant & après son mariage ; mais je suis surprise que ma tante ne m'ait pas marqué cette nouvelle, & je t'en veux de ne l'avoir pas fait à son défaut. Devois-tu y manquer, toi qui sais combien je m'intéresse à notre amie ?

On parle beaucoup de la Communauté de Saint-Cyr : Madame de Maintenon est élevée jusqu'aux nues pour avoir fait un établissement si utile & si beau. On dit qu'elle a présidé à tout avec une capacité admirable, & qu'elle a soutenu avec une patience héroïque, des difficultés toujours renaissantes, & capables de rebuter les plus fortes têtes. Cette Dame fut le sujet de nos conversations avant-hier chez M. de Châteaufond, où nous passâmes la journée. Quoique d'une naissance fort noble, elle s'est vue très-pauvre dans sa jeunesse. C'est apparemment le souvenir de son indigence qui lui a fait naître cette idée pieuse, ce zele ardent & cette charité ingénieuse, pour tirer de la misere de jeunes Demoiselles que la pauvreté devroit respecter. Madame de Montespan, qui depuis bien des années est la favorite du Roi, a eu pour elle autrefois une grande estime, & lui a rendu de bons offices. Par le crédit de cette Dame, Madame de Maintenon a obtenu

des penſions ; elle eſt devenue gouvernante du Duc du Maine ; enſuite Marquiſe de Maintenon. Aujourd'hui Madame de Monteſpan a du deſſous ; & c'eſt Madame de Maintenon qui eſt ſur le point de la remplacer dans le cœur du Roi. On dit que Madame de Monteſpan en eſt furieuſe : C'eſt par mon canal, dit-elle, que cette petite Marquiſe eſt parvenue ; ce n'eſt qu'à ma priere & à mes importunités que le Roi lui a confié l'éducation de ſon fils ; ce n'eſt qu'à moi qu'elle doit ſa fortune & ſon nom ; ce n'eſt qu'à des éloges que j'ai fait d'elle, qu'elle eſt redevable de l'eſtime particuliere que Sa Majeſté lui témoigne. Et elle s'écrie dans ſa rage : *J'ai donc donné des verges pour me fouetter* ? En racontant cela, on rit de ſa fureur ; & on applaudit à ſa rivale. N'y a-t-il pas de l'injuſtice ? Madame de Maintenon n'eſt-elle pas un peu ingrate ? Comme je ſuis neuve ſur tout, c'eſt pour moi principalement qu'on raconte toutes ces choſes, & je trouve, ma chere amie, un plaiſir infini à te les rendre, non pas en tout, mais en ſubſtance.

LETTRE IX.

Du 16 Juillet 1686.

JE réponds tout de ſuite, ma chere amie, à ton obligeante Lettre. Que je me félicite d'avoir une amie telle que toi! c'eſt une douceur pour mon ame inquiete de trouver quelqu'un qui ranime ſon eſpoir. Il eſt vrai que M. de la Riviere ne ceſſe de s'occuper de moi, il ne ſait quoi imaginer pour varier mes plaiſirs; les bals, les concerts, la chaſſe, la promenade, la comédie, chaque choſe a ſon tour; & l'aſſaiſonnement de tous ces plaiſirs, c'eſt l'amour de cet aimable Comte qui eſt toujours peint dans ſes yeux & qui n'a rien d'équivoque. Mais s'il eſt doux de ſe voir aimée, il eſt bien cruel de ne s'entendre pas dire une ſeule fois *je vous aime*. Que les jouts ſont longs & ennuyans, quand ils ne ſont remplis que par des deſirs; & que les amuſemens perdent de leur vivacité quand l'amour ne les dirige pas ouvertement! Malgré tout ce que tu me dis, je pétille, je tremble, j'eſpere & je crains. Voilà, ma charmante amie, ma ſituation. Elle eſt plus pénible que tu ne penſe, & plus cruelle que je ne puis la décrire.

Nous avons repréſenté Samedi notre comédie. J'ai été l'héroïne de la piece, M. de la Riviere le héros; il étoit l'amant, moi l'amante. Il s'agiſſoit de bien exprimer ſon

amour l'un pour l'autre Il s'eſt bien acquitté de ſon rôle ; je me ſuis bien tirée du mien, & ſi bien, que j'en ai reçu mille complimens que je rougis d'avoir trop bien mérités ; car que peut-on penſer de moi, ſinon que pour m'acquitter ainſi d'un rôle d'amour, il faut que je ſache aimer?

Dimanche, au ſortir de table après dîner, une des femmes de ma grand'maman vint lui dire que le Frotteur avoit trouvé le matin beaucoup de crottes de rats & de ſouris dans la ſalle des portraits, & qu'il faudroit en laiſſer la porte ouverte pour donner aux chats la liberté d'y roder. Cette ſalle des portraits, ma chere, que je ne connoiſſois pas encore, & dont j'entendois parler pour la premiere fois, me frappa. Je demandai ce que c'étoit que cette ſalle & où elle étoit. Tout le monde ſe regarda, & perſonne ne me répondit. Je fis des queſtions plus preſſantes ; & à la fin ma grand'maman me dit que c'étoit une ſalle iſolée où il n'y avoit rien de beau à voir, & que tous les portraits qui y étoient, étoient de nos ancêtres, & la plupart antiques. Eh ! croyez-vous, lui dis-je, que je n'aurois pas du plaiſir à les voir, quoiqu'ils ſoient antiques? tout ce qui tient à ma famille m'intéreſſe. Et en même temps je demandai à aller dans cette ſalle. Ma tante me dit d'un ton déciſif qu'il ne falloit pas que je penſaſſe à aller là, que c'étoit un lieu qui ne méritoit pas ma viſite. Dans le moment il me vint à l'idée que les portraits de mes pere & mere y étoient peut-être, &

que c'étoit pour cela qu'on me refuſoit la vue de cette ſalle. Je dis tout de ſuite ce que je penſois. Ma grand'maman parut embarraſſée, & ſon embarras me confirma dans mon idée. Alors je priai, ſuppliai de me faire voir les portraits des perſonnes à qui je devois la vie, & dont la mémoire m'étoit infiniment chere. Mais, dit mon oncle, ſi on vous les fait voir, les reconnoîtrez-vous ? Je lui répondis que j'étois ſûre de reconnoître mon pere ; mais que comme j'étois plus jeune de deux ans à la mort de ma mere, je croyois que je ne la remettrois que difficilement. Mon oncle me prit par les épaules, me préſenta devant une glace, & me dit : tenez, la voilà trait pour trait. J'apperçus dans la glace ma tante qui ſe penchoit du côté de M. de la Riviere pour lui parler. Je prêtai l'oreille. Elle lui diſoit : *Sa mere n'étoit pas ſi bien qu'elle.* On s'obſtinoit cependant à me refuſer. M. de la Riviere prit mes intérêts avec feu, dont je luis ſais un gré infini ; & on ſe rendit à ſes raiſons & à ſes inſtances plus qu'à mes prieres. Mais ma tante décida qu'on ne me meneroit là qu'à ſix heures du ſoir. Nous allâmes à vêpres. Après vêpres on m'inſtalla au jeu avec M. de la Riviere pour jouer quelques parties de piquet. A peine étions-nous en train que tout le monde diſparut, excepté mon couſin. Cette diſparution me troubla : Ah ! m'écriai-je en laiſſant tomber les cartes de mes mains, on eſt allé ôter les portraits de mes pere & mere. Non,

Mademoiſelle, me dit M. de la Riviere avec aſſurance, on ne vous jouera pas un ſi vilain tour, j'en réponds. Son ton me remit de mon trouble, je repris mon jeu. La compagnie reparut au bout d'un bon quart-d'heure. M. de la Riviere étoit du complot. On avoit été ſéparer les portraits de mes pere & mere, & les confondre avec les autres, pour voir ſi je les reconnoîtrois. Quand je vis l'heure approcher, je quittai le jeu. Au premier coup de ſix heures je me levai, & dis avec tranſport : *Voilà ſix heures, partons.* Mon Dieu, dit ma tante en ſouriant, vous ne leur donnez pas le temps de ſonner. Je ne marchois pas, ma chere amie, je volois. Toutes les fenêtres de la ſalle étoient ouvertes. En un clin d'œil je parcourus une cinquantaine de tableaux; & à l'inſtant je reconnus mon pere : mon cœur s'émut; je le fixai, un ſanglot ſortit de ma poitrine, & je laiſſai couler des larmes. Ma grand'maman s'attendrit, pleura avec moi, & me dit que les portraits de ſon fils & de ſa bru avoient toujours eu leur place dans ſon cabinet de toilette; qu'elle les avoit fait ôter la veille de mon arrivée, & que ma ſenſibilité lui prouvoit bien qu'elle avoit agi prudemment. Je lui répondis que, quoique mes larmes fuſſent inutiles, elles n'en étoient pas pour cela moins juſtes, & que je la priois de me paſſer ce premier mouvement de ma tendreſſe. En même temps je promenai mes yeux de tous côtés pour chercher ma mere. Je la reconnus moins que je ne la devinai;

& je dis en la montrant : la voilà ſûrement, quoique je ne remette par ſes traits, mais c'eſt qu'elle eſt habillée plus à la moderne que les femmes qui l'entourent. On me dit que je ne me trompois pas. La vue de ſon tableau ne fit pas ſur moi le même effet que celui de mon pere, quoique à meſure que je la fixois, elle me revenoit à la mémoire dans une ſituation bien touchante ; il me ſembloit que j'étois dans ſes bras à recevoir ſes baiſers & à les lui rendre. Croirois-tu, ma charmante amie, que je ne me la remets que dans cette ſituation ? Je ne me laſſois pas de les regarder tendrement l'un & l'autre. Ma tante, qui craignoit que cela ne m'émût trop, vint me prendre par-deſſous le bras pour m'emmener : Allons-nous-en, diſoit-elle en me tirant de toute ſa force. Je me tins roide, & lui dis avec émotion : ſans mes pere & mere ? oh ! je ne les quitte pas comme cela, il faut qu'ils me ſuivent, il faut qu'on les ôte d'ici, & qu'on les tranſporte dans ma chambre à coucher. Nouveaux refus. Nouvelles prieres de ma part. Enfin ce fut encore M. de la Riviere qui obtint pour moi ce que je deſirois : il repréſenta avec beaucoup de juſteſſe, qu'il n'y avoit que la premiere vue qui étoit à craindre pour un cœur tendre ; que le moment critique étoit paſſé ; & qu'actuellement mon cœur, d'intelligence avec mes yeux, n'éprouveroit plus que de la douceur avec ces portraits. Mon grand-papa & mon oncle applaudirent : & tout de ſuite on fit avertir le Valet-de-chambre

let-de-chambre Tapiſſier, qui vint les détacher, & qui les tranſporta dans ma chambre, où j'ai le plaiſir de les contempler à mon aiſe. Les procédés de M. de la Riviere dans cette occurrence, lui ont acquis un droit de plus ſur mon cœur: oui, quand je ne l'aurois pas aimé auparavant, je l'aimerois actuellement autant que je l'aime: c'eſt un charme pour moi que de me repréſenter la chaleur avec laquelle il prenoit mes intérêts. Ah! ma chere, que c'eſt un aimable garçon! mais c'eſt un tyran de me tenir ſi long-temps le bec à l'eau, & de ne me point parler de mariage.

Monſieur le Curé de Nogent n'eſt pas farouche comme M. le Chapelain; il vient ſouvent au château, & dîne avec nous toutes les ſemaines. Depuis huit ou dix jours il a de fréquens entretiens avec ma tante, & cela me chiffonne l'eſprit, parce que j'y vois du myſtere (1).

---

(1) Madame de Beauport qui, la premiere, avoit imaginé de marier ſa niece à ſon inſu, avoit dans ſa confidence le Curé de Nogent, ſa ſœur l'Abbeſſe, & toutes les perſonnes dont elle avoit beſoin pour conduire l'intrigue.



LETTRE X.

Du 24 Juillet, 1686.

TA Lettre d'hier, ma chere amie, m'oblige à prendre la plume ce matin; mais ne t'attends pas à de longs discours, je ne t'en ai fait que trop jusqu'à présent. Heureuse si j'avois su renfermer en moi-même les atteintes de l'amour! Plus heureuse encore si je ne les avois pas senties! M. de la Riviere, cette idole de mon cœur, ce mortel si digne de ma tendresse, & dont les procédés t'enchantent toi-même si fort, ne m'est point destiné par la Providence; il est sur le point de se marier: Monsieur & Madame de Châteaufond, qui ont passé huit jours à Paris, ont vu celle qu'il doit épouser, & n'ont eu rien de plus pressé samedi à leur arrivée, que de lui faire compliment sur son mariage & sur sa maîtresse (1). Il m'est impossible de te décrire mon affliction & mon étonnement à cette nouvelle, & l'accablement où elle me met depuis quatre jours. Cependant devant le monde j'ai la force de dévorer ma douleur: mais je pourrois dire

(1) Oui, le Comte étoit sur le point de se marier, mais avec elle: non-seulement on vouloit lui laisser ignorer la négociation de son mariage; on vouloit encore par des équivoques lui faire croire qu'il alloit se marier avec une autre.

comme David, *toutes les nuits je baigne mon lit de mes pleurs, & je l'arrose de mes larmes.* Actuellement en te parlant de ma peine, je la sens redoubler, mon cœur se serre, mes yeux sont inondés. Quel tourment! quel martyre! toute la nuit dans les pleurs, & tout le jour dans une contrainte mille fois plus cruelle! Adieu, je ne vois plus ce que j'écris.

LETTRE XI.

Du 28 Juillet. 1686.

TU me fais, ma charmante amie, une réponse bien prompte. Mais devrois-tu me demander des détails qui ne peuvent qu'émouvoir mon cœur, & rouvrir ses plaies? Si tu m'aimois bien, tu serois la premiere à m'exciter à me taire; & parce que je t'aime, je vais rompre ce silence que la honte, & non un manque de confiance, me portoit à garder.

Samedi 20 de ce mois, Monsieur & Madame de Châteaufond devant arriver de Paris, & dîner avec nous, ma tante m'envoya chercher le matin dès huit heures & demie pour déjeûner. Il avoit fait un petit orage dans la nuit. Le jardin & le bois étant encore mouillés, nous déjeûnâmes dans un joli pavillon tout vîtré qui est au millieu du jardin. Après déjeûner, comme le temps étoit devenu assez beau, ma tante emmena M. de

la Riviere, je ne ſais où, dans quelque coin du petit bois. Au bout d'une demi-heure ils reparurent. M. de la Riviere étoit triſte, & ſembloit n'oſer lever les yeux ſur moi. Pourquoi cela? Je n'en ſais rien. Se faiſoit-il des reproches? Apparemment: inſpirer de l'amour ſans en montrer, ne rend pas coupable; mais paroître épris de la plus violente paſſion pour un objet ſur lequel on ne porte pas ſes vues, c'eſt à mon avis être coupable de la plus haute trahiſon. Sur les dix heures & demie nous entendîmes dans le château quelques mouvemens, avec un bruit de carroſſe, qui nous annoncerent l'arrivée de Monſieur & Madame de Châteaufond. Mon oncle & ma tante nous dirent alors qu'ils alloient les recevoir; & que comme ils avoient à parler affaires avec eux, ils nous prioient de les laiſſer libres quelques momens (1). Trois quarts-d'heure après, on vint nous avertir que nous pouvions paroître. Nous trouvâmes mon grand-papa & ma grand'maman déja levés, & dans la compagnie. Monſieur & Madame de Châteaufond m'embraſſerent; enſuite mon couſin; puis M. de la Riviere, & ce fut à ce moment qu'ils lui firent ce compliment ſi douloureux pour mon cœur & ſi fatal à mon repos. *Je ſais, Monſieur*, lui dit Madame de Châteaufond, *que vous allez vous marier avec une Demoiſelle de Paris; nous l'avons vue; elle eſt ex-*

---

(1) Voyez la Lettre XXI, ſur la fin.

trêmement aimable ; & je vous félicite bien sincérement & sur votre choix, & sur votre heureuse destinée. A ce début je rougis, puis je pâlis. Mais remarquant que ma tante m'observoit je lui tournai le dos, & me mis à fredonner un petit air en m'en allant à une fenêtre. Dans ma position j'avois grand besoin d'y rester pour prendre l'air ; mais au bout de quelques minutes, tout le monde se trouvant assis, ma tante m'appella pour venir dans la compagnie. Alors les complimens à M. de la Riviere recommencerent : Monsieur & Madame de Châteaufond lui dirent qu'ils avoient dîné avec sa maîtresse plusieurs fois (1) ; & ils ne parlerent d'elle qu'avec éloge. Cependant tout ce qu'ils en dirent ne m'effaroucha pas : c'étoient des généralités que bien des jeunes personnes pourroient s'appliquer. Elle est grande, bien faite, jolie ; elle chante bien, danse bien, joue bien de plusieurs instrumens. Toi & moi, ma chere amie, nous pourrions en dire autant de nous sans présomption. M. de Châteaufond parla ensuite de l'hôtel que doit occuper M. de la Riviere à Paris : les ouvriers y sont, tout avance, tout s'y fait avec goût, son Intendant, à M. de la Riviere, se donne des mouvemens infinis pour que tout soit bien ; c'est un

(1) On est assez instruit à présent des projets de Madame de Beauport, pour voir que tout ce qui se dit, & se dira, sont des équivoques, pour tromper ou dérouter Mademoiselle de Plounai.

homme entendu, admirable: enfin l'hôtel ſera magnifique, & digne de ceux qui doivent l'habiter. J'entendois tout cela, ma chère, avec une apparente tranquillité, & mon cœur étoit dans une agitation & un ſerrement inexprimable. De temps en temps M. de la Riviere jettoit ſur moi un regard timide. Ma tante me conſidéroit avec une attention qui m'embarraſſoit; je lui trouvois le coup d'œil malin. Cela ne contribua pas peu à me ſoutenir dans une contenance ferme en apparence, & bien foible en réalité. Le dîner vint. Je me ſentois dans un état ſi critique, qu'après avoir mangé un peu de ſoupe je ne voulus plus toucher à rien, malgré tout ce qu'on me préſenta pour exciter mon appétit. Ma tante vint à mon ſecours pour empêcher qu'on ne me forçât à manger. Je lui en ſus gré; mais cela me piqua: ouais! dis-je en moi-même, cette femme eſt toujours pénétrante, elle devine ma ſituation; il faut que je la déroute. C'eſt à quoi, ma charmante amie, j'ai travaillé juſqu'à ce jour. Mais que cette contrainte eſt violente! qu'elle eſt cruelle! qu'elle me rend miſérable!..... Ce que je ne conçois pas, c'eſt que M. de la Riviere, à tous les complimens que lui faiſoient Monſieur & Madame de Châteaufond de ſa maîtreſſe, répondoit ſottement: il n'avoit point cette vive émotion, cet air animé que donne l'amour, lorſqu'on entend parler de l'objet qu'on aime; il écoutoit d'un air diſtrait, jettoit les yeux ſur moi, & évitoit la rencontre des miens.

Tu vois par ce récit, ma chere amie, que mon amour n'eſt plus qu'une honte pour moi, & que ce Comte de la Riviere me cauſe actuellement plus de chagrins qu'il ne m'a donné de plaiſirs. Il agit toujours avec moi comme de coutume: je reçois ſes politeſſes de même en apparence. Cependant je m'apperçois qu'il remarque en moi de la contrainte; il ne me regarde qu'avec des yeux timides, un air inquiet, & comme ayant quelque choſe à me dire & n'oſant parler. Qu'il me cauſe de tourment! Je voudrois ne l'avoir jamais connu. Ah! ma charmante amie, ſois toujours en garde contre l'amour: rien de ſi violent, de ſi impétueux, de ſi funeſte! Il offre cent plaiſirs qui ſont ſuivis de mille amertumes; c'eſt un torrent qui avec ſes flots nous précipite dans un abyme.

LETTRE XII.

Du 2 Août 1686.

MERCREDI j'ai reçu une Lettre de ma bonne tante, qui me raille finement, & rit de mes maux; elle dit qu'un mari me les fera tous oublier. Oh! l'on n'auroit qu'à venir me parler de mari dans cette occurrence-ci, on y ſeroit bien venu! Non, tant que mon cœur ſera attaché à M. de la Riviere, je n'écouterai aucune propoſition de mariage, je n'aurai là-deſſus d'égards pour

perſonne. Hier j'ai reçu la tienne: tu me conſole, toi; mais je m'étonne, ma chere amie, que tu veuille m'inſinuer qu'il eſt peut-être encore pour moi quelque eſpoir, parce que le Comte eſt toujours le même vis-à-vis de moi. Mon fol amour m'auroit fait adopter cette idée il y a deux jours. Mais comme depuis une ſemaine je me propoſois de tirer quelque éclairciſſement de ma tante de Beauport, dans la confiance que ce qu'elle me diroit apporteroit un peu de ſoulagement à ma ſituation, je me ſuis hazardée de le faire hier au ſoir. Hélas! la curioſité ſouvent ne ſert qu'à augmenter nos peines: j'ai vu clairement par ſes réponſes que je me ſuis abuſée, & que la Providence me refuſe celui que mon cœur adore. Ce n'eſt pas là un *peut-être*, c'eſt une vérité qui m'accable. Hier donc je me réſolus de faire à ma tante quelques queſtions. Sentant qu'il me ſeroit impoſſible de parler du Comte ſans émotion, & que par conſéquent mon viſage me trahiroit, je choiſis la brune. Pendant que la compagnie étoit dans le petit bois, je la menai inſenſiblement dans le jardin, juſqu'au milieu du parterre, afin de n'être ſurpriſe par perſonne. Là je commençai par lui demander ſi M. de la Riviere reſteroit encore long-temps avec nous. Elle me dit qu'elle n'en ſavoit rien. Mais, lui dis-je, pourquoi a-t-il quitté Paris? Naturellement il devroit être où eſt ſon amante. Cette queſtion parut l'embarraſſer, elle ne me fit aucune réponſe. Mais, répétai-je, pourquoi quitter Paris quand

quand sa maîtresse y est ? Il ne l'aime donc pas ? Eh ! que dites-vous, ma niece, me répondit-elle aussi-tôt avec vivacité ? Il l'aime éperduement, il l'adore, il ne vit & ne respire que pour elle ; mais c'est qu'elle n'étoit pas à Paris, lorsqu'il en partit pour venir ici, elle étoit à une terre chez des parens. En l'entendant parler ainsi tout mon sang se glaça dans mes veines. Je finis cette conversation par dire : eh bien, actuellement qu'elle y est, il devroit y aller, & rester auprès d'elle. Je parlai alors de fleurs, de feuilles, de choses qui se présenterent à ma vue ; & je n'osai jamais lui demander le nom de ma rivale, quoique j'aie un desir extrême de le savoir.

Malgré mes maux je prends un peu le dessus, je pleure moins, & je dors passablement ; je présume qu'avec le temps je pourrai vaincre mes foiblesses ; mais il faudroit que je n'en visse plus l'objet. Si tu le voyois, ce Comte de la Riviere, tu m'excuserois bien ; car il est réellement aimable.

Ma tante l'Abbesse verra cette Lettre : elle en rira encore si elle veut ; mais mon cœur a besoin de s'épancher. Je ne trouve pas de plus grand plaisir que de t'ouvrir mon ame, il me semble à ce moment que je te parle effectivement, que je te vois, que je te baise, que je te serre tendrement & fortement...... Ah ! flatteuse illusion, tu disparois à cet instant ! Je soupire, mon cœur s'oppresse........ Adieu, je quitte la plume.

LETTRE XIII.

Du 4 Août 1686.

MON Dieu, ma chere, que le monde me paroît un sot séjour pour la félicité ! chacun l'y cherche, & personne ne l'y trouve ; on desire toujours, & on ne parvient jamais à ce que l'on desire. Aujourd'hui on est gai, demain on est triste ; & ce qui me console, c'est que je m'apperçois que tout le monde éprouve comme moi ces hauts & bas.

Actuellement je suis jalouse, le croirois-tu ? Je m'avisai avant-hier de demander à ma tante si celle que M. de la Riviere doit épouser est aussi belle que Madame de Dangeau. Sa réponse m'a atterrée ! Aussi belle, me dit-elle ? Oh ! elle est bien au-dessus vraiement ; personne ne peut l'emporter sur sa figure, sur sa taille, sur ses graces, sur ses talens, en un mot sur aucun des avantages de sa personne. A tout cela je rougis, & baissai les yeux sans pouvoir repliquer la moindre chose. Comment aurois-je fait pour parler ; J'étouffois soupirs sur soupirs, qui, si j'avois ouvert la bouche, m'auroient trahi. Que je souffre depuis ce temps-là Mon cœur est si oppressé par la jalousie, qu'à certains momens je souhaite la mort à cette terrible rivale. A peine ai-je formé ce souhait, que j'en demande pardon à Dieu ; mais je suis si peu contrite de ma

faute, que l'inſtant d'après je refais le même ſouhait.

Ce fut après déjeûné que je fis à ma tante mes queſtions. Ce jour-là même je me vengeai de ſes réponſes. M. de la Riviere avoit pour moi mille attentions, qui, après ce que je venois d'apprendre, m'irritoient contre lui au point, que je luis dis avec dédain, qu'un peu d'indifférence de ſa part me plairoit mieux qu'une attention ſi marquée. Il reſta ſtupéfait, ſes yeux ſe remplirent de larmes; & pour le mortifier j'eus la cruauté d'affecter un air enjoué vis-à-vis de chacun, de n'avoir pour lui que de la ſévérité. Après le dîner il cauſa beaucoup avec ma tante. Il avoit l'air triſte en lui parlant; & il m'a paru, par la ſérénité que j'ai vue renaître ſur ſon viſage, qu'elle lui donnoit de la conſolation. Ma ſévérité pour lui finit avec le jour: il m'auroit été impoſſible hier de la reprendre; un air timide & tremblant dès qu'il me parloit ou m'approchoit, m'inſpiroit pour lui plus de pitié que de reſſentiment: & toute la journée ſes yeux n'ont pas ceſſé d'être attachés ſur moi; ſes regards même étoient ſi tendres, que j'eus beſoin pluſieurs fois d'appeller ma raiſon au ſecours de mon cœur.

Monſieur le Curé continue de nous venir voir ſouvent; & ma tante chuchote toujours avec lui en me regardant & en ſouriant, & cela m'impatiente! .....

LETTRE XIV.

Du 8 Août 1686.

JE ne te conçois pas, ma chere amie ; au lieu de m'aider à combattre mon fol amour, tu l'entretiens, tu ne me dis que des choſes qui le nourriſſent. Je t'ai donc inſpiré pour M. de la Riviere des ſentimens bien vifs ? Il ſemble que ſes maux te touchent plus que les miens. Si tu n'étois pas promiſe au Baron de Neufpont, je penſerois que c'eſt toi qui es ma rivale. Plût à Dieu que cela fût, j'aurois bientôt ſacrifié l'amour à l'amitié. Mais ce mortel enchanteur a-t-il auſſi quelque part à l'affection de ma tante l'Abbeſſe? Elle qui voit nos Lettres, comment ne nous impoſe-t-elle pas ſilence ſur cet ennemi de mon repos ? Lui & ſon amante m'occupent toujours ſi fort l'eſprit que je ne pus m'empêcher mardi de demander à ma tante pouquoi M. de la Riviere avoit toujours les yeux attachés ſur moi : s'il aimoit bien ſa maîtteſſe, lui ai-je dit, il ne devroit penſer qu'à elle, & ne rien voir. Eh ! mais, me dit-elle, c'eſt parce qu'il l'aime qu'il a toujours les yeux attachés ſur vous : vous reſſemblez extrêmement à cette Demoiſelle, & ſon grand plaiſir eſt de vous contempler, parce qu'il lui ſemble la voir en perſonne. Voilà donc le nœud, ma chere amie? Si M. de la Riviere a ſouvent les yeux ſur

moi, ce n'eſt pas moi qu'il voit, c'eſt celle qui le tient ſous ſes chaînes, celle qui a ſon cœur, ſa tendreſſe! Oh! je ne veux plus faire de queſtions à ma tante, ſes réponſes me tuent. Comment mon cœur auſſi foible & auſſi dépravé qu'il eſt, ne feroit-il pas de mauvais ſouhaits? Si mon heureuſe rivale venoit à mourir, n'aurois-je pas lieu d'eſpérer que ſon amant tourneroit ſes vœux ſur moi, ne fût-ce que pour ſe rappeller ſans ceſſe le premier objet de ſes amours? Cette penſée me charme & me révolte tout à la fois. Suis-je faite pour poſſéder un cœur uſé? Non, je n'en veux pas; je veux un cœur neuf, ou je n'en veux point du tout. C'en eſt fait, ma charmante amie, je vais travailler ſur le mien pour qu'il ne s'aviliſſe pas ainſi. Prie Dieu pour moi, je te prie, car je ſuis bien foible; le même moment me voit faire de bonnes réſolutions, & me les voit abandonner.

Ma tante de Beauport a reçu encore hier une Lettre de ma bonne tante. Je ſuis bien fâchée que tu ne puiſſe pas me donner quelque ouverture ſur l'objet de ce commerce (1). Hier ſur le ſoir, comme nous nous promenions au frais dans le jardin, je me ſuis trouvée un moment ſeule auprès de ma grand'maman. Je me ſuis hazardée de lui demander le nom de la maîtreſſe de M.

(1) Mademoiſelle des Tilleuls ſe taira parce qu'elle eſt du complot dans le mariage comique de ſon amie.

de la Riviere, que je bous toujours de ſavoir. Ma queſtion l'a embarraſſée : je ne l'ai pas demandé, m'a-t-elle dit ; mais ta tante le ſait, c'eſt elle qui fait leur mariage, demande-le lui Par bonheur que ma tante n'étoit pas à ce moment dans le jardin. Oh ! ai-je dit tout de ſuite, je n'en ſuis pas beaucoup curieuſe. Je mentois comme une coquine ; & j'étois m'écontente de moi ; car rien ne me déplaît tant que lorſque je me trouve forcée de trahir la vérité. Mais par prudence je devois diſſimuler ma curioſité. La belle choſe ſi j'allois faire à ma tante la même queſtion qu'à ma grand'maman ? Ma tante commenceroit par me fixer: je rougirois ; puis elle liroit ſur mon front & dans mes yeux tout ce qui ſe paſſeroit dans mon ame. Cette femme eſt trop clairvoyante & trop fine pour que je mette ainſi mon amour à la découverte. J'ai entendu parler ces jours-ci d'un voyage qu'elle doit faire à Paris dans peu avec M. de la Riviere. J'enviſage ce voyage avec une eſpece de joie ; l'abſence du Comte ne pourra qu'être favorable à mon repos, ce ſera une médecine pour mon cœur. Si pendant ce temps-là il ſe trouve réellement tranquille, je t'écrirai une longue Lettre ſur mes pere & mere. Hier matin depuis neuf heures juſqu'à plus de midi, mon oncle & ma tante ne m'ont entretenue que d'eux. Cela a été pour moi trois heures charmantes. Tu ſais que ma bonne tante a toujours refuſé de me parler d'eux. Il eſt pourtant raiſonnable & même

de néceſſité d'inſtruire une jeune perſonne ſur ſa famille; mais c'eſt qu'elle craignoit que je ne m'attendriſſe trop. Ce qui a donné lieu à cette converſation, c'eſt que mardi ma grand'maman en ſoupant, nous dit qu'elle avoit ce jour-là ſoixante ans, & qu'il y avoit quarante-ſix ans qu'elle étoit mariée. Quoi! m'écriai-je, mariée à quatorze ans? Mon exclamation & ma ſurpriſe la mit en train de raconter. Elle a été mariée à quatorze ans, & a eu ma tante l'Abbeſſe à quinze. Mon grand-papa n'a que huit ans plus qu'elle. Ils ont eu quinze enfans, dont douze ſont morts au berceau. Ainſi ils ne ſe ſont toujours vus que ma tante l'Abbeſſe leur ainée, mon pere qui avoit trois ans moins qu'elle, & ma tante la Marquiſe qui en avoit cinq moins que mon pere. A l'âge de douze ans mon pere perdit ſon parrain qui étoit riche, ſans enfans, & qui aimant ſon filleul comme ſon fils, lui laiſſa en mourant ſoixante mille livres de rente, non compris un très-bel hôtel à Paris Place Royale, que mon grand-papa & ma grand'maman occuperent juſqu'à ſon mariage. Par reconnoiſſance on fit prendre à mon pere le titre & le nom de *Comte de Plounai* que portoit ſon parrain, au lieu de celui de Marquis de Nogent qui étoit le ſien alors. On fit ſi bien valoir tout ce bien, que mon pere à ſon mariage ſe vit avec ſa dot, près de cent mille livres de rente Ma grand'maman en reſta là, parce que onze heures vinrent à ſonner. Ma tante reprit le lendemain la nar-

ration de ſa mere. Je la reprendrai auſſi pour toi un autre jour. Adieu.

LETTRE XV.

Du 10 Août 1686.

JE reſpire, ma chere amie, M. de la Riviere eſt à Paris pour quatre ou cinq jours avec ma tante. Avant-hier, comme je finiſſois de t'écrire, on vint me prévenir ſur ce voyage qu'on dit être abſolument néceſſaire. J'en ignore le ſujet (1). Comme ils devoient partir de grand matin hier, ils me firent leurs adieux la veille au ſoir. M. de la Riviere me fit les ſiens d'un air à faire pitié; ſes yeux étoient gros de larmes, & il avoit le cœur ſi ſerré qu'il ne pouvoit parler. Cela me troubla un peu: puis me ſurmontant, plus par dépit que par fermeté d'ame, je lui dis malicieuſement: allez, allez, Monſieur, ne vous attriſtez pas tant de quitter vos amis, l'amour à Paris ſaura vous dédommager de l'amitié. Malgré mon apoſtrophe, je t'avoue que j'ai été bien prête de l'imiter, & qu'il m'a fallu précipiter ma retraite pour ne pas reſter ſur le champ de bataille.

J'attends ces jours-ci la réponſe à ma der-

(1) Les habillements de noce, & tout ce qui s'enſuit, étoient l'objet de ce voyage.

niere lettre. Je ne t'enverrai celle-ci que Mardi ou Mercredi, parce que mon ame ayant repris un peu de ſa tranquillité, je vais m'épanouir les matins juſqu'au retour de nos voyageurs, à te raconter en gros ce que je ſais de mes pere & mere; car tu penſe bien que je ne vais pas te rendre en détail une converſation de plus de trois heures. Je t'en dirai aſſez pour t'amuſer, & pour te faire connoître les chers auteurs de mes jours. J'aurois commencé mon récit dès hier; mais mon oncle & mon couſin, qui s'étoient levés pour le départ, ſont venus me chercher à huit heures. Nous avons été déjeûner dans le jardin: mon couſin y a remplacé M. de la Riviere auprès de moi pour les prévenances, les petits ſoins, le bouquet, les amuſements: & mon oncle m'a égayé tout à fait par ſes plaiſanteries; car il eſt fort drôle mon oncle; il parle peu, ne rit jamais, & fait rire tout le monde: il eſt bon mari, bon pere, bon parent & bon ami. Enfin le pere & le fils m'ont miſe ſi à l'aiſe, que je ne me ſuis pas ſeulement apperçue de l'abſence de M. de la Riviere. J'en ſuis toute glorieuſe: le calme où eſt mon cœur me fait eſpérer de ſa guériſon. Allons, je commence ma narration, ou plutôt l'hiſtoire de mes pere & mere.

Sept ans après que ma bonne tante eut prononcé ſes vœux, mon grand-papa & ma grand'maman marierent ma jeune tante. C'étoit ſur la fin de Novembre 1667. La Marquiſe d'Hicterre, veuve d'un grand mé-

rite, étoit la marraine de mon oncle, & même un peu sa parente. Cette Dame s'étoit retirée dans un Couvent à Paris, parce qu'elle n'avoit pas assez de bien pour soutenir son rang dans le monde. Elle avoit un fils & une fille. Le fils étoit riche, parce qu'ils étoient d'une Province où les ainés ont tout. La fille avoit peu de fortune, & étoit dans le Couvent avec sa mere. L'une & l'autre furent de la noce de mon oncle & ma tante. Mademoiselle d'Hicterre avoit alors dix-huit ans. Là mon pere la vit pour la premiere fois : sa beauté éclatante le frappa au premier abord; il l'aima, & résolut d'en faire sa femme à tel prix que ce fût. L'amour, dit-on, inspire l'amour : ma mere vit dans les yeux de mon pere le triomphe des siens; & dans le même moment elle lui rendit cœur pour cœur. Non-seulement ils étoient beaux l'un & l'autre; mais tous deux avoient tant d'esprit, de talents, & l'ame si belle, qu'à leur amour réciproque, il se joignit bientôt une estime singuliere. Ma mere cependant combattit son penchant en le voyant naître, parce qu'étant sans bien, elle craignoit de s'attacher inutilement : mais mon pere, pendant huit jours que dura la noce, ne laissa échapper aucune occasion de marquer à ma mere la violence de l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Elle en conçut une lueur d'espérance, qui la porta insensiblement à laisser croître son amour. Cependant elle le tint si bien enfermé au-dedans d'elle, que Madame d'Hic-

terre ne s'apperçut de rien. Mon pere même ignoroit son bonheur ; mais il étoit tranquille, parce qu'étant riche, & sa maîtresse ne l'étant pas, il se flattoit d'être toujours le bien venu. Son grand embarras étoit de s'ouvrir à mon grand-papa & ma grand'maman : il craignoit de les trouver contraires à ses desirs ; & ils lui souhaitoient celle qu'il aimoit.

Il fut six mois entiers sans oser parler de son amour, & pendant ce temps, il alloit souvent chez mon oncle dans l'espérance d'y rencontrer quelquefois l'objet de sa tendresse ; mais il ne l'y rencontra jamais. Lassé de tant de visites inutiles, il se hazarda un jour de demander à ma tante chez qui il déjeûnoit, si elle avoit quelque relation avec Mademoiselle d'Hicterre. Ma tante remarquant en lui un certain trouble pendant qu'il lui faisoit cette question, lui demanda s'il l'aimoit. Mon pere rougit. Ma tante sourit, & lui dit aussi-tôt qu'elle lisoit dans son cœur ; mais qu'il ne devoit pas rougir de ses sentiments pour une personne aussi aimable que Mademoiselle d'Hicterre. Il répondit qu'il ne rougissoit pas de son amour ; mais qu'il craignoit de trouver ses pere & mere opposés à son cœur. Ma tante l'assura qu'il se trompoit, & qu'elle savoit que mon grand-papa & ma grand'maman souhaitoient qu'il prît de l'inclination pour elle. Mon pere se jetta au cou de ma tante : vous me redonnez la vie, lui dit-il, depuis six grands mois je me consume d'amour, de

deſir & de crainte : mais c'en eſt fait, ajouta-t-il, vous relevez mon courage, je vais de ce pas déclarer mes ſentiments à mes pere & mere. Non, lui dit ma tante, attends quelques jours : dans cet intervalle je donnerai à dîner à mes pere & mere ; j'y inviterai Madame & Mademoiſelle d'Hicterre, & nous ſaiſirons cette occaſion pour parler de mariage. Mon pere y conſentit, à condition que ma tante écriroit ſur le champ à Madame d'Hicterre, & l'inviteroit à dîner pour le lendemain matin.

Pendant que ma tante & mon pere faiſoient leurs projets, ma mere étoit bien malade : & ce matin-là même, le Médecin avoit déclaré à Madame d'Hicterre que ſa fille avoit quelque chagrin qui la dévoroit, & qu'elle n'étoit malade que du côté du cœur. Quand le Médecin fut parti, la mere s'enferma avec ſa fille, & fit tout ce qu'elle put pour l'engager à lui déclarer ſon ſecret. Ni prieres, ni careſſes, ni pleurs, rien ne pouvoit la gagner. Elle avouoit bien que ſa maladie ne venoit que de chagrin ; mais elle ajoutoit que perſonne n'en ſauroit la cauſe ; qu'il n'y avoit pas de remede, qu'elle en mourroit, & qu'elle en étoit bien aiſe. Madame d'Hicterre ne put tenir contre cette tirade ; elle s'évanouit. Ma mere, qui avoit le cœur excellent, ſe fit auſſi-tôt mille reproches, & jetta les hauts cris. Madame d'Hicterre ouvrit les yeux. Alors ſa fille l'accabla de careſſes, & lui promit de lui ouvrir ſon ame. Madame

d'Hicterre fit retirer les perſonnes qui étoient accourues aux cris de ſa fille ; & quand elles furent ſeules, ma mere avoua qu'elle aimoit mon pere depuis ſix mois ; qu'elle l'avoit aimé au premier moment qu'elle l'avoit vu ; qu'elle avoit voulu combattre ſon amour dès ſa naiſſance, mais que le Comte de Plounai lui avoit montré pendant toute la noce de ſa ſœur une tendreſſe ſi vraie & ſi ſincere, qu'elle n'avoit pu ſe défendre de le payer de retour ; que depuis quelque temps, perdant toute eſpérance, elle avoit fait de nouveaux efforts pour vaincre ſon amour ; & enfin que c'étoit la violence qu'elle ſe faiſoit elle-même, qui la mettoit à deux doigts de la mort. Madame d'Hicterre, enviſageant mon pere comme un parti fort au deſſus de ſa fille, ne ſavoit que lui dire : elle auroit voulu trouver un moyen de lui donner une lueur d'eſpérance ſeulement pour la tirer de ſa maladie. Comme elle étoit dans cet embarras, une tourriere lui apporta la lettre de ma tante, dont le laquais étoit au parloir pour attendre la réponſe. Madame d'Hicterre lut cette Lettre, & mit alors tout ſon eſpoir dans ma tante : elle lui écrivit ces deux mots :

» Je ne puis, Madame, répondre à vo-
» tre invitation : je ſuis au déſeſpoir ; ma
» fille eſt très-malade : ne pourrois-je pas
» avoir avec vous un moment d'entretien
» à mon parloir ? Je l'eſpere ; je vous at-
» tends «.

Mon pere, ma chere amie, qui étoit chez

mon oncle à attendre la réponſe à la Lettre de ma tante, n'eut pas plutôt vu le billet de Madame d'Hicterre, qu'il ne ſe poſſéda plus, il ſe mit à pleurer; & ne donnant pas le temps à ma tante de reſpirer: allez-y vîte, ma ſœur, lui diſoit-il, & parlez de mon amour; peut-être eſt-ce l'ennui d'être au Couvent qui la rend malade; alors la perſpective d'un nouvel état peut lui devenir ſalutaire. Mon oncle rioit du trouble où il le voyoit: mon Dieu, lui diſoit-il, te voilà comme un fou! elle n'eſt pas encore morte; va, ne crains rien, les filles ont la vie dure.

En un inſtant le carroſſe fut prêt. Mon pere en donnant la main à ma tante, lui dit que par devoir il alloit de ce pas, & à pied chez lui, faire part à ſes pere & mere de ſon amour. L'hôtel de mon oncle eſt rue S. Louis, au Marais, près la Place Royale, où demeuroient mon grand-papa & ma grand'maman. Il faiſoit beau, on étoit au mois de Juin. Mon pere qui ſe trouvoit un peu embarraſſé de l'ouverture qu'il alloit faire à ſes pere & mere, pria mon oncle de l'accompagner. Mon grand-papa & ma grand'maman étoient dans le jardin à s'amuſer. Mon pere les aborda en ſilence, & ſe mit à pleurer. Ma grand'maman toute émue lui demanda ce qu'il avoit. Mon oncle lui dit d'un ſérieux comique: Madame, il eſt bien malade, il a la fievre au cœur. Mon grand-papa ſe mit à rire: bon! dit-il, ce n'eſt que cela? C'eſt une maladie où les

Médecins n'ont que faire, une fille suffit. Mais aussi, dit mon oncle, il ne demande pas un autre remede : il aime Mademoiselle d'Hicterre depuis six mois, & il n'ose vous le dire à cause qu'elle n'est pas riche. Eh mais ! dit ma grand'maman à son fils, pour qui nous prends-tu donc ? Une Demoiselle avec une grande beauté, des graces piquantes, beaucoup d'esprit, de talens, une douceur de caractere qui charme ; ne sont-ce pas des richesses que tout cela ? & des richesses véritables ? Va, va, ajouta-t-elle, si tu nous en avois parlé plutôt elle seroit ta femme, & nous serions tous contens : il s'agit actuellement de réparer ta faute en hâtant ton bonheur ; & commence, je te prie, à dissiper cette tristesse que je vois sur ton visage, & qui me déplaît. Mon pere se jetta au cou de ma grand'maman, & lui dit avec un petit sourire : j'avoue que je suis un grand sot ; depuis le premier moment que j'ai vu Mademoiselle d'Hicterre je l'adore, & j'ai eu la bêtise de n'oser le dire. Tu as eu tort effectivement, lui dit mon grand-papa ; que te faut-il de plus qu'une Demoiselle de grande naissance, de grand mérite & d'une grande beauté ? Tu as assez de bien pour vous deux : mais à présent que tu nous trouve disposés à seconder tes vues, pourquoi continue-tu d'être triste ? Crains-tu pour la réussite de ton mariage ? Oh ! dit mon oncle, c'est que Mademoiselle d'Hicterre est bien malade, & il craint de devenir veuf avant d'être marié.

L'un & l'autre en même temps ſe mirent à raconter à mon grand-papa & ma grand'-maman tout ce qui s'étoit paſſé le matin ; après quoi mon pere dit à mon oncle : ma ſœur ne peut pas tarder à revenir, allons-nous-en chez vous l'attendre, & apprendre des nouvelles de la malade. Oui, lui dit mon oncle, viens dîner avec nous, ma femme nous racontera en mangeant le réſultat de ſon entrepriſe.

Comme le Couvent où étoit Madame d'Hiċterre étoit fort loin de chez mon oncle, ma tante tarda encore. Mais dès que le carroſſe parut, mon pere courut donner la main à ſa ſœur ; & ne lui donnant pas le temps de reſpirer, il lui fit mille queſtions. Ma tante ne le fit pas languir, elle lui raconta dans le moment tout ce qui venoit de ſe paſſer. Dès qu'elle fut arrivée au Couvent on alla avertir Madame d'Hiċterre qui accourut à ſon parloir. La premiere choſe qu'elle fit en y entrant fut de verſer un torrent de larmes. Après quoi elle reprit un peu haleine, & dit à ma tante : ſi vous vouliez, Madame, vous ſauveriez la vie à ma fille, je vais la perdre ſi vous ne me ſecondez. Ma tante extrêmement attendrie, la pria de s'expliquer, en l'aſſurant qu'elle ſe trouveroit très-heureuſe de pouvoir lui être utile dans une choſe de cette importance. Madame d'Hiċterre lui dit qu'elle lui demandoit deux graces : la premiere, lui dit-elle, c'eſt de m'aider à tromper ma fille ; la ſeconde, c'eſt d'en garder le ſecret. Et

tout

tout de ſuite elle lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer entre elles. Ma tante l'écoutoit avec une extrême ſatisfaction, ſe félicitant déja du plaiſir qu'elle alloit lui cauſer. Madame d'Hicterre, après avoir tout raconté, ajouta : je ne vous demande pas, Madame, de procurer à ma fille un mari que la fortune lui refuſe, mais ſeulement de lui donner une lueur d'eſpérance pour la tirer de ſa maladie ; je ſuis ſûre que ſi elle peut revenir de là, elle aura aſſez d'empire ſur elle-même pour vaincre une inclination qu'elle condamne la premiere. Dès qu'elle eut ceſſé de parler, ma tante lui tendit la main à travers la grille, & lui ſerrant la ſienne, elle lui dit de ſe conſoler ; qu'elle étoit au comble de la joie ; qu'il n'étoit pas beſoin de feindre ; que ſon frere adoroit Mademoiſelle d'Hicterre ; que le dîner du lendemain ne devoit ſe donner que pour en venir à des propoſitions de mariage ; & enfin qu'elle étoit chargée de la part de ſon frere de lui faire actuellement pour lui la demande de Mademoiſelle ſa fille. Madame d'Hicterre toute interdite, dit à ma tante : quoi ! Madame, ma fille ſeroit l'objet des vœux de M. de Plounai ? Ma fille ſans bien ! Ma tante l'aſſura de la vérité. Madame d'Hicterre toute tranſportée de joie ſe leva précipitamment, en diſant qu'elle alloit porter cette nouvelle à ſa fille, & qu'elle revenoit dans l'inſtant.

Elle reparut ; mais les yeux tout en

pleurs. Ma tante étonnée, lui en demanda le sujet. Je suis au désespoir, Madame, répondit-elle, ma fille ne veut rien croire, elle baigne dans les larmes, elle dit que sa foiblesse & son secret sont divulgués, qu'elle succombe à sa honte, & qu'elle en mourra de douleur : son état me fait pitié ; & moi je perds tête si vous n'imaginez, Madame, un moyen de la persuader. Ma tante se levant lui dit, qu'il ne falloit point perdre de temps, qu'elle s'en retournoit pour dire à son frere d'écrire lui-même ses sentimens à Mademoiselle d'Hicterre, & de lui donner des preuves non équivoques de la sincérité de son amour.

Mon pere, ma chere amie, n'eut pas plutôt entendu ma tante, qu'il lui prit la main, en lui disant : allons, ma sœur, allons ensemble au Couvent ; une Lettre ne suffiroit pas pour persuader Mademoiselle d'Hicterre, il faut ma présence. Tu perds l'esprit, lui dit ma tante en retirant sa main, on n'entre pas si aisément dans les Couvens de filles, les hommes sur-tout. N'importe, ma sœur, reprenoit mon pere, venez toujours, partons. Mon oncle rioit de tout son cœur de voir l'empressement de mon pere ; mais il le retint en lui représentant que l'heure du dîner étoit venue, qu'il falloit se mettre à table, & qu'ensuite ils iroient où ils voudroient. Mon pere n'osa rien repliquer ; il soupira, se mit à table, & ne put manger. Mon oncle mangeoit comme quatre, & le railloit : allons, allons, Comte, mange

lui disoit-il, nargue de l'amour quand on est à table, c'est un mauvais traiteur, il ne nourrit que de viandes creuses ; quelle folie d'aimer quand il faut dîner !

Enfin sur les trois heures ma tante retourna au Couvent avec mon pere, qui tout en arrivant demanda à parler à l'Abbesse. Après lui avoir fait en gros un récit de ce qui s'étoit passé dans le jour, il ajouta : je vous demande, Madame, pour ma mere, ma sœur & moi la permission d'entrer dans votre monastere, afin d'assurer Mademoiselle d'Hicterre de la sincérité de mes sentimens : en reconnoissance je vous prierai d'accepter une bourse de vingt-cinq louis pour un ornement d'Eglise tel qu'il vous plaira. Ces dernieres paroles firent sourire l'Abbesse ; elle répondit qu'elle sentoit la nécessité de la chose, vu l'état de Mademoiselle d'Hicterre ; qu'en conséquence elle se croyoit obligée d'accorder ce qu'on lui demandoit ; qu'elle prioit seulement qu'on voulût bien attendre neuf heures du soir, parce qu'alors tout son monde étant retiré, la visite se feroit sans témoins. Mon pere consentit à ce qu'elle voulut. Il demanda alors à parler à Madame d'Hicterre pour la prévenir sur cette visite. L'Abbesse sonna, & ordonna de l'avertir. Elle parut dans le moment. En voyant mon pere elle s'écria : ah ! Monsieur, c'est vous ? Mais hélas ! ma fille est hors d'état de venir au parloir. On se mit à lui raconter tout ce que mon pere venoit de faire. Elle fut enchantée de son

procédé, lui témoigna ſa reconnoiſſance par mille careſſes, & lui dit que le plaiſir qu'elle auroit de le préſenter à ſa fille le ſoir ne pouvoit s'exprimer. Ils ſe ſéparerent aſſez promptement, pour ne pas priver trop long-temps la fille de la préſence de ſa mere. En rentrant Madame d'Hicterre fit retirer la femme-de-chambre qui étoit auprès de ſa fille; puis elle lui dit que ſur les neuf heures elle recevroit la viſite de trois perſonnes, qui ſûrement lui feroient plaiſir. Elle ne jugea pas à propos de les lui nommer, quoique ma mere marquât un grand deſir de les connoître.

Un quart-d'heure avant neuf heures, Madame d'Hicterre fit mettre ſa fille à ſon ſéant, ſoutenue de pluſieurs oreillers, pour recevoir ſes viſites. Elle étoit ſur la fin d'une fievre de dix-huit heures, qui lui donnoit des couleurs & des yeux ſi animés, qu'elle étoit belle comme les amours. La joie s'étoit auſſi un peu emparée de ſon viſage, parce que, ſans ſavoir qui étoient ceux qu'elle alloit recevoir, elle avoit un preſſentiment de ſon bonheur.

A neuf heures, ma charmante amie, le carroſſe de ma grand'maman étoit à la porte du Couvent. L'Abbeſſe reçut elle-même la compagnie, & la conduiſit chez Madame d'Hicterre. En route mon pere lui mit en main la bourſe où étoient les vingt-cinq louis. Quand ma mere entendit ouvrir la porte de ſa chambre, ſes yeux s'y fixerent. Dès qu'elle apperçut mon pere,

elle fit un cri de surprise & de joie : quoi! Monsieur, lui dit-elle, c'est vous dans un Couvent de Filles & à l'heure qu'il est ? Oui, Mademoiselle, lui dit mon pere en se précipitant vers elle & en lui baisant la main, j'ai brisé toutes les barrieres pour venir jusqu'à vous, vous prouver moi-même mon respectueux attachement, & vous faire l'hommage de mon cœur : voyez, ajouta-t-il, où depuis six mois m'a réduit mon amour & la crainte de le mettre au jour. En disant cela il croisoit les devants de son habit l'un sur l'autre de plus d'une main. Ma grand'maman qui ne s'étoit pas apperçue de sa maigreur, parut émue de pitié, & s'empressa de dire combien il s'étoit trompé à l'égard de son mari & d'elle, & combien ils étoient satisfaits de son choix. L'Abbesse montra aussi sa bourse, en disant que c'étoit là encore une preuve de l'amour de mon pere. On se sépara au bout de trois quarts-d'heure, pendant lesquels il n'avoit été question que de rétablissement pour hâter le bonheur des deux amans, & le contentement de toute la famille.

Ma mere étoit au comble de la joie, son bonheur lui paroissoit un songe ; & elle en étoit si occupée, qu'elle fut jusqu'à quatre heures du matin sans pouvoir prendre sommeil. On lui donna une soupe alors ; & elle s'endormit jusqu'à dix. Ces six heures-là de repos la remirent entiérement de la fatigue de la veille ; & le contentement

de ſon cœur l'aida ſi bien à prendre le deſſus, que cinq jours après elle fut en état de venir dîner chez mon grand-papa. On avoit employé tout ce temps-là à faire pour elle bien des achats de dentelles, de bijoux, de diamans, & mille autres choſes de cette ſorte. A ſon arrivée on lui fit tous ces préſens. Et dès qu'on eût quitté la table, elle vit entrer pluſieurs garçons marchands avec des pieces d'étoffes pour lui donner le choix de pluſieurs habillemens; entre autres pour celui de mariage. Elle parut ſurpriſe de voir les choſes aller ſi grand train; mais elle n'en fut pas fâchée. Enfin elle avoit été demandée en mariage le ſamedi 2 Juin 1668, & ſon mariage fut célébré le lundi dix-huit du même mois au grand contentement de chacun.

Cette partie de l'hiſtoire de mes pere & mere m'a extrêmement frappée. Ne trouve-tu pas, ma chere amie, que ma poſition actuelle a bien du rapport avec celle de ma mere avant ſon mariage? Même attachement, mêmes deſirs, même eſpérance; enſuite même doute, même crainte, même déſeſpoir: voilà alternativement ma ſituation pendant ſix ſemaines; & ç'a été celle de ma mere pendant ſix mois. Mais ſi elle a été plus miſérable que moi par la longueur du temps, elle en a été bien dédommagée par la poſſeſſion du bien-aimé de ſon cœur; & moi je ne puis me flatter de poſſéder jamais le premier objet qui a ſu toucher le mien.

Ma tante dit que ma mere avoit une noblesse dans les manieres, & une grandeur d'ame qui se faisoit remarquer en tout; mais elle avoit aussi une délicatesse de sentimens qui lui étoit importune. Mon pere, qui l'aimoit à l'adoration, trouvoit un plaisir infini à l'accabler de présens; tantôt c'étoit une dentelle, tantôt un bijou nouveau. Comme elle avoit peu apporté en mariage, elle souffroit de toutes ces attentions; elle recevoit ces présens avec reconnoissance; mais en rougissant de devoir tout au bien de son mari. Sa délicatesse ne souffrit que la premiere année de son mariage: car son frere étant venu à mourir sans enfans, & peu de temps après sa mere, elle se vit de leur succession presque autant de bien qu'en avoit mon pere. Alors une mode nouvelle, un bijou, des diamans, rien ne lui parut plus indifférent; mais comme elle étoit la raison même, elle ne donna jamais dans aucun excès.

Au bout d'un an de mariage, elle eut un fils qui mourut à six mois. L'année d'après je vins au monde. Elle en eut de la joie parce qu'elle desiroit une fille. En dix ans de mariage elle eut huit enfans, qui, excepté moi, moururent dans la plus tendre enfance. J'ai donc toujours été le grand & le seul objet de ses soins. Quoiqu'elle m'eût donné deux gouvernantes, elle n'en présidoit pas moins à tout ce qui me concernoit depuis mon lever jusqu'à mon coucher. Elle disoit que le grand devoir d'une

mere étoit de se concentrer dans ses enfans, de veiller sur eux, & sur ceux qui les approchent, de crainte qu'ils n'insinuent le vice dans l'ame des enfans qui est si susceptible. Dès l'âge de quatre ans elle me donna des Maîtres. A six, j'en avois déja de toutes les especes. Et comme elle avoit elle-même tous les talens, elle s'appliquoit dans l'intervalle des leçons à me faire comprendre ce qui m'avoit été dit. Elle le faisoit d'une maniere aisée; quelquefois en me faisant sauter; d'autrefois en cherchant la chose dans sa mémoire comme l'ayant oubliée. Ce n'étoit point par la friandise ou par la vanité qu'elle excitoit mon émulation, c'étoit par le tendre sentiment de l'amour filial. Elle me disoit donc: la premiere de nous deux qui se souviendra de telle chose, aura *un baiser de faveur.* Ce baiser de faveur étoit un baiser de mon pere à la bouche. Quand je ne me souvenois pas de la chose, elle s'en souvenoit, recevoit le baiser, & ne me grondoit pas. Rien ne m'a été plus utile que cette façon: quand mes Maîtres revenoient je redoublois d'attention pour mériter le baiser; & on dit que je ne manquois guere mon coup. C'est ce qui fit qu'à sa mort, j'étois si avancée, que je faisois l'admiration de chacun. J'avois huit ans alors. Depuis que j'ai son portrait sous les yeux, je me la rappelle entiérement: il me semble à ce moment que je suis entre ses bras à recevoir des baisers, & à les lui rendre. C'est toujours dans cette situation que ma mémoire me

me la repréſente : cela arrivoit ſi ſouvent!.... Jamais elle n'a levé la main ſur moi : quand je lui avois donné quelque mécontentement, elle me privoit de ſes careſſes ; & ma tante dit que j'étois ſi ſenſible à cette punition, que je ne me mettois pas ſouvent dans le cas de la ſubir. Quelle perte j'ai faite ! A ſon âge, jeune & belle, & pouvant briller dans toutes les ſociétés, elle n'en voulut avoir qu'avec la famille pour pouvoir me former elle-même. Mon pere paſſoit ſouvent les journées entieres avec elle pour admirer ſa façon de m'élever. C'eſt auſſi pour moi un beau modele ſi quelque jour je deviens mere. Elle eſt morte des ſuites d'une couche, après avoir langui quatre mois. Son enfant, qui étoit un garçon, étoit mort dès les premiers jours de ſa naiſſance.

Juge, ma chere amie, de la douleur de mon pere à la mort d'une telle femme. Il ne lui a ſurvécu que deux ans ; mais pendant ce temps il n'eſt pas ſorti un ris de ſa bouche. Dès qu'elle fut morte, il dit qu'il ſurmonteroit ſa douleur pour l'amour de moi. Pour me ſervir de mere il ſe confina chez lui, & s'occupa de moi uniquement. Il ſuivit en tout la méthode qu'avoit ſuivie ma mere. Il diſoit qu'il me marieroit de bonne heure, & me donneroit tout ſon bien alors en ſe réſervant deſſus une penſion modique, & qu'enſuite il iroit paſſer le reſte de ſes jours dans un Couvent. Hélas ! la Providence n'a pas même voulu

me laisser cette satisfaction ; sa tendresse pour moi l'a mis au tombeau avant qu'il fût à la moitié de ses jours. Un matin une de mes gouvernantes fut le trouver lorsqu'il étoit encore au lit, & lui dit que j'étois bien malade, que j'avois une fievre horrible, que j'avois vomi toute la nuit, & qu'il me levoit des boutons par tout le corps. Ce tendre pere fut frappé de ce discours ; & dans un saisissement étrange, il s'écria : ah ! ma fille est morte, c'est la petite vérole : Dieu veut me l'ôter, mais je la suivrai. Il se mit à son séant, se leva bien vîte, & vint me voir. J'étois si malade à ce moment, qu'à peine l'apperçus-je. Je le fus ainsi toute la journée, parce que ma petite vérole avoit de la peine à sortir. Mon pauvre pere, qui ne me quittoit pas, crut que c'étoit fait de moi : Je n'ai plus de fille, disoit-il le cœur serré, je n'ai plus qu'une vie importune. Elle ne l'a plus importuné longtemps cette vie qui me seroit si chere ! il lui prit sur le soir une fievre qui, en moins de huit jours, le mit au tombeau.

Le lendemain de mon attaque, ma petite vérole sortit très-bien ; de sorte qu'au bout de cinq jours, on me mena à mon pere, pour essayer si ma vue pourroit aider à le rétablir. Il eut bien de la joie de me voir ; il en témoigna aussi beaucoup quand il vit que j'avois très-peu de petite vérole au visage, & que je n'en serois pas marquée: Ce sera toujours le portrait de ma femme,

disoit-il à ma grand'maman, qui étoit partie de Nogent à la nouvelle de nos maladies; je sens bien que je suis attaqué à la mort; mais je meurs content puisque ma fille vit: quand elle sera rétablie, poursuivit-il, je vous prie de l'envoyer à ma sœur l'Abbesse; qu'elle l'éleve auprès d'elle; elle seule est capable de continuer son éducation, & d'en faire un excellent sujet; & je demande sur-tout qu'elle l'éleve pour le monde. Il répéta encore: c'est le portrait de sa mere, elle en aura aussi l'ame; on ne doit pas priver le monde de tels sujets. Il mourut trois jours après, âgé de trente-six ans. Comme je l'avois vu malade, je demandois toujours de ses nouvelles. Quand je sentis mes forces, je voulois l'aller voir; je fondois en larmes de ce qu'on me le refusoit. On vit par là qu'il y auroit du danger à m'apprendre sa mort. Cela détermina mes parens à m'envoyer tout de suite à ma tante l'Abbesse.

Tu sais, ma chere amie, qu'il y avoit deux ans que j'étois au Couvent quand ma bonne tante m'apprit la mort de mon pere; mais tu ne sais pas comment elle s'y prit pour me l'apprendre. Ce fut le jour de ma premiere communion; jour de bonheur & de tristesse pour moi! Elle me prit le matin par la main, me mena dans son cabinet; & là m'entretenant du mystere auquel j'allois participer, elle me demanda si je ne me sentirois pas la force de faire à Dieu un sacrifice au moment où j'allois le recevoir.

Je lui dis: quel ſacrifice, ma tante, croyez-vous qui lui ſoit le plus agréable, & qui ſoit en mon pouvoir? Elle me fixa, & me dit: le ſacrifice d'un mari, ma chere amie. Et ſans me donner le temps de répondre, elle reprit: Oh! non; une jeune perſonne qui ſait qu'elle eſt deſtinée pour le monde, lui feroit bien plutôt le ſacrifice de ſon pere. Ah! ma tante, que dites-vous là, m'écriai-je auſſi-tôt? mon pere! mon pere! eh! je renoncerois bien vîte au mariage, s'il me falloit ſacrifier mon tendre pere à un mari. Ma tante à ce moment fut décontenancée, ſes yeux ſe remplirent de larmes; & me ſerrant contre ſon ſein, elle me dit: Plus ton ſacrifice ſera grand, ma chere fille, plus il ſera digne de ton Sauveur. Ces paroles me deſſillerent les yeux: je fis un cri: & collant mon viſage ſur le ſien en l'inondant de larmes: Ah! ma tante, lui dis-je, je n'ai plus de pere. Elle eut la prudence de me laiſſer pleurer, de m'exciter même en pleurant avec moi. Après quelques momens de ſoulagement, elle me déclara qu'il y avoit deux ans que mon pere étoit mort, & que je ne l'avois déja plus quand je vins au Couvent; & elle ſe ſervit de toute ſon éloquence & de toute ſa religion pour me conſoler, & pour m'exciter à répandre ma douleur dans le ſein de celui que j'allois recevoir.

Ma tante finit l'hiſtoire de mes pere & mere par me dire qu'ils m'avoient laiſſé plus de deux cens mille livres de rente; & que

depuis leur mort, ce revenu étoit monté à près de trois cens mille francs. Voilà donc, ma chere amie, ce que nous produit la mort de nos parens? du bien! Mais quel bien peut nous dédommager de la perte de leurs personnes?....

C'est aujourd'hui Mardi: j'arrive de déjeûner. J'ai reçu ta Lettre Dimanche. Je n'ai pas voulu interrompre l'histoire de mes pere & mere pour y répondre. Mon Dieu, que ta curiosité sur cette histoire me réjouit! Jamais je n'ai tant écrit que depuis quatre jours. En voilà bientôt cinq que je n'ai vu M. de la Riviere, & je m'en suis bien trouvée. S'il eût été à Nogent, sa présence auroit pu nuire à ma narration, que je ne fais que de finir, & dont je suis assez contente. Elle est plus détaillée que je ne me l'étois proposé. C'est que depuis mon lever jusqu'à midi, excepté le temps de déjeûner, j'avois tout mon temps à moi. Mon oncle & mon cousin n'en étoient pas trop contens; mais je n'ai pas jugé à propos de me gêner pour eux. L'absence du Comte rendant mon ame assez tranquille, j'ai voulu en profiter. Que sais-je comment je me trouverai lorsqu'il sera de retour? Ce matin à huit heures mon oncle a reçu une Lettre de sa femme, qui annonce leur arrivée pour aujourd'hui même. Il vient de m'en faire la lecture en déjeûnant. J'écoutois avec une attention avide si M. de la Riviere reviendroit. Ma tante marque non-seulement qu'il revient, mais qu'il amene sa sœur avec lui

pour paſſer quelques ſemaines au château. Cette nouvelle, qui devroit me déplaire ſi j'étois raiſonnable, me cauſe un plaiſir extrême, parce qu'elle m'aſſure encore pour un peu de temps la préſence de cet ennemi de mon repos. J'ai donc bien fait de profiter de ſon abſence pour te ſatisfaire? Je ſuis vraiment étonnée du deſir que tu montre dans ta Lettre d'avoir cette hiſtoire. La voilà. C'eſt ſûrement ma bonne tante qui excite en toi ce deſir.

Ma tante de Beauport ne marque point à quelle heure ils pourront arriver. Mon oncle penſe que ce ne ſera que ce ſoir. Pour moi je ne penſe rien; mais mon cœur eſt agité; je crains de trouver la journée longue. J'ai beau rappeller ma raiſon, elle ne revient point. Il faut qu'elle s'en ſoit allée bien loin, ou c'eſt que les cris de mon cœur n'ont pas la force d'aller juſqu'à elle.

Je vais faire mon paquet, qui ſera paſſablement gros.... Ah! ma chere, voici nos Voyageurs qui arrivent. L'agitation de mon cœur redouble. Adieu, je t'embraſſe, & quitte la plume.

LETTRE XVI.

Du 16 Août 1686.

SUREMENT, ma charmante amie, je recevrai une Lettre de toi ces jours-ci. N'importe, je veux t'écrire aujourd'hui. A peine avois-je quitté la plume Mardi, que M. de la Riviere étoit auprès de moi. Il ne fit qu'un ſaut de la chaiſe à mon appartement. Je le vis deſcendre le premier, & accourir ſans ſeulement donner la main aux Dames. Il eſt vrai que mon oncle & mon couſin y étoient pour s'acquitter de cet office à ſa place. Il arriva donc à mon appartement comme un éclair. Je n'y ſuis jamais ſeule; depuis quelque temps on m'a donné deux femmes pour me ſervir, afin que je puſſe toujours avoir l'une auprès de moi quand l'autre eſt à mes ordres. Le Comte me baiſa la main avec un tranſport que je ne puis décrire. Je ne pus m'empêcher d'y répondre, & de lui témoigner le plaiſir que j'avois de le revoir. Le moment d'après j'y eus regret: il me vint dans l'eſprit que cette démonſtration n'étoit pas pour moi; qu'il n'étoit accouru que pour contempler ſa maîtreſſe en moi, & ſe dédommager de ſon abſence (1). Cette penſée rabattit un peu de ma joie. J'é-

(1) Mademoiſelle de Plounai ſe trompoit, parce qu'on la trompoit.

tois en train de plier ma Lettre, ou plutôt l'histoire de mes pere & mere. Ces trois feuilles de papier frapperent sa vue, puis la jettant sur moi, il me dit d'un air de pitié que j'avois beaucoup écrit pendant leur absence, & que sûrement je me fatiguois, & m'échauffois le sang. Comme les réflexions que je venois de faire me donnoient un peu d'humeur, je lui dis d'un ton moitié sérieux, moitié badin : De quoi vous mêlez-vous ? avez-vous des droits sur ma personne ? ou prétendez-vous en avoir ? Il ne sut comment prendre la chose, comment me répondre ; il resta interdit. Voulant me hâter d'aller embrasser ma tante, & voulant aussi que ma Lettre partît, je me mis à l'arranger devant lui. Sa présence m'embarrassoit, je mettois mal l'enveloppe : il s'en apperçut, & m'offrit ses services que j'acceptai tout de suite. Il arrangea le paquet, le cacheta, & mit le dessus. Après avoir donné mes ordres pour faire partir ma Lettre à la poste, M. de la Riviere me donna la main, & me conduisit vers ma tante ; mais elle arriva dans l'instant même, avec la Marquise de la Tour, que le Comte me présenta aussi-tôt. Elle m'embrassa, & me témoigna une singuliere affection. Et moi je l'aimai tout d'un coup, je ne sais pas pourquoi ; car c'est une femme ordinaire ; mais elle est malheureuse en amour, ainsi que moi : cette conformité de malheurs suffit apparemment pour attacher deux cœurs. Ensuite j'embrassai ma tante, & lui fis mes excuses de ne l'a-

voir pas prévenue Le frere & la sœur ont fort peu de ressemblance ; M. de la Riviere est infiniment plus beau. Il m'a paru que ma figure avoit frappé Madame de la Tour ; elle me regardoit avec un air de complaisance & de surprise ; puis elle regardoit son frere ; & ses yeux exprimoient quelque chose que j'ai cru deviner : comme je ressemble beaucoup à la Demoiselle que M. de la Riviere va épouser, il y a apparence qu'elle lui en marquoit son étonnement (1).

Après quelques moments de séance, nous descendîmes dans le sallon. Nous y trouvâmes Monsieur & Madame de Châteaufond, avec une compagnie nombreuse qui leur étoit venue de Paris. Ma grand'maman me dit tout bas, que tout ce monde devoit dîner avec nous. Et ma tante, pour amuser cette compagnie, nous proposa de jouer une seconde fois notre comédie. Nous acceptâmes sa proposition. Aussi-tôt les ordres furent donnés pour le théatre, afin que tout se trouvât prêt à cinq heures du soir. Une heure avant la représentation, nous repassâmes nos rôles ; & tous les Acteurs mériterent les applaudissements d'une soixantaine de Spectateurs. La premiere fois nous n'en avions guere eu qu'une trentaine : cette fois-ci, je ne sais pas comment on s'y est pris pour en avoir le double. Je pense que depuis

(1) Mademoiselle de Plounai ne pouvoit que se tromper dans ses conjectures.

quelque temps ce divertissement étoit projetté ; & que pendant le voyage de ma tante, mon grand-papa & mon oncle auront fait prier les Messieurs & Dames de Nogent & des environs de s'y trouver. Me trouvant actuellement dans une position assez critique, je doutois pour moi du succès ; mais je me suis encore mieux acquittée de mon rôle que la premiere fois. C'est qu'alors je craignois de découvrir mon amour ; & cette fois-ci je l'ai déployé sans contrainte, j'ai donné un libre cours à mes sentiments avec confiance, qu'on les prendroit moins pour des mouvements excités par l'amour, que par le desir de la gloire. Aussi les compliments ne furent-ils pas épargnés : je n'ouvrois pas la bouche, je ne faisois pas un geste que les claquements de mains & les applaudissements partoient. Et de tout cela, ce qui me flattoit davantage, c'étoit le contentement marqué de M. de la Riviere, & les éloges qu'il faisoit de moi à tout le monde. M. des Hauts-Vents, Principal du College de Nogent, a été, à toutes les deux fois, un de nos Acteurs. Ce Monsieur est un jeune Savant de la plus agréable société, qui se fait estimer & aimer de tout le monde. Il est Poëte ; & je lui ai l'obligation de m'avoir appris les regles de la versification. Ce n'est pas que j'aie envie de faire des vers ; mais c'est une connoissance qui aide à les bien lire & à les juger.

Aucun des étrangers ne soupa au châ-

teau, ils étoient tous partis à neuf heures. Nous nous mîmes à table. Rien ne fut plus gai que ma tante; elle me fit beaucoup de compliments, me dit que j'avois rempli mon rôle à merveille, que j'avois un talent décidé pour la Comédie; & que pour l'exercer elle vouloit absolument que nous en représentassions une nouvelle à la huitaine. Quoi! lui dis-je, huit jours seulement pour l'étudier? Oh! dit-elle d'un air tout à fait plaisant, il n'y aura rien à étudier, ce sera une comédie singuliere & toute d'esprit, une comédie originale où il entrera plus d'action que de paroles, & où chacun composera son rôle tout en le jouant (1). Eh bien! lui repliquai-je, si personne n'étudie, j'espere m'en tirer aussi bien qu'une autre.

A onze heures nous allâmes nous coucher. Les soins, les attentions de M. de la Riviere pour moi, la satisfaction qu'il avoit montrée de me voir, & qui, j'ose le dire, paroissoit naturelle, m'avoient pénétrée de maniere que je ne pus fermer l'œil de la nuit. La joie, oui, la joie est aussi ennemie du sommeil que le chagrin: la différence que je trouve entre les deux, c'est que l'un allonge les nuits, & l'autre les accourcit: à cinq heures du matin, il ne me sembloit pas qu'il y eût deux heures que je fusse

(1) Cette comédie n'étoit autre chose que la célébration du mariage.

au lit. Me ſentant alors une petite diſpoſition au ſommeil, je dis à l'une de mes femmes qu'on me feroit plaiſir de ne pas faire de bruit dans la matinée juſqu'à ce que je m'éveillaſſe. Je m'endormis, & ne m'éveillai qu'un quart-d'heure avant l'heure du déjeûner. M. de la Riviere rentra dans ſes droits, il vint me chercher & me donner la main. Il eſt pour moi toujours le même, prévenant, poli; & pour mon malheur, toujours aimable. Cependant depuis ſon retour, j'ai pris mon parti très-courageuſement; mon cœur n'eſt plus ſi oppreſſé qu'avant ſon départ; & je jouis aſſez tranquillement des plaiſirs préſens ſans m'embarraſſer des chagrins à venir.

Nous aurons aujourd'hui à dîner M. de Saint-François. C'eſt une grace qu'il nous accorde en faveur de Madame de la Tour. Elle a été élevée à Port-Royal; il la connoît, l'eſtime; & de plus, elle lui a remis à ſon arrivée un petit rouleau de papier de la part de M. Fontaine. Il faut bien qu'il dîne avec nous pour en payer le port.

Madame de la Tour nous entretient ſouvent de nouvelles. Elle nous a dit que Madame de Monteſpan eſt furieuſe de ſa diſgrace; & que le Roi à ſon tour eſt excédé de ſes reproches & de ſes aigreurs. Voilà apparemment le fruit que recueillent réciproquement ceux qui ont des attachemens illégitimes?

LETTRRE XVII.

Du 18 Août 1686.

VENDREDI, ma chere, à peine ma Lettre étoit-elle à la poſte, que je reçus la tienne, & celle de ma bonne tante, qui me comble d'éloges ſur l'Hiſtoire de mes pere & mere : mais toi, tu me remercie trop de te l'avoir écrite. Doutes-tu que je t'aime autant que tu m'aime? Ma bonne tante me rend là-deſſus plus de juſtice que toi. Elle a écrit une Lettre de trois grandes pages à ma tante de Beauport, qui nous en a lu quelques phraſes. Elle dit en un endroit : *Ma niece & Mademoiſelle des Tilleuls ont l'une pour l'autre une amitié qui tient de l'idolâtrie.* Ah! chere idole de mon cœur, je ſens que c'eſt une vérité, & je la ſavoure! A un autre endroit, elle dit à ſa ſœur qu'elle a bien fait de m'entretenir de mes pere & mere, que j'ai composé leur Hiſtoire; que perſonne ne ſait mieux raconter que moi de vive voix & par écrit; qu'elle n'avoit pas de plus grand plaiſir lorſque j'étois auprès d'elle, que de lire les Lettres que j'écrivois à Mademoiſelle des Moulins & à toi; que je ne cherche pas à mettre de l'eſprit dans ce que je dis, mais que je peins d'après nature, & que je rends les choſes avec une naïveté qui plaît, & attache plus que ce qui eſt raconté avec art. Ces éloges de la part de ma

bonne tante, me flattent beaucoup. Mais que ta tendresse pour moi me touche bien davantage! Elle continue, & dit qu'aussi-tôt que cette Histoire fut arrivée, elle se mit à la lire avec toi; qu'elle a beaucoup pleuré en la lisant; & qu'après l'avoir lue, elle t'a dit: Mademoiselle, cette Histoire est la vie d'un frere que j'aimois comme moi-même, & d'une belle-sœur que j'estimois infiniment; faites-moi le plaisir de la transcrire pour vous, & de me laisser celle de ma niece. Tu n'ose rien repliquer; tu prends l'Histoire, tu t'en vas dans ta chambre, & tu y fonds en larmes Une Converse va pour te rendre quelques services; elle est effrayée de ton état, court en informer ma tante, qui accourt; elle te trouve sanglottant, sans voix, & presque sans sentiment. Elle te demande plusieurs fois ce qui te fait de la peine. Et ce n'est qu'en redoublant tes pleurs & tes sanglots, que tu lui réponds, en lui montrant l'Histoire de mes pere & mere: *Madame, elle est écrite de la main de mon amie, & je ne l'aurai pas!* Ma bonne tante ajoute qu'elle fut si pénétrée d'admiration, qu'elle te serra entre ses bras, en te disant: Mademoiselle, vous aimez trop celle qui l'a écrite pour que je vous en prive: c'est celle que vous transcrirez que je veux; & je la chérirai autant de votre main que de celle de ma niece. Ah! ma chere, ma tendre amie, que ce trait m'enchante! qu'il me charme, me ravit! Mon cœur se dilate, s'épanouit, se pâme! il ne peut contenir

toute ſa joie,......... Puiſque les traces de ma main te ſont ſi cheres, je t'écrirai tant que j'aurai des doigts; où la Providence nous rejoindra. Ce bonheur n'eſt pas déſeſpéré, ma charmante amie. Ce matin-là même, comme nous étions entrain de cauſer, je vins à parler de ma bonne tante, & je la plaignis d'être ſur le point de te perdre. On me fit ſur toi bien des queſtions : mon cœur dictoit mes réponſes. M. de la Riviere parut s'intéreſſer beaucoup à toi, & à notre attachement réciproque : il diſoit qu'il voudroit te trouver un mari à Paris, pour avoir l'agréable plaiſir de nous rapprocher l'une de l'autre. Cela me porta à lui raconter que tes pere & mere demeuroient autrefois à la Capitale; que ta mere y eſt morte en te mettant au monde; que ton pere alors n'eut plus que de l'horreur pour cette Ville, & ſe hâta d'en ſortir, avec la réſolution de n'y plus rentrer; qu'il ſe fixa dès-lors dans une de ſes Terres, aux environs de Lyon, où il dit qu'il finira abſolument ſes jours; qu'il n'a que toi d'enfant, t'aime avec tendreſſe, & n'a pas voulu ſe remarier pour l'amour de toi; qu'enfin, pour te poſſéder plus ſûrement, il t'avoit promiſe en mariage au Baron de Neufpont, à condition que tant qu'il vivra, vous demeurerez avec lui, & ne le quitterez jamais; & que M. de Neufpont en avoit fait la promeſſe en bonne forme. Dès que M. de la Riviere entendit le nom de ton amant, il ouvrit ſes grands yeux au

double ; & lorſque j'eus ceſſé de parler, il me dit qu'il connoiſſoit le Baron de Neufpont ; qu'ils s'étoient rencontrés à différens endroits en voyageant, & principalement en Angleterre, où ils ont eu enſemble des liaiſons très-intimes. Il fait du Baron un éloge parfait, & ſe réjouit de votre union, diſant que, ſelon toutes les apparences, vous êtes dignes l'un de l'autre. Et il a ajouté que M. de Neufpont eſt un jeune homme plus fait pour la Cour ou pour Paris, que pour la Province ; qu'il eſt aimable & inſinuant, & qu'il ne déſeſpere pas que, quand vous ſerez mariés, il ne faſſe revenir ſon beau-pere de ſa prévention, & ne le ramene à la Capitale. Ah ! ma chere, que cet eſpoir eſt charmant ! que cette poſſibilité met de baume en mon ame, & me réjouit d'avance ! Il me ſemble que je te tiens déja, que je te ſerre, que je te mange les joues ! Mon Dieu, que cette illuſi n a de douceur ! qu'elle a de force ! Que ſeroit-ce donc de la réalité ? M. de la Riviere a dit auſſi que quand le Baron ſera marié, il lui écrira, & qu'il veut avoir avec lui un commerce régulier. Ce trait a renouvellé ma jalouſie, & me met au ſupplice. Quoi ! ce mortel qui le premier a ſu me toucher, & qui malheureuſement, je crois, me tient encore dans ſes fers, aura des relations avec le mari de ma meilleure amie ; & il ne ſera pas le mien ? Oh ! je n'y puis tenir !...... Je ne ſaurois te dire combien mon cœur eſt ſerré, quand je penſe au bonheur futur de ma rivale.

Ma

Ma tante demanda alors comment ton pere qui t'aime tant, avoit pu se résoudre à te mettre dans un Couvent si éloigné de lui, tandis qu'il y a tant de Couvens à Lyon. Je lui ai dit que ton pere ne t'avoit mise dans le Couvent de ma tante, que parce qu'il y avoit une sœur. Ma grand'-maman me demanda le nom de ta tante. Je lui dis qu'on la nommoit Madame de Sainte-Marie, & qu'elle étoit l'amie intime de ma tante. Aussi-tôt ma grand'maman & mon oncle se regarderent, en disant : *C'est elle.* Je vis par là qu'ils connoissoient Madame de Sainte-Marie. Je leur fis quelques questions. Leurs réponses m'ont appris des choses que tu ignore sûrement. Ils m'ont dit que ma tante & la tienne avoient fait profession dans le Monastere de Notre-Dame à Troies, & à peu près dans le même temps; que là elles s'étoient aimées & estimées réciproquement; que ma tante, en quittant Troies, n'avoit regretté qu'elle, & l'Abbesse, à qui elle avoit des obligations infinies; que lorsque cette Abbesse de Notre-Dame fut morte, Madame de Sainte-Marie écrivit à ma bonne tante une Lettre, où elle déploroit sa perte, & où elle déployoit la peine qu'elle avoit à vivre avec la nouvelle Abbesse. Ma grand'maman & mon oncle étoient alors auprès de ma bonne tante. Mon oncle la vit si touchée de l'état pénible où étoit son amie, qu'il prit la résolution en secret de leur rendre service à toutes deux. Il écrivit sur

ſes tablettes les noms & les qualités de ta tante. Lorſqu'il fut de retour à Paris, il alla en Cour, parla lui-même au Roi, & obtint une Lettre-de-cachet, pour transférer Madame de Sainte-Marie dans le Couvent de ma tante. Il ſe chargea de tout : il fit partir deux perſonnes de confiance avec les ordres du Roi, qui amenerent Madame de Sainte-Marie à Paris ; & mon oncle la conduiſit lui-même auprès de ma bonne tante. Il nous a dit que rien ne fut plus touchant que leur entrevue. La ſurpriſe & la joie leur ôterent d'abord la parole, & enſuite le ſentiment. Quand elles eurent recouvré l'un & l'autre, elles ſe jetterent à genoux pour remercier Dieu. Et pendant deux jours que mon oncle reſta à l'Abbaye, elles ne firent que s'embraſſer, ſe féliciter mutuellement, & prier mon oncle de leur raconter comment il avoit fait pour leur procurer tant de bonheur. Il dit que rien ne le réjouiſſoit tant que de voir leur étonnement & leur joie, & qu'il lui a fallu recommencer ſon récit tant de fois, qu'il ſe croyoit déja à quatre-vingt-ans par ſes répétitions. Nous ne devons plus être étonnées, ma chere amie, de leur attachement : mais elles ont beau s'aimer, je doute que leur amitié ſoit de la force de la nôtre.

Nos converſations à l'occaſion des Lettres que nous venions de recevoir ma tante & moi, durerent depuis neuf heures juſqu'à midi. Elles furent interrompues par l'arrivée de M. de Saint-François, qui devoit

dîner avec nous, comme je te l'avois marqué. Il n'y avoit pas mangé depuis l'arrivée de M. de la Riviere. Nous allons le voir quelquefois les uns les autres : il nous reçoit toujours avec politesse & gaiété. Croirois-tu que toutes les fois que je fors d'auprès de lui, mon ame est dans une joie & dans un calme que je n'éprouve jamais dans nos divertissemens ? Sur les trois heures, il nous quitta.

Une demi-heure après, il arriva de Paris un Monsieur que je ne connois pas, & qu'on n'a point nommé autrement que M. l'Officier (1). Il m'a paru qu'il étoit attendu avec impatience ; car dès qu'on l'a vu, la joie a paru sur tous les visages ; & M. de la Riviere lui a dit avec démonstration : Ah ! Monsieur, vous voilà donc à la fin ? Aussi-tôt ma grand'maman donna des ordres pour qu'on servît à dîner à ce Monsieur, qui eut bientôt fait ; car dès quatre heures, toute la compagnie, excepté mon cousin & moi, s'en fut dans une piece retirée. Mon pauvre cousin étoit tout émerveillé de se trouver seul avec moi. Il me fit quelques lectures amusantes pendant que je brodois ; il me renouvella mon bouquet ; il ouvroit ou fermoit les rideaux des fenêtres, selon le besoin, pour me garantir du soleil ou me donner du jour. Tout cela étoit

(1) C'étoit un Notaire de Paris pour le contrat de mariage.

pour lui un plaiſir d'autant plus grand qu'il eſt rare ; car c'eſt M. de la Riviere qui me rend ordinairement ces petits ſoins ; & mon cœur n'en murmure pas. Tout le monde reſta enfermé pendant quatre grandes heures, & ne reparut qu'à plus de huit heures. Alors M. de la Riviere vint à moi, & me dit qu'il alloit partir en chaiſe de poſte avec M. l'Officier, pour aller en Cour, pour une affaire preſſante (1). Cette annonce me donna un battement de cœur : je n'eus pas la force de lui répondre. Un quart-d'heure après, les chevaux arriverent ; on les mit à la chaiſe : il nous fit ſes adieux, & partit avec un air de gaieté qui me donna de la triſteſſe : je ne ſais pas pourquoi. Ma tante s'en apperçut, & me dit malicieuſement que j'avois quelque choſe qui me déplaiſoit. Je lui ai dit tout de ſuite qu'oui, que je me ſentois encore de l'impatience contre ce Monſieur l'Officier, qui m'avoit privée pendant quatre heures de toute la compagnie. Oh ! dame, me repartit-elle, c'eſt qu'il avoit bien des choſes à nous communiquer & à écrire. A écrire, répétai-je? c'eſt donc un Officier de plume ? Eh bien, que le vent l'emporte. Elle ſe mit à rire, & vit bien que mon dépit regardoit plutôt M. de la Riviere que tout autre. Le voilà

(1) Monſieur de la Riviere alloit en Cour pour faire ſigner ſon contrat de mariage au Roi & à la Famille Royale.

donc en Cour, cet ennemi de mon repos? Qu'y eſt-il allé faire? je n'en ſais rien; mais je voudrois bien le ſavoir. Je n'ai oſé demander quand il reviendra. Son départ m'a étonnée; ſa gaieté en partant m'a déplu: cependant je ſupporte aſſez bien ſon abſence. Depuis que je ſuis aſſurée qu'il n'eſt pas pour moi, je ne prends plus ſes attentions pour de l'amour, je les prends pour des politeſſes; & c'eſt ce qui diſpoſe mon cœur à pouvoir ſe paſſer de lui.

LETTRE XVIII.

Du 19 Août 1686.

Tu recevras deux Lettres à la fois, ma chere amie; car hier comme je finiſſois de t'écrire, M. de la Riviere arriva. Mon cœur s'eſt mis à faire toc, toc; ſi bien que je n'ai pas eu la force de plier ma Lettre. Au reſte il n'y a pas de mal qu'elle ſoit reſtée, car j'ai bien des choſes à te dire, & elle ne fera qu'un paquet avec celle-ci.

M. de la Riviere, au retour de ce voyage, a fait comme au premier; il s'eſt précipité de la chaiſe, & eſt volé à mon appartement. J'ai bien vîte caché ma Lettre, afin qu'il ne ſoit pas dit qu'il me trouvoit toujours à écrire. Il m'a baiſé la main avec tranſport. Ma tante, qui arrivoit ſur ſes pas, lui a dit de me baiſer au viſage. Il l'a fait avec une émotion ſi grande qu'il trem-

bloit & étoit sans voix. Ma tante paroissoit savourer sa joie & son embarras. Pour moi, je ne sais à quoi attribuer tant de trouble & d'émotion. Mon cœur est un petit vaurien, un petit frippon, qui vouloit s'approprier tous les sentimens de tendresse & tout le désordre qu'il appercevoit; & en conséquence il vouloit s'émanciper. Mais entre le déjeûner & la Messe, ma tante a bien su le moriginer, & le mettre à la raison. Elle a bien fait; car j'avois une peine étonnante à le retenir, il étoit presque indomptable. Cependant elle m'a donné du déplaisir, & du chagrin même par des contrariétés redoublées. Elle est maligne, oui, elle est maligne, & pourtant elle est bonne. Comment concilier cela? Cela est aisé: elle est maligne, mais elle n'est pas méchante; & je crois que malice & méchanceté sont deux. Hier donc, depuis le déjeûner jusqu'à la Messe, elle a pris plaisir à me tourmenter. Elle le faisoit plaisamment; de maniere que je ne pouvois pas me fâcher. Cette comédie, que nous devons jouer demain, fut le prélude de nos conversations: elle me dit qu'elle commenceroit le matin, & que j'y ferois encore le principal rôle avec M. de la Riviere. Je lui ai dit avec vivacité que je le voulois bien. Le Comte me fixa à ce moment, & sourit avec complaisance. Ma tante le regarda, sourit aussi, & lui dit: tenez, M. le Comte, je suis sûre que ma niece jouera son rôle dans cette nouvelle comédie, mieux encore que dans la

premiere. Pourquoi pas, dis-je aussi-tôt? j'ai assez de présomption pour penser que je m'en tirerai bien. Mais effectivement, me dit-elle, je crois que vous avez de la présomption, car vous ne savez pas de quoi il sera question. Mon Dieu, ma tante, lui ai-je dit, vous imaginez-vous que je ne m'en doute pas? Allez, je suis sûre que c'est notre même comédie que nous jouerons une troisieme fois. Tout le monde se regarda, sourit, & personne ne répondit. Le silence des gens confirme quelquefois nos idées; d'autres fois il les détruit. J'ai apperçu dans le leur du mystere & de la précaution. Cela me donne du tintouin. J'avois réellement mis dans ma tête que ce seroit encore une répétition de notre comédie, & il paroît que je me suis trompée: je crains à présent de me mal tirer de mon rôle, & cela humilie d'avance mon orgueil. Ma tante, au lieu de me répondre, adressa la parole à M. de la Riviere: Et vous, M. le Comte, lui dit-elle, vous acquitterez-vous bien de votre rôle? Il sourit, ne lui répondit rien, & jetta sur moi un regard si tendre & si vif en même temps, que mon pauvre cœur en fut tout ému, & qu'il se mit à battre comme le tocsin.

Pour m'achever, ma grand'maman ne s'avisa-t-elle pas de dire à ma tante que je desirois savoir le nom de la Demoiselle que M. de la Riviere va épouser? Une bonne paire de soufflets, ma chere amie, m'auroit

fait moins de peine que cette parole. Je rougis juſqu'aux oreilles. M. de la Riviere me regarda d'un air embarraſſé, & ma tante d'un air malin. Elle a la vue trop perçante pour douter de ma foibleſſe pour le Comte, & elle a eu la cruauté de me pouſſer à bout là-deſſus. Ma grand'maman qui eſt la bonté même, me jouer un pareil tour! cela n'eſt pas pardonnable: elle qui ordinairement ne paroît que vers onze heures & demie, s'étoit levée plutôt que de coutume, à cauſe de l'arrivée de M. de la Riviere; je dirois volontiers que c'étoit pour me faire endéver Elle n'eut pas plutôt lâché ſa parole indiſcrete, que ma tante me dit d'un air goguenard: Quoi! vous voudriez ſavoir le nom de la maîtreſſe de M. le Comte? Moi, ma chere, qui craignois de me trahir davantage en niant qu'en avouant, je lui dis que j'avois cette curioſité; mais qu'elle étoit foible, parce que ne connoiſſant pas la Demoiſelle, & n'étant pas dans le cas de la voir, je n'avois guerre affaire de ſon nom. Vous avez raiſon, me dit-elle, dans peu elle ſera la femme de M. le Comte, & par conſéquent Madame de la Riviere; mais, ajouta-t-elle, le jour qu'elle recevra ce nom vous la verrez; car vous ſerez de la noce de M. le Comte. Moi, m'écriai-je? oh! pour cela non, je n'en ſerai pas. Il ſeroit beau, reprit ma tante, que vous n'en fuſſiez pas, tandis que nous en ſerons tous. A ce moment il me prit un battement de cœur: eh mais! dis-

je

je à ma tante, eſt-ce que Monſieur ſe mariera ici ? je croyois que ce ſeroit à Paris. S'il ſe marioit ici, me dit-elle, cela iroit tout ſeul, vous en ſeriez ; mais eſt-ce que vous n'auriez pas du plaiſir à revoir Paris ? nous irons le mois prochain, & je vous aſſure que vous ſerez du voyage (1). Ces paroles me remirent un peu : je vis clairement que M. de la Riviere ſe mariera à la Capitale au mois de Septembre ; & je penſai tout de ſuite que je devois me tranquilliſer d'ici à ce temps-là, & imaginer alors un prétexte pour ne point aller à Paris. Je puis faire la malade, je ſuppoſe, au moment du départ ; car, ma chere amie, je n'irai point à la noce ; non, je n'irai pas, duſſai-je fâcher tout le monde contre moi. La belle contenance que je ferois là !...... Je ne dis pas à ma tante tout ce qui me paſſoit par la tête à ce moment, comme tu penſe bien ; mais je ne laiſſai pas de lui répéter avec fermeté que je n'irois point à la noce. Bon ! me dit-elle d'un air tranquille, & en examinant tous mes mouvemens, on voit bien que vous ne ſavez pas ce que c'eſt que des noces ; ſi vous ſaviez comme on s'y divertit bien, vous vous réjouiriez d'avance d'y aller. Cela pourroit être, lui

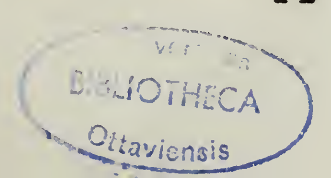
---

(1) Monſieur de la Riviere & elle devoient être mariés le lendemain à Nogent ; mais on lui faiſoit encore une réponſe équivoque pour la tromper, & pouſſer juſqu'au bout l'aventure.

répondis-je, ſi j'aimois les plaiſirs bruyans; mais je n'aime que les plaiſirs tranquilles. Oh! vous avez beau vous en défendre, reprit-elle, vous irez. Pendant tout ce diſcours, je pétillois d'impatience contre M. de la Riviere, qui, avec un air ſot & embarraſſé, ouvroit ſes grands yeux, nous écoutoit, & gardoit le ſilence. Piquée d'une indifférence ſi marquée, je dis à ma tante: eh mais, ma tante, eſt-ce à vous de m'en prier? Le Comte parut encore plus embarraſſé; & il me dit alors en balbutiant, que rien ne lui feroit plus de plaiſir que ma préſence. Et moi, lui répondis-je, je me ferai un plaiſir & un devoir de m'en diſpenſer, & je vous proteſte que je n'irai pas. Il pâlit, & jetta ſur ma tante un regard langoureux. Quoique je me ſentiſſe véritablement piquée contre lui, il me fit encore pitié. Ma tante lui dit d'un ton affirmatif: Ne vous inquiétez pas, Monſieur le Comte, elle ira. Puis m'adreſſant la parole, elle continua d'un grand ſang-froid: C'eſt, me dit-elle, qu'il y aura à la noce de Monſieur, un jeune homme que je vous deſtine; & je ſerois bien aiſe que vous le viſſiez & qu'il vous vît: il eſt riche, grand, bien fait, d'une figure charmante, plein d'eſprit, de mérite, & avec tout cela, grand ami de M. de la Riviere. N'eſt-il pas vrai, M. le Comte, lui diſoit-elle, qu'il eſt votre grand ami, & bien aimable? Le Comte me regardoit, & ne lui répondoit rien. Elle lui dit une ſeconde fois: n'eſt-il pas vrai qu'il eſt bien ai-

mable ? Il ne lui répondit rien encore. Son ſilence m'impatienta ; je dis avec vivacité : Ma tante, Monſieur devroit vous répondre : *Oui, Madame, il eſt bien aimable, & moi bien ſot.* Tout le monde éclata de rire ; & M. de la Riviere fut ſi décontenancé, qu'il me fit tout de bon pitié. Je lui dis pour le remettre : Mais auſſi, Monſieur, pourquoi ne répondez-vous pas à ma tante ? on diroit à votre ſilence que vous penſez qu'il n'y a que vous d'aimable, & que vous croiriez mentir en applaudiſſant à l'éloge que l'on fait de votre ami. Madame de la Tour, qui juſqu'alors avoit écouté ſans mot dire, prit la parole, & me dit : Vous avez raiſon, Mademoiſelle, de vous moquer de mon frere ; il eſt comme un nigaud qui n'oſe ouvrir la bouche : eh bien, je connois le Monſieur dont parle Madame de Beauport ; je réponds de tout ce qu'elle a avancé en ſa faveur ; & de plus, j'aſſure qu'il vous aimera, vous chérira, vous adorera. Un air de ſérénité & de contentement parut alors ſur le viſage de M. de la Riviere ; & il me dit avec feu : Oh ! oui, Mademoiſelle, il vous adorera, vous chérira plus que lui-même ; & ſi vous le payez de retour, il ſera le plus heureux des hommes. Las, dis-je auſſi-tôt d'un ton railleur, vous vous avancez bien, Monſieur, de répondre ainſi des autres : ne répondez que de vous. Il n'oſa rien repliquer.

Ma tante, qui étoit en train de contrarier, remit la converſation ſur ma rivale


BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Selon elle, c'est un être parfait, un caractere unique, un assemblage de toutes les perfections, une beauté à éblouir ; des graces qui étonnent ; des talens qui enchantent ; un esprit qu'on admire, un cœur qu'on chérit. En traçant le portrait de cette nymphe fortunée, il sembloit que ma tante me narguoit, elle ne cessoit de me regarder ; & M. de la Riviere applaudissoit en secret à tout ce qu'elle disoit, je l'ai bien vu, & mon pauvre cœur en crevoit de dépit. Ce fut bien pis un moment après. Ma tante s'avisa de me dire que j'aimerois Madame de la Riviere à la folie. Je ne lui répondis rien, mais une petite grimace de dédain qui m'échappa, l'obligea de me dire : Quoi ! vous en doutez ? oh ! je réponds qu'elle sera votre meilleure amie. Cette parole m'irrita : Ma meilleure amie, m'écriai-je ? oh ! elle n'est pas à faire, j'en ai une qu'aucun nouvel objet ne chassera de la place qu'elle occupe dans mon cœur. Mon Dieu, repliqua ma tante, vous voulez parler de Mademoiselle des Tilleuls, qui n'est plus votre amie que du bout de la plume ; mais Madame de la Riviere que vous verrez, & en qui vous trouverez beaucoup de ressemblance avec vous, fera une toute autre impression sur votre ame, & deviendra plus intimement votre amie, j'en réponds. Je ne pus tenir contre cette tirade, des flots de pleurs sortirent de mes yeux ; & je dis avec dépit : Non, ma tante, non, elle ne deviendra point ma meilleure amie, Mademoiselle des

Tilleuls l'eſt pour la vie ; je l'aime plus que moi-même. Dans le moment tout le monde vint à moi me careſſer, m'embraſſer : M. de la Riviere, les yeux pleins de larmes, prioit ma tante de ne me pas faire de la peine : ma tante elle-même fort émue, me diſoit qu'elle étoit fâchée de m'avoir donné du chagrin ; & elle ajoutoit, en m'embraſſant tendrement, que puiſſe que je t'aimois plus que moi-même, Madame de la Riviere ne l'emporteroit pas ſur toi. Enfin chacun parut ſi touché, que je me crus obligée d'eſſuyer mes larmes, & de faire un bonne contenance. Cependant mon cœur étoit bien agité. J'étois rouge comme un feu. Ah ! ma chere amie, quelle converſation ! me dire que ma rivale deviendra ma meilleure amie ! me mettre devant les yeux que celui que j'aime me ſera enlevé dans peu & pour jamais ! & me propoſer un objet que je ne connois pas, & qui, tout aimable qu'il eſt peut-être, ne ſera jamais aimé comme le Comte ! tout cela eſt cruel.

Un moment après, la Meſſe ſonna. Il étoit onze heures & demie. Nous allâmes à la Chapelle. Pendant que nous y étions, M. l'Officier, qui n'étoit point revenu avec M. de la Riviere, arriva de Paris avec le jeune Marquis de la Tour, neveu du Comte. C'eſt un jeune homme de ſeize ans, fort aimable, qui fait déja le galant auprès des Dames, & qui montre pour moi beaucoup de déférence. Il avoit dans ſa valiſe un paquet pour ſon oncle. C'étoit un habit ma-

gnifique bleu & argent, que M. de la Riviere a, dit-on, commandé à ſon Tailleur à ſon voyage de Paris; & on ajoute que ma tante a exigé qu'on le lui envoyât pour la repréſentation de notre nouvelle comédie. J'ai appris auſſi qu'elle avoit apporté de Paris, à mon inſu un habillement de ma mere, qu elle a fait ajuſter à ma taille en cachette : une de mes femmes m'a dit en confidence qu'une Couturiere y avoit travaillé toute une nuit, pendant laquelle on s'étoit ſervi de mon corps. Ma tante n'a-t-elle pas eu affaire à une fille bien diſcrette? Cet habillement eſt d'une étoffe très-riche, fond blanc, avec des fleurs d'argent nuancées de toutes les couleurs; & on dit que ma tante a voulu que je l'euſſe auſſi pour notre comédie, afin que je ne le cédaſſe point au Comte. Comme rien ne me flatte tant que de briller aux yeux de ce tyran de mon cœur, je lui ſais gré de cette attention, & j'ai la foibleſſe de me réjouir de cette nouvelle parure. Cette comédie pourtant ne laiſſe pas de me donner du ſouci; il me ſemble que je redoute ce moment, & cependant je le deſire par curioſité. Mais auſſi où va cette idée de ma tante de vouloir nous faire jouer une comédie à l'aventure? Je te promets, ma charmante amie, de t'éclaircir cette bizarrerie dès que je le pourrai.

Voilà encore une Lettre énorme pour la longueur. Tu es ma confidente, il faut bien que je me ſoulage avec toi. J'avois tant de choſes à te dire, que cela a troublé mon ſom-

meil ; je me ſuis levée dès quatre heures, il en eſt près de neuf. Que de lecture à faire ! une Lettre de quatre pages ; une autre de cinq. Je vais faire bien vîte mon paquet, & l'envoyer tout de ſuite à la poſte, de peur qu'on en voie la groſſeur. J'ai toujours eu le guignon d'avoir des témoins de mes longues Lettres, & point de mes courtes.

Adieu, chere confidente de mes peines, de mes plaiſirs, de mes folies.

LETTRE XIX.

Du 20 Août 1686.

J'AI vu mon nouvel habillement & toute ma parure ; tout eſt brillant, tout eſt charmant. J'en ſuis ſi tranſportée, ma chere amie, que je ne puis m'empêcher de profiter d'une heure de liberté que ma tante me laiſſe, pour t'entretenir de ma joie. Nous touchons au moment de notre nouvelle comédie ; à onze heures elle doit commencer ; il en eſt neuf & demie, & j'ignore encore ce qu'elle doit être. Ma tante en eſt folle. Je lui ai fait différentes queſtions auxquelles elle n'a pas voulu répondre ; elle dit que tout ira tout ſeul. Elle s'eſt levée à cinq heures ; dès ſix elle eſt venue dans ma chambre pour me faire lever ; à ſept elle m'a fait donner un bouillon excellent ; à neuf elle m'en a fait donner un ſecond : elle veut, dit-elle, que je n'aie rien de lourd ſur l'eſtomac pour le

premier acte de notre piece : je ne sais pas quel en est l'objet. Avant le second acte elle me fera, dit-elle, prendre un biscuit avec un petit doigt d'excellent vin. Je lui ai dit que tant qu'on voudra me faire du bien je le supporterai volontiers. Depuis six heures elle ne m'a pas quittée, excepté depuis une petite demi-heure ; elle est allée déjeûner, & se mettre ensuite à sa toilette. Il est déja près de dix heures ; mais mon habillement prendra peu de temps, car je suis coëffée, chaussée, & lacée.....

Je viens d'être interrompue par M. de la Riviere : ma tante lui a dit de venir me souhaiter le bon jour, & il est accouru. Il est d'une joie & d'une gaieté inconcevables. Hier toute la journée il l'étoit de même ; & il sembloit qu'il redoubloit d'attentions pour moi. Le moyen de ne pas l'aimer ! Il est beau comme un astre avec son habit bleu & argent. Je pense avec plaisir que je vais être aussi brillante que lui. S'il me contemple autant que je l'admire !..... Las ! ne me voilà-t-il pas redevenue folle ? Tu en es un peu cause par ta mollesse, ta condescendance pour mes foiblesses, par ce vif intérêt que tu prends à cet ennemi de mon repos. Il est venu hier avant que j'eusse empaqueté mes Lettres. La vue de ces deux feuilles de papier toutes remplies, & tout un côté de l'enveloppe lui ont donné contre moi quelques mouvements d'impatience : il a eu la hardiesse de me dire que ceux qui ont de l'autorité sur moi, devroient pour ma santé

mettre des bornes à l'exercice de ma plume. Je lui ai répondu d'un ton ferme, que personne n'avoit des droits ſur moi juſques là, & que je le priois de ne pas tant s'occuper de moi. Aujourd'hui il m'a vu écrire, & s'eſt apparemment ſouvenu de ma réponſe d'hier; car il n'a pas oſé me dire de me dépêcher; il m'a inſinué avec politeſſe & ménagement que la compagnie étoit arrivée, que tout le monde étoit prêt, & attendoit avec impatience le plaiſir de me voir. Je l'ai renvoyé, en lui diſant que j'allois me hâter. Je te quitte pour lui tenir parole. Adieu.

LETTRE XX.

Du 21 Août 1686.

AH! ma chere, ma charmante amie, quelle comédie! quelle ſurpriſe! quel raviſſement! Je ſuis mariée, je ſuis la Comteſſe de la Riviere, je ſuis au bien-aimé de mon cœur. Que j'aurois de plaiſir, quand tu liras ceci, de voir ton étonnement & ta joie! car je ſuis ſûre que tu prendras beaucoup de part à mon bonheur. Il eſt ſi grand, & il étoit ſi ineſpéré, que je le crois un ſonge: je ne ſais ſi tous mes chagrins paſſés peuvent égaler mon contentement actuel. Tu ſais combien je les ſentois. C'étoit-là cette comédie que l'on devoit jouer. On a bien réuſſi; car rien n'eſt ſi comique qne de marier quelqu'un à ſon inſu. Je viens

d'écrire à ma bonne tante une Lettre, comme de coutume, reſpectueuſe & courte; mais à toi il faut des détails; & moi-même je pétille de t'en faire malgré mon mari, qui m'a priée, ſuppliée même de ne t'écrire que deux mots. Cela m'a rappellé ce qu'il me diſoit Lundi, *que ceux qui ont de l'autorité ſur moi devroient mettre des bornes à l'exercice de ma plume.* Le coquin! le fripon de mon cœur! Il ſavoit qu'il alloit en avoir. Mais j'eſpere qu'il n'abuſera pas de cette autorité: il ſeroit beau que ſa tendreſſe pour moi lui permît de venir traverſer l'un des plus grands plaiſirs de ma vie!

Hier en finiſſant ma Lettre, ma tante arriva pour me hâter. Elle me hâta effectivement ſi fort, qu'en moins d'une demi-heure je me trouvai dans toute ma parure. Jamais je ne m'étois vue ſi brillante: j'étois pleine de diamans qui m'appartenoient; c'étoient ceux de ma mere, & ceux de la mere de mon mari qu'on avoit fait remonter à la mode; & afin que je ne me doutaſſe de rien, on m'inſinuoit qu'ils étoient d'emprunt, & qu'il en falloit ainſi pour le perſonnage que j'allois jouer dans la comédie. M. de la Riviere étoit en embuſcade à une des croiſées du ſallon, pour me venir prendre ſur un ſigne que ma tante étoit convenue de lui faire par la fenêtre de mon cabinet de toilette. Dans le moment que je me trouvai prête, il parut. Il étoit onze heures préciſes. Il me donna la main, & me conduiſit dans la compagnie par les appartemens. C'é-

toit de l'ordre de ma tante ; car s'il m'y eût conduite par le côté opposé, qui est celui des cours, j'aurois pu appercevoir aux environs de la Chapelle du Château, plus de deux cens personnes de Nogent qui attendoient pour me voir passer ; & ma tante craignoit qu'il n'échappât à quelqu'un de dire en me voyant : *voilà la mariée ;* alors il auroit fallu dire adieu au comique de la cérémonie. Quand j'arrivai dans le sallon tout le monde claqua des mains, comme on avoit coutume de faire aux représentations de notre comédie lorsque je paroissois. Ensuite chacun se présenta pour m'embrasser. Après quoi M. le Curé, qui étoit dans une piece d'à côté, entra, & me dit en s'approchant de moi : que vous vous êtes fait attendre, Mademoiselle ! Vous ne savez donc pas que j'ai mon rôle dans cette comédie, & que je ne dois déjeûner qu'après le premier acte ? Ce discours m'étonnoit autant que sa présence ; il avoit toujours refusé de se trouver aux représentations de notre comédie. C'est pourquoi je lui répondis que je n'en croyois rien ; qu'il vouloit plaisanter ; mais que je ne serois pas fâchée que cela fût. Comment, me repliqua-t-il, vous n'en croyez rien ? Ce que je vous dis, Mademoiselle, est pourtant bien vrai, c'est moi qui commence la comédie ; c'est moi qui vous marie aujourd'hui avec M. le Comte de la Riviere. Surprise au-delà de toute expression, je jettai les yeux sur M. de la Riviere, qui me regardoit avec un air ému & tremblant : en-

ſuite je les jettai ſur ma tante, puis ſur tous les autres, examinant toutes les mines. Cela fut de ma part une minute ou deux de ſurpriſe & de ſilence. A la fin chacun s'empreſſa de me dire tout à la fois que rien n'étoit plus vrai que ce que me diſoit M. le Curé. Alors une joie extraordinaire me ſaiſit, un tintement d'oreilles me prit, mes jambes tremblerent ſous moi, & je fis quelques pas pour m'aller jetter dans un fauteuil où je tombai ſans connoiſſance. Perſonne ne s'effraya, excepté M. de la Riviere. En reprenant mes eſprits, mon premier ſoin fut de le chercher des yeux. Il étoit dans un coin du ſallon, pâle comme la mort, la vue fixée ſur moi, & baigné de larmes. Il me fit tant de pitié que je m'écriai à l'inſtant : Eh! Monſieur, qu'avez-vous? Pourquoi pleurez-vous? Ah! Mademoiſelle, me dit-il en ſanglottant, vous ne m'aimez pas! Mon prochain bonheur vous effraie, vous fait évanouir!..... Je n'eus plus envie de diſſimuler, ma charmante amie : je lui dis avec vivacité & avec affection, qu'il ſe trompoit; que je ne rougiſſois point d'avouer qu'il avoit mon cœur, & que ce n'étoit que la joie qui avoit cauſé mon évanouiſſement. La joie alors fit ſur lui preſque le même effet qu'elle venoit de faire ſur moi; il pâlit de nouveau, il chancela, & on fut obligé de le ſecourir, & de lui faire reſpirer des eaux pour l'empêcher de s'évanouir.

Comme il avoit fallu me déshabiller en partie pour deſſerrer mon corps, les Meſ-

ſieurs s'étoient retirés, excepté M. de la Riviere, qui avoit abſolument voulu reſter. Il fut les rejoindre. On me relaça. Quand je fus prête, les Meſſieurs rentrerent; & M. de Châteaufond venant à moi, me dit: eh bien! Mademoiſelle, ne diſoit-on pas vrai, lorſqu'on aſſuroit que vous ſeriez, vous & M. de la Riviete, les héros dans cette comédie comme dans l'autre? Ah! oui, lui répondis-je; mais avouez en même temps que nous ſommes des héros d'une eſpece nouvelle, l'un en pleurs & l'autre en pâmoiſon. Cette réflexion fit rire la compagnie. A ce moment M. l'Officier vint à moi avec un volume de parchemin, & me préſentant une plume, il me prioit de mettre mon nom à un endroit qu'il me marquoit. Je devinai alors que cet Officier étoit un Notaire & que c'étoit mon contrat de mariage qu'il me préſentoit. Je ſignai ſans m'embarraſſer de ce qu'on y avoit mis, & ſans vouloir qu'on m'en lût la moindre choſe.

On me conduiſit enfin à la Chapelle du Château, où je dis *Oui* de bien bon cœur. Ce fut M. le Curé qui nous maria. Enſuite il nous dit la Meſſe, qui fut chantée & célébrée avec beaucoup de cérémonie. M. le Chapelain fut Diacre; le premier Vicaire fut Sous-Diacre; le ſecond & les autres Prêtres aſſiſterent à la Meſſe, pendant laquelle il y eut ſymphonie; on tira à Nogent une infinité de boîtes, & tout le long du jour, le carillon & les cloches de la Paroiſſe ont ſonné alternativement; & dans les cours du Châ-

teau quatre fontaines de vin ont coulé pour le peuple.

Après la Messe, M. le Curé nous rejoignit, & nous accompagna. Un quart-d'heure avant le dîner, M. de Saint-François arriva. Il vint à moi, me fit un petit compliment bien tourné, me félicita, & ensuite mon mari; & il nous fit à tous deux les souhaits les plus heureux, & je puis ajouter, les plus sinceres de sa part. Ma tante me dit qu'elle l'avoit invité à passer la journée avec nous; qu'il avoit accepté, à condition qu'il n'y auroit ni violons ni danse; & que c'étoit à moi à décider s'il devoit rester ou non. Je dis bien vîte à M. le Chapelain, que l'honneur de sa présence exciteroit plus de plaisir & de joïe en mon ame, que tous les violons & toutes les danses de la terre. Mon mari fut si satisfait de ma réponse, qu'il me prit la main, me la serra, & la baisa avec transport.

Notre assemblée n'étoit composée que de vingt-quatre personnes. Elle ne fut plus alors qu'une assemblée de joie; elle étoit peinte dans tous les yeux! Mais, ma charmante amie, rien n'égaloit ma satisfaction, & rien ne l'égale encore, quand je pense que j'ai ce mari que je desirois tant, que je n'espérois plus, & que j'enviois si fort; à qui? à moi, puisque c'étoit moi qui devois le posséder. Mon grand-papa n'avoit pas manqué d'inviter M. des Haut-Vents, qui, au milieu du dîner, me présenta, & à mon mari, une épitalame charmante de sa composition.

Je ne t'écris pas du matin aujourd'hui : j'ai pris la plume auſſi-tôt après le dîner, & il eſt près de ſix heures. Mon mari s'eſt mis à écrire en même temps que moi : mais il a eu bientôt fait. Pour n'être point interrompue par lui, j'ai prié ma tante de l'engager dans une partie de jeu. Malgré cela voilà déja deux fois qu'il me fait dire qu'il s'ennuie bien de mon abſence. C'eſt auſſi à ma bonne tante qu'il vient d'écrire, & à toi. Ses Lettres ne vont faire qu'un paquet avec le miennes. Gronde-le bien, ma chere amie : il m'a dit cette nuit qu'il ne vouloit pas que je t'écriviſſe ſi ſouvent, ni que je te fiſſe des Lettres ſi longues, que c'étoient des momens que je lui dérobois. Vois-tu comme ces maris font tout d'un coup les maîtres ? Gronde-le bien ; aime-le de même : il t'aime déja ; & moi je t'aimerai toujours.

Fais part de mon mariage, je te prie, à toutes les Religieuſes, & en particulier à Madame de Sainte-Marie. Ma bonne tante ne manquera pas de le leur apprendre ; mais cette attention leur eſt due de ma part : je me recommande bien à leurs prieres, & je les embraſſe toutes.



LETTRE XXI.

Du premier Septembre 1686.

SI je n'ai pas répondu plutôt, ma chere amie, à tes tendres félicitations, prends-t-en à mon mari. Mais auſſi pourquoi ne l'as-tu pas grondé ? Il m'a dit que d'écrire ſi ſouvent à une amie, cela dégénéroit en enfantillage : une femme, diſoit-il, faire l'enfant ! Oh ! cela n'eſt pas permis ; il faut ſe défaire de toute puérilité, & faire uſage de ſon bon ſens & de ſon eſprit. Ce que c'eſt que de flatter l'amour propre des gens ! Je l'ai écouté, comme tu vois, j'ai pris de la marge. Il eſt enchanté de la Lettre que tu lui as écrite. Il me l'a donnée à lire, & auroit bien voulu que je lui euſſe auſſi donné à lire celle que tu m'écrivois ; mais je lui en ſouhaite ! Il a beau être mon mari, mon ami, mon tout même, pour ainſi dire ; il ne ſera pas mon confident, il ne verra ni tes Lettres ni les miennes. Songe à faire de même quand tu auras un mari. Nous ne ſerons jamais des femmes à intrigues ; par conſéquent ils ne pourront prendre d'ombrage de notre commerce, ni ſe fâcher de n'y être point admis.

Tu ſais comment mon mariage s'eſt fait. Ma tante de Beauport a voulu ſe divertir ; elle a réuſſi. Mais ſais-tu que ma bonne tante

rante a eu part à la comédie? Sais-tu qu'elle a transcrit en tout ou en partie les Lettres que je t'écrivois, dès qu'il y étoit question de M. de la Riviere, ou de mon amour pour lui? Etois-tu de concert avec elle? Ou, le faisoit-elle à ton insu? J'attends de toi, ma charmante amie, une réponse à toutes ces questions. Et au cas que tu ignores ce qui s'est passé, je vais te faire un détail succinct de ce que j'ai appris.

Quand ma derniere Lettre fut partie, ma tante me demanda, en riant sous cape, si je t'avois fait un aussi joli détail de mon mariage que de mes amours. Je la priai de s'expliquer. Volontiers, me dit-elle, car il est temps de découvrir la source de mes singularités dans la conduite de votre mariage. Nous étions tous rassemblés dans le sallon, & nous n'avions d'étrangers que M. & Madame de Châteaufond, & leur fils qui est un jeune homme tout à fait aimable. Ma tante tira de sa poche un gros paquet de Lettres, qu'elle eut la constance de lire tout haut les unes après les autres dans l'ordre où je les avois écrites. La premiere, qui étoit de ma tante l'Abbesse, me découvrit tout d'un coup la meche, & fut une clef pour tous les auditeurs. Tout le monde prêtoit une attention singuliere; & mon mari, qui n'en perdoit pas un mot, me donna pendant cette lecture tant de baisers, tant de baisers, que mon pauvre visage en étoit si rouge, qu'il devint après l'objet d'un nouveau divertissement.

Mon premier ſoin fut de voir de qui étoit l'écriture de toutes ces copies ; & je reconnus par-tout la main de ma bonne tante. Je ne m'étonne plus de ce qu'elle écrivoit ſi ſouvent à ſa ſœur : je ne ſavois pas que j'en étois l'objet ; mais j'en avois un preſſentiment qui me donnoit de ſecretes impatiences. Si elle ne t'a pas fait participante du myſtere, elle verra par celle-ci que je ne puis rien te cacher, & que je la trahis. Ne le mérite-t-elle pas bien ? Elle mérite auſſi des baiſers : donne-lui-en tant, tant, tant pour moi, que tout ſon viſage s'en ſente autant que le mien s'eſt ſenti des baiſers de mon mari. Voici le contenu de ſa Lettre à ma tante de Beauport :

» Je vous envoie, ma chere ſœur, la » copie d'une Lettre de ma niece à ſon » amie. Vous y verrez que ſon cœur eſt » ſuſceptible, & qu'au nom ſeul du *Comte* » *de la Riviere*, elle n'a plus été maîtreſſe » de ſes ſentimens. Elle aura vu ſans doute » ce Monſieur au moment que vous re- » cevrez cette Lettre. S'il eſt celui dont » vous m'avez parlé dans votre derniere, » tant mieux : ſinon veillez de près, je » ne dis pas ſur la conduite de ma nie- » ce, elle ſera, je penſe, toujours in- » tegre, mais ſur ſon cœur, ne le laiſ- » ſez pas en proie à un amour malheu- » reux ; c'eſt un martyre, je le ſais, que » d'aimer quelqu'un pour qui on n'eſt pas » né. Faites donc enſorte que notre chere

» niece ne passe jamais par cette adver-
» sité «.

Ma tante la Marquise n'eut pas plutôt vu la Lettre de ma tante l'Abbesse, qu'elle forma le projet de me marier à mon insu. Elle s'étoit déja apperçue, comme je te l'avois marqué, de la promptitude & de la vivacité de mon amour. Elle répondit donc à ma bonne tante, qu'il n'y avoit rien à craindre de mon attachement; que celui à qui je donnois mon cœur si libéralement, m'étoit destiné; qu'on étoit d'accord sur tout, & que M. de la Riviere m'adoroit; mais qu'elle la prioit de l'aider dans un projet qu'elle formoit. Elle lui marqua son plan; la pria de lui envoyer toujours toutes les copies de mes Lettres pour régler sa conduite; & elle lui demanda un grand secret, même vis-à-vis de ma grand'maman. Ensorte qu'il n'y avoit au château que ma tante seule qui voyoit la copie de mes Lettres, & pouvoit lire dans mon ame. On se prêtoit seulement à ses fantaisies pour la singularité de la chose.

Il faut lui rendre justice: elle s'est conduite avec toute la prudence & toute la discrétion imaginables. Quand elle me savoit beaucoup de peines, elle me dissipoit, & faisoit redoubler les divertissemens. Comme elle connoît les hommes, qu'elle sait qu'ils sont vains, & qu'ils aiment moins à proportion qu'ils sont plus aimés, elle a su avec adresse amener l'affaire à son point sans la participation de mon mari: elle lui a tou-

jours caché la disposition de mon cœur pour lui, ma tendresse, mes chagrins, mon désespoir, enfin mon amour, qui par sa violence dégénéroit en folie.

Qu'il a souffert aussi de son côté mon tendre ami, toutes les fois que j'affectois de lui marquer de l'indifférence ou des dédains! Nous en parlions ensemble ce matin : il dit que c'étoit dans ces occasions que ma tante lui montroit plus d'ardeur pour avancer notre union, & que cela le consoloit. Combien lui a-t-il fallu prendre sur lui le jour que Monsieur & Madame de Châteaufond lui firent devant moi compliment sur son mariage & sur sa maîtresse, qu'ils feignirent avoir vue à Paris? Ma tante l'avoit prévenu le matin avant leur arrivée; c'étoit pour cela qu'elle l'avoit emmené à l'écart après notre déjeûné : *Je veux non-seulement*, lui dit-elle, *que ma niece ignore que vous pensez à elle pour le mariage, je veux encore qu'elle croie que vous pensez à une autre, & que vous êtes sur le point de vous marier.* En conséquence elle lui dicta ses réponses à Monsieur & Madame de Châteaufond, pour qui elle méditoit une leçon qu'elle ne manqua pas de leur donner à leur arrivée : *Ne vous inquiétez pas*, lui ajouta-t-elle, *plus ma niece vous donnera de chagrins, plus j'avancerai votre mariage; c'est une comédie que je veux lui donner de la marier à son insu, & je vous reponds qu'elle ne vous en aimera pas moins; mais sur tout*, répétoit-elle, *aidez-moi à l'abuser, sinon je cesse de*

prendre vos intérêts. Ma tante, ma chere amie, n'étoit pas bien ſorciere, elle pouvoit en toute ſûreté faire des promeſſes, & me conduire ainſi à mon inſu juſqu'au pied de l'autel. Mon mari, qui n'oſoit la contredire, cédoit à toutes ſes volontés; il prenoit patience, parce qu'il voyoit qu'elle s'intéreſſoit réellement à lui. Nous rions actuellement de nos peines paſſées; plus nous les repaſſons dans notre mémoire, plus nous nous trouvons heureux : on a voulu apparemment traverſer nos amours, pour nous faire mieux ſentir tout le prix de l'amour.

Mon mari vient de recevoir une Lettre d'une tante qu'il a à la Cour. Elle eſt datée d'hier, je ne ſais pas à quelle heure; mais cette Dame lui met : Madame la Dauphine vient d'accoucher très-heureuſement d'un Prince, qui eſt nommé *Duc de Berri. Je* finis pour complaire à mon coquin de mari, qui te préſente ſon reſpect.

LETTRE XXII.

Du 12 Septembre 1686.

AH ! ah ! ma charmante amie, tu as donc contribué à me faire jouer des tours ? l'aveu que tu m'en fais me le confirme. Depuis quelques jours, je me ſuis miſe à relire tes Lettres de ce temps-là : *Détaille-moi*, me répete-tu dans pluſieurs,

détaille-moi, je te prie, tes peines, tes plaisirs, tes amours; personne ne prend plus de part que moi à ce qui te touche; tu dois cette ouverture, cette franchise à mon amitié. Vraiment je ne suis plus étonnée de ce langage; tu t'entendois avec mes deux tantes: cruelle, tu savois mes chagrins, & tu aidois à les augmenter! Pour te punir, je voudrois bien pouvoir te haïr un peu; mais mon cœur n'y veut rien entendre, il veut toujours t'aimer, te chérir, t'idolâtrer.

J'ai fini bien brusquement ma derniere Lettre. Que veux-tu? quand on a un mari, il en coûte toujours quelque complaisance. Mon mari vint pour me communiquer la Lettre de sa tante; il s'apperçut que j'avois déja trois grandes pages d'écrites. Il me dit: Quelle longue Lettre! cela t'échauffe le sang, ma chere Comtesse, d'avoir si longtemps la plume à la main. Comme il avoit vu par la copie de mes Lettres que je te parle à cœur ouvert, & que je te rends compte de tout, il vouloit m'insinuer qu'une Lettre n'est point susceptible de détails comme j'ai coutume de t'en faire. Je lui ai dit comment ma bonne tante nous avoit accoutumées depuis l'âge de dix ans à nous écrire & à nous raconter tout ce qui nous arrivoit, & tout ce que nous savions de remarquable, pour nous apprendre à narrer avec agrément, de vive voix & par écrit (1).

(1) Voyez l'Introduction.

Là-deſſus il rougit un peu, & me dit en plaiſantant : Je n'ai donc qu'à me bien tenir ; ſi je ne ſuis pas bon mari, ton amie le ſaura, & elle m'eſtimera en conſéquence. Oh! pour cela oui, lui ai-je répondu en riant ; elle ſaura tout, mais tout ! Il ſourit gracieuſement, & me dit ſur le même ton : Eh bien ! je me dédommagerai avec M. de Neufpont ; je lui écrirai auſſi *tout*, *mais tout* ! Tu ne ſaurois croire, ma chere, combien cette parole me fit de plaiſir : mon mari aura un commerce intime avec le mari de mon amie ! . . . Cela me rappella ce premier projet : je dis à mon mari le trait de jalouſie qui avoit percé mon cœur à ce moment-là contre ma prétendue rivale. Il a bien ri. Enfin il me pria d'abréger ma Lettre, & je la finis tout de ſuite pour ne pas lui déplaire. C'eſt un petit ſacrifice que l'amitié a fait à l'amour.

Nous partons demain pour Paris. Ce voyage n'eſt pas celui dont ma tante me parloit quelques jours avant mon mariage, il ne ſe fera que vers la fin de ce mois : tu vas ſavoir l'objet de celui-ci.

Depuis notre mariage, M. de Saint-François vient nous voir deux ou trois fois la ſemaine, & dîne quelquefois avec nous. C'eſt beaucoup pour un tel homme. A propos (je ne me ſouviens pas ſi je te l'ai marqué) j'ai apris qu'il étoit de grande condition ; mais il veut reſter inconnu. Samedi, il a dîné avec nous. Pendant le repas, la converſation roula ſur M. Nicole,

son ami, sur M. Arnaud, qui est à Bruxelles. Je me rappellai tout d'un coup qu'il nous avoit dit un jour que le rouleau de papier que Madame de la Tour lui avoit apporté de Paris, étoit la Vie de M. de Saci, que M. Fontaine lui avoit envoyée. Je lui marquai un grand desir de la lire. Il me l'apporta dès le soir. Je la lui reportai deux jours après avec mon mari, ma grand'-maman, ma tante, ma belle-sœur, mon cousin, car chacun saisit toujours l'ocasion d'aller chez lui, tant on trouve de charmes dans sa conversation, & tant on a d'attraits pour sa vertu. En le remerciant, je lui témoignai la satisfaction que j'avois eue en la lisant Il me félicita du goût qu'il me voyoit pour les choses qui ont trait à la piété. Et mon mari lui dit : Monsieur, félicitez-moi donc aussi, d'avoir trouvé une épouse qui aime la vertu & les gens de bien. Oui, Monsieur, lui dit M. de Saint-François, je vous félicite de tout mon cœur du présent que vous a fait la Providence; je doute que vous ayez beaucoup de compagnons d'un même bonheur, car il y a bien peu de femmes comparables à la vôtre; mais comment témoignerez-vous à Dieu votre reconnoissance? J'ai déja vu avec admiration que vous ne vous rejouissez pas comme les fous de ce monde; rien n'a été plus sage que vos fêtes. Puis m'adressant tout de suite la parole : Madame, me dit-il, vous êtes aussi heureuse d'avoir M. de la Riviere pour mari, qu'il est heureux de vous avoir pour

pour épouse; vous devez donc à Dieu tous deux de la reconnoissance? Et un trait que vous avez dû voir dans la Vie de M. de Saci, m'a donné l'idée de vous prier de le prendre pour modele, & de vous demander une grace. Parlez, Monsieur, lui ai-je répondu, & soyez persuadé qu'une grace qu'on vous accorde, est une faveur qu'on se fait à soi-même. Rien de plus obligeant & de plus engageant, Madame, que votre réponse, me dit-il; cela m'enhardit à vous faire ma demande. Vous avez vu, Madame, continua-t-il, dans la Vie de M. de Saci, le mariage de Mademoiselle de Séricourt, sa niece, avec M. Boroger? Rappellez-vous, s'il vous plaît, ce que fit M. de Saci à cette occasion. Ah! Monsieur, lui dis-je aussi-tôt, c'est un des traits de sa Vie qui m'a beaucoup frappée. Et tout de suite, m'adressant à mon mari: Mon ami, lui dis-je, il faut, à l'exemple de M. de Saci, faire quelque aumône, pour attirer sur nous la bénédiction du Ciel. J'y consens bien volontiers, dit mon mari; il s'agit seulement de décider de la somme, & de la mettre entre les mains de M. le Chapelain. Non, Monsieur, dit M. de Saint-François, je ne suis point à portée des personnes pour m'en charger; c'est une aumône particuliere que je vous demande, & que vous pourrez faire par vous-même, elle en aura plus de poids, & ce sera faire la bonne œuvre toute entiere. Décidez de la somme, Monsieur, lui dit mon ma-

ri ; indiquez-moi les personnes, & vous serez satisfait. Mais, dit M. de Saint-François, la somme est un peu forte ; car il ne s'agit pas moins que de huit cens livres ; mais, ajouta-t-il, avec un souris insinuant, si M. de Saci, qui n'etoit pas riche, a bien pu donner une somme de trois cens livres aux pauvres de l'Hôtel-Dieu, pour sa niece, ne pourrez-vous pas bien, *pour vous*, en donner une de huit cens, pour tirer de l'opprobre une pauvre créature ? Oui, oui, Monsieur, dîmes-nous tout à la fois mon mari & moi, nous le pouvons & nous le voulons ; il ne s'agit que de savoir de quoi il est question.

Il nous dit donc que la sœur de son domestique étant en service à Paris, chez une veuve Marchande de poterie, cette fille s'étoit laissée séduire par le fils de cette veuve ; que ce garçon vouloit bien l'épouser ; mais que sa mere s'y opposoit, & disoit qu'on lui couperoit plutôt le cou, que de consentir que son fils épousât une fille avec pas un sou, tandis que lui, son fils, avoit huit cens livres du bien de son pere ; & elle disoit qu'il falloit à son fils une fille qui en eût autant, parce qu'il en auroit besoin en se mariant pour lever boutique. M. de Saint-François ne nous eût pas plutôt rendu les discours de cette femme, que nous vîmes de quoi il s'agissoit. Il ne nous demandoit pas de le faire sur le champ ; mais d'attendre que nous fussions à Paris. Nous lui dîmes que la chose nous paroif-

ſoit aſſez importante pour qu'elle ſe fît ſans délai; qu'il pouvoit arriver que le garçon s'attachât à un autre objet, & ne voulût plus de la fille qu'il avoit abuſée; que l'enfant qu'ils avoient, & auquel, diſoit-on, le pere étoit très-attaché, pouvoit auſſi venir à mourir, & que ce ſeroit encore une reſſource de moins pour la pauvre fille qui ſe trouvoit déshonorée; qu'ainſi, nous nous déterminions à faire exprès un voyage à Paris; & que nous eſpérions que les peines que nous prendrions pour cette affaire, nous ſeroient auſſi méritoires devant Dieu que l'argent que nous donnerions, & qui aſſurément étoit pour nous bien peu de choſe. Effectivement, ma chere amie, qu'eſt-ce que c'eſt que huit cens livres pour nous? Mon mari a près de deux cens mille livres de rente, & moi près de trois cens. Toute la compagnie applaudit à notre réſolution; & nous nous ſommes arrangés de maniere que nous partirons demain. Ce ne ſera qu'un voyage de quelques jours; mais j'ai voulu t'écrire avant mon départ. C'eſt pour moi une fête d'aller revoir ce Paris, que j'ai quitté ſi jeune & dont je me ſouviens à peine. Adieu, juſqu'à mon retour.



LETTRE XXIII.

Du 19 Septembre 1686.

J'ARRIVE de Paris, ma chere amie. Il eſt trois heures après midi. Mon mari eſt ſi fort occupé à détailler à mon grand-papa, à ma grand'maman, & à ſa ſœur, tout ce qu'il fait faire à notre hôtel de Paris, que je profite de ces momens de liberté pour m'entretenir avec toi. Cet hôtel eſt celui de mes pere & mere, ſitué à la Place Royale. Je ne le connois point encore quoique je l'aye habité pendant mes dix premieres années; mais c'eſt que mon mari y fait faire tant de choſes, tant de magnificences, qu'il ſera tout changé. Ce cher ami s'occupe de moi après comme avant notre mariage; il ſe donne toutes ſortes de mouvemens à mon occaſion; & il ne veut me rien faire voir que tout ne ſoit digne de moi, ce ſont ſes termes.

Nous ſommes partis Vendredi matin en chaiſe de poſte, comme je te l'avois marqué la veille. Nous étions quatre, ma tante, mon couſin, mon mari & moi. J'ai quelque inquiétude au ſujet de ce cher couſin; il a pour moi une amitié qui tient de l'amour: ma tante ne vouloit pas qu'il vînt avec nous; & il lui a dit que l'habitude qu'il avoit contractée de me voir tous les jours depuis trois mois étoit devenue pour lui une néceſſité ſi abſolue de continuer de

même, qu'il tomberoit malade s'il étoit privé de ma préſence. Mon mari n'en eſt pas jaloux : il a pour lui une amitié intime, & a été le premier à exiger qu'il fût de ce voyage, que nous avons fait *incognito*. Le ſecond ſe fera de même, parce que mon mari ne veut pas que je ſois vue à Paris avant d'avoir paru à la Cour ; & il faut bien des appareils pour paroître en ce lieu-là. Mon mari a déja fait pour moi mille achats ; des étoffes pour des habillemens, des dentelles, des diamans, des bijoux, enfin mille choſes. Mon équipage eſt commandé ; il ſera leſte & brillant. Mais laiſſons tout cela ; parlons du principal objet de notre voyage ; le reſte n'eſt que de la bagatelle en comparaiſon.

Nous arrivâmes à Paris Vendredi à quatre heures du ſoir & logeâmes à l'hotel de mon oncle. Nous nous reposâmes le reſte de la journée. Le Samedi dès ſept heures du matin, nous montâmes dans le carroſſe de ma tante & nous nous fîmes conduire chez notre veuve, à qui nous fîmes nos propoſitions en l'abſence de ſon fils, qui étoit occupé à la boutique. Trouvant la mere diſpoſée à tout pour de l'argent, nous demandâmes à voir la fille que ſon fils avoit ſéduite, & qui demeuroit très-près d'eux. Elle vint avec ſon enfant ſur les bras. Cette fille attira nos regards comme notre compaſſion par ſa mine douce & intéreſſante. Son enfant, qui eſt une petite fille, reſſemble à ſa mere, & eſt auſſi

jolie qu'elle. Nous demandâmes alors à la veuve de faire venir son fils, qui parut dans le moment. Ce garçon qui ne savoit point encore de quoi il étoit question, mais qui avoit, à ce qu'il nous a avoué depuis, un pressentiment de bonheur, jetta sur son enfant & sur la mere de son enfant des regards pleins d'affection ; & quand nous lui eûmes dit que nous allions donner une dot à cette fille pour contribuer à leur union, ce pauvre garçon fondit en larmes de joie, & se jetta à nos pieds en nous remerciant, & en nous disant que nous lui sauvions la vie. Nous l'obligeâmes de se relever. Il le fit, & regarda encore tendrement sa prétendue, qui pleuroit aussi de joie, & qui en étoit si saisie, qu'elle ne pouvoit prononcer une parole : elle nous regardoit timidement, & nous faisoit révérences sur révérences ; puis regardoit sa fille. Je dis à ce moment au garçon : Vous nous promettez donc de bien aimer votre femme, & de ne lui faire aucun reproche sur le passé ? Oh ! oui, Madame, me dit-il, je l'aimerai toujours bien, & je ne lui ferai jamais de reproches : eh ! malgré ce qui est arrivé, ajouta-t-il, je lui rends justice, en assurant qu'elle est sage & vertueuse. Enfin tout étant ainsi d'accord, nous fîmes ce que nous avions projetté en nous donnant la peine d'aller nous-mêmes les trouver. Ces gens demeurent très-loin de la rue Saint Louis au Marais où nous étions logés chez mon oncle. En nous transportant chez eux au Fauxbourg Saint Ger-

main, nous fûmes à portée de Saint Sulpice, leur Paroiſſe, où nous les fîmes aller tout de ſuite pour leurs bans, qu'on leur publia le lendemain. Le Lundi nous leur fîmes faire leur contrat de mariage par le Notaire de mon mari, qui au lieu de huit cens livres, en donna neuf cens en argent: & moi voulant auſſi y ajouter du mien, je fis mettre trois cens livres de plus pour le trouſſeau de la fille. C'eſt un ſurcroît de plaiſir que je me ſuis donné de l'acheter moi-même avec ma tante, hier Mercredi lendemain de leur mariage; car ils ont été mariés Mardi de grand matin. Mon mari & mon couſin ont voulu aſſiſter à la bénédiction nuptiale, & être témoins pour la fille. Ainſi cette femme qui n'avoit rien, s'eſt vue tout d'un coup plus riche que ſon mari, qui n'apportoit que huit cens livres, & elle douze cens: encore puis-je dire avec vérité que les achats que j'ai faits pour elle, ont excédé la ſomme promiſe, au moins de cinquante livres. Nous avons éprouvé tant de ſatisfaction mon mari & moi à ſoulager des malheureux, qu'au moment de notre arrivée, nous venons de donner à M. le Curé trois mille livres, pour délivrer quelques priſonniers qui ſont détenus pour dettes dans les priſons de Nogent.

J'ai voulu, ma chere amie, te faire tous ces détails, non pour m'attirer de ta part des complimens ou des éloges, mais pour te dire qu'il eſt des plaiſirs autres que ceux

que nous imaginons. Le temps de ton mariage approche. Pour mériter les graces du ciel, ſuis mon exemple, ma chere; quand tu te marieras, fais quelque aumône, fais des heureux pour tout dire, & tu ſentiras que c'eſt le plaiſir le plus vrai qu'on puiſſe goûter dans la vie. Si tu avois vu avec quels tranſports nos jeunes gens ont reçu nos dons, quelles actions de graces ils nous ont rendu, quelles bénédictions il nous ont donné! tu ne balancerois pas un moment à te procurer la même ſatisfaction & le même avantage.

On vient de me remettre une Lettre de toi. Une de mes femmes l'a reçue avant-hier; & elle avoit ſi bien oublié l'endroit où elle l'avoit miſe, que de plus de deux heures que je ſuis arrivée, elle la cherche avec inquiétude. Mon Dieu, que ce que tu me marque m'afflige pour ma bonne tante! que je redoute pour elle le moment de tes adieux! Hélas! ils lui renouvelleront les miens qui ont été ſi triſtes pour nous trois. Qu'il eſt cruel de ſe ſéparer quand on s'aime tendrement! Mais ton pere, en t'écrivant de te tenir prête, auroit bien dû te marquer quel ſera à peu près le jour de ton départ. Si je le ſavois, nous nous réunirions tous ici pour faire arriver ce jour-là à ma tante des Lettres de conſolation. Il paroît à la maniere dont M. le Vicomte s'exprime, que tu as encore une quinzaine de jours devant toi. Que nous allons être loin l'une de l'autre! Cent lieues! L'idée de cet eſpace me

tue. Ah ! ma chere, que notre deſtinée a de guignon !... Allons, chaſſons ces penſées importunes ; parlons de nouvelles.

Le jour de notre arrivée à Paris, mon mari écrivit à cette tante qu'il a à Verſailles. Elle eſt femme du Comte de Montcroix, qui tient un des premiers rangs à la Cour auprès d'un Prince. C'eſt un homme plein de probité, de mérite & de religion ; ſa grande piété le fait reſpecter de tous ceux qui le connoiſſent. Il n'en eſt pas de même de ſa femme ; elle eſt encore mondaine & coquette, quoique âgée de plus de cinquante ans. Je me donnerai bien de garde d'en faire mon modele. Elle n'eut pas plutôt reçu la Lettre de ſon neveu, qu'elle partit pour nous venir voir : nous la trouvâmes chez ma tante Samedi ſur le midi en rentrant de chez notre veuve Potiere. Elle fit une exclamation ſur ma figure : ſelon elle, je l'emporte ſur toutes les femmes de la Cour pour la beauté & les graces, & elles ſe pendront de rage en me voyant : ce ſont ſes expreſſions. Cette femme m'a fait toutes ſortes d'amitiés, & cependant elle me déplaît, je la hais, enfin je ſuis ingrate, & je m'aplaudis. J'ai dit à mon mari l'eſpece d'averſion que je me ſens pour elle : je craignois que cette diſpoſition ne lui déplût ; & tout au contraire, cela a paru lui faire plaiſir. Elle eſt reſtée avec nous le Samedi & le Dimanche, & ne s'en eſt retournée que Lundi après déjeûner. Elle nous a entretenus de nouvelles de la Cour, entre autres des Am-

baſſadeurs de Siam. Le Roi leur a donné audience le premier de ce mois dans la galerie de Verſailles : il étoit ſur un trône magnifique qu'on y avoit élevé. Ils lui rendirent des hommages, & lui marquerent des reſpects qui tenoient de l'adoration ; & ils lui firent une harangue très-belle. Les préſens qu'ils ont fait à Sa Majeſté ſont riches & rares : ce ſont des vaſes d'or artiſtement travaillés, des cabinets du Japon, des paravents, des porcelaines, enfin tout eſt ſuperbe & de grand prix. Pour ne point tourner le dos au Roi, ils s'en retournerent d'auprès de lui à reculons.

Quand mon mari eut écrit ſa Lettre Vendredi, il nous quitta pour aller à notre hôtel voir les ouvriers. Mon couſin l'accompagna. Au bout de trois quarts d'heure ils revinrent. Mon mari en rentrant me préſenta un homme de fort bonne mine qu'il amenoit avec lui, en me diſant que c'étoit M. des Foſſés ſon Intendant qui avoit été ſon Précepteur, & qu'il regardoit & reſpectoit comme ſon pere. Je fis beaucoup de politeſſes à cet homme, non-ſeulement pour complaire à mon mari, mais pour me complaire à moi-même ; car au premier coup d'œil il entraîne l'eſtime & l'affection des gens à un point extraordinaire. Ma tante & mon mari l'inviterent à ſouper. Il accepta, pour avoir, dit-il, l'honneur & le plaiſir de m'admirer plus long-temps. Il a ſoupé encore avec nous hier au ſoir ; & en nous faiſant ſes adieux, il nous a

fait des complimens de félicitation, & nous a témoigné, avec des larmes de tendresse, combien il étoit enchanté de moi & de notre bonheur. Cet homme est véritablement un ami que nous devons chérir. Mon mari m'en a raconté des choses qui m'ont inspiré pour lui une estime particuliere.

Mon mari vient de venir. Il étoit presque en colere de me voir la plume à la main. A qui écris-tu donc, m'a-t-il dit? *Eh! à cette portion de moi-même qui est auprès de ma bonne tante*, lui ai-je répondu. Mais, a-t-il repliqué, il n'y a que huit jours que tu lui à écrit. Eh mais! lui ai-je dit, est-ce qu'on ne peut pas faire l'octave d'un plaisir par un semblable plaisir? Puis, je lui ai montré ta Lettre, en lui disant qu'on venoit de me la remettre, & qu'il falloit bien y faire réponse. Il m'a dit: mais sais-tu bien qu'il y a trois heures que tu es là? Cette parole m'a surprise; j'ai jetté les yeux sur ma montre, & j'ai vu qu'il disoit vrai. Je lui ai dit que les heures que je passois avec toi m'étoient si douces, qu'elles ne me paroissoient que des momens. Mais il faut que je les abandonne ces momens précieux, ce plaisir enchanteur de m'entretenir avec toi, car la poste me presse. Adieu.

LETTRE XXIV.

Du 27 Septembre 1686.

JE viens de recevoir ta Lettre, ma charmante amie, & j'y réponds tout de ſuite, parce que nous partons tous demain pour Paris. Ce voyage ne ſera que de huit jours, & ſe fera *incognito* comme le premier. C'eſt donc Lundi que tu quitte ma tante, cette chere tante qui trouvoit en toi une amie digne de ſa tendreſſe, & qui ſavoit lui faire oublier que j'étois bien loin d'elle? Quel coup pour ſon cœur! Tu n'es pas ſi à plaindre, toi qui ne quitte ſes bras que pour te jetter dans ceux d'un pere qui te chérit & qui t'eſt cher. En lui faiſant tes adieux, baiſe-la bien des fois pour moi! Eh! que ne puis-je moi-même l'embraſſer à tous les inſtans! Elle recevra de nous Dimanche des Lettres de conſolation. Foible dédommagement pour un cœur qui perd ce qu'il aime! Ecris-moi, je te prie, auſſi-tôt ton arrivée; & apprends-moi, s'il ſe peut, le temps de ton mariage. Je ſouhaite que la vue du Baron te faſſe ſentir cette douce émotion, cette ſympathie de deux cœurs faits l'un pour l'autre.

Il faut que j'abrege ma Lettre, car mon mari vient de me le demander avec tant de grace & d'inſtance, que je ne me ſens pas la force de le refuſer. La derniere fois

que je t'ai écrit, il eſt revenu avant que j'euſſe cacheté ma Lettre : il avoit ſi peur qu'il me revînt quelque choſe à te dire, qu'il la prit, & la cacheta lui-même bien vîte. Cela me fit rire. Six heures vinrent à ſonner ; je lui dis en plaiſantant : Vois donc, mon cher ami, comme l'heure de la poſte s'accorde avec toi pour me hâter. Oh ! dit-il ſi ce n'avoit été mon fou de neveu, je n'aurois pas attendu ſi tard pour venir te tourmenter. Il me dit que ſon neveu étoit amoureux de moi ; qu'il avoit été furieux de ce que mon couſin avoit été de notre voyage ; qu'il avoit pleuré comme un enfant après mon départ ; qu'il n'avoit preſque pas mangé pendant mon abſence, qu'il étoit extrêmement maigri ; & enfin qu'il avoit dit à ſa mere qu'il m'adoroit, & que le bonheur de ſon oncle empoiſonneroit ſes jours, ſi, quand le temps de le marier ſera venu, elle ne lui trouve pas une femme de la beauté & du mérite de ſa tante. On avoit raconté tout cela à mon mari pendant que j'écrivois. Nous allâmes dans le jardin où étoit la compagnie. M. de la Tour, qui ſe doutoit bien que ſon oncle m'avoit tout raconté, me regardoit d'un air timide. Je lui dis que j'avois appris qu'il faiſoit l'enfant. Il laiſſa couler quelques larmes ; & mon mari lui dit : Va, va, Marquis, ne te chagrine pas, & aime ma femme, je te le permets, car tu n'es encore qu'un morveux, je ne te crains pas. Un morveux, mon oncle, un morveux, s'écria

le jeune homme! Oh!.... Puis il ſe tut, & jetta ſur moi un regard qui me déplut. Je lui dis: Allez, Monſieur, ſi vous n'êtes pas un morveux, vous êtes un fou. Et voulant attaquer auſſi mon couſin, j'ajoutai: Je ne ſuis ſenſible qu'à l'amour de mon mari, il a mon cœur, j'ai le ſien, cela me ſuffit: ainſi ceux qui s'aviſeront d'avoir pour moi des ſentimens que mon honneur & mon devoir ne me permettront pas de partager, feront une folie qui pourra bien ne m'inſpirer pour eux que de la pitié & des dédains. Mon mari jetta ſur moi un regard de complaiſance, & me dit: Ne te fâche pas, ma chere Comteſſe, rien ne me flatte d'avantage que de voir approuver mon choix par quelque trait de jalouſie. Et ſe tournant vers ſon neveu, il lui dit d'un air amical, qu'il lui ſouhaitoit une compagne qui pût faire un jour ſa félicité comme je faiſois la ſienne. Je ne puis t'exprimer, ma chere amie, la joie que me cauſa ce peu de paroles. Oh! un mari comme cela mérite des égards: il ſouhaite que j'abrege ma Lettre; il faut le ſatisfaire. Adieu, ma chere, ma charmante, mon intime, ma tendre amie; je te ſouhaite un bon voyage, une bonne ſanté, beaucoup de joie & de plaiſir, & promptement un mari. Pour la derniere fois embraſſe bien pour moi & ma tante & la tienne, & toutes les Religieuſes.

LETTRE XXV.

Du 10 Octobre 1686.

AH! ma chere amie, ma belle Baronne, quoi? si promptement!..... J'arrive de Paris, je trouve une Lettre, je romps le cachet, j'ouvre, & je lis que tu es *mariée*; que tu as *un époux tendre, affectionné, aimable;* qu'il fait ton *bonheur*, & que tu *espere faire le sien.* Seroit-il possible que cela fût autrement, toi qui est si aimable & si digne d'être aimée? Mon mari partage mon transport, & prend la plume pour vous témoigner la joie qu'il a de votre union, & pour vous féliciter sur votre bonheur mutuel. Pour moi je ne saurois te décrire tout ce qui se passe dans mon cœur pour toi: ton contentement ajoute au mien une joie si pleine & si douce, que mon ame se trouve comme inondée dans sa félicité.

Nous sommes restés à Paris quatre jours de plus que nous ne comptions. Mon Dieu, que d'achats l'on a fait pour moi! Qu'on est fou à Paris d'avoir besoin de tant de choses! Je n'ai paru chez aucun Marchand afin de garder l'*incognito*; mon mari a fait venir à l'hôtel de mon oncle, où nous étions encore logés, toutes sortes de marchandises & en grande quantité pour me donner le choix. Ce qui a donné lieu à toutes ces précautions, c'est que le Dimanche, jour de

S. Michel, mon mari à ma priere eut la complaiſance de me mener à la Meſſe à S. Paul. A mon premier voyage je n'avois été qu'à un petit Couvent de Filles dans le voiſinage. A S. Paul donc, pendant la Meſſe, je vis quelques mouvemens; & quand nous ſortîmes j'en vis davantage. Je demandai à mon mari, à ſa ſœur & à ma tante avec qui j'étois, pourquoi cet amas de monde. Ils ne voulurent me répondre ni les uns ni les autres, ils me regardoient, & ſourioient. Pour moi je ne me doutois de rien; mais à la fin je devinai : comme je montois en carroſſe, une femme, demi-Dame, dit tout haut : *oh ! jamais, non jamais on ne peut voir une plus belle créature.* Dans le moment pluſieurs voix répéterent la même choſe. Je rougis; & regardant mon mari qui ſourioit, je lui dis : eſt-ce que c'eſt moi qui attire tout ce monde ? Oui, ma belle Comteſſe, me dit-il en me ſerrant la main, c'eſt toi, & j'en ſuis bien flatté & bien glorieux.

Ce cher ami ſe réjouit d'avance *du triomphe de ma beauté* à Paris & à la Cour lorſque j'y paroîtrai. C'eſt ainſi qu'il parle. Ce ſeroit une jolie comédie ſi tu y paroiſſois avec moi; car tu ſais, ma chere, combien tout le monde a toujours été embarraſſé pour décider laquelle de nous deux l'emportoit ſur l'autre. Mais hélas ! c'eſt un plaiſir que je n'oſe eſpérer de long-temps : ton pere eſt ſi engoué de ſa Province, de ſon château ! Tu es ſi attachée à ton pere ! Ton

mari

mari est si complaisant !...... Je n'ai pas la force d'achever, je soupire...... Encore te voilà, je ne puis plus dire à trente lieues, mais à cent. Oh ! ma chere Baronne, cette pensée est assommante ! Je ne pourrai plus d'un jour à l'autre te donner de mes nouvelles ; & je n'oserai peut-être pas de si loin t'écrire, *mon mari par-ci, mon mari par-là*, & mille petites fadaises que je me plairois tant à te raconter ; il me faudra renfermer au-dedans de moi des choses qui souvent m'étoufferont pour te les taire. A propos, c'est tout de bon que mon mari veut avoir avec M. de Neufpont un commerce comme le nôtre : *je vais donc avoir un confident*, m'a-t-il dit malicieusement en prenant la plume, *& un confident discret, qui ne dira rien à sa femme, comme je ne dirai rien à la mienne* ? C'est que malgré ma tendresse & ma complaisance pour lui, je refuse absolument de lui montrer ce que nous écrivons. Il a ma confiance en tout, excepté pour nos Lettres. Songe à agir de même vis-à-vis de ton mari ; car je t'assure que si tu le prends pour ton confident, tu ne seras plus ma confidente.

Nous comptons rester à Nogent encore tout ce mois-ci. Le neveu de mon mari, qui avoit été de notre second voyage, n'est pas revenu avec nous. La veille de notre départ de Paris, son grand-papa & sa grand'-maman, avec qui il demeure, l'ont emmené à une de leurs Terres, où ils vont passer six semaines ou deux mois. Tu ne saurois

croire combien ce jeune fou a marqué de chagrin de me quitter.

Paris est le centre des nouvelles, ou plutot, est le centre de tout. Pendant le petit séjour que nous y avons fait, on a beaucoup parlé de Saint-Cyr & de la prise de Bude. Toute la Cour est à Fontainebleau. Madame de Maintenon est partie avec le Roi dans le carrosse de Sa Majesté. Sa faveur éclate plus que jamais. J'ai reçu une Lettre de ma bonne tante, qui me marque que vous vous êtes écrit plusieurs fois depuis votre séparation.

LETTRE XXVI.

Du 27 Octobre 1686.

JEUDI, ma chere amie, j'ai reçu ta Lettre où ta peur est si bien peinte, que je n'ai pu m'empêcher de rire. Mais va, ne crains rien; tu sais bien que je suis une babillarde, & que je ne pourrois jamais me taire vis-à-vis de toi : tu sauras tout, oui tout; ne fût-ce que pour tenir parole à mon mari. Je t'ai marqué que je l'ai menacé de n'avoir rien de caché pour toi. Il m'a fait la même menace, d'écrire à ton mari, & de ne m'en rien communiquer. Le coquin! tout en plaisantant il me tiendra parole. Tant mieux, je n'en serai que plus constante à lui tenir la mienne. Il me disoit l'autre jour que toutes les

fois qu'il écriroit à M. de Neufpont, je pourrois mettre pour toi un billet dans sa Lettre. Je lui ai dit que je le ferai volontiers, lorsque je n'aurai point de confidences à te faire. Il a souri, & moi aussi. J'ai reçu une Lettre il y a huit jours de M. de la Tour : après l'avoir lue, je la lui ai mise en main, en lui disant : tiens, voilà une Lettre de ton neveu, lis ; car je n'ai rien de caché pour toi vis-à-vis de lui. Il m'a pris la main, & en me la serrant bien fort, il m'a dit : tu devrois bien, ma chere Comtesse, n'avoir aussi rien de caché pour moi dans tes confidences à ton amie. Puis il m'a ajouté que ma tante de Beauport lui avoit remis toutes les copies de ces Lettres que je t'ai écrites avant mon mariage ; & qu'il trouvoit un plaisir infini à les lire & relire : rien n'est si joli, me disoit-il, que cette ouverture de cœur, cette confiance, cette naïveté qui y regne d'un bout à l'autre. Mais, mon cher ami, lui ai-je dit, crois-tu qu'elles eussent été si naïves, si j'avois pensé que tu eusse dû les voir ? Vraiment, a-t-il repliqué, voilà comme sont les femmes, naïves ou dissimulées, selon qu'il leur plaît.

J'ai communiqué à M. de Saint-François l'endroit de ta Lettre, où tu m'apprends la bonne œuvre que tu as faite à l'occasion de ton mariage. Pendant qu'il lisoit, j'ai vu naître sur son visage la joie d'une ame charitable. Après avoir lu, il m'a dit : l'exemple, Madame, est une belle chose, vous avez part à ce bien-là, vous l'avez

excité. Oui, Monsieur, lui ai-je dit, mais vous en êtes la source Il approuve beaucoup ton aumône, & dit que tous les Seigneurs & Dames qui se marient, devroient ainsi payer la taille de leurs pauvres vassaux.

Nous partons dans huit jours pour Paris, qui enfin va redevenir mon séjour. C'est là, Place Royale, où dorénavant tu voudras bien m'adresser tes Lettres. Je t'écrirai aussi-tôt mon arrivée.

LETTRE XXVII.

Du 20 Novembre 1686.

IL ne m'a pas été possible, ma belle Baronne, de t'écrire plutôt; mon mari m'a ôté la plume des mains, en m'assurant qu'il alloit faire une Lettre à M. de Neufpont qui suffiroit pour nous deux. J'avois un peu de rhume; il disoit que cela venoit d'échauffaison, & qu'il ne vouloit pas que je m'échauffasse davantage. Sa tendre inquiétude avoit pour moi tant de charmes, que je me suis rendue sans résistance. Mon indisposition n'a duré que peu de jours. Le billet que tu as mis pour moi dans la Lettre de M. de Neufpont à mon mari, a achevé de me guérir; tout ce que tu m'y dis a été pour mon rhume un pectoral, qui, en passant à mon cœur, a rencontré ma poitrine, & lui a communiqué une influence salutaire;

O! ma chere amie, que nos ſentimens ſont vifs ! que notre mutuelle affection a de force ! Je vois avec délectation que tu ſens, comme moi, que la tranquille amitié peut habiter dans un cœur avec l'amour, tout impétueux qu'il eſt.

La Cour n'a pas reſté long-temps à Fontainebleau ; la petite vérole de la Ducheſſe de Bourbon en a fait hâter le retour. On dit que le Roi ne parle plus de ſon mal, qu'il ſe promene tous les jours, & qu'il paroît gai & tranquille. Je ſerai préſentée dans peu de jours à Sa Majeſté, & aux Princes & aux Princeſſes. C'eſt un moment que je redoute. On travaille à force à mon habillement de Cour. Mercredi le Nonce Ranuzzi a reçu en cérémonie le bonnet de Cardinal des mains du Roi, qui enſuite l'a fait manger avec lui, & a bu à ſa ſanté, après avoir bu à celle du Pape. Je n'ai fait encore aucune viſite, parce que mon mari ne veut pas que j'en faſſe avant d'avoir été préſentée en Cour. M. de Dangeau, ami de mon mari, eſt venu nous voir hier : il nous a dit que Madame de Maintenon a eu à Fontainebleau un appartement de plein-pied à celui du Roi ; que Sa Majeſté a été chez elle plus ſouvent que chez Madame de Monteſpan ; & que le Roi a fait dire à celle-ci, par Madame de Maintenon même, qu'il ne vouloit plus avoir de commerce avec elle. Pendant que M. de Dangeau parloit, mon mari ſavouroit ſes regards, qui étoient fixés ſur moi ; & il lui dit, quand il eut ceſſé:

de parler : eh bien, mon ami, que dis-tu de ma femme ? Rien, répondit M. de Dangeau, car les charmes de Madame ſont au-deſſus de tout expreſſion ; mais tout ce que j'admire le plus, c'eſt qu'il ne paroît pas que Madame ſe doute ſeulement qu'elle eſt belle. Cela me mit dans le cas de lui raconter que j'avois été élevée au Couvent avec deux amies, dont l'une m'égaloit au moins, & l'autre étoit d'une figure ordinaire ; & que pour nous inſpirer, à toi & à moi, du dédain pour nos attraits, ma tante l'Abbeſſe ne ceſſoit de nous faire remarquer dans Mademoiſelle des Moulins la vivacité de ſon eſprit, ſon ame bienfaiſante, ſon humeur égale, ſes manieres inſinuantes, ſa converſation animée, en un mot mille qualités qu'elle ſe plaiſoit à comparer avec notre beauté, pour nous en faire ſentir la frivolité ; & qu'elle nous ajoutoit : voyez-vous, Meſdemoiſelles, avec ces qualités, Mademoiſelle des Moulins ſe fera chérir dans les ſociétés ; & vous, ſi vous ne poſſédiez ces mêmes qualités, votre beauté ſeule vous feroit déteſter. M. de Dangeau, après avoir donné bien des louanges à ma bonne tante, me parla de mon amie, dont le nom l'avoit frappé ; il me dit qu'il la voyoit ſouvent, qu'elle étoit effectivement aimable, & que le Marquis de l'Ecluſe qu'elle avoit épouſé, étoit un de ſes meilleurs amis. Ah ! dis-je auſſi-tôt, je voudrois bien que mon mari en pût dire autant. Mon mari ſourit, & me dit qu'il avoit vu dans la co-

pie d'une de mes Lettres, quelle étoit ma crainte là-dessus ; mais qu'il ne seroit pas assez injuste pour me priver de voir mon amie ; que je serai maîtresse d'avoir avec elle autant de liaison que je voudrai ; que j'irai chez elle quand bon me semblera, & qu'il la verra au logis toujours avec plaisir ; mais que comme il ne se sentoit pas la force de vaincre sa répugnance à voir M. de l'Ecluse, il me prioit de le dispenser de m'accompagner dans les visites que je rendrai à mon amie. Je lui ai répondu que j'étois contente de sa condescendance, & que je ne la contraindrois là-dessus en aucune façon.

Ainsi, ma chere Baronne, j'aurai donc le plaisir de voir Madame de l'Ecluse tant que je voudrai ? Tu ne saurois croire combien je me réjouis de l'embrasser. Je ne puis plus te voir, te baiser, te lécher, te manger ! Je ne puis plus te parler de vive voix, te dire combien tu m'es chere : ce sera donc pour moi un dédommagement de pouvoir avec ma seconde amie m'entretenir de ma premiere ? Oh ! que nous nous dirons de choses de toi ! car elle t'aime presque autant que je t'aime ; & elle a l'esprit si juste, & le cœur si bon, qu'elle trouvera de la satisfaction à parler de ton mérite, & de toutes ces rares qualités que la nature & la Providence t'ont départies si libéralement.

Ta Lettre m'a été remise chez mon oncle où nous logeons encore, parce que mon mari ne veut pas je que voie notre Hôtel qu'il ne soit, dit-il, tout à fait digne de me re-

cevoir. Ce qui ne tardera pas, car demain mon mari y donne un grand souper, & m'y conduit en triomphe.

LETTRE XXVIII.

Du 18 Novembre 1686.

JE commence cette Lettre, ma chere amie, par une triste nouvelle. Nous arrivons de Versailles. Tout y étoit en alarmes ce matin : on ne s'attendoit à rien ; & tout d'un coup tout a retenti de lamentations sur le mal du Roi, dont on venoit de faire la douloureuse opération. Peu de gens en étoient prévenus. Madame de Maintenon étoit du secret ; Monseigneur n'en étoit pas. Il étoit à la chasse. Après l'opération, le Roi, plein de présence d'esprit, l'a fait avertir. Il est revenu à toute bride, & les yeux tout en larmes, il s'est jetté aux pieds du lit du Roi le cœur saisi, sans avoir la force de lui dire une parole. Le Roi lui a dit avec amitié que tout alloit bien, & qu'avec l'aide de Dieu il espéroit s'en tirer. On nous a dit que Madame de Montespan s'est présentée pour entrer chez le Roi, & qu'on lui a refusé la porte, tandis que Madame de Maintenon étoit au chevet du lit du Roi.

En arrivant à Paris nous avons vu la frayeur & la pitié peintes sur tous les visages : les rues étoient pleines de monde qui ne parloit que du Roi, & les Eglises étoient remplies

remplies de gens qui prioient Dieu pour sa guérison : les moindres du peuple quittent leur travail pour courir aux pieds des Autels ; il semble que chacun sent le mal de son Roi, & voudroit le porter. Pour moi, je fais bien sincérement des vœux au ciel pour lui. Je l'ai vu ; je lui ai été présentée Jeudi ; il ne paroissoit pas qu'il souffrît. Ah ! ma chere, c'est un héros en tout genre. Qu'il est aimable ! qu'il imprime d'amour & de respect ! qu'il est digne de sa couronne ! On ne peut le voir sans l'admirer. Il m'a fait un accueil bien flatteur ; & l'on m'a rapporté que lui & Monseigneur s'étoient dit qu'ils n'avoient jamais vu de femme si accomplie que moi. Madame la Dauphine m'a reçue avec bonté, & paroissoit me contempler avec étonnement. Les jours suivans Madame de la Tour & Madame de Montcroix nous ont fait faire une infinité de visites : je suis excédée de fatigue. Demain nous nous reposerons ; & après-demain nous commencerons nos visites de Paris. Il y aura tout juste trois mois que nous serons mariés. Déja trois mois ! Il ne me semble pas qu'il y ait trois jours.

J'ai vu & j'habite enfin cet Hôtel chéri où j'ai reçu la naissance, & où mes pere & mere m'ont prodigué leurs soins & leur tendresse. Il est magnifique tant en dedans qu'en dehors : tout y respire la propreté, l'aisance, la gaieté, le goût, l'opulence. Le jour de la Saint Martin mon mari m'y amena à sept heures du soir. Il avoit exigé

que je fuſſe dans une grande parure. J'étois dans mon carroſſe, qui eſt très-brillant, avec ma tante, mon couſin & lui. Mon grand-papa, ma grand'maman, mon oncle & ma belle-ſœur étoient à l'Hôtel pour recevoir les amis que mon mari avoit invités à ſouper. En entrant dans la Place Royale, je vis briller la façade de notre Hôtel qui étoit illuminée, & j'apperçus un concours de monde qui attendoit. A mon arrivée tout ce monde s'empreſſa pour me voir; on battit des mains en diſant : *oh ! la belle mariée* ! & j'eus la ſatisfaction de voir ſur le viſage de mon mari une joie inexprimable.

Mon grand-papa & ma grand'maman s'en ſont retournés à Nogent le jour de notre départ pour Verſailles. Que leurs adieux ont été tendres & triſtes ! Je briſe là-deſſus : j'ai eu de leurs nouvelles ; ils ſe portent bien. Madame de la Tour ne nous a pas encore quittés. La tante de mon mari a fort le don de me déplaire : elle eſt cauſe que j'ai la Cour en horreur. Je te parlerai du caractere de cette femme quelque jour.

LETTRE XXIX.

Du 6 Décembre 1686.

TA Lettre, ma belle Baronne, a pour moi mille charmes; & malgré ce que tu me dis, il faut que je renonce à te faire de longues Lettres, & à t'écrire si souvent; car mon mari pétille d'impatience lorsqu'il me voit la plume à la main; & la moindre indisposition qui m'arrive est toujours attribuée à mon écriture. J'ai eu un grand mal de gorge après ma derniere. Mon mari en étoit comme un fou, il craignoit que cela ne retardât nos visites; mais graces à ses bons soins, je fus quitte de mon mal dès le lendemain, & nous commençâmes nos visites le 20 Novembre, comme il avoit été résolu. Elles sont faites. Madame de la Tour nous a accompagnés les premiers jours chez des amis communs. Le 24 elle est rentrée à son Couvent après trois mois & demi d'absence. Je crois t'avoir déja marqué que l'Abbesse étoit tante de son mari, & qu'elle a là une maison montée, son carrosse, & un nombre de domestiques, tant en dedans qu'en dehors.

On a fait au Roi une seconde opération plus douloureuse que la premiere, & il l'a supportée avec une fermeté & une patience héroïque. Mon mari est allé à Versailles à cette occasion pour faire son compliment

de condoléance à Monſeigneur. Il y va de temps en temps à cauſe de la maladie du Roi : ce ſont des voyages de douze heures qui me paroiſſent douze jours. Tu dois cette Lettre à ſon abſence.

M. le Tourneux, Auteur du *Carême Chrétien* que nous liſions au Couvent, eſt mort ſubitement à Paris il y a huit jours. Il étoit retiré à ſon Prieuré de Villiers ; & il étoit venu pour parler à notre Archevêque de la ſuite de cet Ouvrage. Dès le ſoir de ſon arrivée il avoit vu le Prélat. Le lendemain le domeſtique d'un de ſes amis étant venu lui parler à ſon lever, il le trouva qui s'habilloit ; & dans le moment même, en ſe chauſſant, il tomba mort. C'étoit un homme pieux & ſavant, qui écrivoit & parloit avec beaucoup d'onction. Madame de la Tour me racontoit hier que ce bon Eccléſiaſtique prêcha, il y a quatre ans, le Carême à S. Benoît, qui eſt une Paroiſſe de Paris. Tout le monde vouloit l'entendre : l'Auditoire étoit ſi plein qu'on y étouffoit. Le Roi ayant entendu parler de cette affluence, demanda un jour à M. Deſpréaux, quel étoit un Prédicateur nommé le Tourneux. *Sire*, répondit le Poëte, *Votre Majeſté ſait que l'on court toujours à la nouveauté : c'eſt un Prédicateur qui prêche l'Evangile.* Le Roi le preſſa de dire ſérieuſement ce qu'il en penſoit. M. Deſpréaux reprit : *Sire, quand M. le Tourneux monte en chaire, il fait ſi peur par ſa laideur que l'on voudroit l'en voir deſcendre ; mais dès qu'il a commencé à par-*

ler, on craint de l'en voir ſortir. Madame de la Tour qui a connu M. le Tourneux, dit qu'effectivement il étoit laid ; mais que ſa laideur n'avoit rien de déſagréable.

Je n'ai point encore vu Madame de l'Ecluſe. Mon mari m'a repréſenté que je devois attendre la nouvelle année pour l'aller voir amicalement ; il dit que ne lui ayant point écrit lors de mon mariage, il ſeroit ridicule de lui faire une viſite de mariage. Comment aurois-je pu lui faire part d'une choſe que j'ignorois ? Tu ſais, ma chere, avec quelle bizarrerie mon mariage s'eſt fait. J'ai reçu des nouvelles de ma bonne tante l'Abbeſſe, qui me marque que tu lui as écrit depuis peu, & qu'elle t'a fait réponſe. Elle deſire que je lui parle de Madame de l'Ecluſe. Je lui écrirai demain les réflexions de mon mari à ſon ſujet, & combien mon cœur ſouffre de ce retard.

LETTRE XXX.

Du 15 Janvier 1687.

TREVE de compliments, ma charmante amie : nos ſouhaits de la nouvelle année ne ſont-ils pas ceux de tous les jours & de tous les inſtans ? Que nous ſerviroit donc l'énumération de nos ſentimens mutuels ? Laiſſons au vulgaire ces coutumes néceſſaires pour remonter leur amitié machine ; la nôtre étant d'un tout autre ordre, elle n'a be-

ſoin d'aucun reſſort pour la faire mouvoir.

J'ai fait enfin une viſite à Madame de l'Ecluſe notre amie commune. Mon mari n'ayant pu prendre ſur lui de m'accompagner, il a prié mon couſin de le remplacer. Je n'ai pas voulu le contraindre, quoique c'eût été pour moi une ſatisfaction de le préſenter à mon amie. Madame de l'Ecluſe en me voyant accourut à moi les bras ouverts, & en s'écriant : ah ! c'eſt ma chere amie : tu es mariée ſans doute, & c'eſt là ton mari ? Je me ſuis donc vue dans le cas de lui dire tout de ſuïte qui eſt mon mari, & la raiſon qui m'empêchoit de lui amener. Quoi ! dit-elle en entendant le nom de mon mari, c'eſt toi qui eſt la Comteſſe de la Riviere ? Oh ! que j'ai déja entendu parler de toi ! Tu charme tout le monde ; je n'en ſuis pas ſurpriſe ; ta beauté a tant d'éclat que j'en avois du preſſentiment : j'ai même dit un jour à mon mari, qu'à l'éloge que l'on faiſoit de Madame de la Riviere, j'étois tentée de croire que l'on parloit d'une amie que j'avois au Couvent, & qui étoit niece de l'Abbeſſe. Je répondis que j'étois fort indifférente aux complimens que m'attiroit ma figure, & qu'elle méritoit infiniment plus que moi par les qualités ſupérieures de ſon ame. Oh ! reprit-elle, tu ne me cede en rien de ce côté-là. En même temps elle ſe leva, & tira un cordon de ſonnette. Elle dit au laquais qui ſe préſenta d'aller dire à ſon mari qu'il vienne à ce moment. Il eſt dans ſon cabinet, me dit-elle,

avec ſon Intendant ; je veux qu'il quitte tout pour toi, tu le mérite bien. Dès qu'il parut : tiens, mon ami, lui dit-elle avec joie, voilà Madame de la Riviere, mon intime amie ; mon preſſentiment n'étoit-il pas juſte ? Je m'en réjouis fort, dit M. de l'Ecluſe en me ſaluant. Puis fixant mon couſin, il dit en s'inclinant : Monſieur n'eſt pas votre mari, Madame ? Je n'ai pas ce bonheur, dit mon couſin. Cela me mit ſur les voies de parler au Marquis de mon mari, & de ſa façon de penſer ſur ſon compte. Il prit la choſe aſſez bien, en diſant qu'il concevoit que mon mari avoit quelque raiſon de lui en vouloir : que cependant il voudroit que la faute qu'il avoit faite envers la ſœur, ne lui attirât pas la haine du frere, pour qui il avoit une véritable eſtime ; que s'il avoit contribué à faire rompre le mariage de ſon frere avec la ſœur de mon mari, ce n'étoit que parce ſon frere étant d'une humeur douce, & même timide, & ma belle-ſœur haute & impérieuſe, il avoit craint que leur union ne les rendît malheureux tous deux : mais, Meſdames, ajouta-t-il, voue êtes bonnes amies, vous voilà réunies ; j'eſpere que par votre moyen vos maris lieront auſſi enſemble une amitié des plus étroites. Je lui dis là-deſſus que je n'avois pas beaucoup d'eſpérance, & que je me ſentois une ſi grande répugnance à contraindre mon mari dans la moindre choſe, que malgré le grand deſir que j'avois de les voir amis, je ne m'emploierois en au-

cune façon pour les réconcilier. Il loua beaucoup ma disposition. Je lui parlai de la vie retirée & sérieuse de ma belle-sœur, qui n'ayant jamais pu aimer son mari, à cause de sa premiere inclination, avoit pris le parti de n'en point épouser d'autre. Il en fut ému, & dit qu'il avoit donc eu grand tort d'empêcher un mariage qui n'auroit pu être qu'heureux, puisque son frere étoit aimé de la sorte. Je lui ajoutai souvent que la raison qui obligeoit mon mari à ne le point voir, étoit probablement la crainte qu'il ne se rencontrât quelquefois au logis avec Madame de la Tour, qui pour lors en voudroit beaucoup à son frere de manquer d'égards pour elle. M. de la Riviere a raison, reprit le Marquis, je ne mérite pas de mettre le pied dans votre maison. Nous y perdons plus que vous, Monsieur, ai-je repliqué; & je suis très-persuadée que ce n'est que par égard pour sa sœur, que mon mari se prive de vous voir; car lorsqu'il m'apprit votre mariage avec mon amie, il me parla de vous d'une maniere très-avantageuse, & comme ayant pour vous une sincere estime. Eh bien, dit Madame de l'Ecluse, ce seront deux hommes qui s'estimeront sans se voir; mais pour nous, nous nous estimerons & nous nous verrons sans inconvénient. Je lui parlai alors de toi, de ton mari, de ton séjour en Province, de ta belle solitude, de ton vaste & superbe château, de l'amour respectueux qu'ont pour toi tes vassaux & tes voisins, de la tendre affection de ton pere, & enfin de l'extrême

attachement & de l'admiration de ton mari pour ta perſonne. Elle eſt enchantée de ton bonheur, & elle t'embraſſe un million de fois. C'eſt Samedi que je lui ai fait ma viſite ; je l'attends de jour en jour. Son mari a pris beaucoup d'intérêt à notre converſation ſur toi. Il eſt homme d'eſprit & de bon ſens, & a fort bonne mine. Leur hôtel eſt au fauxbourg Saint-Honoré, par conſéquent bien loin du nôtre : il n'y a que nos chevaux qui en pâtiront, car nous ne nous en verrons pas moins ſouvent mon amie & moi : nous nous ſommes déja promis de ne pas laiſſer paſſer de ſemaine ſans nous avoir vues l'une chez l'autre pluſieurs fois.

Mon mari eſt allé faire des viſites ; probablement il ne rentrera que pour ſouper. Excepté pour Madame de l'Ecluſe, je ne ſuis au logis pour perſonne ; & je vais profiter de ma liberté pour t'ouvrir mon ame ſur Madame de Montcroix, tante de mon mari. C'eſt une femme de plus de cinquante ans, qui n'oſant plus coquetter pour elle, voudroit coquetter pour moi : mais graces à Dieu & à ma bonne éducation elle y perdra ſes peines. Il y a un Prince à la Cour que je ne te nommerai point ; paſſe-moi cette réſerve ; c'eſt la ſeule que j'aurai avec toi : ce Prince me témoigne de l'amour ; mais il le fait avec tant de circonſpection & de reſpect, que je ne puis m'en effaroucher : & un jour Madame de Montcroix eut l'effronterie de me dire qu'il y a de la gloire pour moi d'être aimée d'un tel Prince, &

que je passerai pour une petite revêche de Couvent si je refuse d'y répondre. Cette parole me mit en fureur ; je lui dis que si elle pensoit comme elle parloit, elle étoit un monstre ; & que si elle revenoit à la charge pour m'inspirer de si monstrueux sentimens, je la fuirois comme un serpent. Mon mari qui étoit dans une piece d'à côté avec M. de Montcroix, m'entendant parler avec feu, accourut. Je lui dis de quoi il étoit question. Sa tante eut l'audace de me donner un démenti, en donnant une autre tournure à ses paroles ; mais son mari, qui est honnête homme, & qui la connoît, a pris mon parti, en lui disant en face qu'elle étoit fort capable de me donner de mauvais conseils, & moi incapable de dire une chose pour une autre ; & mon mari, sans paroître y toucher, lui fit entendre qu'il la connoissoit assez & moi aussi pour savoir à quoi s'en tenir. Mais c'est une femme terrible, qui n'osant plus me donner ouvertement de mauvais conseils, m'attire à la Cour tant qu'elle peut, & m'y donne en spectacle, principalement à ce Prince : elle le fait avertir lorsque je suis chez elle, & il y vient *incognito* passer des heures entieres auprès de moi : mais il est toujours si sage & si réservé, que je n'ai point à me plaindre de lui. D'ailleurs mon mari est toujours présent, & il est le premier à me dire que le Prince m'aime, m'admire, & qu'il en est tout glorieux. Cependant malgré ses discours je crois voir en lui une

petite diſpoſition à jalouſie. Cela me divertit; car enfin s'il eſt jaloux, c'eſt qu'il m'aime. Je ne doute point de ſon amour; mais j'en aime les preuves. Sa jalouſie eſt divertiſſante, car il la cache tant qu'il peut, & c'eſt en la cachant qu'il me la montre, & ſans s'en douter. Je ferai pourtant tout ce que je pourrai pour aller moins ſouvent à Verſailles. Voilà déja huit fois que j'y vais pour complaire à mon mari, qui n'oſe refuſer ſa vilaine tante, quoiqu'il ne l'aime guere. Je n'aime point la Cour; on y eſt trop galant pour moi & trop diſſimulé : j'aime la franchiſe & l'ordre juſque dans les moindres mouvemens du cœur; ce ſont les ſentimens que ma tante m'a inſpirés, tu le ſais.

J'ai reçu des étrennes de toutes parts & de toutes les eſpeces, dont la quantité m'importune. Ne voudras-tu pas bien, ma chere Baronne, accepter quelques-uns de ces bijoux qui m'embarraſſent? Je t'en envoie par le Meſſager ordinaire : reçois-les pour me faire plaiſir; & ſur-tout fais bien attention que quand on oblige quelqu'un, on ne lui doit point de remercimens.

LETTRE XXXI.

Du 31 Janvier 1687.

QUE les femmes ſont curieuſes ! Toi, ma chere amie, qui es ſi ſupérieure à toutes les femmes, je ne te le pardonne pas de leur reſſembler de ce côté-là. Malgré ce que tu me dis, je ne te nommerai pas le Prince ; mais je ne te défends pas de le deviner. Mon mari paroît tout de bon jaloux ſur lui, & toujours en ſecret. Il me diſoit l'autre jour, parlant de lui : Il t'adore je le vois bien ; mais avec une femme comme toi, je n'ai pas la folie de me mettre des chimeres dans la tête ; au contraire, je ſuis très-flatté du goût du Prince, cela honore mon choix & conſtate mon bonheur. Et tout en diſant cela ſon cœur étoit ſerré. Sa jalouſie me divertit, mais ſa diſſimulation m'impatiente. Avant-hier j'en diſois deux mots à M. des Foſſés. Il le plaint beaucoup : ſi vous ſaviez, Madame, me diſoit-il, ce que c'eſt que la jalouſie, vous trembleriez de voir M. le Comte atteint de cette maladie ; rien de ſi affreux, de ſi cruel ; c'eſt un fantôme qui groſſit tous les maux dans l'imagination ; c'eſt le ſupplice de l'eſprit & du cœur ; aucune expreſſion ne peut rendre les ſouffrances d'un jaloux, & ſur-tout d'un jaloux qui craint de le paroître. Eh ! Monſieur, lui dis-je, vous m'effrayez vrai-

ment avec cette peinture. Ne vous effrayez point, Madame, reprit-il ; mais tâchez de guérir votre mari ; vous l'aimez ; il vous aime, vous chérit, vous estime ; je suis persuadé qu'il sent l'injustice qu'il vous fait, & que c'est de cette réflexion que vient sa honte ; ainsi supportez ses foiblesses ; ne lui faites aucun reproche ; ne le raillez point ; témoignez-lui toujours votre attachement ; redoublez même de démonstrations de tendresse à proportion de ses ombrages. Cependant, Madame, ajouta-t-il, je vous conseille de ne vous point trop occuper de sa jalousie, de peur qu'elle ne vous ôte la présence d'esprit dont vous avez besoin dans toute votre conduite ; car je pense que le Prince cherche moins à vous ravir votre cœur qu'à vous admirer ; & vous ne devez pas brusquer ce Prince pour les terreurs paniques de M. le Comte. Voilà comme parle ce bon M. des Fossés ; & c'est un avantage pour moi que d'avoir ses conseils.

Il y a quinze jours, comme ma Lettre venoit de partir, Madame de l'Ecluse arriva. Je lui dis que je venois de t'écrire. Elle fut fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour pouvoir te mettre deux mots d'amitié dans ma Lettre. Mon mari rentra le moment d'après. Il est extrêmement satisfait de ma liaison avec elle. Voilà déja trois fois qu'elle vient me voir. J'ai été chez elle deux fois. Hier elle a dîné avec nous. Elle m'a dit qu'elle t'écriroit ces jours-ci, & que

de temps en temps elle vouloit te donner des marques de ſon ſouvenir, afin qu'à ton tour tu ne l'oublie pas. Elle eſt enchantée de notre hôtel, ſur-tout du jardin qui eſt grand & beau, elle ſe promet de venir ſouvent y reſpirer le frais dans l'été. Leur hôtel eſt fort beau & fort gai, parce qu'il eſt entouré de jardins; mais ils n'ont qu'un petit parterre, grand au plus comme leur ſallon. Au deſſert elle m'a demandé ſi j'étois groſſe. Mon mari s'eſt hâté de lui répondre que je l'étois d'environ deux mois & demi. Enſuite il a été queſtion de toi. Je lui ai dit que tu l'étois de ſix ſemaines. Elle nous a dit qu'elle ne l'étoit pas, elle; que ſon mari étoit fou d'enfans; qu'il en deſiroit; qu'il ſouffroit de ce qu'il ne lui en venoit pas; & que c'étoit la ſeule choſe qui manquoit à leur ſatisfaction.

Le Roi eſt venu hier à Paris faire ſes actions de graces à Notre-Dame de ſa guériſon. La Ville lui a donné un ſuperbe repas; tous les plats étoient couronnés de fleurs malgré la ſaiſon. Le ſoir il s'en eſt retourné aux illuminations & aux acclamations, & a paſſé par la place des Victoires, qui étoit extraordinairement brillante.

Il faut que je me hâte de finir ma Lettre, car mon mari eſt toujours mécontent lorſqu'il me voit la plume à la main. D'ailleurs je le trouve moins gai que de coutume: les jaloux ſe mettent du ſombre dans la tête. Il m'a menée ce mois-ci faire une viſite à MADEMOISELLE. Je ne l'avois pas en-

core vue, parce qu'elle étoit incommodée le jour qu'il me mena chez elle après mon mariage. Elle eſt déja bien vieille ; mais elle eſt fort affable. M. de Lauzun, ſon mari ſecret, ne répond guere bien à l'honneur qu'elle lui a fait de l'épouſer. Je t'envoie les tragédies de Corneille par le carroſſe de Lyon, à l'adreſſe que tu m'as marquée.

LETTRE XXXII.

Du 28 Mars 1687.

J'AI reçu, ma charmante Baronne, tes Lettres, tes remercimens, tes extaſes, tes complimens, tes inquiétudes, tes impatiences, tes reproches. Si tu étois bien perſuadée du plaiſir que je trouve à m'entretenir avec toi, tu me plaindrois, & tu ne me dirois pas des injures, lorſque je ſuis quelque temps ſans le faire. D'ailleurs nous écrirons-nous ſimplement pour nous dire que nous nous aimons, que nous nous chériſſons, que nous nous deſirons, que nous nous portons bien ? Les Lettres de nos maris ſont nos reſſources pour nous dire ces ſortes de choſes par billets. A propos, c'eſt pourtant tout de bon qu'ils ont un commerce régulier. Quand je demande à mon mari de me communiquer ce qu'il écrit à M. de Neufpont : volontiers, me dit-il, lorſque tu me montreras ce que tu écris à Madame la Baronne. Je ne lui réponds rien, j'ap-

proche. Il ne fait pas ſemblant de s'en appercevoir, il continue. Quand il a tout écrit, & que j'ai tout lu, il ſe retourne, fait le ſurpris, met la main ſur l'écriture, ſourit, & me dit d'un air tout à fait plaiſant : oh ! tu ne verras rien. Moi, je me retire en riant, & en lui répondant ſur le même ton : oh ! je ne veux rien voir. Voilà déja trois fois que je lui joue le tour, & qu'il le ſouffre. M. de Neufpont te communique-t-il ce qu'il lui écrit ? Il le peut ſans conſéquence ; car il n'eſt queſtion dans ſes Epîtres que d'amitiés & de nouvelles. Ce n'eſt pas comme nous, dont les Lettres ſont de véritables confidences. Celle-ci même va en être une preuve : & à te dire vrai, ce n'eſt pas faute de matiere que je me ſuis tue depuis ſix ſemaines ; car il y a un mois que j'aurois pu te raconter ce que je vais t'écrire aujourd'hui. Mais ſi tu ſavois comme mon temps s'eſt paſſé ce carnaval, & comme il ſe paſſe encore tous les jours ! Ce n'eſt que fêtes, que plaiſirs, que parties de ſpectacles. Mon mari, malgré ſa jalouſie, m'introduit par-tout, même à la Cour : il eſt enchanté de l'accueil que je reçois de toutes parts ; il veut que je ſois de tout, & que je brille par-tout : avec cela il continue d'être jaloux. Eſt-ce s'accorder avec ſoi-même ? Mais il n'eſt toujours jaloux que ſur le Prince. Sa tante leve le maſque, elle me dit devant ſon neveu que le Prince m'aime, que ſon amour me fait honneur, & qu'il mérite du retour. Cette femme

femme n'eſt-elle pas un vrai démon ? C'eſt elle qui excite mon mari à faire pour ma parure mille dépenſes folles. Je vois bien que mon pauvre mari lui cede par complaiſance plus que par goût : il affecte un air content, & il ne l'eſt pas. Elle nous fait un doux accueil pour nous attirer à la Cour, que mon mari & moi nous ne pouvons ſouffrir. Nous avons été à Verſailles cinq fois dans les derniers quinze jours du carnaval; & elle a toujours ſi bien fait que le Prince m'a vue à chaque fois. Je n'ai pas à me plaindre de lui, il continue d'être très-réſervé; mais il cherche toujours à me voir, & ſes regards ſont perçans, & ils tuent mon mari; & moi j'ai du chagrin de voir ce cher ami dans le trouble, ſans avoir la force de lui parler du ſujet de ſa peine. Ah ! ma chere amie, que j'aurois beſoin de t'avoir auprès de moi pour te faire le détail de mes maux, & recevoir tes conſeils ! M. des Foſſés dit qu'il trouve ma poſition ſi délicate, qu'il n'oſe plus m'en donner. Juges-en par ce récit.

Le Dimanche gras Madame de Montcroix donna un bal. Deux jours avant elle écrivit à mon mari que ce bal étoit un cadeau qu'elle vouloit me faire; que je ſerois la Reine de ce bal; qu'il ne ſeroit compoſé que de cinquante ou ſoixante perſonnes au plus; que pour me faire plaiſir elle n'y admettroit aucun maſque; & qu'enfin elle le prioit de me mener à Verſailles dès la veille. Il n'y avoit que trois jours que nous en

étions revenus, & nous y retournâmes le Samedi après-midi. Mon mari fit emplir une valise de toutes sortes de parures pour moi. Le Dimanche le bal se donna. L'assemblée ne fut effectivement que de soixante personnes du choix de Madame de Montcroix. Parmi ces personnes il y avoit un Comte & une Comtesse, soi-disant de Province, qu'elle appelloit Monsieur & Madame du Canal, & qu'elle nous présenta comme ses amis. Le Comte me salua respectueusement sans m'embrasser ; il avoit bonne grace, & sentoit son homme de Cour ; c'en étoit un en effet. La Comtesse m'embrassa : elle avoit un air gauche que je prenois pour un air provincial ; & cette Dame étoit le Prince habillé en femme. Il étoit si bien déguisé que personne ne l'a reconnu. Il me fit tout d'un coup de grandes démonstrations d'amitié, voulant toujours être auprès de moi, & me prenoit souvent la main en me la serrant ; mais il ne poussa pas plus avant ses galanteries ; excepté le moment qu'il me fut présenté, il n'a pas mis sa joue sur la mienne : ce qu'il auroit pu faire sans trouver de résistance ; car depuis le commencement du bal jusqu'à quatre heures du matin, je l'ai pris pour une femme. A un moment même il auroit pu prendre quelques libertés, sous prétexte de me rendre un service : comme le sallon où l'on dansoit étoit fort échauffé par la quantité de lumieres, & le grand feu, une mouche vint à courir sur mon cou, puis sur ma gorge : je marquai

quelque effroi, craignant que ce ne fût une araignée, & je me présentois au Prince déguisé pour qu'il me débarrassât de l'insecte. Il évita d'y porter la main; il me dit en la chassant avec son éventail : ne vous effrayez pas, Madame, ce n'est qu'une mouche. Ne pouvant danser avec moi à cause de son habillement, il m'invita à danser avec son mari une contre-danse qui, me disoit il, n'étoit nullement fatiguante. J'avois refusé d'en danser à cause de ma grossesse. J'acceptai de danser celle-ci. Comme elle alloit commencer, le Prince vint dire à son prétendu mari: mon ami, je voudrois bien danser cette contre-danse avec Madame, cede-moi ta place, je ferai l'homme à merveille. Effectivement il fit l'homme si bien, que ce fut en la dansant que mon mari le reconnut. Les jaloux, ma chere amie, ont la vue perçante. Il remarqua dans les regards que le Prince lançoit sur moi, un feu qui dénotoit son sexe. Il le fixa, & ne douta plus que ce ne fût le Prince. Quand notre contre-danse fut finie, mon mari vint me dire à l'oreille que Madame du Canal étoit le Prince. Je tombai de mon haut. Un coup d'œil jetté sur la feinte Dame me confirma ce que me disoit mon mari. Il avoit été dit que l'on danseroit jusqu'à six heures du matin; il n'en étoit que quatre. Voulant me retirer, je feignis de la fatigue, un grand mal de tête, & une forte envie de dormir. Et alors je dis bon soir à Madame du Canal, & à quelques personnes qui étoient auprès de moi, & je pris le bras

de mon mari & le chemin de la porte. Le Prince nous suivit, & me témoigna hors du sallon la part qu'il prenoit à mon indisposition. Mon mari lui dit : Madame, vous êtes trop bonne, ce n'est qu'un mal de tête que sept ou huit heures de sommeil dissiperont. Et pour ne point faire soupçonner le Prince qu'il étoit découvert, mon mari me dit : embrasse Madame, & viens te mettre au lit. Le Prince m'embrassa sans affectation, comme une femme embrasse une femme, & il nous souhaita le bon soir. Lorsque nous fûmes à notre appartement, mon mari envoya son valet-de-chambre dire à Madame de Montcroix de n'être point en peine de nous, que nous étions allés nous coucher. Pendant que mes femmes me déshabilloient, je jettois de temps en temps un coup d'œil sur mon mari, & il me paroissoit rêveur. Quand nous fûmes seuls, il me parla du Prince en homme jaloux, en fixant ses regards sur moi pour découvrir mes sentimens : le Prince, me disoit-il, voudroit bien que tu l'aimasse. Le Prince est un sot, lui dis-je avec vivacité, s'il le desire & s'il le cherche ; mon cœur n'est point fait pour aimer deux hommes à la fois. En disant ces dernieres paroles, je me jettai à son cou. Il me serra tendrement, & je vis couler de ses yeux quelques larmes qu'il s'efforçoit de retenir. Je ne fis pas semblant de les voir. Il garda le silence quelques momens, parce qu'il avoit le cœur serré. Puis il reprit, toujours en me fixant : mais, ma chere amie, il est officieux ;

il t'a rendu le ſervice de chaſſer ta mouche. Ah ! oui, lui dis-je, & je lui ſais gré de l'avoir fait avec ſon éventail plutôt qu'avec ſa main. Bon ! dit-il, avec ſon éventail ? Je n'y avois pas pris garde, je le prenois pour une femme ; mais, ajouta-t-il, c'eſt un fin merle, il cherche à ſe faire aimer avant de prendre des licences. Oui ? lui repliquai-je, oh bien, s'il ne prend des licences avec moi que dans ce temps-là, il ſera toujours ſage : d'ailleurs il n'auroit qu'à s'émanciper avec moi, tout Prince qu'il eſt, il ſauroit à qui parler ! Ah ! dit-il, en pouſſant un ſoupir, il y a bien des précautions à prendre avec ces gens-là. Les précautions qu'il faut prendre, mon cher ami, lui repartis-je, c'eſt de les fuir ; & toi, pour l'amour de ta maudite tante, tu m'expoſe trop ſouvent à des yeux indiſcrets. Que veux-tu, ma chere Comteſſe, me repliqua-t-il ? ſi je refuſe de te mener à des parties de plaiſir, on me croira jaloux : la belle réputation que je me donnerai là. Cette réponſe m'auroit fait rire ſi je ne l'avois pas vu dans une ſouffrance extrême. La pitié m'engagea à me mettre au lit promptement pour interrompre cette converſation. Nous nous levâmes ſur le midi, & partîmes de Verſailles après avoir fait un léger dîner. Madame de Monteroix ſavoit que nous devions donner à ſouper ; c'eſt pourquoi elle ne fit aucune inſtance pour nous retenir. Heureuſement encore qu'elle ne ſe pria pas d'en être. C'étoit un *ſouper amical.* C'eſt le nom que nous donnons, ma chere

amie, aux repas où nous n'invitons que nos amis de cœur, qui ſont ma belle-ſœur, ſon fils, mon oncle, ma tante, mon couſin, Madame de l'Ecluſe, Monſieur & Madame de Châteaufond, & leur fils, qui eſt un jeune homme fort aimable. Quand nous ſommes ainſi réunis, une joie mutuelle s'empare de nos ames, ſi bien que je défierois à qui que ce ſoit d'être auſſi gai que nous.

Ah! ma chere, que les momens que je viens de paſſer avec toi m'ont ſemblé courts! me voilà pourtant preſque au bout de mes cinq pages. Je t'ai fait des détails un peu longs, parce que je croyois te parler à toi-même. Oh! il faut que je rompe toute liaiſon avec cette vilaine tante de mon mari. Elle eſt riche, ſans enfans; & mon mari & ſa ſœur ſont ſes ſeuls héritiers. Je crois que c'eſt par cette raiſon que mon mari n'oſe la contredire. On eſt bien malheureux quand l'intérêt l'emporte ſur le bien-être du cœur. M. des Foſſés, à qui j'ai raconté en particulier tout ce que je viens de te dire, penſe que cette femme ſeule eſt coupable des démarches du Prince, & que c'eſt elle ſeule qu'il faut fuir. Dans ta derniere Lettre tu me nomme quatre Princes. Ce n'eſt pas deviner que d'en nommer quatre. Mais de grace ne m'en nomme plus, je veux me taire abſolument ſur le nom de celui qui excite ta curioſité; en te parlant de lui, je ne le nommerai jamais que *le Prince*. Adieu, porte-toi bien, aime-moi toujours, & ne gronde plus ſur-tout. Tu

dois bien penſer que quand je mets pour toi un billet dans une Lettre de mon mari, c'eſt pour avoir quelque répit. Celui que tu as reçu auroit dû me garantir de tes reproches. Je ſuis bien contente de ce petit commerce qu'ont enſemble nos maris...... J'entends le carroſſe du mien qui revient de Ténebres. Je te quitte & t'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XXXIII.

Du 4 Avril 1687.

TU ne te plaindras pas, ma chere amie; deux Lettres en huit jours! Comme je pliois ma derniere, mon mari, qui arrivoit de Ténebres comme je te l'ai marqué, accourt dans mon cabinet. Il vit ma feuille de papier remplie, & toute une page de l'enveloppe. Que d'écriture, s'écria-t-il! Puis il m'ajouta d'un air peiné: Ah! ma chere Comteſſe, ſi tu m'aimois comme je t'aime, une amie de cent lieues n'auroit pas ta tendreſſe au point de lui écrire des Lettres de cinq pages. Je lui dis que pour être à cent lieues, une amie n'en étoit pas moins une amie: je lui repréſentai que la maniere dont je t'écris n'eſt nullement fatiguante: je parle à mon amie, lui ai-je dit, ſans gêne, ſans recherche, ſans étude; je lui dis tout ce qui me vient à l'eſprit, tout ce qui affecte mon ame, tout ce que mon cœur ſent; & je ne cherche

point de grands mots pour m'exprimer ; je ne m'occupe que de la chose dont je parle, & d'elle à qui je parle : en écrivant comme cela, lui ajoutai-je, on ne se fatigue pas ; & quand on entretient une amie comme Madame de Neufpont, l'ame se dilate, le cœur s'épanouit ; & le plaisir que l'on sent, au lieu de nuire, est un baume salutaire qui se répand dans les veines, & rafraîchit le sang. Je parlois avec feu sans m'en appercevoir : mon mari me fixoit avec admiration ; puis me passant un bras autour du corps, il me dit : Ah ! ma chere amie, que tu sais bien aimer ! que ton amitié me paroît précieuse ! je suis presque jaloux sur Madame de Neufpont ; m'aimes-tu autant qu'elle ? Autant qu'elle, repris-je avec vivacité ? Ah ! que tu lis mal dans mon cœur, si tu n'y vois pas que tu l'emporte encore sur elle ! Oui, mon cher ami, lui dis-je en le serrant à mon tour, j'aime mon amie plus que moi-même ; mais je t'aime infiniment plus que mon amie ; je supporte son éloignement, & je ne pourrois vivre séparée de toi. Je lui ai dit une vérité, ma chere Baronne, que ton attachement pour ton mari doit te faire sentir & approuver : ce que nous éprouvons l'une pour l'autre, c'est l'amitié la plus vive ; pour nos maris, c'est l'amour dans toute sa force ; la nature le veut, il seroit inutile d'en nier les effets. Mon mari fut si content de mon tendre aveu, que des larmes de joie coulerent de ses yeux ; & me redoublant ses caresses, il me conjura par

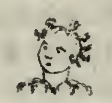
l'amitié que je lui témoignois & qui lui étoit si chere, de te faire des Lettres moins longues. Je ne pus résister à sa supplique engageante, je lui promis de ne te faire que des Lettres ordinaires, ou de les écrire à plusieurs temps. A plusieurs temps, reprit-il? eh! pourquoi vouloir toujours faire de longues Lettres? que peux-tu avoir tant à écrire à ton amie? Cette question, & l'air tendre & amical qu'il me témoignoit, me disposa tout d'un coup à lui ouvrir mon ame. Je lui dis que j'avois quelquefois des joies que j'étois bien aise de raconter à une amie pour les augmenter; que d'autres fois j'avois aussi des peines à lui confier pour ma consolation, & qui demandoient des détails. Il me fixa à ce mot de *peines;* puis me prenant & me serrant la main, il me dit d'un air de surprise & de tendresse: Tu as des peines, ma chere amie? eh! quelles sont-elles? Alors je lui dis tout ce que j'avois sur le cœur contre sa tante, contre la Cour, contre les attentions marquées du Prince, contre les fêtes où lui-même me conduit, & enfin contre la jalousie dont je croyois son cœur atteint. Il m'a fait sur tous ces points des réponses satisfaisantes; & j'ai pensé qu'il étoit moins jaloux que je ne le pensois. Ce cher ami ne cesse de me dire que je l'emporte sur toutes les femmes pour la modestie, la décence, le maintien, les graces, l'aisance, pour mon caquet même qu'il appelle *esprit.* Dois-je l'en croire, ma chere Baronne? n'est-il pas en ce qui me regarde

un juge un peu récusable ? Que sa façon de penser sur mon compte m'est flatteuse ! Quoique je sois revenue de mon erreur sur sa jalousie, je lui ai demandé de ne me pas mener en Cour si souvent ; il a cédé à ma priere, & à celle de M. des Fossés, qui s'est joint à moi.

Ma derniere Lettre étoit si longue, que je n'ai pu répondre à tes questions sur Madame de Maintenon. Elle est dans la plus haute faveur, & dans une piété que je ne saurois concilier avec sa qualité de Maîtresse du Roi. Quelques personnes prétendent qu'elle est sa femme ; d'autres assurent qu'elle ne l'est pas, mais qu'elle est plutôt son amie que sa maîtresse. Elle m'a toujours fait le plus grand accueil toutes les fois que j'ai été en Cour. Monseigneur ne l'aime pas : il a si peu de crédit, & elle en a tant, qu'il en est jaloux......

Mon mari sort d'auprès de moi. Quoi ! encore la plume à la main, s'est-il écrié ! & encore une longue Lettre ? oh ! j'écrirai à Madame de Neufpont que tu t'échauffe le sang pour elle, & que je la prie d'y mettre ordre. Va, mon cher ami, lui ai-je répondu tranquillement, tu perdrois tes peines ; on ne réussiroit pas plus à vouloir nous borner dans nos Lettres que dans notre amitié. D'ailleurs, lui ai-je ajouté, ce n'est point une réponse, elle ne m'a pas écrit ; mais si je lui ai parlé de ta jalousie, ne dois-je pas me hâter de la détromper ? Ah ! oui, ma belle Comtesse, m'a-t-il dit avec vivacité,

je t'en prie même, assure-la bien du contraire. Je lui ai dit que c'étoit ce que je venois de faire ; & que je n'avois pas de plus grande satisfaction que d'avoir à me louer de lui. Il a paru tout glorieux de ma réponse, tant il craint de passer pour ce qu'il est : car, à parler franchement, je ne le crois pas tout à fait hors d'atteinte de jalousie ; mais il me paroît assez raisonnable pour reconnoître en lui cette foiblesse, & la combattre. Comme il se retiroit, je lui ai dit que, puisque notre commerce le choquoit tant, il devroit engager M. de Neufpont à prier son beau-pere de venir établir son séjour à Paris. Il m'a dit qu'il l'avoit déja fait, mais inutilement ; que tant que tu auras un pere, ma chere amie, il n'y a pas d'espérance. Mon Dieu, ne pourrois-tu pas te joindre à ton mari ? Il paroît qu'il aspire après Paris : si tu avois le même empressement pour cette Ville unique, tu gagnerois ton pere. Presse-le à ton tour, mon cœur t'en prie ; la tendresse paternelle ne pourra tenir contre tes instances, & je t'embrasserai avant le commencement de l'automne.



LETTRE XXXIV.

Du 8 Mai 1687.

JE ſoupire, ma chere amie, oui je ſoupire; mon mari eſt loin de moi; il eſt parti Lundi pour Rouen avec M. des Foſſés; il eſt allé acheter une terre aux environs de cette Ville. Depuis ſon départ, tous nos bons amis ont été avec moi pour me diſſiper; je n'oſe dire pour me conſoler: ce ſeroit pourtant le mot, car j'ai eu tout autant de chagrin que ſi mon mari étoit parti pour la Chine & pour dix ans. J'avoue que je ſuis un peu folle; car qu'eſt-ce qu'un voyage de ving-huit lieues en chaiſe de poſte? c'eſt un voyage de dix heures au plus. D'ailleurs bien gardé ſur la route: deux Laquais derriere ſa chaiſe; ſon valet-de-chambre à cheval à un des côtés; ſon poſtillon qui le précede. Et M. des Foſſés qui l'accompagne, eſt plutôt ſon ami & ſon pere que ſon Intendant. Il faut, ma chere, que je me dilate à te parler de cet homme: tout ce que je t'ai dit de lui juſqu'à préſent, eſt trop vague. Puis-je mieux prendre mon temps qu'en l'abſence de mon mari?

M. des Foſſés eſt de très-bonne famille & fils d'un Avocat (1) au Parlement de Pa-

(1) Dans ce temps-là, preſque tous les Avocats au Parlement de Paris étoient de famille noble.

ris, qui étoit si honnête homme, qu'il ne vouloit se charger que de bonnes causes. Les Rapporteurs savoient cela si bien, qu'ils le faisoient toujours gagner sans examiner ses Mémoires. Il n'en fut pas plus riche; car la plupart des affaires lui paroissent si scabreuses, qu'il refusoit de s'en charger; & par là il étoit peu employé. Il avoit une fille qui est morte Religieuse à Port-Royal; & son fils étoit dans les Ecoles de ce Monastere lors de la derniere dispersion. Il le reprit alors avec lui, & acheva de l'instruire & de le former. Ce bon Monsieur mourut en 1668. Son fils avoit alors dix-huit ans. Il avoit peu de bien; mais il étoit savant, sage & de bonnes mœurs. Les pere & mere de mon mari, qui le connoissoient & l'estimoient, le prirent chez eux pour être le Précepteur de leur fils, qui avoit à peine huit ans. C'est donc lui qui a élevé mon mari, qui l'a instruit, qui lui a inspiré des sentiments de religion & d'honneur, qui lui a fait aimer & pratiquer ses devoirs, qui lui a communiqué son horreur pour le vice & son goût pour la vertu: c'est lui qui a contribué au développement de son esprit, & qui, par gradation, lui a fait acquérir tous les talens qui rendent un homme aimable, agréable & cher à la société; en un mot, c'est lui qui en a fait un être accompli.

C'est par le moyen de M. des Fossés, ma chere Baronne, que depuis quelque temps je ne vais presque plus en Cour; avantage pour moi plus grand qu'on ne

peut penser ; car rien ne me coûte tant que d'aller en ce lieu-là : je lui exposai mes peines là-dessus ; c'en fut assez pour l'engager à faire à mon mari les représentations les plus fortes ; & mon mari, qui a beaucoup de confiance en lui, a su déférer à ses avis. Ainsi, ma chere, juge combien je dois l'aimer. Ce n'est ni aux richesses, ni aux grands titres que je donne mon estime ; je ne la donne qu'au mérite personnel. Par cela seul, M. des Fossés y a droit plus qu'aucun autre. Il ne porte le nom de *des Fossés* que par reconnoissance pour mon mari, qui à la mort de ses pere & mere, lui a fait présent d'un petit fief qui porte ce nom.

Lorsque mon mari eut fini ses études, M. des Fossés demanda la permission de se retirer. On le lui permit ; & on lui fit une pension honnête. Mon mari avoit alors vingt ans : deux ans après mon mari perdit ses pere & mere qui moururent à six semaines l'un de l'autre. Se voyant seul, & voulant rester à l'hôtel de ses pere & mere, dans l'intention de se marier sous peu d'années, mon mari engagea M. des Fossés à venir demeurer avec lui. M. des Fossés accepta la proposition. Mon mari aussitôt lui confia tous ses papiers, & le pria de vouloir bien se charger de ses affaires, & gouverner son bien, en l'assurant qu'il ne le regarderoit pas pour cela comme son Intendant, mais comme son pere & son ami. Effectivement mon mari le regarde comme un second pere que la Providence lui a don-

né; & s'il venoit à le perdre, il le regretteroit plus que vingt mille livres de rente, s'il les perdoit.

On proposa à mon mari bien des partis. A chaque fois il consulta M. des Fossés. La premiere fois, M. des Fossés lui dit : » Monsieur, commencez par prier Dieu ; » après cela, informez-vous si la Demoiselle a non des richesses, mais des vertus ; si elle a le caractere aisé, l'humeur » douce, bienfaisante & gaie ; prenez garde sur-tout qu'elle ne soit ou dévote, ou » coquette, ou capricieuse : ce sont trois défauts qui se trouvent communément chez » les femmes, & quelquefois tous trois dans » un même sujet ; mais l'un d'eux est toujours plus que suffisant pour rendre un » mari malheureux. Lorsque vous aurez reconnu la Demoiselle exempte de ces défauts, & douée de toutes les qualités convenables, ne vous en tenez pas là encore ; voyez-la : puis consultez votre cœur, » & songez bien que vous ne devez rien » faire sans son consentement ; car il faut » aimer pour épouser «. Quand par la suite mon mari voulut le consulter de nouveau, il lui répondit qu'il n'avoit rien à lui dire de plus que ce qu'il lui avoit déja dit.

Dans les entrefaites de tous ces partis qu'on offroit à mon mari, mon oncle & ma tante de Beauport, qui étoient à une de leurs Terres lors de la mort des pere & mere de mon mari, étant de retour à Paris, allerent lui faire leur visite de condo-

séance. En converſant, mon mari s'aviſa de parler de toutes les Demoiſelles qu'on lui offroit. Ma tante, après l'avoir écouté & l'avoir trouvé indécis, lui dit que s'il vouloit attendre quelques années, elle lui donneroit ſa niece, qui étoit très-riche & ſûrement très-jolie, ſi elle continuoit d'être comme elle étoit à ſon départ de Paris. M. des Foſſés, qui étoit préſent, & qui connoiſſoit & eſtimoit ma tante, lui fit quelques queſtions à mon ſujet. Les réponſes de ma tante lui plurent aſſez. Mais, quand il ſut que j'étois élevée par ma tante l'Abbeſſe, dont il avoit entendu ſouvent exalter le mérite, il ſe tourna vers ſon éleve, & lui dit : » Monſieur, j'implore tous les jours la Providence pour vous ; je crois qu'elle exauce mes vœux en ſe déclarant en votre faveur : croyez-moi, acceptez avec reconnoiſſance le préſent qu'elle vous offre. Vous n'avez encore que vingt-deux ans ; Mademoiſelle de Plounai en a douze ; c'eſt un âge proportionné au vôtre : donnez-lui encore trois ou quatre ans pour ſe former, & profitez-en vous-même pour vous rendre de plus en plus digne d'elle ; car je penſe que tout eſtimable que vous êtes, elle pourra valoir mieux que vous, ſortant des mains d'une tante d'un auſſi grand mérite qu'eſt Madame l'Abbeſſe «.

Mon mari conſentit gaiement à attendre, quoiqu'il envisageât ce temps avec frayeur. Il lia alors très-étroitement avec mon oncle & ma tante, & même avec mon couſin qui,

quoiqu'il n'eût que quatorze ans, faiſoit déja le grand garçon. Mon mari alloit les voir tous les jours, & tous les jours il les obligeoit à parler de moi. Il pétilloit ſi fort de me voir, qu'au bout de deux ans, il propoſa à ma tante de faire enſemble un voyage au Couvent. Ma tante faiſant quelques difficultés, il ſe jetta à ſes pieds; & embraſſant ſes genoux, il lui dit les yeux pleins de larmes : Ah ! Madame, qu'eſt-ce qu'un voyage de cinquante lieues en chaiſe de poſte? Ma tante ſe rendit. Il lui baiſa dix fois les mains avec tranſport; puis il la quitta pour venir chez lui faire part de ſa joie à M. des Foſſés, & le prier de donner des ordres pour ſon départ, qu'il ne mettoit pas plus tard qu'au ſurlendemain; encore étoit-ce en faveur de ma tante qu'il le pouſſoit ſi loin. M. des Foſſés fit ſemblant d'approuver ce voyage; mais il le traverſa en allant repréſenter en particulier à mon oncle & à ma tante qu'il y auroit de l'imprudence de me faire voir à M. de la Riviere avant le temps du mariage; que ce feroit le rendre martyr de l'amour, & s'expoſer ſoi-même à mille importunités de ſa part. Mon oncle s'en vint ſur le champ trouver mon mari, & lui dit ſans façon qu'il ne vouloit pas que ſa femme fît le voyage projetté, parce que l'air de ce pays-là étoit ſi vif, qu'il étoit contraire à ſa ſanté, & qu'il craindroit qu'elle n'en revînt malade. Il diſoit vrai en partie. Mon mari propoſa à mon oncle de remplacer ſa femme : mon oncle lui dit qu'il ne

pouvoit plus faire de voyages un peu longs avec ſa groſſe bedaine : d'ailleurs, ajouta-t-il, quel avantage tirerez-vous d'avoir vu ma niece ? Si elle vous plaît, vous pétillerez d'impatience de l'épouſer ; & ſi elle vous déplaît, vous ſerez ſot d'avoir fait le voyage. Mon mari n'oſa rien repliquer : il ſoupira ; & pendant huit jours, il pleura comme un enfant. M. des Foſſés le conſola, & l'amena avec douceur à penſer qu'il ne devoit pas me voir avant le temps où l'on devoit nous marier. Mon mari eſpéroit qu'on me marieroit dès que j'aurois quinze ans : il fut encore trompé ; ma tante l'Abbeſſe ne conſentit à mon départ qu'à mes ſeize ans bien accomplis, puiſque j'avois trois mois au-delà.

Dès qu'il fut queſtion d'exécuter ce mariage tant deſiré, ma tante de Beauport eut ſoin de prier ſa ſœur de lui marquer ſi j'étois auſſi bien de taille & de figure que ma mere. Ma bonne tante, qui vouloit lui cauſer une ſurpriſe agréable, ne voulut pas lui écrire que j'étois mieux : elle lui marqua qu'il y avoit quelque petite différence ; mais que j'étois bien. Cette réponſe équivoque fit penſer à ma tante de Beauport que j'étois moins bien que ma mere. C'eſt pour cela qu'elle voulut partir pour Nogent la premiere avec ſon fils, afin de me voir avant mon mari, & de lui écrire ſur ma figure, au cas que je ne fuſſe pas auſſi bien qu'elle le lui avoit fait entendre. Elle me trouva ſi à ſon gré, qu'elle n'écrivit rien ; & elle eut

la satisfaction de voir la surprise & la joie de mon mari, lorsqu'il me vit pour la premiere fois chez mon grand-papa & ma grand'maman

Si tu n'étois pas aussi belle que tu es, ma chere Baronne, je ne te parlerois pas si franchement de cette beauté qui frappe en moi ; mais tu peux t'appliquer tout ce qu'on en dit. Malgré cela, ne t'avise jamais de montrer mes Lettres ; on me prendroit pour une faquine qui tire vanité de ses attraits ; & tu sais ce que je pense là-dessus : si j'ai quelques avantages, ils ne viennent pas de moi. Aussi je t'assure que je ne m'en glorifie pas ; & que si je ressens de la joie d'être admirée, ce n'est que parce que je vois que cela fait plaisir à mon mari.

Lors donc que mon mari me vit, il fut surpris & enchanté, & sa joie fut extrême aussi bien que son amour. Ainsi, ma chere Baronne, je ne me trompois pas, quand je t'écrivois qu'il m'aimoit, que je le voyois bien, & que son amour étoit des plus violens. Et lui-même n'étoit-il pas bien à plaindre de n'oser me parler de son amour, de notre union future, & d'être obligé de se prêter au plaisir bizarre de ma tante de Beauport? Je ne lui en veux pourtant pas à cette chere tante ; elle a pour nous une tendresse & des attentions qui méritent toute notre reconnoissance. Je lui disois un jour, en riant, que je ne concevois pas pourquoi elle avoit voulu me marier à mon insu, & se divertir ainsi à mes dépens. Elle me répondit qu'elle

avoit voulu augmenter ma joie par la surprise; qu'un mari & une femme s'aiment mieux, quand leurs amours ont été un peu traversées; que comme les nôtres devoient aller toutes seules, elle avoit voulu leur susciter des traverses pour leur donner de la vivacité; enfin que c'étoit par là qu'on enchaînoit l'amour conjugal, & qu'elle étoit sûre que mon mari & moi nous nous aimerions toute la vie. Je ne dois donc pas lui en vouloir de son procédé? Voilà, ma chere, une petite digression. Je reprends le fil de ma narration.

Mon mari, dès le jour de son arrivée à Nogent, écrivit à M. des Fossés; & voici la copie de sa Lettre, que M. des Fossés m'a communiquée lui-même.

» Je suis, Monsieur & cher ami, dans
» une joie inexprimable. Mademoiselle de
» Plounai est belle comme les amours; il
» n'y a point de pinceau, point de plume
» qui puissent la rendre. Elle a les traits d'u-
» ne Déesse, la taille d'une Nymphe; la
» blancheur de sa peau efface celle de la nei-
» ge : son teint fait honte au lis & à la ro-
» se : ses sourcils & ses cheveux sont d'un
» noir de jais; ses yeux sont deux soleils qui
» enflamment mon cœur. La perspective de
» mon bonheur me rend l'amant le plus
» joyeux; mais mes desirs sont si vifs, que
» je suis le plus malheureux des hom-
» mes «.

Cette Lettre de mon mari déplut à M. des Fossés, qui lui répondit séchement que

ſur des avantages frivoles, il ne pouvoit faire que de foibles complimens; & que ſi Mademoiſelle de Plounai n'avoit pour tout mérite que la beauté & les graces du corps, ille croyoit plus à plaindre qu'à féliciter. Mon mari lui récrivit bien vîte en amant, que les qualités de mon ame l'emportoient encore ſur celles de mon corps, & que tout ce qu'il pourroit dire à ma louange, ſeroit toujours au-deſſous de mes vertus comme de mes charmes. M. des Foſſés avoit ſi bonne opinion de moi, qu'il s'attendoit à cette réponſe, à laquelle il en fit une autre, en comblant mon mari de félicitations; mon mari deſiroit fort que M. des Foſſés me vît; mais celui-ci qui ne craignoit rien tant que le monde, refuſa conſtamment de venir à Nogent: il ne voulut pas même venir à la noce, quoique mon mari l'y invitât avec inſtance.

Au voyage de Paris que mon mari fit avec ma tante quelques ſemaines avant notre mariage, M. des Foſſés déclara à mon mari que n'étant point fait pour vivre dans le grand monde, il étoit réſolu à ſe retirer. Quoi! s'écria mon mari, vous me quitteriez? Eſt-ce que vous ne ſavez pas que je vais avoir beſoin de vous plus que jamais, tant pour notre bien que pour vos conſeils? Enfin, pour ſe conſerver ſon ami, mon mari acheta une petite maiſon qui eſt au bout de notre jardin (1). Il la fit enjoliver, la fit

(1) Ce jardin étoit alors d'une très-grande étendue; mais depuis une cinquantaine d'années on a bâti ſur une partie du terrain.

meubler, & y logea M. des Foſſés, qui prit alors avec lui un jeune homme, qui eſt ſon parent & ſon filleul, & qui écrit ſous lui, & lui aide à régir notre bien. Il y a une porte de communication de notre jardin à cette maiſon, par où mon mari va ſouvent voir M. des Foſſés autant & plus par amitié, que pour raiſonner affaires. Et M. des Foſſés eſt toujours libre de venir nous voir & de prendre place à notre table quand il veut; mais, à mon grand regret, il ne le veut pas ſouvent. C'eſt un homme qui mérite & qui a l'eſtime de tous les honnêtes gens qui le connoiſſent. Pour moi, je ne rougis point de lui faire toutes les politeſſes imaginables devant les plus belles compagnies. Il y a environ quinze jours qu'étant aux Tuileries, je l'apperçus de loin ſur un banc qui liſoit. Nous étions de compagnie trois hommes & trois femmes, dont il y en avoit une que je ſavois être haute & fiere. C'étoit la femme d'un Préſident de la Chambre des Comptes, qui lui-même eſt le plus grand fat & le plus grand pédant que la terre ait porté. Ni l'un ni l'autre ne ſont de mes amis: mais je les ſouffre, ainſi que j'en ſouffre bien d'autres que la Providence nous donne pour mêler à nos plaiſirs des déſagrémens qu'elle juge apparemment néceſſaires. Il me prit envie de leur jouer un tour. Je me levai bruſquement: promenons-nous un peu, dis-je, en tournant mes pas du côté de M. des Foſſés. Nous arrivons près de lui; j'éleve un peu la voix; il leve les yeux,

nous fait une révérence profonde : je lui en fais une pareille ; mon mari de même : la compagnie nous imite. Le Président & la Présidente étoient les seuls qui ne le connoissoient pas. Ils nous demanderent qui étoit cet homme. *Jadis le Precepteur de mon mari*, dis-je aussi tôt, *& actuellement son Intendant.* Le mari & la femme rougirent. Oh! ne rougissez pas, leur dis-je, vous avez salué un homme de vertu & de mérite, que nous regardons plus comme notre ami que comme notre Intendant. Ce reproche les fit rougir davantage. Ne pense-tu pas comme moi, ma cher Baronne, que quand on salue quelqu'un d'un état au-dessous de soi, on honore ce quelqu'un sans se dégrader ? Effectivement, si je vois un Prince saluer un Paysan, je me sens tout d'un coup disposée à le saluer de même, & à penser qu'il est, ou plus qu'il ne paroît, ou qu'il a un mérite particulier ; & je ne m'aviserai jamais de penser que pour l'avoir salué, ce Prince ait eu tort, & se soit avili. Mais on trouvera plutôt un Prince prêt à faire politesse à un Paysan qu'un Robin.

Enfin, ma charmante amie, j'ai l'obligation à M. des Fossés de n'aller presque plus en Cour ; & comme je lui ai dit que mon mari me paroissoit jaloux en secret, il le prévient contre ce défaut en lui en donnant de l'horreur, & en lui faisant remarquer qu'il a vraiement de la disposition à cette foiblesse, & qu'il y succombera s'il ne réfléchit pas assez à la sagesse & à la vertu

de ſa *femme*; qui ſont des armes ſuffiſantes pour repouſſer tous les traits de la ſéduction. C'eſt ainſi que lui parle ce bon M. des Foſſés ; & depuis qu'il lui a parlé ſur ce ton, je trouve que ce cher ami eſt redevenu gai ; & ſa gaieté fait le charme de ma vie.

Ne va pas t'imaginer, ma chere, que M. des Foſſés ſoit un dévot. Il eſt bon chrétien & homme d'eſprit ; ſa piété eſt ſage & éclairée. Il ſait, par exemple, que nous ſommes jeunes, & que nous avons un rang à ſoutenir. Eh bien, il ne blâme point notre faſte ; il nous aide ſeulement à le régler. Il applaudit à nos fêtes, & à nos plaiſirs. Lui-même le jour de la Saint Martin, à l'occaſion de notre mariage, me fit donner par mon mari une fête complette ; feſtin, bal, feu d'artifice ; tout notre hôtel étoit illuminé ; & quatre fontaines de vin couloient ſur la Place (Royale). Mais il ſut mettre tant d'ordre à tout, qu'il ne ſe paſſa rien que d'honnête. Il ſait que nous aimons à aller aux ſpectacles, & que ſouvent nous ſommes obligés d'y accompagner nos amis qui nous en prient ; il ne blâme ni notre goût, ni notre complaiſance ; il nous exhorte ſeulement à nous en priver de temps en temps pour Dieu. Il eſt très-charitable ; & il ſe plaît à nous inſpirer la même vertu. Lorſque nous avons fait quelque dépenſe extraordinaire, ou que nous avons pris quelque divertiſſement ſuperflu, il nous dit qu'il faut expier nos fautes par des aumônes ; & il fait tant qu'il nous découvre quelque miſere à ſoulager : il nous

fait

fait donner aux gens selon leur besoin & leur état. Avant son départ pour Rouen, il nous fit remonter le ménage d'un vieux Avocat pauvre, qui étoit dénué de tout. Ce sont les pauvres honteux qui sont les premiers objets de sa sollicitude. Dès qu'il en a découvert quelqu'un, il vient nous voir le matin; & s'adressant à moi: Madame, me dit-il, j'ai fait une bonne découverte, en voulez-vous profiter? En disant cela, il sourit. Je souris aussi, & je lui réponds: quelque pauvre à soulager, n'est-ce pas? Oui, Madame, me dit-il, une pauvre créature, pour quelque argent, veut être votre protecteur auprès de Dieu; c'est une aubaine au moins; ne la refusez pas. Sa plaisanterie me fait rire: allons, lui dis-je, de quoi s'agit-il? Il me dit alors de quoi il est question; & sans examen, il obtient ce qu'il veut. Il est plus content cent fois quand nous lui donnons pour les pauvres, que quand nous lui faisons quelque présent. Mon mari lui en a fait un depuis peu: c'est une écritoire d'argent de près de quatre cens livres. Ce bon M. des Fossés l'a reçue avec reconnoissance, mais presque en pleurant. Qu'ai-je besoin de cela, Monsieur, disoit-il à mon mari? Il la regardoit d'un œil de pitié, & il disoit: que d'argent perdu, tandis qu'il y en a tant qui meurent de faim? S'il osoit, il la vendroit pour les pauvres; j'en suis sûre, car il donne tout ce qu'il a. Enfin, ma chere Baronne, je t'assure que je lui ai des obligations infinies; car il n'y a pas de

plaisir, tel qu'il soit, qui me procure autant de satisfaction que j'en trouve à soulager des malheureux : je puis même ajouter que c'est le seul plaisir véritable. Mon mari le sent comme moi. Je prie Dieu de nous conserver toujours ce goût précieux, quand même il nous viendroit beaucoup d'enfans ; il n'en répandroit que plus abondamment ses bénédictions sur eux & sur nous. Nous avons beau donner, notre bien augmente tous les jours : mon mari achete sans cesse ; & toutes nos acquisitions sont avantageuses. C'est que notre Intendant, qui est un saint, s'en mêle ; & il fait multiplier nos richesses, à mesure qu'il nous trouve des moyens de les répandre. Je lui demandois la veille du départ pour Rouen, s'il comptoit me découvrir beaucoup de pauvres dans le goût de son Avocat. Je lui faisois cette question en souriant. Il me répondit en souriant de même, qu'il le voudroit bien pour l'amour de moi, & que l'aumône n'avoit jamais ruiné personne.

Ne va pas t'imaginer non plus, ma chere, que je sois dévote. Je redouterois autant de l'être, que d'être coquette : non que je ne respecte une vraie dévotion ; mais c'est qu'il est si difficile d'atteindre au but, que j'aime mieux n'être que bonne chrétienne ; car je me flatte de l'être, quoique je donne un peu dans les plaisirs. J'aime les spectacles ; j'irois tous les jours par goût : j'y vais souvent par complaisance. Mais je suis les conseils de M. des Fossés : je m'en

prive quelquefois pour Dieu. Je fais tous les jours des lectures de piété : j'en fais aussi d'amusement ; mais dans le saint & dans le profane, j'y mets du choix. Nous avons besoin non-seulement de nourrir notre corps & notre ame, il faut encore nourrir notre esprit. Mon grand objet dans toutes mes actions, est de tâcher de plaire à Dieu ; & dans mes foiblesses, de tâcher de ne lui pas déplaire. Pour cela nous ne fréquentons que gens qui ont des mœurs, & qui pensent à peu près comme nous. Je parle de nos compagnons de plaisirs ; car, pour ce qui est d'amis de cœur, nous n'en avons point d'autres que ceux que je t'ai déja nommés : le Comte & la Comtesse de Châteaufond, leur fils, la Marquise de l'Ecluse, mon oncle, ma tante, mon cousin, ma belle-sœur & son fils. Voilà nos amis de cœur & nos sociétés les plus intimes. Mon Dieu, que je me trouverai heureuse, si quelque jour tu viens en augmenter le nombre! Si tu le desire autant que moi, tu prieras, tu presseras, tu obtiendras : un pere ne peut tenir long-temps contre les instances réitérées d'une fille unique qu'il aime. J'attends donc de toi, ma chere amie, la preuve la plus certaine de ton amitié pour moi : ta premiere Lettre fera ma joie ou ma tristesse, mon accablement ou mon espoir. Quand quelquefois je m'absorbe dans la pensée que nous sommes à cent lieues l'une de l'autre, & que nous ne nous reverrons peut-être jamais, il me prend un serrement de cœur,

un suffoquement : je soupire ; & à la fin, je laisse échapper des larmes salutaires. Prends donc pitié de moi, ma chere, ma toute amie ; tire-moi de cette perplexité qui me tue ; mais ne va pas m'assommer par une réponse désespérante. Si la marge que je te donne dans ma derniere Lettre, ne te suffit pas, prends-en davantage, n'en prends pas trop ; mais annonce-moi de la possibilité, de la certitude.

Je crois qu'il est temps de finir ma Lettre ; car voici ma troisieme feuille de papier qui avance. Il y a long-temps que je desire t'entretenir de M. des Fossés, pour te faire connoître cet homme vertueux que tu verras peut-être quelque jour. Je prévoyois si fort que ma narration seroit longue, que je n'ai osé l'entreprendre qu'en l'absence de mon mari. Je souhaite qu'il y ait de l'ordre dans mon discours. Mais je n'ai peut-être fait qu'un galimatias : mes Lettres, pour la plupart, sont si longues, que je n'ai pas le courage de les relire ; mais aussi, si j'en avois le courage, je n'aurois peut-être plus celui de te les envoyer. Bien ou mal ne les montre à personne ; c'est une grace que je te demande, & que tu dois à ma tendresse : elle est toujours telle pour toi que je ne puis l'exprimer.

Il y a quatre jours que j'ai commencé cette Lettre. Madame de la Tour couche avec moi, & me fait compagnie le matin jusqu'à onze heures. Elle revient sur les trois ou quatre heures après-midi ; & tu vois,

ma belle Baronne, que je n'ai pas beaucoup de temps de reſte. D'ailleurs tu penſe bien que j'ai auſſi à écrire à mon mari, dont j'ai reçu deux jolies Lettres depuis cinq jours. Dans celle d'hier, il me marque qu'il ne pourra être à Paris que vers le vingt de ce mois. Hélas! ſes Lettres tendres ne me dédommagent pas de ſon abſence; je trouve le temps bien long: mais je me tais, car ma belle-ſœur va arriver. Je veux faire la forte; & je ſens que je m'attendris, & que mes yeux ſont tout prêts de me trahir. Bon ſoir, bonne ſanté: mon Dieu qu'il me ſeroit doux de pouvoir te dire de vive voix tout ce que je ſens pour toi.

LETTRE XXXV.

Du 6 Juin 1687.

OUI, ma chere Baronne, mon mari eſt revenu; mais ce n'eſt que du 26 du mois paſſé, après plus de trois ſemaines d'abſence. Il eſt inutile de te décrire mon déplaiſir & mes impatiences, tu les conçois bien. Auſſi je n'appelle cette Terre de Normandie, que *la Terre d'ennui*. Cependant mon ennui eſt paſſé, je l'oublie, & ne penſe plus qu'à jouir du plaiſir de revoir mon mari, cette chere moitié de moi-même, ſeul centre de mon bonheur, puiſque tu ne veux pas contribuer à ma félicité. J'ai bien beſoin de ſa préſence pour tempérer le chagrin

que me cause ta réponse. Je ne saurois goûter les raisons que tu me donne, de ne pouvoir faire à ton pere des propositions toutes naturelles. Jeune, belle, spirituelle comme tu es, & passer la plus belle portion de sa vie au fond d'une Province, dans un Village ! oh ! cela ne se conçoit pas, cela n'est pas supportable. Je me tais, car je me sens disposée à dire des injures à ton pere, & tu n'en serois pas contente.

La description que tu me fais de ta fête champêtre m'a plû infiniment. Ne viens plus tant me vanter ma maniere de raconter ; personne ne le fait avec plus d'aisance & de délicatesse que toi. M. de la Tour m'en a donné une à peu près semblable le Mardi de Pentecôte. Le Vicomte & la Vicomtesse de l'Hôtelsain, ses grand-pere & grand'mere, avec qui il demeure, m'inviterent, à sa priere, d'aller passer quelques jours à une Terre qu'ils viennent d'acheter à six lieues de Paris, pour me distraire un peu de l'absence de mon mari. Madame de la Tour, qui seconde toujours le fol amour de son fils pour moi, m'engagea à accepter cette partie, & m'y accompagna. Nous partîmes le Lundi après Vêpres. Il étoit neuf heures quand nous arrivâmes. Je fus conduite aussi-tôt au milieu du jardin, sous un berceau illuminé. Là on nous servit un souper délicat. Le lendemain on nous fit entendre une Messe au château dès huit heures. Et depuis neuf heures du matin jusqu'à onze du soir, M. de la Tour me fit donner divertissement sur di-

vertissement. La danse de Bergers & de Bergeres est ce qui m'a plû davantage. Rien n'inspire mieux la joie que la gaieté naturelle de jeunes Paysans & de jeunes Paysannes. Cependant l'absence de mon mari me rendit cette fête assez insipide. Pour goûter les plaisirs, il faut que l'ami du cœur les partage. M. de la Tour s'apperçut de mon indifférence. Je n'y conçois rien, car je m'étois contrainte extrêmement pour marquer le contraire. Il en a parlé à son oncle à son retour, qui a paru savourer cette plainte. Mon mari n'est pourtant rien moins que jaloux sur son neveu : car lorsque je lui dis quelquefois que ce jeune homme a vis-à-vis de moi un langage & des manieres d'amant, & que cela me déplaît, il me répond qu'il faut le souffrir, que son neveu est un morveux qu'il faut traiter d'enfant, en ne lui faisant pas la grace de s'en fâcher. Monsieur & Madame de l'Hôtelsain se sont prêtés de bonne grace à tous les divertissemens que m'a donné leur petit-fils. Ils l'aiment à la folie. Il y répond. Cependant comme il vient tous les jours passer quelques heures au logis, ils s'imaginent qu'il m'aime plus qu'eux. Ils ne pensent pas que c'est un jeune fou qui à vingt-cinq ans pensera autrement qu'à dix-sept. Il aime en moi ma jeunesse, & cette beauté frivole qui passera avec le temps. Si nous voulions les croire, nous défendrions au Marquis de venir si souvent; mais c'est tout le contraire, nous l'engageons, mon mari & moi, à continuer de venir nous voir

tous les jours. Le Vicomte & la Vicomtesse qui n'ont que lui, l'aiment, & voudroient toujours le voir. Ma belle-sœur qui est dans le même cas & la même disposition, est bien aise lorsqu'elle vient à l'hôtel, d'y trouver son fils, & ce seroit la mortifier sensiblement, que de la priver de cette satisfaction. Comme cette femme a toujours eu une certaine répugnance pour son mari, elle va peu chez son beau-pere & sa belle-mere. C'est donc une ressource pour elle d'avoir notre maison pour y voir ce fils unique qu'elle aime, & dont elle est aimée.

Mon cousin est, comme M. de la Tour, un pilier de notre maison : il fait plus, car très-souvent il est chez nous du matin au soir. Depuis quelque temps ce cher cousin devient maigre & pâle. Cela nous inquiete. mon oncle & ma tante ne peuvent tirer de lui quel est son mal. Je crains bien que son cœur ne soit attaqué pour moi de la même maladie que le jeune Marquis. Qu'il seroit fou !

Mon mari à son retour de Rouen, m'a demandé si je t'avois beaucoup écrit pendant son voyage. Je lui ai dit que je ne t'avois écrit qu'une fois. Mais, m'a-t-il dit, une Lettre de cinq pages ? Je me suis bien donnée de garde de lui dire qu'elle étoit de plus du double ; je lui ai répondu seulement : Peut-on en écrire moins à une amie, lorsqu'il est question de se dédommager de l'absence d'un mari ? Ma réponse lui a plû. Et pour augmenter son plaisir, je lui ai ajouté,

que

que j'avois été plusieurs jours à l'écrire ; & je lui ai réitéré ma promesse ; que quand mes Lettres seroient longues, je les écrirois à plusieurs reprises. Je lui tiendrai parole, ma chere amie ; je daterai mes Lettres du jour que je les commencerai ; il te sera facile de deviner en les recevant le temps que j'aurai mis à les écrire. Cette Terre que mon mari vient d'acheter, a coûté cent mille francs. Sans M. des Fossés, nous l'aurions payée cent vingt mille livres, telle qu'elle étoit estimée à bon marché. On lui a offert dix mille francs pour nous la faire payer à l'estimation ; il les a refusés. On a raconté cela à mon mari en le félicitant d'avoir un Intendant si honnête homme. C'est un trésor effectivement qu'un homme de cette trempe. Ceux qui ont besoin d'Intendant, devroient en choisir un entre dix mille, comme Saint François de Sales dit d'un Confesseur.

Ma santé est toujours des meilleures. C'est parce que je fais comme toi, ma belle Baronne, je ne fais point la bégueule, je vais, je viens, je bois & mange comme à mon ordinaire. Le carrosse ne m'incommode point. Depuis son retour, mon mari m'a menée à Versailles ; il a cédé aux instances de sa tante qui vouloit me voir, ou plutôt me faire voir au Prince : mais je l'ai bien attrapée ; car tout en entrant chez elle, je lui ai dit que je venois lui faire une visite de quelques heures, & que je voulois absolument m'en retourner dans le jour. Cette déclaration lui a fait monter le feu au visage, parce

qu'elle ſavoit que le Prince étoit ce jour-là à la chaſſe, & cela lui donnoit un pied de nez. Malgré ſes reproches & ſes inſtances pour nous retenir, je tins bon. L'occaſion pourtant m'a fait voir Madame de Maintenon avant de partir. Elle m'a fait beaucoup d'amitiés, & m'a dit qu'elle vouloit me mener quelque jour à ſon Monaſtere de Saint-Cyr ; mais qu'elle vouloit attendre que je fuſſe accouchée, parce qu'elle ne veut pas ſe charger d'une femme groſſe. On aſſure à Verſailles qu'elle n'eſt point mariée ; mais qu'elle met tout en uſage pour engager le Roi à l'épouſer en ſecret ; & on prétend qu'elle eſt aſſez inſinuante pour réuſſir & parvenir à ſes fins.

Adieu, ma charmante amie, ma pauvre recluſe que je voudrois bien embraſſer de toute l'étendue de mes bras, & je ne le puis faire que de deſir !

LETTRE XXXVI.

Du 22 Juillet 1687.

C'EST par complaiſance pour mon mari que j'ai mis un billet dans ſa Lettre : car mon deſſein, ma chere, étoit de t'écrire ce mois-ci. Que notre commerce a de douceur pour moi ! qu'il eſt conſolant d'avoir une confidente ! A meſure que je te détaille des peines, il me ſemble qu'elles s'évanouiſſent : comme lorſque je te parle de mes plaiſirs,

je ſens qu'ils augmentent. Mon mari eſt allé à Verſailles. Il faut bien qu'il y aille par politique, pour faire ſemblant de me blâmer du refus que je fais de l'y accompagner. Les jaloux valent bien les femmes pour la diſſimulation. Il eſt toujours le même, jaloux en ſecret ; mais je ne m'en embarraſſe pas ; décidée comme je ſuis de ne paroître à la Cour que très-rarement, ſa jalouſie tombera d'elle-même.

Nous avons eu Mardi M. Nicole & M. Fontaine à dîner, à l'occaſion de M. de Saint-François qui étoit à Paris. Ce ſont trois amis intimes ; & je les regardois comme trois Saints que nous avions à notre table. Leur converſation a été gaie, vive & ſpirituelle. M. Nicole eſt fort beau de viſage, mais il n'eſt pas pincé, tiré, ajuſté comme la plupart de nos Abbés. C'eſt un Savant, un Théologien du premier ordre. Malgré ſon grand eſprit, M. des Foſſés, qui avoit été de notre dîner, nous raconta le ſoir un choſe plaiſante : Il dit qu'un jour M. Nicole, comptant faire un compliment à une Demoiſelle, il lui dit qu'elle avoit de beaux petits yeux. Quand la Demoiſelle fut ſortie, pluſieurs de ſes amis, qui l'avoient entendu, lui dirent que les petits yeux n'étoient pas les beaux yeux, & qu'il avoit fait un fort mauvais compliment à cette Demoiſelle. M. Nicole leur dit que quelque jour il tâcheroit de réparer cela. Quelque temps après il revit la Demoiſelle ; & voulant réparer ſa ſottiſe ; il lui dit qu'elle avoit une

belle grande bouche. Les amis qui avoient été préſens au premier compliment, & qui ſe trouvoient encore au ſecond, ſe turent devant la Demoiſelle; mais après ſon départ, ils dirent à M. Nicole, que s'il faiſoit bien, il s'en tiendroit à la Morale, & renonceroit aux complimens.

Ce jour là, ſur la fin de notre dîner, la petite Potiere que nous avons mariée, vint apporter un paquet de Lettres à M. de Saint-François, qui lui avoit donné la commiſſion de les aller chercher. La ſituation de cette femme, que j'entrevis vers la porte de la ſalle à manger, me frappa : elle n'attendoit que l'heure d'accoucher. J'avois une Nourrice d'arrêtée ; mais elle ne vouloit pas quitter ſa maiſon ; & mon mari ſouhaite que notre enfant ſoit nourri à l'hôtel. J'appellai donc ma petite Potiere, & lui demandai ſi elle vouloit être la Nourrice de mon enfant, & reſter chez nous tout le temps de la nourriture. Cette propoſition lui cauſa tant de joie, qu'elle penſa s'évanouir. Je la fis aſſeoir, & lui fis boire un petit verre de vin de liqueur. Mon mari eut autant de joie qu'elle & moi ; & M. de Saint-François dit qu'il ſe chargeoit de porter cette bonne nouvelle à ſon domeſtique, qui eſt le frere de cette femme. Elle eſt accouchée hier d'un gros garçon.

J'ai dîné aujourd'hui chez M. de l'Ecluſe, avec le Comte des Moulins, qui y demeure depuis quinze jours. Il y avoit longtemps que mon amie le ſouhaitoit avec eux :

elle l'a enfin déterminé à lui accorder cette ſatisfaction Effectivement, il eſt tout naturel à un pere veuf de demeurer avec ſa fille unique. M. Deſpréaux, qui eſt l'ami intime de M. des Moulins, a dîné avec nous, & nous a aſſaiſonné le repas d'une converſation piquante. Que je t'ai ſouhaité là !...... Il faut que je me hâte de finir, car voilà huit heures & demie, & mon mari m'a promis d'être ici à neuf heures pour ſouper avec moi. La premiere Lettre que tu recevras ſera probablement de lui. Il t'écrira ma délivrance, la naiſſance de mon enfant, ſi c'eſt un garçon, ſi c'eſt une fille; il te décrira mes ſouffrances, ma réſolution, mon courage, ma force, ma patience; & enſuite ma joie, la ſienne; & enfin les progrès de ma ſanté, qui ſeront toujours heureux. Voilà, ma chere, ma tendre amie, tout ce que je penſe qui arrivera : rien ne m'effraie à l'approche de ce moment, que quelques femmes redoutent, & dont la plupart ſe tirent heureuſement. Je me dis fort tranquillement : Madame celle-ci, Madame celle-là s'en ſont bien tirées; pourquoi ne m'en tirerois-je pas auſſi bien qu'elles ? Oui, oui, ma charmante Baronne, tout ira bien & pour toi & pour moi. Je le ſouhaite pour ſavourer encore le plaiſir de t'aimer, de te le dire, & de t'embraſſet mille fois de deſir en attendant que je le puiſſe un jour effectivement.

LETTRE XXXVII.

Du 6 Septembre 1687.

LA Lettre de M. de Neufpont, ma chere amie, me cause une joie si grande & si naturelle, que mon mari me permet de prendre la plume pour te féliciter, te complimenter, te souhaiter une santé pareille à la mienne, t'embrasser toi, ton mari, ton poupon. Le mien a aujourd'hui un mois : il se porte bien, tette comme un petit compere, nous regarde tant qu'il peut sans nous voir ; il est doux, ne pleure point ; il réjouit l'ame de sa maman, & possede déja le cœur de son papa à un point qui m'étonne & me charme.

C'est mon grand-papa qui a nommé mon enfant au baptême avec Madame de la Tour. J'ai eu des dragées en profusion : mon mari se charge de t'en faire tenir quelques boîtes. Madame de l'Ecluse, depuis un mois, me fait, avec mes parens, une exacte compagnie : elle te félicite & t'embrasse avec tendresse. Elle a le cœur si bon, l'esprit si bien fait, & l'ame si grande, que quoiqu'il ne lui vienne pas d'enfant, elle se réjouit de nous voir meres. Ma bonne tante m'a écrit une Lettre de félicitation sur la naissance de mon enfant. Elle me parle toujours de toi dans ses Lettres. Madame de l'Ecluse en est un peu jalouse. A l'occasion de la derniere, elle m'a dit: J'aurois bien dû entre-

tenir auſſi un commerce avec ma chere maman l'Abbeſſe (1) : puis elle a pouſſé un ſoupir. Nous ſommes convenues dans le moment enſemble, que dorénavant quand j'écrirai à ma bonne tante, elle lui mettra deux mots dans ma Lettre.

Mardi nous avons eu à dîner le Marquis de Pomponne, fils du parrain de ma grand'maman. C'eſt un homme d'un grand mérite, dont nous chériſſons la connoiſſance mon mari & moi ; nous la devons à mon grand-papa qui eſt ſon ami, & qui eſt de même âge. J'ai en mon particulier une obligation d'un autre genre à ma grand'maman : depuis environ quinze jours elle m'entretient de ma bonne tante. Ne te rappelle-tu pas, ma belle Baronne, que cette tante bien-aimée nous a dit pluſieurs fois qu'elle ne ſeroit pas Religieuſe, ſi elle n'avoit pas eu le malheur de s'attacher ? Eh bien, je ſais toute ſon hiſtoire, & je me propoſe de la mettre par écrit, & de te l'envoyer quelque jour.

Je m'arrête, car mon mari s'impatiente de me voir la plume à la main : d'ailleurs tu n'es pas en état de beaucoup lire, & je dois te ménager.

---

(1) C'eſt ainſi que Madame de l'Ecluſe & Madame de Neufpont appelloient cette Abbeſſe lorſqu'elles étoient à ſon Couvent.

LETTRE XXXVIII.

Du 30 Septembre 1687.

JE t'ai une obligation infinie, ma chere Baronne, de m'avoir écrit ce billet. Une amie qui eſt dans les riſques de fâcheux événemens, inquiete toujours une amie qui eſt loin d'elle : une tierce perſonne a beau écrire des choſes vraies, on ne la croit pas comme la main chérie de celle pour qui le cœur s'intéreſſe. Ménage-toi toujours bien, & ne t'occupe pas trop de la délicateſſe de ton fils ; ou plutôt occupe-t-en pour ne pas s'attacher trop à l'enfant au cas d'accident.

L'impatience de ton deſir ſur l'hiſtoire de ma bonne tante me réjouit. Oui tu l'auras, je t'en renouvelle ma promeſſe : cette hiſtoire eſt ſi touchante, & l'héroïne nous eſt ſi chere, que je me fais une fête de l'écrire & de t'en faire préſent ; mais je ne te la promets ni pour ce temps-ci, ni pour ce temps-là ; car elle ſera longue ; & je ne pourrai peut-être l'écrire que pendant des abſences de mon mari. Il eſt toujours l'implacable ennemi de ma plume. Quelquefois, pour me dégoûter de t'écrire ſi ſouvent & ſi longuement, il me dit que je fais l'enfant. Rien ne me pique tant que cette parole. Il ſe donne auſſi pour modele : quand j'écris à M. de Neufpont, me dit-il, deux mots d'ami-

tié, & quelques nouvelles, ſont le contenu de ma Lettre; au lieu que toi tu fais des volumes. Mais il a beau dire, je ſaurai profiter de ſes abſences pour t'en faire des volumes quand j'aurai matiere; & notre petit commerce ira toujours ſon chemin.

Marque-moi, je te prie, ſi ta couche t'a été favorable. Tout le monde me dit, & mon mari ſur-tout, que je ſuis plus belle que jamais. Dois-je m'en réjouir? Je n'en ſais rien. Je ſens cependant une joie ſecrete de ce mieux; tant y a que la beauté, toute fatale qu'elle s'annonce, flatte toujours les femmes. Madame de Montcroix a déja été prôner ce changement à toute la Cour; de ſorte que pluſieurs Princes & Princeſſes, & le Roi même, en ont fait compliment à mon mari, qui y fut il y a huit jours. Sa tante lui a demandé quand eſt-ce que j'irois lui rendre ſes viſites. Il lui a dit qu'il n'en ſavoit rien, parce que j'avois de plus en plus le goût de la retraite, & qu'il me laiſſoit libre comme une volontaire. Il m'a rapporté cette réponſe, qui me prouve qu'il craint autant de me voir à Verſailles que je redoute d'y paroître. Son neveu eſt toujours amoureux de moi; mais il ne lui porte toujours point d'ombrage: il rit de la folie du jeune homme, de l'empreſſement qu'il a de me plaire, de ſon aſſiduité à me faire compagnie, & de la jalouſie qu'il montre quelquefois contre mon couſin. Ce cher couſin eſt toujours maigre & pâle, mais il eſt gai. Adieu, ma chere amie; le temps coule ſi rapidement

quand je ſuis avec toi, que j'oubliois que mon grand-papa & ma grand'maman partent demain, & qu'il n'eſt pas décent, la veille de leur départ, que je ſois ſi long-temps abſente de leur compagnie.

LETTRE XXXIX.

Du 26 Novembre 1687.

J'ARRIVE de Normandie : on vient de me remettre ta Lettre, à laquelle je réponds tout de ſuite. Tes reproches, ma chere Baronne, ſont dictés par une amitié ſi vive & ſi tendre, qu'ils me réjouiſſent. Mais juges-tu de Paris par ton Village? de notre fracas par ta ſolitude paiſible? de nos voyages à nos Terres par la promenade de ton parc? en un mot, compares-tu ta vie avec la mienne? Deux mots vont te convaincre que je ne ſuis ni une pareſſeuſe, ni une indifférente.

Le 10 Octobre nous reçûmes la viſite de Madame de Montcroix, qui alloit à Fontainebleau rejoindre la Cour. Elle avoit mis dans ſa tête de m'emmener avec elle; elle diſoit avec exclamation, que j'étois d'une beauté raviſſante depuis ma couche, & que c'étoit un meurtre de reſter claquemurée dans ſa maiſon. Mon mari ſe défendoit mollement; enſorte que pendant quatre jours qu'elle reſta à Paris, il me fallut lutter toute ſeule contr'elle pour ne point déférer à ſa

demande. Elle partit enfin le 14 à neuf heures du matin. Ce jour-là en dînant, mon mari fit le projet de me mener paſſer un mois à notre nouvelle Terre, avec tous nos amis de cœur. Nous partîmes le 22. Je t'aſſure que pendant tout le mois je n'ai pas eu le temps de reſpirer, tant les promenades & les plaiſirs ſe ſuivoient. Quoique ce lieu ſoit charmant, quoique j'y aie eu tout l'agrément poſſible avec notre aimable compagnie, je ne l'appellerai pas moins *Terre d'ennui*; car mon inquiétude ſur mon fils, & mon éloignement de lui, m'ont cauſé un ennui mortel au milieu de nos amuſemens même. J'ai vu la Mer. A mon gré il n'y a rien de plus beau, à moins que nos yeux ne puiſſent ſupporter la vue du ſoleil, qu'on dit être un océan de lumiere. Je laiſſe à M. de Neufpont, qui a voyagé, la gloire de t'en faire la deſcription.

Madame de l'Ecluſe a été de notre caravane : elle t'embraſſe de toute ſon ame. Nous nous voyons ſouvent, mais plus chez moi que chez elle, parce que mon mari eſt comme un enfant qui ne ſauroit ſe paſſer de moi : il dit qu'il s'ennuie quand il ne me voit pas. Je l'en badine ; & à te dire vrai, je ſuis charmée de cette politeſſe, qui eſt une grande preuve pour moi de ſon amour. Adieu, ma belle Payſanne, ma pauvre recluſe : à ſeize ans & demi être fixée dans ſon Chateau, dans un Village, tu me fais pitié.

LETTRRE XL.

Du 22 Décembre 1687.

ENfin, ma chere amie, l'apostume est crevée, la jalousie de mon mari à la fin a éclaté. Je commence cette Lettre aujourd'hui Lundi; & je ne sai pas quand elle finira; car je veux l'écrire absolument en arriere de ce cher ami: il est si touché, si fâché, si contrit de ce qu'il a fait, que je dois paroître avoir oublié tout, même de t'en instruire.

Le lundi premier de ce mois, sur les dix heures du matin, la Comtesse de Montcroix arriva. Elle me dit, en m'embrassant, que je faisois son admiration, sa joie & ses délices; & que puisque je refusois opiniâtrément de l'aller voir, elle venoit se dédommager & passer une huitaine avec nous. Je répondis à son accueil le moins froidement que je pus. Le lendemain matin, à peine étions-nous levés, que je vis arriver un Marchand & deux de ses garçons chargés de pieces d'étoffes, qu'elle avoit fait apporter pour me faire choisir un habillement dont elle vouloit me faire présent. En même temps parut un Marchand de dentelle, parce qu'elle vouloit y joindre la coëffure & tout l'ajustement, pour me faire un beau négligé complet: je ne vous trouve jamais si bien, me dit-elle, qu'en négligé; & je veux vous voir

parée de celui-ci avant mon départ, pour avoir le plaisir de vous contempler à mon aise dans tous vos charmes. Dès le jour même avant midi, tout fut dans les mains des ouvrieres qui promirent l'ouvrage pour le vendredi.

Ce beau négligé fut fini au jour marqué; & il fallut m'en parer dès le samedi. Madame de Montcroix sait bien que j'ai abondamment de tout, & que je n'ai que faire de ses présens; mais c'est qu'ayant donné les choses, elle se trouve en droit d'exiger qu'elles soient mises quand elle veut, & comme elle veut. Jamais toilette ne fut faite si promptement, ni si matin, vu la saison; mes femmes n'avoient pas le temps de respirer autour de moi, tant elle les hâtoit. Elle avoit bien ses raisons; car à peine fus-je habillée, qu'un de ses gens vint nous dire qu'un Marchand demandoit à la porte si l'on vouloit voir de jolis bijoux qui étoient à vendre. Elle demanda aussi-tôt qu'on le fit entrer.

Dès que je vis ce Marchand, sa physionomie me frappa, & ne me parut point inconnue. Il avoit du feu & de la noblesse dans le regard; jeune, beau, le visage pourtant un peu crasseux, les cheveux gras & mal en ordre, la démarche gênée & noble en même temps, le son de sa voix mal assuré, & parlant du nez & lentement comme les Normands. Je vis tout cela en gros, & sans m'y arrêter. Ce n'est que depuis que j'en ai fait la remarque, en y réfléchissant & en me le rappellant tel qu'il me parut alors. Il avoit

un garçon marchand en qui je ne remarquai rien.

Il nous montra des bijoux communs & pas chers. J'en achetai quelques-uns pour mes femmes & pour la nourrice de mon fils. Après cela il nous en montra de plus beaux dont je me souciois peu, & dont il me fallut accepter quelques-uns de la Comtesse qui ensuite demanda que mon fils vînt pour voir si les bijoux feroient quelque impression sur sa vue. Quand il fut apporté, il nous amusa un peu par son application à regarder tout. Le Marchand l'examinoit avec beaucoup d'attention ; il le caressoit, & s'écrioit : *Le bel enfant* ! *le bel enfant* ! Puis il disoit qu'il me ressembloit ; & il lui fit quelques caresses, que je trouvai un peu libres, jusqu'à le baiser même sans ma permission avec son visage crasseux. Après quoi, il dit qu'il avoit un joujou qui l'amuseroit peut-être : c'étoit un petit tourniquet d'argent, qui, par le moyen de quelques roues que l'on montoit, tournoit comme un moulin à vent. L'enfant parut s'en occuper ; & Madame de Montcroix le lui acheta. Alors je jugeai à propos de renvoyer la nourrice avec l'enfant.

Comme je me disposois à renvoyer aussi le Marchand, il nous dit qu'il avoit une jolie boîte à mouches, qui seroit un peu chere à cause des diamans qui l'entouroient ; & que cependant elle valoit mieux que son prix. La Comtesse demanda à la voir. Pendant que le Marchand la développoit, il nous disoit qu'il y avoit dedans un Berger

dont les moutons étoient peints à ravir. Effectivement, dès que nous eûmes jetté les yeux dessus, nous trouvâmes non-seulement les moutons, mais même tous les accompagnemens d'un naturel à charmer. Je dis à plusieurs fois que le berger étoit joli, & qu'il ressembloit à quelqu'un que javois vu. Le Marchand me fixa à ce moment-là. Je le regardai; & trouvant à l'instant qu'il lui ressembloit, je lui demandai si ce n'étoir pas lui-même qui étoit peint en Berger. Il me répondit avec son ton normand : *Ah! Madame, les Marchands ne s'amusent pas à se faire peindre.*

Madame de Montcroix me voyant prendre plaisir à examiner la boîte, en demanda le prix. Le Marchand lui dit qu'elle étoit de cinquante louis. Elle lui dit tout de suite qu'elle la prenoit, & qu'elle ne la trouvoit pas chere. En même temps elle me la mit dans la main, en me disant qu'elle m'en faisoit présent. Avant de la remercier, je tirai un cordon de sonnette, & je dis au laquais qui se présenta, d'aller dire à mon mari de venir un moment s'il le pouvoit. Il n'avoit point paru de la matinée, parce qu'il étoit occupé d'une affaire avec M. des Fossés. Mon mari vint. Dès qu'il entra, je lui dis que sa tante me faisoit présent d'un joli Berger; mais que je ne voulois point l'accepter qu'il ne m'eût dit auparavant s'il n'en seroit point jaloux. En même temps je lui présentai la boîte. Il examina le Berger & les moutons, les trouva bien, ainsi que

tous les ornemens de la boîte , & me dit qu'un Berger donné par ſa tante ne le rendroit jamais jaloux.

Pendant ce temps-là , la Comteſſe payoit le Marchand , qui ſe mit enſuite en devoir de s'en aller , mais en refermant ſes boîtes avec beaucoup de lenteur. Pendant tout ce temps , j'admirois ma boîte ; & comme je diſois fort ſouvent que mon Berger étoit joli , mon mari qui étoit aſſis auprès de moi , me paſſa un bras autour du corps , me ſerra , & me dit : tu admire ton Berger , & moi je contemple ma Bergere que je trouve charmante dans ſon nouveau négligé. Et comme il me baiſoit bien fort en diſant cela , le Marchand , qui ne ceſſoit de nous regarder , dit tout haut à ſon garçon , en naſillant beaucoup : *Si j'avois une belle femme comme ça , je la baiſerois bien auſſi.* Nous l'entendîmes tous , mais ſans nous en occuper. Enfin , après bien du temps & bien des regards , que je ne me ſuis rappellée que depuis , ils s'en allerent. Il étoit midi & demi paſſé ; & ils étoient arrivés avant onze heures. L'heure du dîner vint : nous nous mîmes à table.

Après le dîner , étant tous trois auprès du feu , je m'aviſai de tirer ma boîte de ma poche , comme un enfant , pour la regarder. En l'ouvrant , les traits du Berger me frapperent ſi fort , que je fis un cri ; & la jettant ſur la Comteſſe avec indignation , je lui dis : Gardez vos préſens , Madame ; voici encore un de vos tours. Mon mari

ſurpris

ſurpris me demandoit ce que je voulois dire. Je lui dis avec vivacité que c'étoit le Prince (*en queſtion*) qui étoit peint en Berger, que je le reconnoiſſois à n'en point douter, & que sûrement c'étoit concerté avec ſa tante. Elle m'écoutoit tranquillement en ricanant & ſans répondre. Mon mari prit la boîte, examina le portrait, le reconnut, & devint rêveur. En même temps il me vint une idée que je mis tout de ſuite au jour : Ne ſeroit-ce point, dis-je, le Prince lui-même qui ſe ſeroit déguiſé en Marchand ? Et auſſitôt me rappellant ſes traits : Ah ! je n'en doute plus, continuai-je, c'étoit bien lui ; je lui ai même dit qu'il reſſembloit au Berger ; & c'étoit pour mieux cacher le ſon de ſa voix, qu'il parloit du nez. Mon mari qui étoit toujours plongé dans ſa rêverie, ne rompit le ſilence que pour me dire avec un air piqué, & piqué contre moi : *Le Prince doit être content, Madame ; il a été trouvé joli : avec un peu de confiance, il peut eſpérer de devenir heureux.* Ces paroles entrecoupées de ſoupirs, & accompagnées de regards où le dépit & la douleur étoient peints, me poignarderent le cœur. Je me mis à verſer un torrent de larmes. Quoi ! me diſois-je, mon mari que j'aime tant, me croit capable d'en aimer un autre & d'abandonner la vertu ? Ces réflexions me mirent hors de moi ; je pouſſois des ſanglots à faire pitié, & mon mari y étoit inſenſible. Outrée de ſa dureté, je me jettai dans ſes bras, en lui diſant qu'il vouloit donc me faire mourir. Il me

repouſſa ſi bruſquement, que je tombai ſur le parquet ſans connoiſſance. Le derriere de ma tête attrapa le coin d'une table qui m'y fit une ouverture ſi grande, que le ſang en ſortit auſſi-tôt avec abondance. A la vue de ce ſang, mon mari reprit toute ſa ſenſibilité pour moi. O Ciel, s'écria-t-il, j'ai tué ma femme : que je ſuis malheureux ! En même temps, il ſortit de la piece. Sa vilaine tante, qui juſqu'alors nous avoit regardés en ſilence, ſonna pour avoir du ſecours. Comme le ſang que je perdois l'épouvantoit, elle envoya auſſi-tôt chercher notre Chirurgien, qui vint & commença par refermer la plaie à la hâte, afin de me ſecourir enſuite. Je fus près d'une heure ſans connoiſſance; pendant ce temps, on m'avoit miſe au lit. Au ſortir de mon évanouiſſement, je me vis entourée de mes femmes, du Chirurgien & de Madame de Montcroix. Pluſieurs mouchoirs pleins de ſang me firent demander ce que c'étoit. On me dit donc que je m'étois donné un coup à la tête. J'y ſentois en effet bien du mal; mais ne voyant pas mon mari près de moi, je dis dans ma détreſſe : hélas ! j'ai reçu un coup bien plus vif au cœur. Ces paroles furent une énigme pour les aſſiſtants, excepté pour la Comteſſe. En même temps, je me mis à fondre en larmes. Une de mes femmes en fut ſi vivement touchée, qu'elle s'en fut pour chercher mon mari & lui dire que je me déſolois. Mais elle le trouva dans ſon cabinet, étendu ſur un fauteuil, pâle comme

la mort & ſans mouvement. Elle en fut effrayée ; & elle vint avec précaution dire au Chirurgien de lui aller donner du ſecours ; & tout de ſuite elle envoya un domeſtique chercher ma tante.

La Comteſſe de Montcroix, dont la préſence m'étoit à charge, vouloit me conſoler & s'innocenter, en m'aſſurant avec fermeté que le Prince n'étoit venu que par curioſité, pour voir s'il étoit poſſible que je fuſſe devenue plus belle, & que ſon intention n'avoit rien que d'honnête. Mais je lui dis avec indignation qu'elle ſeule étoit auteur de toutes nos peines, qu'elle ne cherchoit qu'à nous déſunir mon mari & moi ; & que loin de la regarder comme une amie, je la redoutois & la regardois comme la plus cruelle ennemie qu'on pût jamais àvoir. Cela l'obligea de me quitter. Je n'avois plus alors auprès de moi que mes femmes, qui ne pouvant me conſoler, pleuroient auſſi.

Pendant ce temps-là, ma tante & mon couſin arriverent, & furent conduits vers mon mari qu'on avoit mis au lit, & dont l'état avoit ſi fort alarmé le Chirurgien, qu'il avoit envoyé chercher le Médecin, qui lui-même ſe trouvoit fort embarraſſé. Il étoit auſſi le Médecin de ma tante. Quand il la vit, il lui dit ſon inquiétude. Mon couſin qui avoit accompagné ſa mere auprès de mon mari, fut ſurpris de ne m'y pas voir ; il demanda où j'étois. On lui dit que j'étois au lit. Eh ! qu'eſt-ce que tout ceci, dit ma tante effrayée ? Qu'eſt-ce qu'a ma niece ?

Madame de Montcroix, qui pour lors étoit chez ſon neveu, lui dit que je m'étois trouvée mal ; & qu'en tombant, je m'étois donné un coup à la tête: mais qu'elle comptoit que ce ne ſeroit rien. Mon couſin accourut pour me voir: ſa vue excita mes pleurs, quoiqu'elle me donnât de la conſolation. Mes femmes alors ſe retirerent dans la piece d'à coté. Eh! qu'avez-vous, ma chere couſine, me dit-il en m'abordant? Comme je ne lui répondois point, & que je continuois de fondre en larmes, il crut que c'étoit l'état de mon mari qui excitoit mes pleurs; & pour me conſoler, il me dit de ne me point tant alarmer, que la connoiſſance commençoit à lui revenir. Il n'en étoit rien. Que dites-vous, lui dis-je, en arrêtant tout d'un coup mes larmes? eſt-ce que mon mari eſt ſans connoiſſance? Cette queſtion l'embarraſſa; il vit bien que j'ignorois l'état de mon mari: & voulant replâtrer ſa faute, qu'il ſe reprochoit déja, il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour me perſuader que mon mari n'avoit point de mal. Pourquoi diſſimuler, lui dis-je avec une ſorte de contentement? J'entrevois que mon mari s'eſt trouvé mal: ſi cela eſt, dites-le moi; & bien loin de m'en affliger, ce ſera ma conſolation. Ce langage lui parut nouveau de ma part, lui qui connoît ſi bien ma tendreſſe & ma ſenſibilité pour mon mari. Il reſta donc interdit, ne ſachant s'il devoit dire *oui* ou *non*. Ce qui l'embarraſſoit, c'eſt qu'il ſavoit que mon mari étoit toujours ſans connoiſſance, &

qu'il donnoit de l'inquiétude au Médeci . D'un autre côté, il pensoit que ce pouvoit être par ruse, que je lui parlois ainsi, afin de l'obliger à dire la vérité. Enfin il ne me répondit rien, & se mit à pleurer. Que vous êtes cruel ! lui dis-je alors en poussant mille sanglots. Eh ! que voulez-vous que je vous dise, me demanda-t-il avec embarras ? Qu'une chose, lui répondis-je avec feu : si mon mari est hors d'état de me venir voir ! Oui, me dit-il alors, en ajoutant que pour cela, il n'y avoit rien à craindre, qu'il n'étoit pas en danger. Ah ! dis-je à l'instant, je respire. Cette exclamation l'obligea de me demander quel étoit le sujet de mes pleurs. Je suis au désespoir, lui dis-je, mon mari est jaloux jusqu'à la fureur : si vous l'avez vu sans connoissance, j'espere que c'est qu'il a encore un peu de sensibilité pour moi ; & que s'il n'est auprès de moi, c'est qu'il ne peut pas : ce n'étoit que son absence qui excitoit mes pleurs. Il m'assura fort que mon mari étoit encore sans connoissance au moment qu'il vint me voir ; & il me dit en se levant, qu'il alloit en savoir des nouvelles, si cela me faisoit plaisir. Je lui répondis que je ne savois pas ce que je voulois ; que je craignois d'apprendre que mon mari fût mieux & ne voulût pas me voir, & que sa jalousie me piquoit & m'effrayoit en même temps. J'en suis dans un étonnement étrange, me dit-il en frappant du pied : Quoi ! le Comte jaloux ! & jaloux d'une femme comme vous,

qui êtes la vertu même, & qui l'aimez uniquement!..... Malgré cela, ajouta-t-il après un moment de silence où le tenoit son étonnement, je vais voir ce qu'il fait & en quel état il est. Il fit rentrer mes femmes auprès de moi, & s'en fut.

Mais les exclamations qu'il venoit de faire à mon sujet, me rendirent mon malheur plus sensible: je m'en occupai si vivement, que je m'évanouis une seconde fois. Pour mon mari, il venoit d'ouvrir les yeux, quand mon cousin entra chez lui. Il avoit été près de deux heures sans connoissance. Mais en la reprenant, il repoussoit tous ceux qui l'entouroient; & avec une vue égarée, il demandoit qu'on le laissât seul. Quand il apperçut mon cousin, il dit qu'il avoit quelque chose à lui dire, en priant qu'on se retirât au moins pour qu'il pût lui parler librement. On y consentit. Comme son air égaré inquiétoit, on resta dans la piece d'à côté. La précaution fut sage: car, à peine fut-on sorti, que mon mari quitta le lit comme un furieux, courut à son épée, la tira du fourreau; & il se jettoit dessus, quand mon cousin, qui le retenoit de son mieux, se mit à faire des cris. Dans le moment, tout le monde fut rentré. Il étoit bien temps, ma chere Baronne, car, hélas! je n'aurois plus de mari; il alloit s'enfoncer son épée, tant son désespoir étoit grand & tant son esprit étoit troublé. Mon cousin, dont l'état de maigreur augmente tous les jours, avoit

été ſaigné le matin, & n'avoit pas la force de le retenir; & mon mari qui ſavoit cela, n'avoit demandé à lui parler, que dans l'eſpérance que ſon état de foibleſſe ne lui nuiroit point pour faire ſon coup.

Quand mon mari vit tout le monde autour de lui, lui demander avec effroi s'il avoit perdu l'eſprit, il devint doux comme un agneau: il ſe laiſſa remettre au lit, & il ſe mit à fondre en larmes. Perſonne n'oſoit lui demander le ſujet de ſes pleurs; mais le Médecin jugea qu'il falloit le laiſſer pleurer. Quelques momens après, mon mari demanda encore d'être ſeul avec mon couſin; & il ajouta tout de ſuite: ôtez mon épée & tout ce qui pourroit ſervir à me faire du mal; liez-moi les mains & les pieds même; mais laiſſez-moi parler au Chevalier en particulier. On ſe retira donc une ſeconde fois, s'en rapportant à ſa parole, mais en ôtant ſon épée par précaution.

Dès que tout le monde fut retiré, mon mari ſe jetta au cou de mon couſin; & d'une voix entrecoupée de ſanglots, il lui dit: Sais-tu, mon cher Chevalier, que je ſuis un malheureux, que j'ai tué ma femme, & que je ne reſpire plus que la mort pour aller la rejoindre? Alors la fureur le reprit; il repouſſa mon couſin qui ouvroit la bouche pour le déſabuſer, & lui dire que je n'étois pas morte: va-t-en, lui dit-il, laiſſe-moi mourir de douleur. En même temps il ſe tourna de l'autre côté, & ſe mit

à pousser des gémissemens. Mon cousin le laissa se lamenter pendant deux ou trois minutes ; puis il lui dit : mon cher Comte, tu te chagrine là bien mal à propos ; ta femme n'est point morte, & elle meurt d'envie de te voir. Mon mari se retourna avec vivacité, & le fixant, il lui dit : Chevalier, me dis-tu vrai ? ou te moque-tu de moi ? Mon cousin lui assura qu'il disoit la vérité. Eh bien ! dit mon mari avec transport, que je la voie. En même temps il sauta du lit, passa sa robe-de-chambre & vint me trouver. Tout le monde le voyant sortir de la chambre, se mit à le suivre ; & quand on le vit entrer vers moi, on resta en dehors de la piece, afin de lui laisser la liberté de me parler.

Depuis que mon cousin m'avoit quitté, j'étois toujours dans mon évanouissement. Mes femmes avoient sonné pour avoir du secours ; mais le laquais qui avoit paru, & qu'elles avoient envoyé pour faire venir quelqu'un pour me secourir, étoit revenu leur dire de s'en tirer comme elles pourroient ; que mon mari étoit encore plus mal que moi ; que chacun étoit autour de lui, & que pour lui, il n'avoit osé rien dire de peur de trop effrayer tout le monde. Ce garçon, ma chere amie, s'étoit trouvé justement au moment qu'on remettoit mon mari au lit après s'être voulu tuer.

Le premier soin de mon mari, en entrant chez moi, fut de regarder à mon lit.

Mes

Mes femmes alors étoient au chevet très-occupées à me frotter les temples & à me faire respirer de différentes eaux. J'étois dans leurs bras comme une femme morte, laissant aller ma tête de tous les côtés. Comme on étoit obligé de me secouer, ma plaie s'étoit rouverte ; de sorte que mon mari voyant mon sang couler jusques sur mon sein ; ma pâleur extraordinaire, & plusieurs linges qui avoient servi lors de mon pansement, crut qu'on étoit à m'ensevelir. Il se tourna du côté de mon cousin, & lui dit en poussant tout d'un coup des sanglots : Ah ! barbare, à quel spectacle m'amene-tu : En disant cela, les jambes lui manquerent ; & il se laissa tomber au milieu de la piece. Mon cousin qui n'avoit pas de force, voulut le retenir, & il se laissa tomber en même temps. Mes femmes voyant ces deux hommes sur le parquet, & ne pouvant m'abandonner pour les secourir, pousserent des cris si perçans, que chacun accourut ; & ces cris me tirerent aussi de mon évanouissement. Comme j'étois à mon séant, soutenue par mes femmes, j'apperçus, en ouvrant les yeux, mon mari étendu par terre, & chacun empressé à le relever. Je n'y vis pas mon cousin, parce qu'il s'étoit relevé aussi-tôt. La situation de mon mari acheva de me rendre à moi-même ; & émue de pitié & de tendresse, je m'écriai : *Ah ! mon cher ami !* Comme il ne s'étoit point trouvé mal, & qu'il n'étoit tombé que par l'absorbement de sa douleur, dès qu'il entendit

ma voix, il ſe releva avec vîteſſe, & vint à moi en me diſant : *Quoi ! ma chere amie, je t'offenſe, & tu m'aime encore ?* En même temps il ſe jetta à mon cou. Mais le Chirurgien qui voyoit mon ſang couler, accourut, & l'écarta en lui diſant, qu'il falloit, ſans perdre de temps, me panſer dans les formes, & que ſûrement ma plaie étoit rouverte.

Quand mon mari vit l'ouverture de ma plaie, il ſe mit à pouſſer des cris affreux : il diſoit que cétoit lui qui m'avoit mis dans cet état ; qu'il étoit un miſérable ; qu'il ne méritoit pas de m'avoir pour femme, & qu'il devroit payer de tout ſon ſang la faute qu'il avoit faite. Ma tante lui dit que quoiqu'elle ignorât ſa faute, elle penſoit que ſon amour l'aggravoit, & qu'elle croyoit qu'il feroit mieux d'arrêter ſes pleurs que de leur donner un ſi libre cours, parce que toute ſa ſenſibilité ne pouvoit ſervir qu'à m'attriſter. Elle diſoit bien vrai, ma chere Baronne ; car ſi ma tête étoit malade, mon cœur l'étoit bien davantage ! je ſouffrois des maux inouis, & je n'oſois me plaindre à cauſe de lui. Il ſentit que ce que lui diſoit ma tante, étoit raiſonnable ; il ſe tut. Mais comme j'avois toujours les yeux ſur lui, je vis ſouvent des larmes arroſer ſes joues. Quand mon panſement fut fait, le Médecin & le Chirurgien défendirent de me laiſſer parler. Ils aſſurerent que huit jours ſuffiroient pour me guérir, ſi l'on ſavoit me ménager, parce que je n'avois de malade que les chairs ;

que comme j'avois perdu beaucoup de ſang, je devois être très-foible ; & que par conſéquent il me falloit du repos. Ils s'en allerent alors voir leurs malades, en ſe donnant parole pour revenir me voir ſur les huit heures du ſoir.

Quand ils furent partis, ma tante & mon couſin voulurent ſavoir toute notre hiſtoire. Mon mari en commença le récit ; & dans le moment, M. des Foſſés arriva. Un des garçons de cuiſine étant dans le jardin, l'avoit apperçu à ſa fenêtre, & avoit couru lui dire qu'il ne ſavoit pas ce qui étoit arrivé ; mais que *Madame* étoit quaſi morte, & que *Monſieur* vouloit ſe tuer, & qu'on avoit bien du mal à l'en empêcher. M. des Foſſés donc accourut. Quand mon mari le vit, il ſe troubla ; tant y a que les gens vertueux en impoſent toujours. Mon mari lui dit en tremblant : Monſieur, plaignez-moi, je ſuis accablé de douleur : j'ai penſé tuer ma femme. M. des Foſſés qui l'aime avec tendreſſe, fut touché de ſon air pénétré ; il lui prit les mains, les lui ſerra ; & jettant un coup d'œil ſur moi, il dit : Madame eſt-elle en danger ? Non, Monſieur, non, dis-je bien vîte, mon mal ne ſera rien. Je l'eſpere, reprit mon mari ; mais je n'en ſuis pas moins un miſérable. C'eſt, dit M. des Foſſés, quelque trait de jalouſie qui aura éclaté ? Une rage, Monſieur, une rage, dit mon mari le cœur ſerré. Les reproches que vous vous faites, Monſieur, reprit M. des Foſſés, prouvent aſſez que

vous reconnoiſſez votre erreur, & que vous déteſtez votre faute ; ainſi je vous crois plus à féliciter qu'à plaindre : vous étiez jaloux en ſecret ; votre jalouſie a pris ſon eſſor ; la voilà partie, elle ne reviendra pas. Mon mari ſe jetta à ſon cou ; & moi je le remerciai bien de ſa condeſcendance & de ſa douceur. Quand mon mari ſe fut un peu remis de ſon émotion, il reprit le récit de notre aventure ; & il ſe fit tant de reproches, que perſonne n'oſa lui en faire. Il nous dit que ce qui l'avoit rendu tout d'un coup ſi furieux contre moi, c'eſt qu'au moment où je me jettai dans ſes bras, il s'imagina me voir dans ceux du Prince ; & il aſſure que cependant il n'a jamais penſé que je fuſſe capable d'abandonner la vertu ; mais que toute ſa crainte étoit que je n'en vinſſe à aimer un peu le Prince, au moins par reconnoiſſance ; & que ce n'étoit que cela qu'il avoit voulu exprimer, lorſqu'il me dit qu'*avec un peu de conſtance, le Prince pouvoit eſpérer de devenir heureux* : & il ajouta qu'il fait un ſi grand cas de mon amour, qu'il ſe trouveroit le plus malheureux des hommes, ſi je le fruſtrois de la moindre portion de mon cœur. Une femme, ma chere Baronne, peut-elle ſe croire malheureuſe de trouver dans ſon mari de telles diſpoſitions ?

La tante de mon mari, qui penſoit bien que ſa préſence ne pouvoit que nous déplaire, avoit pris le parti de s'en aller au moment que mon mari alloit entamer no-

tre hiſtoire. Une heure après nous demandâmes où elle étoit ; & on nous dit qu'elle étoit partie, ſans avoir voulu nous dire adieu. Son départ me donna tant de joie, que ſans penſer à la défenſe du Médecin, je me mis à cauſer de notre aventure, & de tout ce qui ſe préſenta à mon idée, comme ſi je n'avois point eu de mal. Auſſi quand le Médecin & le Chirurgien revinrent, & qu'ils nous virent, mon mari & moi, ſi animés, ſi gais, en un mot, ſi différens de l'après-midi ; ils ſe regarderent l'un & l'autre ; & le Médecin dit : ſi les hommes étoient toujours contens, que deviendrions-nous ?

Le Lundi nous reçûmes, mon mari & moi, chacun un billet du Prince. Voici le contenu de celui qui m'étoit adreſſé :

» Pardonnez-moi, Madame, ma ſuper-
» cherie : on garde devant les Princes un
» certain *decorum*, qui nous prive toujours
» de voir les perſonnes avec ce naturel &
» cette liberté ſi favorables à la beauté &
» aux graces ; & j'ai voulu vous voir vous-
» même, vous admirer & vous reſpec-
» ter «.

Voici celui qui étoit adreſſé à mon mari :

» J'ai pour vous, mon cher Comte, l'a-
» mitié la plus ſincere & l'eſtime la plus
» parfaite : jugez ſi avec ces ſentimens je
» pourrai jamais vous cauſer le moindre
» ſouci «.

Mon mari répondit ſur le champ. Il inſinua dans ſa réponſe que j'étois très-ſenſi-

ble à son obligeant billet; & que je n'aurois pas manqué d'y répondre moi-même, si le coup que je m'étois donné à la tête ne m'avoit retenue au lit.

Le lendemain il en reçut un autre, où le Prince lui marquoit qu'il ignoroit que je me fusse donné un coup; que la Comtesse de Montcroix lui avoit fait un discours simulé en lui rendant sa boîte; qu'il venoit d'aller chez elle lui-même *incognito* pour savoir ce qui m'étoit arrivé, & qu'il ne l'avoit pas trouvée; qu'il le prioit donc de lui marquer si ce ne seroit point lui qui auroit occasionné ce malheur. Mon mari lui répondit en deux mots, qu'il iroit lui-même lui faire sa confession dès que je serois rétablie; & qu'il voyoit clairement & avec plaisir, que mon mal ne seroit rien.

Nous vîmes, ma chere Baronne, par ce second billet que Madame de Montcroix ne lui avoit rien dit de notre aventure. Comme j'allois toujours de mieux en mieux, mon mari au bout de quelques jours jugea à propos d'aller à Versailles. Il fut trouver le Prince, & lui raconta sans déguisement tout ce qui étoit arrivé le jour de son travestissement. Le Prince fut très-sensible à l'événement: il versa quelques larmes, & dit à mon mari qu'il m'aimoit à l'adoration; mais qu'il estimoit & respectoit ma vertu; & qu'il lui faisoit serment de ne jamais passer vis-à-vis de moi, les bornes du respect le plus délicat. Il lui dit qu'il n'avoit

jamais vu de femme plus ſage & plus réſervée que moi ; & que ſi toutes me reſſembloient, les hommes ſeroient plus retenus & plus circonſpects : car, ajouta-t-il, les femmes ſont plus agaçantes encore, que les hommes ne ſont ſéducteurs.

Mon mari s'en revint le jour même, le cœur content & l'ame tranquille. Trois jours après nous apprîmes la mort de ſa tante. Cette femme s'aviſa de dire au Prince qu'il avoit renoncé trop vîte à ma conquête ; qu'elle m'auroit amenée à tout ce qu'il deſiroit ; qu'elle ne voyoit déja plus qu'une foible oppoſition dans mon mari ; que quelques mois encore auroient ſuffi pour me faire revenir de tous me préjugés de Couvent ; qu'enfin je ſerois devenue la femme la plus galante avec le tems. Et le Prince lui répondit avec indignation, qu'elle étoit une infame, qu'il avoit autant d'horreur pour ſes diſpoſitions que de reſpect pour ma vertu, & qu'il n'auroit jamais pour elle que du mépris. Le dépit & la honte que lui cauſa cette réponſe, lui donnerent la fievre dans le moment. Elle ſe mit au lit, & mourut dans les vingt-quatre heures. La nouvelle de ſa mort me cauſa une joie inexprimable. En effet, ma belle Baronne, ne dois-je pas regarder cette mort comme le plus grand avantage qui pût m'arriver dans la vie ? Cette femme étoit d'un caractere ſi dangereux.... Je m'arrête pour ne point troubler ſa cendre. Son mari, qui eſt rempli de piété, eſt content de ſes derniers mo-

mens. Il m'a même dit de ſa part, qu'elle me demandoit bien des pardons, & ſe recommandoit à mes prieres.

Mon mari ſe vit donc obligé de retourner tout de ſuite à Verſailles. Ma tête étant alors preſque guérie, & n'ayant plus rien à craindre de ſa tante, je voulus l'accompagner. Madame de la Tour, qui étoit héritiere avec mon mari, fut auſſi du voyage. Jamais, ma chere amie, non, jamais Verſailles ne m'a paru ſi agréable que pendant ce ſéjour. Le Prince ſage, poli & réſervé vis-à-vis de moi : mon mari tranquille & gai, parlant ſouvent de ſa faute, & la déteſtant ſincérement. Le Prince a eu la bonté de le congratuler ſur la mort de ſa tante, en lui diſant que ſon intention étoit de lui conſeiller de rompre entiérement avec cette femme, & qu'il ſe réjouiſſoit de ce que Dieu en avoit lui-même hâté la rupture.

C'eſt aujourd'hui Samedi. Hier ſur les quatre heures après-midi, comme je venois de finir ma narration, l'Abbé que tu m'as adreſſé, ma chere amie, m'a remis ta courte Lettre datée du trois de ce mois. Comme je lui marquois ma ſurpriſe de la recevoir ſi tard, il ma dit qu'il n'étoit arrivé que depuis quelques heures, & qu'il avoit été arrêté en route par une maladie. Il étoit effectivement très-pâle. Sur ta recommandation j'ai écrit ſur le champ à Madame de Maintenon une Lettre, qu'il doit lui préſenter aujourd'hui par l'entremiſe de mon

mari qui eſt à Verſailles, & à qui j'ai écrit auſſi un mot en faveur de ce bon Eccléſiaſtique.

A la fin tu as donc deviné le Prince? Je n'en ſuis pas étonnée; mais je le ſuis de ce que tu as tant tardé à le deviner. Actuellement qu'il n'eſt plus queſtion de galanterie de ſa part, je parlerai de lui ſans myſtere lorſque l'occaſion s'en préſentera. Madame de l'Ecluſe (qui eſt à côté de moi; qui parcourt toutes les pages de cette Lettre; qui dit que les événemens qui en ſont le ſujet feroient un joli roman; que ſi elle avoit le talent de Madame de la Fayette, elle le commenceroit tout à l'heure) t'embraſſe de toute ſon ame; & moi auſſi, qui t'aime plus que ma vie, & qui lui dis que je ſuis bien-aiſe de ſon incapacité, parce que je ne veux point être la matiere d'un Roman.

LETTRE XLI.

Du premier Janvier 1688.

BON jour, bon an. Voilà, ma chere amie, tout mon compliment: mon amitié pour toi n'eſt pas ſuſceptible d'analyſe; elle fait ma joie, mes délices, je la ſens, tu la connois, & cela me ſuffit. Je t'écris dès aujourd'hui & dès le matin pour te demander en grace de ne rien dire à M. de Neufpont de mon aventure; ou, ſi la cho-

ſe eſt faite, de le prier de ma part de n'en point parler à mon mari dans ſes Lettres; car ce ſeroit mortifier ſenſiblement ce cher ami, que de lui faire entrevoir qu'on ſait ſa jalouſie, & juſqu'où il l'a pouſſée. Avant-hier il me dit d'un air de ſuppliant : ma chere Comteſſe, nous touchons à la nouvelle année ; tu écriras à Madame de Neufpont : puis-je eſpérer d'obtenir de toi la grace de ne lui point parler de mes fureurs ? Je demeurai interdite, parce qu'il me falloit ou le mortifier, ou déguiſer la vérité. Il vit mon embarras, & crut que j'avois envie de le refuſer. Il recommença ſa ſupplique d'un air ſi humble, que je me déterminai tout de ſuite à l'aſſurer que je ne t'en écrirois rien. La choſe étant faite, & lui l'ignorant, je crois que ma diſſimulation eſt plus ſage qu'une ſincérité indiſcrete; mais tu ſens combien il eſt important qu'il ignore, & que tu ſais tout, & que je le trompe. Il me témoigna auſſi-tôt ſa reconnoiſſance par un baiſer tendre, que je reçus en rougiſſant comme une faveur non méritée. Il eſt allé à la premiere Grand'Meſſe à la Paroiſſe. Je veux attendre ſon retour pour fermer ma Lettre : je la tiendrai à la main à ſon arrivée, & je ferai enſorte qu'il voie le peu d'écriture qui la compoſe, afin que cela le confirme dans l'idée que je ne te dis rien de mon aventure. Heureuſement que comme je finiſſois mon énorme Lettre Samedi, Madame de l'Ecluſe vint me voir. Je lui fis mettre mon paquet dans ſa poche, en la priant

de le faire mettre à une boîte de la poſte par un de ſes gens en s'en retournant. Par cette précaution je ſuis ſûre de la diſcrétion des miens ; car on eſt bien diſcret quand on ne ſait rien.

Mon mari m'a dit que le bon Abbé pour qui tu t'intéreſſe, a obtenu ce qu'il deſiroit. Adieu, ma chere confidente, qui as mon cœur & toute ma tendreſſe comme toute ma confiance.

LETTRE XLII.

Du 28 Janvier 1688.

TU pleure, ma chere amie, & je verſe des larmes. Mais lorſque tu recevras cette Lettre il y aura douze jours que ton fils ne ſera plus. Puis-je eſpérer qu'elle te trouvera ſoumiſe à la volonté de celui qui ordonne de tout pour notre bien ? Lui auras-tu fait le ſacrifice de cet enfant qui eſt débarraſſé des maux de la vie, qui jouit de la gloire, qui offre à Dieu des vœux pour toi, pour ton mari, pour tout ce qui t'eſt cher ? C'eſt ce que je ſouhaite, ce que j'eſpere, ce qui doit être. Eſſuie tes larmes ; j'eſſuie les miennes, & je ceſſe de te parler d'un enfant qui eſt ſi heureux, que nous ne lui devons pas ſeulement des prieres.

M. de Pomponne ſort d'ici : il a interrompu ma Lettre, & a dîné avec nous. Eh bien ! cet homme, qui paſſe ſoixante-neuf ans, a

eu toute sa vie des traverses, & il les a supportées en héros chrétien. Je te le donne pour exemple, ma charmante amie. C'est un pere tendre, qui dans sa fortune, a vu mourir des enfans qu'il regrettoit; & qui, aujourd'hui, a la mortification de ne pouvoir en avancer d'autres pleins de talens, de mérite & de bonne volonté. Ce sont là des peines réelles. Malgré sa disgrace tout le monde l'aime, l'estime, & le recherche. Sa conversation est douce, insinuante, simple & éloquente. Je voudrois que tu fusse à Paris, & que tu visse cet homme aimable. Ah! si tu y étois tu en verrois bien d'autres qui te charmeroient, & te distrairoient de ton chagrin. J'ai fait la connoissance d'une Dame qui est l'amie intime de ma grand'-maman, & de son âge : cette Dame est la Marquise de Sévigné. C'est une femme plus qu'aimable, une de ces personnes gaies & spirituelles, sur qui les années ne font aucun ravage, parce qu'elles sont tout ame, tout esprit. J'ai dîné il y a quelques jours à l'Hôtel de l'Ecluse avec M. Despréaux : c'est encore un homme de quelque âge, il passe cinquante ans. Sa conversation eut pour moi mille charmes : tout ce qu'il dit est plein d'agrément & de sel. C'est bien dommage, il est un peu sourd. Avec de telles gens, ma chere amie, l'esprit est si satisfait que le cœur s'en sent; il est comme forcé d'oublier même jusqu'à ses douleurs. Je ne suis point étonnée de la grande liaison de M. des Moulins avec M. Despréaux. Mon amie m'a racon-

té que c'eſt ce Poëte qui a fait le mariage de ſes pere & mere. Le Comte des Moulins & lui ſont amis depuis l'enfance ; amis d'étude. La Comteſſe des Moulins étoit fille d'un Préſident à Mortier que M. Deſpréaux connoiſſoit. Le Poëte fit un portrait flatteur de cette Demoiſelle à M. des Moulins, qui le pria de la lui procurer. M. Deſpréaux entreprit la choſe, & réuſſit ſi bien qu'en moins d'un mois le mariage fut fait.

Madame de Maintenon m'a menée enfin au Monaſtere de Saint-Cyr, vrai monument de ſon goût, de ſa piété & de ſa charité. Les bâtiments en ſont magnifiques ; & l'ordre de cette Maiſon ſe fait admirer juſques dans les plus petites choſes. J'ai vu les deux cens cinquante Demoiſelles qu'on y éleve actuellement. Ces jeunes perſonnes ſont diviſées en quatre claſſes, & diſtinguées par la couleur de leurs fontanges, qui ſont bleues, jaunes, vertes ou rouges. Elles ne peuvent y entrer avant l'âge de ſept ans, ni en ſortir avant l'âge de vingt ans trois mois. On leur fera alors une dot de trois mille livres & un trouſſeau. Si elles veulent reſter pour ſe faire Religieuſes, on les gardera, & on les admettra à la profeſſion pour rien. On n'admettra même dorénavant dans ce Couvent, pour être Religieuſes, que des Demoiſelles qui y auront été élevées ; & elles ne pourront commencer leur Noviciat qu'à dix-huit ans accomplis. C'eſt Madame de Maintenon qui m'a fait tous ces détails, & bien

d'autres encore qui ſeroient trop longs à écrire.

M. de Neufpont recevra ces jours-ci la Bible de M. de Saci. En priant mon mari de lui faire cet achat, il lui marque que c'eſt toi qui deſire ces Livres pour te remplir l'ame, & t'amuſer ſolidement. N'eſt-il pas vrai, ma belle Baronne, que tout ce qui eſt vérité plaît plus que le menſonge ? On racontoit un jour dans une compagnie nombreuſe où j'étois, toutes ſortes de petits contes faits à plaiſir. J'y trouvai quelque amuſement, mais point de vraie ſatisfaction. Il en eſt de même de toutes ſortes de Romans : je les lis, je les ſavoure même, lorſqu'ils ont un certain mérite ; & tous ne laiſſent dans mon ame qu'un vuide affreux. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire & de l'Ecriture-Sainte ; on lit & on relit ces choſes ſans s'en laſſer, on y retrouve un nouveau charme, & on ſent qu'il y a toujours à profiter.

Mercredi M. Nicole ſur les trois heures après-midi, apporta à mon mari une Lettre de M. de Saint-François, & un mémoire de dépenſes pour la Chapelle du Château de Nogent. Ces deux Meſſieurs ſont en relation. Mon mari fit des reproches à M. Nicole de ce qu'il n'étoit pas venu dîner avec nous. Il répondit qu'il avoit un aſthme qui ne lui permettoit d'aller manger que chez des amis particuliers ; que hors cela, il ne mangeoit nulle part. Comme M. le Chape-

lain l'avoit prié dans une Lettre, de me demander si je n'aurois point quelqu'habillement fond blanc à lui envoyer, pour faire faire une chasuble pour Pâques & pour les Fêtes de la Vierge, il s'acquitta de sa commission; & je lui dis que j'en avois un fond argent avec des fleurs d'or que je lui enverrois avec plaisir. M. Nicole se chargea de le lui envoyer avec des Livres. Au lieu d'envoyer le paquet chez M. Nicole par un laquais, nous fîmes la partie, ma belle-sœur & moi de prendre hier le paquet dans mon carrosse, & de nous faire conduire chez lui. Nous y trouvâmes le Comte de Tréville, M. Racine, M. Despréaux, M. du Bois & l'Abbé Renaudot; tous gens savans & de grand esprit. Ah! ma chere, que je t'ai souhaitée là! Jamais conversation n'a été plus animée, plus vive & plus spirtuelle. Adieu, des visites m'arrivent.

LETTRE XLIII.

Du 26 Mars 1688.

TOUT ce que tu me dis, ma belle Baronne, auroit fait ma consolation, si la perte de mon cousin eût été le sujet de ma douleur: mais, hélas, ses souffrances empoisonnoient ma vie, & me faisoient desirer sa mort. Il n'y avoit donc que la cause de cette mort qui faisoit ma peine. Mon mari m'a dit qu'il t'en avoit marqué quelque chose.

N'eſt-il pas bien extravagant à un jeunehomme de prendre de l'amour au point d'en tomber en langueur, & d'en mourir ? J'avois un preſſentiment de la vérité. Je n'ai été que huit jours dans l'affliction. J'y étois encore lorſque je reçus ta Lettre. Deux jours après, mon mari revenant de chez mon oncle, me dit que ma tante ſe reprochoit vivement de n'avoir pas pénétré l'amour de ſon fils ; qu'elle venoit de lui dire : *Ah ! Monſieur, ſi j'avois bien lu dans le cœur de mon fils, ma niece ne ſeroit pas votre femme, elle ſeroit ma fille.* O ciel ! m'écriai-je dans le moment, que j'ai de graces à rendre à la Providence ! Et par un mouvement tout naturel, je me jettai au cou de mon mari ; & le ſerrant bien fort, je lui dis : Va, mon cher ami, me voilà conſolée ; je ne pouvois ſoutenir la penſée d'être la cauſe de la mort de mon couſin ; mais j'en ſuis la cauſe innocente, & je ſuis bien bête de m'en affliger, il ne mérite pas plus mes regrets que mon eſtime, & c'eſt un importun que j'aurai de moins. Mon mari fut fort content de l'impreſſion que ſon rapport m'avoit fait ; il m'en témoigna ſa joie vivement, & j'y fus auſſi ſenſible que lui. Effectivement, ma chere amie, quels regrets dois-je à un fou ? Il a pourtant eu la ſageſſe de ſe taire ; mais c'eſt qu'il voyoit que je me moquois tous les jours du Marquis de la Tour & de ſon amour ; & il étoit témoin à tout moment du dévouement de mon cœur pour mon mari. Cependant il n'a pu ſe taire juſqu'à la fin ; car huit

jours avant sa mort, il dit à mon mari devant ses pere & mere : » Mon cher Com-
» te, prends pitié de moi ; du premier mo-
» ment que j'ai vu ta femme, je l'adore,
» un feu secret me consume & me dévore,
» je meurs pour elle ; mais ne pouvant sou-
» tenir mon reste de vie sans la voir, &
» n'ayant plus la force d'aller chez toi,
» amene-la-moi tous les jours, afin du moins
» qu'elle reçoive mon dernier soupir «. Mon mari donc, malgré ma répugnance, me menoit tous les jours le voir, & avoit la sagesse de me taire la cause de la maladie de mon cousin. Mais mon oncle & ma tante n'ont pas eu la même discrétion ; ils m'ont dit que c'étoit moi, sans le vouloir, qui mettoit leur fils au tombeau. Il est mort le trois de ce mois, presque au même moment que Mademoiselle de Guise. Que l'amour cause de maux dans ce maudit monde ! On dit que c'est un Dieu : & moi, je dis de lui ce que Sosie dit de Mercure dans l'Amphitrion : *Je ne vis de ma vie un Dieu plus Diable que lui.* Depuis trois jours ma tante est bien malade ; je crains qu'elle ne succombe à son chagrin. La pauvre femme ! sa situation est vraiment bien triste.

Hier en revenant de la voir avec mon mari, notre carrosse fut accroché un moment par un autre carrosse, dans lequel j'apperçus une Abbesse, avec deux ou trois personnes qui lui ressembloient. Un sentiment de jalousie me saisit ; je dis à mon mari : voilà une famille bien heureuse : je n'ai pas le

même bonheur moi, je ne vois pas, je ne possede pas ma bonne tante. En disant cela, mes yeux se remplirent de larmes. Mon mari me dit amicalement : Ne te chagrine pas, ma chere Comtesse, nous aurons peut-être aussi quelque jour le plaisir de la voir à Paris. Je ne l'espere pas, lui répondis-je, car la veille de mon départ du Couvent, je lui demandai si elle ne viendroit pas me voir quelquefois quand je serois mariée ; & elle m'a répondu avec fermeté un *non* accablant, disant *qu'une Religieuse ne devoit pas plus sortir de son Couvent qu'un mort de son tombeau.* Effectivement, me dit mon mari, cette réponse est désespérante ; mais nous irons la voir quand mon fils aura dix ans, & nous le menerons avec nous. Belle consolation ! lui dis-je, que dix ans. Quand nous fûmes arrivés à l'Hôtel, je me mis à lui parler de ma bonne tante, à lui faire son éloge, à lui dire que rien n'étoit si aimable qu'elle, & que s'il la voyoit il en seroit enchanté, & l'aimeroit sûrement. Devinerois-tu, ma belle Baronne, ce qu'il m'a répondu ? Qu'il l'avoit vue, qu'elle étoit aimable, & qu'il l'aimoit. Juge de ma surprise. Il m'explique l'énigme. Il a été la voir au mois de Mai de l'année passée, lors de son voyage de Rouen, après avoir passé huit jours en Normandie, où il laissa M. des Fossés régler ses affaires. Il avoit pris d'avance la précaution d'écrire pour moi plusieurs Lettres, que M. des Fossés m'envoyoit tous les trois jours : & il passa près de quinze

jours auprès de ma bonne tante. Qu'il étoit heureux ! Il m'a toujours caché ſon bonheur, de peur de me donner de la jalouſie, & des deſirs d'aller voir cette tante dont la vue me ſeroit ſi agréable. Il me promet donc de me donner ce plaiſir quand mon fils aura dix ans. Quel terme ! Oh ! j'eſpere bien avancer ce bonheur. Je ne crains que des groſſeſſes. Mais ſi je puis me trouver ſans embarras quelqu'un de ces étés, je vole dans ſes bras. Eh ! quelle ſatisfaction pour moi, ma chere amie, ſi en même temps de ton côté tu pouvois faire le voyage, & venir voir ta chere maman l'Abbeſſe, & ton amie ! Que cette idée ravit mon ame ! Ah ! ma charmante Baronne, mon cœur ſe pâme d'aiſe : il me ſemble que je te tiens déja, que je te ſerre contre mon ſein, que je te baiſe & rebaiſe ; & cette illuſion eſt ſi vive & ſi forte, que ma reſpiration m'abandonne ; & je quitte la plume........

Je la reprends pour te dire que les Livres que M. de Neufpont a demandés à mon mari, ne pourront partir que dans huit jours, parce qu'ils ſont chez le relieur. Tu trouveras dans le paquet des bonbons ſuperfins ; Mademoiſelle, que j'ai été voir il y a quinze jours, m'en a donné quatres boîtes. Elle me fait l'honneur de m'aimer à la folie ; & je ne ſuis pas ingrate, moi, je l'aime & l'honore ; je ne reſſemble pas à ſon poliſſon de mari : cet ingrat qui tient d'elle ſa gloire & ſa fortune, ne lui a donné que du déſagrément depuis qu'elle l'a tiré de priſon.

pour vivre avec elles. Enfin il a pouſſé ſon inſolence juſqu'à lui dire un jour en revenant de la chaſſe : *Mademoiſelle de Bourbon, tirez-moi mes bottes.* Elle, outrée de ſon audace, fit un cri. Il fit un mouvement du pied pour la frapper. Alors Mademoiſelle prenant un ton d'autorité, lui a défendu de reparoître jamais en ſa préſence. N'a-t-elle pas bien fait ? ou plutôt, n'a-t-elle pas trop peu fait ?

LETTRE XLIV.

Du 26 Octobre 1688.

ENFIN, ma chere Baronne, je reprends la plume au bout de ſept mois, & je commence par te remercier de tes Lettres conſolantes. Je n'en recevois pas une qui n'apportât quelque ſoulagement à ma douleur. Madame de la Tour eſt enchantée de toi, de ton ſtyle, de ton bon cœur, de ta tendreſſe pour moi ; elle eſt jalouſe de ton amitié ; elle dit que rien ne l'a tant ſatisfaite que d'être mon ſecrétaire, & qu'elle ne peut ſe réſoudre à quitter ce glorieux exercice tout à coup : la voici à côté de moi qui t'écrit pour elle-même.

Voilà une année bien triſte : la mort de mon couſin ; & quelle mort ? Celle de ma tante, de mon grand-papa, de M. des Foſſés cet ami ſi cher ; la jambe caſſée de mon mari : tout cela ne ſuffiſoit-il pas pour me

faire accoucher avant terme ? Mon enfant ſe porte bien ; j'eſpere qu'il vivra ; beaucoup d'enfans vivent à ſept mois. M. Fontaine, en venant voir M. des Foſſés au lit de la mort, apprit l'accident qui étoit arrivé à mon mari. Auſſi-tôt il fut trouver M. Nicole, & tous deux ſont venus juſqu'à cinq fois nous donner de la conſolation. M. de Pomponne nous a auſſi rendu pluſieurs viſites ; & M. de Saint-François nous a écrit juſqu'à huit fois des Lettres toutes divines. La jambe de mon mari eſt ſi bien remiſe, qu'il n'y paroît plus ; il ne boitera point du tout. Si cet accident ne lui étoit pas arrivé, il auroit ſuivi Monſeigneur à l'armée. Que d'alarmes pour moi pendant ce temps-là ! Au bout des chagrins il y a toujours quelque petite conſolation. Providence !......

Ma grand'maman eſt avec nous depuis la mort de mon grand-papa. C'eſt elle qui a nommé mon enfant au baptême avec mon oncle. Ce pauvre homme a quitté Paris : il eſt allé paſſer le reſte de ſes jours dans ſa famille. Madame de Sévigné vient ſouvent voir ma grand'maman. Que cette femme entend bien à donner de la conſolation ! Ces deux Dames s'aiment à la folie ; elles ſe tutoyent, & ne s'appellent que par leur nom de baptême. Adieu ; mon mari me demande en grace de finir ici.

LETTRE XLV.

Du 14 Décembre 1688.

TA Lettre, ma charmante amie, m'a fait un plaisir infini : elle est écrite librement & avec fermeté ; on ne diroit jamais qu'elle est d'une femme en couche : cela me prouve mieux ta bonne santé que tout ce qu'on pourroit m'en dire. Je ne te répete point ici mes desirs affectueux ; les deux mots que j'ai mis pour toi dans la Lettre de mon mari, suffisent entre nous, puisque tu ne peux douter que ta santé, ta joie & ton contentement font partie de mon bonheur.

Je ne te dirai rien des nouvelles de la Cour, je laisse ce plaisir à mon mari qui s'en acquitte si bien. Ne trouve-tu pas effectivement qu'il s'exprime agréablement, & qu'il rapporte bien une nouvelle ? Je suis bien aise que M. de Neufpont te lise toutes ses Lettres : mais prends garde que ce ne soit une amorce pour t'obliger à lui lire les miennes. Point de reconnoissance imprudente, je te prie, sois ingrate à cette occasion. N'est-il pas juste que deux amies conservent la liberté de s'ouvrir leur ame ? Et pourrions-nous le faire si nos maris devoient voir ce que nous nous écrivons ?

M. Quinaut est mort le jour que Mon-

ſeigneur eſt arrivé de l'armée. A Paris, lorſqu'un homme de renom meurt, ſa mort fait quelque ſenſation : on parle de lui quelquefois d'une maniere différente que l'on n'en parloit pendant ſa vie ; ſa réputation croît ou décroît : celle de cet homme-ci prend un nouveau luſtre ; on dit à préſent que ſes Opéra ſont tout ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Il étoit d'un caractere doux, complaiſant. Je l'ai rencontré pluſieurs fois dans des compagnies où il étoit eſtimé & recherché.

Ma grand'maman eſt toujours avec nous : elle ne peut ſe réſoudre à revoir ſon Château, & elle ne veut pas non plus demeurer chez nous : elle eſt déterminée à ſe mettre en penſion dans un Couvent de notre voiſinage.

Je ſuis revenue hier de Verſailles, où j'ai été extrêmement accueillie de toute la Cour. Madame la Dauphine me fait la grace de m'aimer, &, comme tu penſe bien, j'en ſuis un peu glorieuſe.



LETTRE XLVI.

Du 29 Janvier 1689.

JE rougis en datant ma Lettre : oui vraiment, ma chere amie, je rougis d'avoir laissé presque tout ce mois-ci sans t'écrire, & même sans avoir répondu à ta jolie épître. Je savoure toujours tout ce que tu me dis d'amical, comme si ton amitié étoit pour moi une chose nouvelle. C'est qu'il n'y a rien de si doux que d'être aimée de ce qu'on aime, qu'on chérit, qu'on idolâtre, qu'on desire, qu'on ne voit plus, & qu'à peine espere-t-on revoir. Cependant depuis quelques semaines mon espoir renaît : M. de Neufpont dans sa Lettre de la nouvelle année, promet à mon mari que, *foi d'honnête homme*, il viendra un jour établir son séjour à Paris. Mon Dieu, quand arrivera-t-il ce jour heureux, ce jour fortuné, ce jour après lequel je soupire ? En devenant l'objet de mes espérances, il va devenir l'objet de mes desirs & de mes impatiences. Pour hâter mon bonheur s'il ne faut que t'inspirer du goût pour cette capitale, je ne veux plus t'entretenir que de ses beautés, de ses plaisirs, de ses spectacles, de ses Savans, de ses Poëtes, de ses Orateurs, de ses Théologiens, en un mot, de tous les grands hommes qui l'habitent, & qui en font l'ornement. Un de ses avantages n'est-il pas d'être voi-

sine

ſine de ſon Souverain & de ſes Princes ? Ne compte-tu pour rien de les voir, de les contempler, de les admirer dans le public & le particulier ? dans leurs dévotions & leurs plaiſirs ? dans leur noble ſimplicité & leur gloire ? Avec quelle ſatisfaction, quel étonnement ne verrois-tu pas aujourd'hui ton Roi donner l'hoſpitalité à un Souverain (1) chaſſé, trahi, abandonné ? Ce Roi malheureux eſt établi dans le Château de Saint-Germain avec ſa femme, & ſon fils qui n'eſt qu'un enfant à la mamelle. Ils ont là tout ce qui fait l'apanage d'une Cour brillante. Avec quel plaiſir auſſi ne verrois-tu pas repréſenter une piece nouvelle qui fait l'admiration de tous ceux qui la voient ? C'eſt une Tragédie ſur l'Hiſtoire d'Eſther, que M. Racine a compoſée à la priere de Madame de Maintenon, pour être jouée à Saint-Cyr par les jeunes Demoiſelles de ce Monaſtere. Cette Dame a eu la complaiſance de m'y mener. Toute la Cour étoit préſente : tout a applaudi à la Piece, & aux petites Actrices, qui on repréſenté tous les perſonnages à merveille. Rien ne bleſſoit la bienſéance dans leurs habillemens d'homme, parce qu'elles avoient des robes longues comme les Perſans & les Juifs de ce temps-là. C'eſt M. Racine lui-même qui les a formées à la déclamation ; & on peut dire qu'elles ont ſi bien profité de ſes leçons,

(1) Jacques II, Roi d'Angleterre.

que c'eſt pour lui un ſecond honneur dans la Piece.

Madame la Dauphine ne prend aucune part aux plaiſirs de la Cour : elle eſt dans une triſteſſe, une langueur qui font pitié. De ſon ordonnance, je ne vais point à Verſailles que je ne me préſente chez elle. Elle me reçoit toujours avec amitié.

LETTRE XLVII.

Du 2 Mars 1689.

JE m'épanouis, ma chere, à lire & relire ta Lettre. Parle-moi toujours ainſi de toi, puis de ma bonne tante ; mais ſupprime tes impatiences ſur ſon Hiſtoire ; car ſi tu me preſſe trop, je l'abrégerai, & tu n'en ſerois pas contente.

Je profite de l'abſence de mon mari, qui eſt allé faire un tour à Verſailles, pour te parler d'une rencontre de lui avec M. de l'Ecluſe. Ils ſe ſont trouvés enſemble ce carnaval à un grand ſouper, ſuivi d'un bal. Mon amie à cette occaſion vint nous voir le matin, & déjeûner avec nous. Elle ne deſireroit rien tant que de voir mon mari oublier la faute du ſien ; & ce ſeroit pour moi une douce ſatisfaction que de les voir unis entr'eux ; mais rien ne peut vaincre dans le cœur de mon mari l'éloignement qu'il a pour le Marquis. Madame de l'Ecluſe lui fit à ce ſujet quelques reproches

accompagnés de careſſes, pour l'engager à pardonner & à aller ce jour-là même chez eux manger la ſoupe, en lui ajoutant que c'étoit de la part de ſon mari qu'elle l'invitoit. Il la refuſa. Mais, lui dit-elle, vous ſerez toujours obligé de le voir aujourd'hui à ſouper & au bal. Mon mari lui répondit qu'il verroit volontiers & avec plaiſir M. de l'Ecluſe toutes les fois que le hazard le permettroit; qu'il l'eſtimoit; mais qu'il n'acceptoit point ſa ſoupe, parce qu'il vouloit ne lui être redevable que du malheur de ſa ſœur. Cette parole piqua la Marquiſe: elle lui dit avec feu qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit conſerver de la rancune pour une choſe qui s'étoit paſſée entre des morveux de douze à quinze ans. Oui, Madame, répondit mon mari, on le peut quand l'effet de cette choſe ſubſiſte encore; ma ſœur eſt toujours malheureuſe, je ne puis y être inſenſible, & je lui dois des égards. J'appris alors que quand M. de l'Ecluſe empêcha le mariage de ſon frere avec ma belle-ſœur, il n'avoit que quatorze ans, & mon mari encore moins. Cela prouve, ma chere Baronne, qu'il y a quelquefois du danger à traiter les jeunes gens avec hauteur. C'eſt ce que fit Madame de la Tour vis-à-vis du jeune Marquis. Il s'en piqua; & fit remarquer à ſes pere & mere & à ſon frere, que c'étoit chez elle un défaut grave. Comme il avoit du ſens, quoique jeune on l'écouta. Il avoit un ami de

College chez qui il alloit quelquefois : il y voyoit la ſœur de cet ami, qui étoit à marier, & qui lui faiſoit des politeſſes. Il en fit un portrait flatteur, & la propoſa à ſon frere, qui l'accepta. Et ma belle-ſœur devint la victime de ſes procédés impérieux vis-à-vis d'un écolier.

La Tragédie d'Eſther continue de ſe jouer, perſonne ne ſe laſſe de la voir; le Roi en eſt émerveillé comme le premier jour : ce n'eſt qu'une voix pour la louer, pour demander à la voir, & pour le demander encore. La célébrité de M. Racine eſt au faîte. Effectivement rien n'eſt ſi beau que cette piece; les larmes coulent, & le cœur eſt plein & ſatisfait. Je l'ai vue juſqu'à cinq fois, & toujours avec enchantement. Ah! ma chere, que j'ai penſé à toi! Que j'aurois de joie de te voir à cette Tragédie! & que tu y aurois de ſatisfaction! Je n'aſſiſte à aucune fête, à aucun plaiſir, à aucune cérémonie, à aucun ſpectacle, que je ne penſe à toi, que je ne te deſire, que je ne te ſouhaite auprès de moi.

On dit qu'Eſther eſt ſous preſſe, je te l'enverrai dès qu'elle paroîtra.

LETTRE XLVIII.

Du 9 Mai 1689.

DANS ce monde tout eſt ſujet à la viciſſitude, au caprice ; on approuve un jour une choſe, on la vante, on l'exalte, on la trouve charmante, admirable, ſublime : demain on lui trouve des défauts, elle manque par-ci, elle choque par-là ; on la critique, on la cenſure, on la blâme, enfin on la voit d'un tout autre œil qu'on ne l'avoit vue. C'eſt, ma charmante amie, ce qui eſt arrivé à la Tragédie d'Eſther depuis qu'elle eſt imprimée ; chacun rougit de ſon premier jugement, & révoque ſon approbation. Pour moi je ne me rétracte point des applaudiſſemens que je lui ai donnés. On dit qu'elle a des défauts dans la compoſition. Si elle en a, je n'en ſais rien ; mais je ſais qu'elle a bien des agrémens à la repréſentation ; & je penſe que ceux-ci balancent fortement ceux-là. Je te l'envoie, non, pour la louer, car la lecture n'eſt rien en comparaiſon de la repréſentation ; mais pour t'amuſer, & exciter en toi des regrets de n'avoir pu jouir de tous les agrémens de ce ſpectacle, & des deſirs de venir habiter Paris, pour profiter de tous ſes avantages, & y voir ton amie qui ne reſpire que toi.

Ma grand'maman eſt à ſon Couvent du

premier Avril. Que ſa ſéparation a coûté à mon cœur ! Cette pauvre femme a dit que toute ſa ſatisfaction auroit été de finir ſes jours avec nous ; mais que me connoiſſant auſſi ſenſible & auſſi ſuſceptible d'attachement que je le ſuis, elle avoit voulu ſe ſéparer de moi pour me diminuer des chagrins à ſa mort, qui, dit-elle, ne peut tarder encore bien des années. Voilà ce qui s'appelle aimer les gens pour eux-mêmes. Elle nous a abandonné tout ſon bien, & celui qui lui revenoit de ma tante. Nous lui faiſons une penſion de deux mille livres par mois, malgré elle, car elle n'en vouloit que moitié ; mais nous voulons qu'elle garde ſon carroſſe, & qu'elle ſoutienne un état convenable à ſa fortune & à ſa condition.

Ma Lettre ne partira que demain, car j'ai été interrompue par M. de Pomponne qui eſt venu nous demander à dîner, & par M. Fontaine que mon mari a retenu auſſi, perſuadé que ſa préſence ne feroit que plaiſir au Marquis. Ces deux Meſſieurs effectivement ſe ſont trouvés ſi à leur aiſe l'un avec l'autre, que leur converſation s'en eſt ſentie. On a beaucoup parlé de M. Arnaud : il paroît que c'eſt un homme de grand mérite. Ce qu'on en a dit ſeroit trop long à te raconter. Mais je veux te rendre deux anecdotes qui, quoique peu longues, ſeront cauſe que ma Lettre ne ſera pas finie aujourd'hui, car avant un quart-d'heure le ſouper m'appellera. Il faut bien prendre pi-

tié de toi, & t'amuſer un peu dans ton château ſolitaire.

M. Fontaine nous raconta donc que M. de Lorges étoit priſonnier à la Baſtille en même temps que M. de Saci & lui. La longueur de ſa priſon l'ennuya au point d'appréhender d'y devenir malade & incapable de tout. On lui offrit des Livres ; il les refuſoit, diſant que ce n'étoit pas de la lecture qu'il lui falloit, mais de l'exercice. Enfin après avoir rêvé à différentes choſes, il imagina de ſe faire apporter un millier d'épingles ; & trois fois par jour il les jettoit bien réglément au plancher, afin qu'elles s'écartaſſent en tombant par terre. Enſuite il les ramaſſoit toutes avec tant d'exactitude qu'il n'en manquoit pas une. On dit qu'il s'applaudit beaucoup d'avoir trouvé ce ſecret pour ſe remuer & ſe tirer d'un ennui qui le dévoroit.

La ſeconde anecdote eſt du même lieu, & à peu près du même temps. M. de Lauzun, qui alors portoit le nom de Puy-Guillin, s'étant inſinué dans les bonnes graces du Roi, s'oublia un jour juſqu'à perdre le reſpect devant ſon Souverain. Il étoit jeune alors, & avoit, comme il a encore, un caractere violent. Le Roi ne s'emporta point ; il paſſa ſeulement dans une autre piece, & dit : *Si je n'avois pas été Roi, je crois que je me ſerois battu avec Puy-Guillin.* Son Conſeil jugea cependant à propos de faire mettre le jeune homme à la Baſtille, pour le faire rentrer en lui-même. Sa

prison fit l'effet qu'on en avoit attendu : il étoit dans un gémissement continuel, dans un triste silence ; il ne voyoit, il n'entendoit rien ; se tenoit toujours enfoncé dans un coin de sa chambre, & toujours occupé de sa faute. On en avertit le Roi, qui ordonna aussi-tôt qu'on lui fît prendre l'air sur les terrasses. Il y fut toujours le même, aussi triste que dans sa chambre ; il ne disoit pas un mot à l'Officier qui le promenoit : absorbé en lui-même, pensif, les yeux baissés, & se promenant à grands pas, il ne lui échappoit que ces paroles : *Il faut obéir au Roi... Il faut qu'un Sujet se rende souple... Il faut suivre en tout le Roi comme un Valet suit son Maître*. Enfin le Roi touché, lui rendit sa liberté ; mais à condition qu'il le verroit dans son habit négligé, & avec sa grande barbe de Capucin. M. de Puy-Guillin trouva cette condition bien rude. Malgré sa répugnance il alla se présenter au Roi, qui ne put s'empêcher de sourire : sur quoi il lui dit avec esprit (au Roi) qu'il étoit bien aise d'avoir donné à Sa Majesté un petit mouvement de rire.

M. de Pomponne nous a assuré que M. Racine travaille à une autre tragédie, dont le sujet est encore tiré de l'Ecriture-Sainte, pour être jouée à Saint-Cyr.

Je t'envoie les Romans que tu me vante tant dans ta Lettre ; mon mari les avoit dans sa bibliotheque, & n'en faisoit aucun cas ; ainsi te voilà quitte de la reconnoissance. Il paroît que l'Ecriture-Sainte ne te

suffit pas pour remplir tous les loisirs de ta solitude.

LETTRE XLIX.

Du 17 Août 1689.

MON Dieu, ma chere, que ta Lettre est plaisante ! que tu étois en colere en l'écrivant ! Compte-tu pour rien tous ces billets que je t'envoie dans les Lettres de mon mari ? Va, va, ne fais pas tant son éloge ; s'il écrit actuellement plus que moi, c'est que la guerre lui fournit matiere. Pour moi je n'ai rien à te dire aujourd'hui, sinon que je t'aime toujours, & que j'écris dans mes momens de loisir l'histoire de ma bonne tante. Sais-tu bien qu'en l'écrivant, j'ai presque la vanité de me croire Auteur ? car enfin quoiqu'on m'en ait raconté tous les faits, n'est-ce pas moi qui l'arrange, qui lui donne sa forme, en un mot, qui la compose ? C'est pour le coup que je voudrois, comme Madame de l'Ecluse, avoir le talent de Madame de la Fayette. Mais non ; par réflexion je suis contente de mon incapacité, car j'aurois peut-être la démangeaison de faire des Livres ; & je m'échaufferois le sang, & deviendrois infirme comme elle. N'ayant donc pas le talent de cette Dame, il faudra, ma belle Baronne, que tu te contente de mon style simple & sans ornement. Mais tu aime tant l'Héroïne de mon histoire, que j'espere que tu

la liras avec autant de plaisir telle qu'elle sera, que celle d'une autre personne écrite avec élégance. Ne t'attends pas à avoir cette histoire sitôt, car elle sera longue, & tu sais combien je suis gênée pour écrire. D'ailleurs nous partons le mois prochain pour Nogent, où je ne t'écrirai rien, & où nous resterons plus de deux mois. Madame de la Tour & son fils seront avec nous; Madame de l'Ecluse viendra nous y voir; Monsieur & Madame de Châteaufond, qui seront aussi à leur Terre avec leur aimable fils, & par conséquent nos voisins, seront tous les jours chez nous, ou nous chez eux: juges par là de l'usage que je pourrai faire de ma plume.

Actuellement ma vie se passe tranquillement, & sans hauts & bas. Je suis lasse des plaisirs bruyans & de la Cour, dont je me retire peu à peu pour m'en retirer plus sûrement, & ne pas m'attirer des reproches. C'est un lieu que je n'ai jamais goûté & qui me déplaît plus que jamais. La duplicité est là comme dans son centre, & l'on n'y voit que flatterie & dissimulation. On y a des peines & des traverses comme ailleurs : Madame la Dauphine a les siennes. Madame de Maintenon aussi, qui a plus de flatteurs que d'amis; & la plupart même de ses flatteurs ne parlent d'elle en arriere qu'avec mépris; ils ne l'appellent que *la vieille Maîtresse du Roi*. Le grand nombre cependant soupçonne qu'elle est sa femme. Je ne sais pas ce qui en est, mais je le jugerois presque à ses manieres. Elle sait tout ce que l'on dit d'elle,

& elle a la ſageſſe de paroître l'ignorer. Ce n'en eſt pas moins pour elle une mortification, à laquelle elle eſt ſenſible ; j'en ai des preuves : la derniere fois que j'ai aſſiſté à la Tragédie d'Eſther, je me trouvai auprès d'elle quelques momens : elle me dit avec un air d'envie : *Que vous êtes heureuſe, Madame, d'être aimable, & d'être aimée de tout le monde comme vous l'êtes ! un air de contentement brille toujours ſur votre viſage.* Je lui répondis : Madame, la vie a ſes peines pour tout le monde ; j'en ai quelquefois de petites, qui me paroiſſent bien grandes.

Je ne te fais pas, ma chere Baronne, un beau tableau de la Cour. En récompenſe je voudrois bien te peindre Paris tel qu'il eſt, & te donner du goût pour cette Ville unique. C'eſt là que ſe trouve raſſemblé tout ce qui peut contribuer au bien-être de la vie : c'eſt là qu'on eſt véritablement libre. On y peut vivre dans le bruit ou le ſilence, dans la ſolitude ou le grand monde. On y trouve des ſimples & des ſavans, des grands & des petits, des nobles & des roturiers ; des marchands de tout étage, des ouvriers de toute eſpece, des plaiſirs de tout genre, des dévotions de toutes ſortes ; & l'on ſent que chaque état eſt pour ſoi de quelque mérite par l'agréable ou l'utile. Aux ſpectacles, les décorations nous frappent par une douce illuſion, & les Acteurs nous charment par leur noble déclamation : aux promenades, nos yeux ne peuvent ſuffire à l'influence & à la va-

riété des objets : aux Egliſes, rien n'eſt ſi beau, ſi touchant, ſi majeſtueux que les cérémonies ; elles répondent, autant qu'il eſt poſſible, à la grandeur de nos Myſteres. Dans les chaires, les Prédicateurs nous raviſſent par leur éloquence, & nous pénetrent par l'onction de leurs paroles. Et dans les compagnies, on y trouve ou des Poëtes, ou des Muſiciens, ou des Philoſophes, ou des Savans, ou des graves, ou des plaiſans, ou des originaux ; & avec les uns & les autres, on trouve toujours à profiter. Mais je m'apperçois que j'ai entrepris au-deſſus de mes forces, il ne m'appartient pas de faire un tableau digne de cette Ville. Viens-y, ma belle Baronne, & tu verras qu'il eſt plus aiſé de la voir & de l'admirer que d'en faire la peinture : engage ton mari, ton pere, ton oncle à venir y établir leur ſéjour ; prie, ſollicite, obtiens. Qu'il me ſeroit agréable de te voir avec moi dans les compagnies, dans les promenades, partager les éloges & les complimens que j'y reçois : ce ſeroit une double comédie. Dans les Tuileries je me ſuis vue pluſieurs fois ſuivie & entourée de monde qui s'empreſſoit pour me voir. Cela m'intimidoit ; mais j'avois le plaiſir de voir mon mari content & tout glorieux d'être mon mari. M. de la Tour même, qui eſt preſque toujours de notre compagnie, en tiroit auſſi vanité, & affectoit de m'appeller tout haut ſa tante. Qu'ils ſeroient donc attrapés l'un & l'autre ſi quelque jour nous nous trouvions enſemble, & que tous les yeux

ſe détournaſſent de deſſus moi, pour ſe fixer avec complaiſance ſur tes charmans appas! Je t'aſſure que bien loin d'en être jalouſe, ma joie ſeroit extrême.

Eh bien, ma chere, mon aimable amie, je n'avois rien à te dire, & me voilà dans ma troiſieme page. Mais des Lettres ſi longues ſont-elles un mérite pour moi? ne ferois-je pas mieux d'y mettre moins de mots, & plus de ſel?

Je fais mon compliment à M. de Neufpont ſur la maniere dont il s'y eſt pris pour t'annoncer la mort de Madame de Sainte-Marie, & ſur ſon adreſſe à te conſoler. Effectivement, pour les perſonnes vertueuſes, la mort eſt d'un ſi grand avantage, que ce n'eſt point les aimer que de les pleurer.

LETTRE L.

Du 16 Novembre 1689.

JE n'ai pu, ma chere Baronne, répondre plutôt à ta Lettre. J'arrive de Nogent où elle m'a été envoyée; & je n'ai voulu me repoſer ſur perſonne des achats que tu me demande. Ils viennent d'être faits tout à l'heure: c'eſt mon mari qui a fait le choix de l'argenterie, & j'ai préſidé au reſte. Je t'envoie en même temps deux jolis Romans de M. le Noble. C'eſt un Troyen plein d'eſprit, & par conſéquent un Champenois à miracle. Tu trouveras auſſi dans le paquet

quatre Cantiques que M. Racine a faits pour Saint-Cyr. La muſique en eſt charmante : elle a été compoſée par le même homme qui a fait la muſique de la Tragédie d'Eſther. Cet homme, qui s'appelle *Moreau*, eſt employé journellement pour la Cour. C'eſt un original qui s'en vint il y a quelques années à Paris pour y chercher fortune, & il n'a pas manqué ſon coup. Sans s'amuſer à aller chercher des protecteurs, il s'eſt adreſſé directement à Madame la Dauphine lorſqu'elle étoit à ſa toilette ; & il lui demanda la permiſſion de lui chanter un air de ſa compoſition. Madame la Dauphine ſe mit à rire, en diſant qu'elle le vouloit bien. Moreau chanta : & cette Princeſſe qui aime la muſique, & qui a du goût, fut très-ſatisfaite ; & elle parla du Muſicien au Roi, qui voulut l'entendre, & qui fut très-ſatisfait à ſon tour. Je ſouhaite que tu goûte la beauté des paroles & de la muſique de ces Cantiques ; & que tu ſois contente de tous les achats. Je ne me mêle point des prix ; mon mari en parlera à M. de Neufpont dans ſa Lettre.

Nous avons toujours à Nogent M. de Saint-François pour Chapelain. Il vit de plus en plus en anachorette ; à peine avons-nous pu l'avoir trois fois à dîner pendant deux mois & demi que nous avons été au Château. Madame de l'Ecluſe, qui ſavoit que nous devions arriver dans la matinée, eſt venue dîner avec nous. Elle eſt allée avec mon mari à la Comédie ; elle

vouloit que je fuſſe de la partie : je lui ai dit que je préférois de t'écrire. Elle t'embraſſe de tout ſon cœur, que tu lui connois ſi bon. Il ne lui vient toujours point d'enfant : cela la chagrine un peu, parce que ſon mari les aime & en deſire. Elle eſt folle des miens ; toutes les fois qu'elle vient au logis, elle les baiſe & les mange de careſſes. Que la vie eſt contrariante de laiſſer toujours aux gens quelque choſe à deſirer !

LETTRE LI.

Du 18 Janvier 1690.

TA Lettre, ma chere Baronne, eſt un bijou pour mon cœur. Je n'ai plus rien à te dire, ſinon que je ſuis bien ſincérement pour toi ce que tu es pour moi. J'ai perdu mon fils cadet. Sa mort m'a été ſenſible ; mais je ſupporte cette perte, & je ne puis ſupporter l'indifférence de mon mari pour cet enfant : il s'eſt réjoui ouvertement de ſa mort, diſant qu'il étoit bien aiſe que ſon ainé étoit redevenu fils unique. Si ſon cœur ne peut aimer qu'un enfant, que deviendront donc ceux qu'il plaira à Dieu de nous envoyer? Je ſoupire pour celui que je porte. Il faut que je chaſſe ces penſées noires qui m'attriſtent, & que je laiſſe l'avenir entre les mains de la Providence.

Il eſt huit heures du ſoir. Je t'écris au retour de quelques viſites que nous avons faites après avoir dîné chez M. de Châteaufond, avec M. de Fontenelle, qui n'a guere plus d'âge que mon mari, & qui eſt déja un Savant du premier ordre. Mais il eſt d'une famille de grands hommes, ſa mere étoit ſœur de MM. Corneille. Il a déja donné au Public pluſieurs ouvrages qui ont été fort goûtés. Je t'en envoie quelques-uns, entr'autres les Dialogues des Morts, que je ſuis ſûre que M. de Neufpont lira avec admiration. Je t'envoie auſſi les Promenades de M. le Noble. C'eſt un de nos plus fertiles Ecrivains, & il n'en eſt pas plus riche. Notre argenterie eſt à la fonte, ainſi que celle du Roi & de bien d'autres. Comment ferez-vous avec la vôtre? Si vous aviez prévu ce qui arrive, vous n'en auriez pas fait une nouvelle proviſion il y a deux mois.

LETTRE LII.

Du 24 Avril 1690.

JEUDI, ma chere amie, je reçus ta Lettre, avec une de mon mari qui étoit à Verſailles. J'ouvris la tienne la premiere. J'y vis avec plaiſir combien tu m'aime, & combien tu es perſuadée de mon retour, par la précaution que tu avois priſe d'empêcher que l'on ne m'apprit & tes dangers & tes chagrins.

grins. J'admirai ton héroïsme ; & ton attention pour moi me remplit dans le moment de reconnoissance & de joie. Mais cette sensation disposoit mal mon ame à la triste nouvelle que m'apprenoit mon mari. Je décachetai sa Lettre, & la premiere chose qui me frappa fut ces mots : *Madame la Dauphine vient de mourir.* Je dînois & j'étois seule. Mes gens qui avoient remarqué sur mon visage un air de jubilation pendant que je lisois ta Lettre, montrerent quelque étonnement de voir couler mes larmes en lisant celle de mon mari. Leur embarras m'obligea de leur dire que Madame la Dauphine étoit morte.

Depuis quelques années cette Princesse avoit des peines & des ennuis. On la soupçonnoit d'être d'intelligence avec son frere, & cela lui attiroit des désagrémens qui la rendoient mélancolique : elle se refusoit à tous les plaisirs, & demeuroit opiniâtrément dans son appartement. C'en est fait, ma belle Baronne, on ne me verra plus guere à la Cour. Mon mari ira quelquefois, à cause de Monseigneur qui l'aime. Sans cela il n'iroit pas plus que moi ; car je m'apperçois que ce lieu a pour lui aussi peu d'attraits que pour moi. Si Madame la Dauphine, malgré sa langueur, ne m'avoit pas fait tout l'accueil qu'elle me faisoit, j'y aurois été bien moins encore que je n'y allois ; mais il faut vaincre ses répugnances par reconnoissance & par devoir.

Comme mon mari s'obstine toujours à ne

pointvoir M. de l'Ecluſe, je profite ſouvent de ſes abſences pour aller manger la ſoupe chez mon amie. J'y allai Vendredi. J'appris à cette aimable amie ta couche fâcheuſe, le danger que tu as couru, la mort de tes deux enfans, & ton attention à ne m'écrire toutes ces choſes que lorſque ta ſanté eſt rétablie, & ton cœur conſolé. Elle t'admire comme moi, t'embraſſe un million de fois, & te prie de l'aimer toujours. J'eus le bonheur de trouver chez elle M. Deſpréaux, qui eſt plus que jamais leur bon ami, & qui a dîné avec nous. La converſation de cet homme a pour moi mille agrémens que je voudrois bien te voir partager. Cela arrivera peut-être quelque jour.

Adieu, ma chere, ma tendre amie, qui a ſi bien ſu me cacher tes peines pour m'empêcher de les partager. Mon cœur ne laiſſe pas de ſentir à ce moment combien le tien a ſouffert. Mais reſtons-en là : tu es une femme forte que j'admire, & que j'aime plus que ma vie.

LETTRE LIII.

Du 12 Août 1690.

OUI, ma charmante Baronne, je ſuis une pareſſeuſe, je l'avoue, & mon aveu doit obtenir mon pardon. C'eſt ta tendreſſe pour ma bonne tante qui excite ta curioſité & tes deſirs. Auſſi les reproches que tu me fais

me réjouiſſent. Je manque ſouvent de courage, parce que cette hiſtoire demande quelque travail. Tu as meilleure mémoire que moi, car je ne me rappellois pas qu'il y eût ſi long-temps qu'elle eſt commencée. Cependant je t'avouerai bonnement qu'elle eſt peu avancée ; & j'en remets la continuation à l'hiver prochain, à cauſe de nos campagnes qui vont commencer dès le milieu de Septembre.

Quelques jours après la mort de Madame la Dauphine, nous allâmes rendre nos devoirs à Monſeigneur. Il eut la bonté de demander à mon mari comment il ſe trouvoit de ſa jambe. Mon mari lui dit qu'elle avoit été très-bien remiſe, & qu'il ne s'en trouvoit point du tout incommodé. Tant mieux, dit Monſeigneur. Puis m'adreſſant la parole, il me dit : Madame, j'ai bien pris part à votre affliction & bien plaint votre cœur ; n'eſt-il pas vrai qu'il a bien ſouffert ce cœur que vous avez ſi bien voué à votre mari ? Oui, Monſeigneur, lui ai-je répondu ; mais la Providence m'a favoriſée en envoyant ce mal à mon mari, qui, ſans cela auroit voulu vous accompagner à l'armée ; & alors la privation de le voir, & la crainte de maux incertains, m'auroient cauſé plus d'alarmes & de ſouffrances, que le mal réel qu'il a eu, & dont j'ai été témoin. Madame, reprit Monſeigneur avec bonté, je ne lui aurois pas permis de me ſuivre, je ſuis trop jaloux de votre bonheur pour vous priver jamais de celui qui le fait.

Et s'adreſſant à mon mari : M. le Comte, lui dit-il, vous avez conquis un cœur qui vaut mieux que tous les Royaumes : jouiſſez de votre victoire, & ſoyez bien perſuadé que la gloire des Héros n'eſt rien en comparaiſon de la vôtre.

L'enfant dont je ſuis accouchée au mois de Juin eſt encore mort, & mon mari s'en eſt encore réjoui. Que dis-tu donc, ma chere amie, d'un tel pere? Cette diſpoſition en lui me chagrine & m'étonne, lui dont le cœur eſt ſi ſenſible, ſi tendre, ſi bon !...... Chacun a ſes peines dans la vie : la Reine d'Angleterre eſt dans une affliction extrême depuis la défaite de ſon mari.

Ce ſaint homme dont tu me parle, étoit M. de Pontchâteau, oncle du Duc de Coiſlin : ſa mort a fait aſſez de ſenſation à Paris, pour qu'elle ait été juſqu'à Lyon. On peut t'avoir dit beaucoup de choſes de lui; mais je puis t'en dire encore davantage; car M. Fontaine qui a été témoin oculaire des principales actions de ſa vie, vint, il y a une quinzaine de jours, au logis ſur les cinq heures du ſoir pour une commiſſion de M. de Saint-François. M. de Coiſlin avoit dîné avec nous, & alloit monter en carroſſe avec mon mari pour aller enſemble à la comédie, lorſqu'un laquais annonça M. Fontaine. Ce nom frappa le Duc, qui me demanda ſi ce M. Fontaine étoit celui qui avoit demeuré à Port-Royal. Je lui dis qu'oui. Auſſi-tôt il me demanda la permiſſion de lui faire des queſtions ſur ſon oncle; & il dit à mon

mari qu'il n'iroit pas à la Comédie. Mon mari lui dit qu'il n'iroit pas non plus, & qu'une conversation du bon M. Fontaine l'en dédommageroit bien. Il ne se trompa pas : M. Fontaine nous entretint pendant trois grandes heures de M. de Pontchâteau; il avoit même sur lui une Lettre de l'Abbé d'Orval, qu'il nous a lue, & qui acheve la vie de ce saint Abbé, car c'est précisément sa vie qu'il nous a racontée ; & je vais prendre plaisir à t'en rendre la substance.

Le commencement de la vie de M. de Pontchâteau a été celle d'un Abbé du monde & d'un Abbé de sa condition. Il avoit l'esprit solide & pénétrant, & étoit savant surtout dans la théologie. Le Cardinal de Richelieu étoit son oncle à la mode de Bretagne. Aussi avoit-il été pourvu de trois Abbayes dès l'âge de sept ans. Il avoit de l'esprit, de l'enjouement, des talens, des connoissances, l'art de plaire & de se faire rechercher des meilleures compagnies ; enfin avec sa naissance & son mérite, il pouvoit aspirer aux plus grandes places : mais dès l'âge de dix-sept ans, il fit connoissance avec Messieurs de Port-Royal, qui lui donnerent le goût de la piété. Il avoit de grands desirs de les imiter, mais point d'effets. Pendant onze ans, il lutta contre la grace. Il fit des voyages en Bretagne pour visiter ses Abbayes, assister aux Etats ; il en fit un à Rome : par-tout il se livroit aux divertissemens, & vivoit en grand Seigneur ; mais par-tout il portoit en lui le combat de

deux hommes. A Lyon en 1652, il avoit vu mourir le Cardinal Alphonſe de Richelieu, frere du Miniſtre, qui étoit Archevêque de cette Ville, & qui dit, étant prêt d'expirer, *qu'il étoit bien fâché d'être ſorti de la Grande Chartreuſe, & qu'il aimeroit bien mieux mourir Dom Alphonſe que Cardinal de Lyon.* Cette parole avoit frappé M. de Pontchâteau, & lui revenoit ſouvent à l'eſprit. La mort du Miniſtre & celle de cette Eminence, lui a fait dire pluſieurs fois depuis ſa converſion, *que Dieu avoit tué deux hommes pour le ſauver.* Le Pape l'avoit goûté & eſtimé pendant ſon ſéjour à Rome; il le fit Protonotaire Apoſtolique. Son voyage d'Italie dura un an. Il en revint ſur la fin de 1659, reſta un mois à Paris, & fit un ſecond voyage en Bretagne, qui dura auſſi un an. Il y fut malade d'une fievre quarte qu'il a gardée quatorze ans. Un grand dégoût du monde le ſuivoit par-tout. Cependant à ſon retour, la Ducheſſe d'Epernon, ſa ſœur, étant devenue veuve, il fut obligé de paſſer quelque temps chez elle; & là il fut ſur le point de ſe marier avec une jeune Demoiſelle qui fréquentoit la maiſon. Dieu le tira encore de ce piege par la mort ſubite de cette Demoiſelle.

On ne le perdoit pas de vue à Port-Royal; les Religieuſes prioient Dieu pour lui, & les Solitaires, qui étoient diſperſés alors, faiſoient la même choſe. Mais enfin le moment du Seigneur arriva. Le mercredi Saint de l'année 1662 M. de Pontchâteau alla voir M. Singlin. Dans la converſa-

tion, ce bon Prêtre lui dit : vous ne voulez-donc pas, Monſieur, mettre fin à la vie que vous menez ? L'Abbé répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne le pouvoit pas encore. M. Singlin reprit d'un ton ferme : *Ne dites pas, Monſieur, que vous ne le pouvez pas ; dites que vous ne le voulez pas.* Cette parole fut un trait qui entra bien avant dans l'ame de l'Abbé. Il s'en alla répétant ſans ceſſe en lui-même : *Dites que vous ne le voulez pas.* A quoi il ajoutoit : M. Singlin a raiſon ; c'eſt que je ne le veux pas. Il paſſa preſque toute la nuit ſans dormir, ayant toujours cette parole dans l'eſprit. Il ſe leva à quatre heures du matin, écrivit quelques Lettres, ſortit & ſe retira ce jour-là même dans un lieu inconnu à ſa famille. Depuis ce moment, il ne revit de toute ſa vie aucun de ſes parens. Il ſe démit de tous ſes bénéfices, abandonna ſon patrimoine à ſa famille, tirant ſeulement de ſon frere une ſomme de vingt mille livres qu'il plaça, ſe défit de ſes jolis meubles, fit paſſer une partie de ſa bibliotheque à M. Arnaud, renvoya tous ſes gens & quitta ſon carroſſe. Il changea de nom & ſe retira d'abord vers l'Eſtrapade, où il occupa une petite chambre tout ſeul. Enſuite il alla demeurer à une extrêmité du Fauxbourg Saint Antoine. Là il commença à eſſayer ſes forces pour le genre de pénitence qu'il vouloit embraſſer. Le travail du jardinage & la culture de la terre furent joints à ſes auſtérités.

Il ne reſpiroit que la ſolitude de Port-

Royal des champs. En 1668, à la paix de l'Eglise, il y vola, & s'établit dans une petite chaumiere de la ferme des granges, composée seulement d'une chambre, d'un grenier & d'un petit jardin. Il avoit pour tous meubles une tablette à livres, une table de bois, des chaises de paille, une paillasse sur deux tretaux, avec une claie d'osier par-dessus, un drap de serge & une grande croix de bois. Il étoit vêtu d'un habit de grosse serge de Londres, portoit un cilice, & se couchoit tout habillé. Sa fievre quarte ne lui permettant pas l'abstinence de viande pendant toute l'année, il suppléa à sa pénitence en ne donnant à son appétit que le simple nécessaire, ne faisant qu'une collation le soir, ne buvant pas de vin, mais du cidre des valets. L'Avent & le Carême, il ne faisoit qu'un repas à cinq heures du soir; & la derniere quinzaine, il ne mangeoit que des fruits secs. Il avoit à ce Monastere la qualité de Jardinier, & cultivoit celui de la ferme; il fit de cet état les fonctions les plus basses & les plus laborieuses, & ne rougissoit point d'être rencontré avec une hotte sur le dos, pleine de fruits & de légumes. Outre sa profession, il étoit à tout, & rendoit tous les services qui se rencontroient sans exception; cueillir les fruits, travailler à la moisson, faire les fosses pour les morts & les enterrer; quand on faisoit la pêche de l'étang, les vendanges du vin & du cidre, il faisoit tout ce que fait un homme de journée : il alloit au marché faire les provisions, & vendre ce qu'on

avoit

avoit de trop dans la maiſon ; ſa fievre ne lui fit rien rabattre de ſes travaux. Les Dimanches & Fêtes, il alloit à une heure après minuit à Matines à l'Abbaye, & il demeuroit à l'Egliſe juſqu'à onze heures ou midi : les mauvais temps d'hiver & le riſque qu'il couroit en deſcendant la nuit de la montagne ſans lumiere, ne l'empêcherent jamais de s'y rendre. L'après-midi il aſſiſtoit de mêmes aux Offices. Les jeudis, quand ſon travail le lui permettoit, il alloit à l'adoration du Saint Sacrement.

En 1679, un nouvel orage s'éleva ſur Port-Royal ; il fut obligé de le quitter. Ses auſtérités furent les mêmes, mais non ſes travaux. Il fit pluſieurs voyages à Rome, à Bruxelles auprès de M. Arnaud, en Champagne à l'Abbaye de Haute-Fontaine ; puis ſe fixa à l'Abbaye d'Orval dans le Luxembourg. Là il vécut dans la pénitence la plus auſtere, ne ſe fit connoître que de l'Abbé, reprit ſa profeſſion de Jardinier, & s'adonna à tout travail des champs, houer, défricher, bêcher, ſarcler, arroſer, faire les foins ; & avec tout cela, à Port-Royal & par-tout, il ne paſſa pas un jour ſans dire ſon bréviaire. A Orval il pratiqua exactement l'abſtinence de viande, ne fit qu'un ſeul repas les jours de jeûne ; en hiver ne ſe chauffoit preſque pas : quoique très-ſenſible au froid des pieds, il ſe contentoit de mettre les genoux en terre l'un après l'autre pour chauffer ſes pieds tour à tour à deux tiſons. Sa patience, ſa charité, ſa douceur

charmoient tous ceux qui l'approchoient. Son humilité égaloit ses autres vertus ; il se reprochoit souvent avec larmes de n'avoir pu se défaire entiérement de ses manieres de Cour : *On a un certain sot air*, disoit-il, parlant de lui-même, *dont on ne peut se défaire.*

Quelques affaires de charité l'ayant appellé à Paris au commencement de cette année, il y vint & y vécut dans la pénitence comme ailleurs, ne mangeant que peu à dîner, le soir une pomme & un verre d'eau, vêtu en Bourgeois du commun, inconnu à tout le monde, excepté à quelques amis dont étoit M. Nicole. Il étoit chez lui le 20 Juin, lorsqu'il sentit les premieres atteintes d'une inflammation de poitrine. Il fut obligé de s'en retourner & de se mettre au lit. Dès le quatrieme jour, il se sentit si mal, qu'il demanda les derniers Sacrements. Il fut confessé & administré par deux Prêtres de Saint Gervais sans en être connu. Les Médecins qui le voyoient, le connoissoient. Ayant déclaré que son mal étoit désespéré, quelqu'un crut devoir avertir M. le Duc de Coislin de l'état où étoit son oncle. Le Duc se rendit aussi-tôt un peu déguisé, vêtu comme un simple particulier & sans laquais, à la maison où logeoit son oncle. Il se fit connoître. Le maître de la maison pria un des Médecins qui étoit présent, de prévenir le malade. M. de Pontchâteau lui répondit qu'il prioit ses parents de le dispenser de recevoir leur visite ; parce qu'étant sur le point

d'aller paroître devant Dieu, il craignoit que leur présence ne réveillât en lui certaines idées de grandeur qu'il avoit tâché d'effacer de son esprit, & qu'il les prioit de ne point envoyer savoir de ses nouvelles par des gens de livrée. Cependant lorsqu'il fut à l'extrêmité, une Dame jugea qu'on ne devoit plus refuser à sa famille la satisfaction de le voir ; elle fit entrer dans la chambre du mourant la Duchesse de Coislin qui étoit avec une amie. Ces deux Dames se mirent à genoux aux pieds du lit ; & par le rideau qui étoit entr'ouvert, elles voyoient le malade sans en être vues. Le Curé de Saint Gervais ayant appris aussi quel étoit le malade qu'il avoit sur sa Paroisse, accourut comme il entroit en agonie : il eut seulement la consolation de l'embrasser après un moment d'entretien. M. de Pontchâteau expira le 27 Juin à 5 heures du matin, âgé de 56 ans.

Aussi-tôt qu'il fut mort, il se répandit un bruit dans le quartier qu'il étoit mort un Saint. Un grand concours de peuple s'amassa à la maison où il étoit : chacun s'empressa de lui baiser les pieds ; & il se fit une guérison miraculeuse, qui a été constatée trois jours après pardevant Notaire.

Le convoi de M. de Pontchâteau se fit à Saint Gervais. Le Duc de Coislin le suivit en habit de deuil, malgré les desirs de son oncle, qui auroit voulu rester toujours ignoré. On dit la Messe sur le corps ; & on le mit ensuite en dépôt dans une Chapelle pour

être tranſporté à Port-Royal-des-Champs, ſuivant les dernieres volontés du défunt. Le cercueil étant mal ſoudé, il fallut le racommoder. Pendant cet intervalle, le peuple qui étoit accouru, & dont l'Egliſe étoit pleine, fit violence à ceux qui gardoient le corps. On fut obligé de laiſſer ces bonnes gens faire toucher des chapelets à ce précieux corps, ou arracher quelques lambeaux de ce qui le couvroit. Le tranſport ſe fit l'après-midi. Pluſieurs carroſſes firent cortege. Le Vicaire de Saint Gervais accompagna le corps, & le préſenta à l'Abbeſſe. Il fit un petit diſcours françois à la louange du défunt, qui fut enterré dans l'Egliſe. Peu de temps après la Ducheſſe d'Epernon, ſa ſœur, qui eſt retirée au Val-de-Grace, a fait célébrer pour lui un ſervice ſolemnel, auquel aſſiſta toute ſa famille & un grand nombre d'amis, dont mon mari étoit; j'en aurois été auſſi, ſi je n'avois pas été en couche.

Mon mari vient d'avoir la complaiſance de reſter auprès de moi plus de deux heures pour m'aider dans le récit que je viens de te faire; il auroit été bien plus court s'il ne m'en avoit dicté la plus grande partie; & malgré ſon étendue, ce n'eſt encore qu'un abrégé de toutes les choſes admirables qu'on a racontées de ce ſaint homme. Que n'es-tu à Paris pour les entendre? Voilà ce que tu perds à reſter claquemurée dans ton château; & moi qui ne reſpire que toi, je perds mes deſirs & mes ſoupirs. Hélas! mon amitié pour toi fait tout à la fois le charme & l'amertume de ma vie.

LETTRE LIV.

Du 25 Octobre 1690.

NOus voici de retour, ma chere amie ; une indiſpoſition de ma grand'maman nous a rappellés. J'eſpere que cela n'aura pas de ſuite ; car le plaiſir de nous voir, a déja fait chez elle un effet merveilleux. Nogent a été notre ſeul ſéjour ; & nous y avons été preſque toujours tout ſeuls. M. de la Tour étoit avec nous. Ce jeune homme m'aime toujours ; mais il eſt d'une attention, d'une circonſpection & d'une retenue qui me charment. Toute ſa ſatisfaction, tous ſes amuſements, tous ſes plaiſirs, toute ſa joie, c'eſt d'être avec moi. Lorſqu'on l'en éloigne, ſoit pour une partie de chaſſe ou autre choſe, on voit que ſon cœur ſouffre : mais il ne réſiſte point, & il ne ſouffle pas le mot. Ce qui me ſurprend toujours, c'eſt que ſa mere entretient elle-même pour moi ſon amour. Tiens, lui diſoit-elle encore l'un de ces jours, admire donc Madame de la Riviere : eſt-il au monde une femme plus belle ? Quels yeux ! quelle bouche ! quel contour de viſage parfait ! quel teint ! quel coloris ! quelle taille ! quel port ! quelle main ! Tu voudrois bien avoir une femme comme elle ; n'eſt-ce pas ? Pendant tout ce diſcours, le Marquis avoit les yeux fixés ſur moi, & gardoit le ſilence : il pouſſa un ſoupir. Mon

mari écoutoit ſa ſœur avec étonnement, mais en riant ; & moi, ne concevant pas le procédé de la Marquiſe, je lui dis que ſon diſcours étoit plus imprudent que ſage. J'ai mes raiſons, me dit-elle, je ſuis bien aiſe qu'il vous aime ; pendant ce temps-là, il n'en aimera pas d'autres. Je ne ſais pas quel eſt ſon but. Je finis, car un petit bobo que j'ai au doigt m'empêche de t'en dire davantage.

LETTRE LV.

Du 8 Janvier 1691.

JE n'aime point ta Lettre, ma chere Baronne ; il n'y a que ton eſprit qui y parle, & je veux le langage du cœur. Treve de compliments, je te prie, entre nous devons-nous les connoître ? Et dorénavant ſi tu veux m'écrire ſur ce ton, treve de Lettres auſſi. En vérité, je ne te reconnois pas ! Eh ! où as-tu été chercher ce jargon ? Si tu as un maître d'emphaſe, il a une bonne écoliere. Tiens, à la premiere lecture de ta Lettre, j'ai été ſurpriſe ; à la ſeconde, je me ſuis impatientée ; à la troiſieme, qui eſt à ce moment-ci, je ſuis en colere, & je jette la Lettre au feu.

M du Metz eſt extrêmement regretté. Le canon ne devroit-il pas reſpecter les Héros ? Mais non, ce ſeroit les priver de leur gloire ; car c'eſt le genre de mort qu'ils deſirent.

On se dispose à jouer à Saint-Cyr la tragédie de M. Racine a entreprise à la suite d'Esther. Ce sera les étrennes de cette année que ce Poëte donnera au Public. Je t'envoie *la Comédie sans titre* que tu parois desirer : elle est de M. Boursault & non de Poisson. Elle a été jouée plus de quatre-vingt fois. C'est une satyre agréable, faite pour corriger des sots & des ridicules. Ce que tu me dis de M. de Pontchâteau, est mieux dit, mieux pensé que tes fades compliments.

Je t'en dis peu : car nous sommes de la noce du cousin de feu M. des Fossés, qui est notre Intendant, & qui remplace fort bien son parent : il a été marié ce matin avec une jeune personne de mérite.

LETTRE LVI.

Du 22 Février 1791.

JE suis bien aise, ma charmante Baronne, que ma colere t'ait réjouie. Mais n'avois-je pas raison de ne te pas reconnoître dans ce style ampoulé? A présent, je suis toute étonnée de ce qu'il ne m'est pas venu à l'idée que tu voulois te divertir, ou me peindre quelqu'un par ton nouveau langage. Vraiment je me remets bien cet original-là : il m'a souvent impatienté avec ses compliments & ses fadaises. Je suis fâchée à présent d'avoir brûlé ta Lettre ; je la relirois, & je suis sûre qu'il me sembleroit entendre le Chevalier

pimpant. C'eſt un ſobriquet que ſes manieres lui ont attiré. J'aime mieux le ſavoir à Lyon qu'à Paris ; il m'ennuiera moins là qu'ici. Quand j'entrois dans une compagnie, & que je l'appercevois, il me prenoit des vapeurs.

Je ſuis enchantée de tout ce que tu me dis de la *Comédie ſans titre.* Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que l'Auteur, qui poſſede, comme tu vois, toutes les beautés & toutes les délicateſſes de la Langue françoiſe, ne ſait pas un mot de latin. Les plaiſirs du carnaval ne me donnent pas un moment de repos ; & je me laiſſe entraîner par le torrent : je vais ce ſoir au quinzieme bal de cette année ; & je te quitte pour m'aller mettre à ma toilette. Adieu.

LETTRE LVII.

Du 12 Mai 1691.

LORSQUE mon mari écrivit à M. de Neufpont la priſe de la ville de Mons, j'étois bien malade d'un rhume. Je lui fis promettre de n'en rien toucher dans ſa Lettre. Cependant la tienne, ma chere, ma tendre amie, me fait ſoupçonner qu'il ne m'a pas tenu parole : pourquoi ces inquiétudes ? pourquoi ces prieres, ces inſtances pour que je t'écrive moi-même ? pourquoi ces ſonges effrayans, qui troublent ton ſommeil, ſi mon mari n'avoit pas été indiſcret ? Il aura mis dans ſa Lettre quelque cho-

ſe à mots couverts, qui t'aura plus alarmée que s'il avoit dit naturellement de quoi il étoit queſtion ; car rarement un rhume conduit au tombeau. Je lui ai montré ta Lettre, je lui ai dit qu'il avoit jaſé, qu'on étoit indiſcret avec la plume comme avec la langue, qu'il étoit un bavard, & qu'il voyoit à quoi avoient abouti ſes diſcours. Il m'a aſſuré qu'il n'avoit rien dit, parce qu'il a vu que ta Lettre ne le dénonce pas ouvertement : mais je vois bien qu'il ment. Je ne lui en veux pourtant pas de ſa bavarderie, puiſqu'elle me procure le plaiſir de ſavourer ton inquiétude qui eſt une nouvelle preuve de ton amitié. J'ai beau la connoître cette amitié, ſavoir qu'elle exiſte, qu'elle eſt toujours vraie, toujours ſincere, toujours la même ; je ſuis bien aiſe, quand l'occaſion me conſtate mon bonheur.

Je ne vais preſque plus en Cour ; mais mon mari continue toujours d'y aller, plus par politique à la vérité que par goût. Cette ſeconde tragédie de M. Racine, dont je t'ai parlé, n'a pas eu un grand ſuccès. L'hiſtoire d'Athalie en eſt le ſujet. Des connoiſſeurs cependant aſſurent qu'elle eſt ſupérieure à Eſther : que tout y eſt noble & ſublime. M. Deſpréaux, avec qui j'ai dîné mardi à l'hôtel de l'Ecluſe, dit la même choſe : il ajoute que c'eſt le chef-d'œuvre de ſon ami, & que le public y reviendra, ou qu'il n'eſt qu'un âne. Je te l'enverrai quelque jour, avec une piece de vers de ma façon. M. des Hauts-Vents, qui m'a appris à Nogent les regles

de la verſification, fait ſon ſéjour à Paris depuis quelque temps. Il me demande en grace de cultiver les Muſes ; je le refuſe & le refuſerai. Cependant mon mari s'étant joint à lui pour me demander ſeulement une piece de vingt vers, je me ſuis rendue ; & j'en ai fait une de ſoixante. Ce ſont des ſtances ſur le printemps. Je te les copierois tout de ſuite, ſi mon mari ne m'attendoit à ce moment pour aller à la Comédie. Adieu.

LETTRE LVIII.

Du 4 Août 1691.

VOILA la vie, ma chere Baronne ; le malheur des uns fait le bonheur des autres : M. de Louvois eſt mort, & M. de Pomponne eſt rentré en grace. On bénit le Roi d'avoir redonné ſa confiance à cet homme aimable. Actuellement ſa penſion eſt de quatre-vingt mille livres. Il a beſoin de tout cela pour ſoutenir ſon nouvel état & ſa nombreuſe famille ; car il n'eſt pas riche en patrimoine. Mon mari a été le voir : nulle faſte, nul orgueil. Cet homme eſt vraiment grand. Il eſt Héros dans ſon élévation comme dans ſes diſgraces. Ce n'eſt pas une petite vertu ; car il eſt plus difficile d'être ſans hauteur dans la proſpérité, qu'humble dans l'adverſité. M. de Louvois eſt mort en peu d'heures ; on dit que c'eſt la froideur du Roi qui l'a tué. Cela peut avoir quelque fonde-

ment. Voilà aſſez ſouvent à quoi aboutit la faveur des Princes : on la recherche avec empreſſement ; on l'obtient difficilement ; on la reçoit avec tranſport : mais ſi l'on vient à la perdre, on n'y peut tenir, il faut renoncer à la vie. Ah ! ma chere, heureux ceux qui, comme nous, peuvent ſe paſſer des grandes places, & ont la ſageſſe de n'en point ambitionner. Mon mari en a déja refuſé trois qui l'auroient obligé de vivre à la Cour. Il aime ſa liberté, il en veut jouir ; & je m'en félicite. Monſeigneur lui a fait entrevoir une fois que s'il en acceptoit une, le Roi le feroit Duc. Il a remercié le Prince, en lui diſant qu'il étoit très-reconnoiſſant de l'honneur que le Roi lui faiſoit, mais qu'il n'avoit pas d'ambition. Il eſt vraiment heureux pour moi que les ſentiments de mon mari ſur la Cour ſe rapportent ſi bien avec les miens.

J'écris ſans relâche l'hiſtoire de ma bonne tante. Cependant je trouve qu'elle va bien lentement. La folle idée que mon mari ſe forge, que d'écrire cela m'échauffe le ſang, l'oblige ſouvent de m'interrompre pour des parties de plaiſir ; car il ſait que je l'écris, & il me loue fort d'en avoir le courage; mais il me demande de le faire à mon aiſe. Je lui obéis comme tu vois : trop pour ton impatience, diras-tu ; mais il faut bien quelquefois pratiquer les leçons de Saint Paul ; c'eſt un grand Saint, bien digne d'être écouté. Treve de badinerie ; j'ai ſi à cœur cette hiſtoire, que je veux qu'elle accompagne ma

premiere Lettre. Si elle dure encore quelque temps, je te donnerai de mes nouvelles par mon mari, en fourrant quelques billets dans ſes Lettres.

Lorſque M. de Pomponne eſt entré au Conſeil d'Etat, le Roi y a introduit Monſeigneur; & il a dit alors à ſes Miniſtres: Voici M. le Dauphin; mais il n'aura point de rang parmi vous. En même temps, Sa Majeſté ſe mit au bout d'une table longue, fit mettre Monſeigneur à ſa gauche, enſuite M. de Pomponne, puis M. de Pontchartrain; & il fit mettre à ſa droite M. de Croiſſi, & enſuite M. le Pelletier.

Je ne compte point cette année aller à la campagne, parce que ma grand'maman eſt ſouvent incommodée de ſa goutte, & qu'elle a beſoin qu'on la diſtraie de ſon mal. Je vais paſſer la plus grande partie des après-midi dans ſon parloir. Elle dit que quand elle me voit, ſon mal ſe diſſipe, ou du moins qu'elle a plus de courage pour le braver. Voici, ma chere amie, les vers que je t'ai promis. Ne vas pas t'aviſer de me faire des compliments ſur ces bagatelles; je n'en veux pas plus, que je ne veux continuer cet exercice; c'eſt une ſageſſe de ne ſe mêler que de ce qu'on eſt capable. Je ne t'envoie pas la tragédie d'Athalie, car mon mari m'a dit qu'il l'avoit envoyée à M. de Neufpont avec les brochures qu'il lui avoit demandées.

Ma grand'maman reſpire un peu de ſa goutte; ce matin, comme j'allois plier ma

Lettre, elle eſt venue pour paſſer la journée avec nous. Deux heures après, Madame de la Tour eſt arrivée pour dîner. Sur les trois heures, mon mari nous a quittées pour aller dans ſon cabinet régler quelques affaires avec ſon Intendant. Pendant ſon abſence, ma grand'maman nous a montré une Lettre qu'elle a reçue avant-hier de ſa bonne amie Madame de Sévigné. Mon Dieu! que j'envie le ſtyle de cette Dame! elle ravit quand elle parle; & ſes Lettres ſont d'une gaieté, d'une aiſance, d'une nobleſſe & d'une délicateſſe qui enchantent; c'eſt, ma chere, une de ces perſonnes aimables, en dépit de l'âge, & de qui j'aime à m'entretenir. Auſſi ai-je pris plaiſir à faire jaſer ſur elle ma grand'maman. Elle fut mariée à dix-huit ans au Marquis de Sévigné, qui ne ſentant pas ſon bonheur, ne l'a pas rendue des plus heureuſes. Il fut tué en duel, & la laiſſa veuve toute jeune avec deux enfants. Sa tendreſſe maternelle ne lui permit pas de ſe remarier: elle mit tous ſes ſoins à former l'eſprit & le cœur de ſes enfants & à leur faire donner la plus belle éducation. Ils ont répondu à ſes vues: le Marquis de Sévigné, ſon fils, eſt un homme d'un vrai mérite: la Comteſſe de Grignan ſa fille eſt une femme fort au-deſſus de l'ordinaire pour la figure, les graces, l'eſprit & le caractere. Auſſi dit-on qu'elle en eſt folle, & que ſa tendreſſe pour elle eſt inexprimable. Et moi qui ſens la mienne pour mon fils, je ſoutiens que je ne lui cede pas en cela.

LETTRE LIX.

Du 2 Janvier 1692.

IL m'eſt impoſſible, ma chere Baronne, de te décrire la peine où je ſuis. Je crois que les choſes où nous avons pris le plus de plaiſir, ne deviennent pour nous que des ſujets de triſteſſe. Cette Hiſtoire de ma tante, que j'avois écrite avec déleĉtation, & que je me diſpoſois à t'envoyer pour étrennes, eſt perdue. Il y a environ un mois qu'elle eſt finie : c'eſt pour cela que je te diſois affirmativement dans mon dernier billet, que tu l'aurois entre les mains au mois de Janvier. Mon Dieu, qu'il eſt triſte de ne pouvoir compter ſur rien dans la vie ! Madame de l'Ecluſe m'étant venue voir le jour de Saint Thomas, elle la trouva ſur ma toilette, & me pria de la lui prêter pour la lire, me promettant de me la rendre au plus tard une des fêtes de Noël. Il ne m'étoit pas permis de la lui refuſer : elle l'emporta. Je fus la voir le jour de Saint Etienne ; je la trouvai qui la liſoit. Elle me dit qu'elle en faiſoit un extrait ; mais qu'elle ſe hâtoit pour me tenir parole. Je lui dis que ne devant te l'envoyer que les premiers jours de la nouvelle année, elle pouvoit la garder le reſtant de l'autre. Dimanche elle vient, & me dit en entrant, & les larmes aux yeux, qu'elle eſt dans un chagrin mortel ; que l'Hiſtoire de

ma tante eſt diſparue; qu'elle l'avoit fait chercher par-tout inutilement chez elle ; qu'il lui étoit impoſſible de deviner, ni même de ſoupçonner qui eſt-ce qui l'avoit priſe, parce que le Jeudi, ils avoient donné un repas à de nouveaux mariés où il y avoit plus de trente perſonnes , dont la plupart étoient des étrangers ; qu'enfin elle avoit envoyé demander à toutes ces perſonnes ſi elles n'avoient point vu l'Hiſtoire d'une Dame Abbeſſe en manuſcrit, & que toutes avoient répondu que non. Elle me dit tout cela d'un air ſi mortifié, que je n'eus pas la force de lui faire le moindre reproche. Et mon mari, qui étoit préſent, nous vit ſi conſternées toutes deux , qu'il ſe mit en quatre pour nous conſoler, & nous perſuader que ce n'étoit qu'un petit malheur. Je le croirai ſi toi-même, ma chere amie, tu as la générosité de ſupporter cette perte, à laquelle je ſuis d'autant plus ſenſible, que je ne me ſens ni le courage, ni la force , ni le goût de recommencer cette Hiſtoire , l'objet de tes deſirs , ainſi que celui de ma complaiſance. C'eſt donc de toi ſeule que j'attends toute ma conſolation ; & je ſouhaite que ma Lettre arrive avant le départ de celle que la nouvelle année me fait eſpérer de toi. Les bagatelles que je t'envoie pour étrennes, te paroîtront bien inſipides , puiſqu'elles ont perdu l'accompagnement qui devoit les aſſaiſonner.

LETTRE LX.

Du 28 Janvier 1692.

TU m'as redonné la joie, femme aimable, femme généreuſe! Je dis à préſent comme toi, *ne parlons plus de cette chere & malheureuſe Hiſtoire.* Mais j'ai le doux eſpoir que peut-être un jour j'aurai la ſatisfaction de te voir, de t'embraſſer, & de te la raconter.

M. Nicole & M. Fontaine nous ont fait une viſite de la nouvelle année. Notre converſation a beaucoup roulé ſur l'Athalie de M. Racine: ces deux Meſſieurs la trouvent admirable; ils diſent comme toi, qu'elle eſt au-deſſus d'Eſther. J'en dis autant à la lecture; & je trouve le contraire à la repréſentation. J'y ai été une fois à la ſollicitation de Madame de Maintenon. Cette Dame me fait toujours tant d'amitié, que je ne puis m'empêcher d'y répondre quelquefois.

Je vais te faire une confidence, ma belle Baronne. Je ſuis groſſe de trois mois, & mon mari n'en fait encore rien. Je le lui cache par malice, pour le punir de s'être réjoui de la mort de mes autres enfants. Ne le mérite-t-il pas bien? Il s'en appercevra quand il pourra; mais je compte ne lui en point parler du tout. Ma grand'maman & Madame de la Tour ſont du ſecret, & m'approuvent.

Je t'envoie deux excellentes Comédies de M.

M. Bourſault, *les Fables d'Eſope* & *Phaëton* : ce ſont deux Pieces que j'aime à la folie. M. Deſpréaux faiſoit l'éloge de ce Poëte il y a quelques jours chez M. de l'Ecluſe. Il l'a attaqué autrefois dans une de ſes ſatyres ; mais il en a eu un regret infini, & a fait ſubſtituer à la place de ſon nom, d'autres noms ſelon le beſoin, dans une nouvelle édition. Il dit que M. Bourſault eſt un homme plein de droiture, de probité, de mérite & d'agréments, en un mot qu'il poſſede toutes les qualités du cœur & celles de l'eſprit, & qu'il ſe trouve extrêmement flatté & tout glorieux de l'avoir pour ami. *Phaëton* n'a pas eu le même ſuccès que *les Fables d'Eſope* ; cependant elle petille d'eſprit ; mais c'eſt qu'on l'avoit beaucoup vantée d'avance, & cela lui a nui, parce que des ennemis ont eu le temps de former une cabale pour faire tomber la Piece : cela n'empêche pas qu'on ne lui rende toute la juſtice qu'elle mérite, chez les Savans & les gens d'eſprit.

LETTRE LXI.

Du 10 Avril 1692.

A LA fin, ma charmante amie, la meche eſt découverte. Nous avons eu fêtes ſur fêtes à l'occaſion du mariage du Duc de Chartres & de celui du Duc du Maine. Me trouvant obligée d'aller à un bal donné pour

le mariage de ce dernier, mon mari présida à ma toilette, & s'apperçut de ma grossesse. Eh, mais ! me dit-il, je crois que tu es grosse. Je souris, & ne lui répondis rien. Il continua de me fixer, & reprit : il n'y a pas à en douter, tu l'es ; & ce qui me surprend, c'est que tu me parois déja bien avancée, & que je l'ignore. Je ne l'ignore pas moi, lui dis-je alors en continuant de sourire, je suis grosse de cinq mois. Pourquoi donc me le cacher, reprit-il en me faisant quelques caresses ? Je lui répondis d'un air un peu malin, que c'étoit crainte de l'affliger. Il sentit l'ironie, le feu lui monta au visage, & il me dit les yeux humides & avec son ton plein de douceur: tu t'es trompée, ma chere Comtesse ; j'ai plus de plaisir d'être pere, que je n'ai de chagrin de voir un frere à mon fils. Son air mortifié me toucha ; je l'embrassai en lui disant que ce n'étoit qu'espiéglerie de ma part, & seulement pour voir combien il seroit de temps à s'en appercevoir ; & je lui ajoutai que ma grand'maman & sa sœur avoient été mes confidentes. Il se remit un peu, me donna quelques baisers fort tendres, & me pria de ne lui plus jouer de ces tours-là. Un moment après il me quitta, envoya chercher un carrosse de louage, & sortit. Il rentra au bout d'une heure, & fut prendre son fils par qui il me fit présenter une aigrette de diamans de la plus grande beauté ; & il me fit dire par l'enfant, que c'étoit de la part de son petit frere ou sa petite sœur. Ce trait acheva de

me confondre : je me jettai au cou de mon mari, & avouai ma défaite, en lui promettant bien de ne lui plus jouer de pareils tours. J'avois eu tort en effet ; car si mon mari a vu partir ses enfans sans peine, il les a toujours vu arriver avec plaisir ; & ce n'est que le grand amour qu'il a pour son fils qui le consoloit de leur mort. Je me parai à l'instant de son présent. Il a été un de ces matins voir M. de Pomponne, & nous l'a amené à dîner. Aussi-tôt j'envoyai chercher ma grand'maman, qui vint bien vîte pour jouir de la vue & de la conversation de son bon ami, avec lequel il y a toujours à profiter.

Adieu, je t'embrasse en idée comme de coutume, & en soupirant de ne pouvoir le faire autrement.

LETTRE LXII.

Du 25 Juin 1692.

J'Ai reçu ton présent, ma belle Baronne, avec tout le plaisir que tu peux imaginer. Que je le baiserai souvent mon joli perroquet ! Sa mine annonce bien sa jeunesse, & elle me fait espérer d'en faire un bon écolier. C'est moi seule qui lui donne des leçons. Devine quelle est la premiere que je lui ai donnée ; mais devine-là, car je ne te la dirai point qu'il ne la répete parfaitement.

Voilà donc M. l'Evêque d'Angers qui est mort ? Il étoit âgé de quatre-vingt-quinze ans ; & malgré ce grand âge, il est extrêmement regretté de ses Diocésains, de sa famille & de ses amis. C'étoit un saint homme, qui pendant plus de quarante ans qu'il a été Evêque, n'est sorti qu'une fois de son Diocese, pour conférer sur la Religion avec le Prince de Tarente, qu'il eut le bonheur de convertir, & de réconcilier avec le Duc de la Tremouille son pere. Il seroit à souhaiter que tous les Prélats remplissent comme lui les devoirs épiscopaux. Il assistoit les pauvres avec une charité peu commune. Il se levoit tous les jours à deux heures du matin, prioit Dieu quelque temps, lisoit quelque chose de l'Ecriture-Sainte, puis assistoit à Matines avec ses Chanoines. Son travail étant continuel, quelqu'un lui proposa de prendre un jour de la semaine pour se reposer : *Je le veux bien*, répondit-il, *pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas Evêque*. C'est son neveu M. de Pomponne, qui nous a raconté ces choses, la semaine derniere en dînant avec nous. Ce Ministre, ma chere Baronne, cet homme aimable sera le parrain de mon enfant. Il m'a dit qu'il se trouvoit extrêmement flatté d'être mon compere ; & que pour compléter sa joie & son bonheur, il me prioit de lui laisser le choix de la marraine. Tu pense bien que je n'ai eu rien de plus pressé que de l'en laisser le maître. J'ignore encore sur qui tombera son choix. J'entre dans mon

neuvieme mois : ainſi la premiere Lettre que tu recevras, ſera de mon mari. J'eſpere qu'il n'aura que de bonnes nouvelles à t'apprendre, & de moi, & de mon enfant, & de mon cœur qui eſt toujours à toi.

Adieu, ma chere, ma tendre, ma généreuſe amie : je vais baiſer ſix fois mon perroquet pour toi.

LETTRRE LXIII.

Du 2 Septembre 1692.

AH ! ma charmante amie, quelle ſurpriſe! quelle joie délicieuſe ! mais quelle ſcene ! J'ai demandé en grace à mon mari de ne te parler que de la naiſſance de mon poupon & de ma bonne ſanté, me réſervant le doux plaiſir de te raconter moi-même mon bonheur : bonheur ſi grand, ſi inattendu, & auquel j'ai été ſi ſenſible, qu'il m'en a penſé coûter la vie. J'ai attendu mon parfait rétabliſſement, pour pouvoir t'en faire un récit entier.

Le Samedi 28 Juin, mon mari partit de grand matin en chaiſe de poſte pour aller à Nogent *ſoi-diſant*, ſous prétexte de faire faire quelque choſe de nouveau au Château. Il revint cinq jours après, le Jeudi 3 Juillet ſur les huit heures du ſoir. Le lendemain, ſur les dix heures du matin, étant dans mon cabinet de toilette avec mes femmes, qui mettoient à part tout ce qui devoit ſervir

au moment de la naissance de mon enfant, j'entendis quelqu'un entrer dans ma chambre. Des tas de linge que nous avions sur nous les unes & les autres, nous empêcherent de nous lever pour voir qui c'étoit. J'écoute : j'entends plusieurs voix, les pas de plusieurs personnes : je fixe les yeux du côté de la porte de mon cabinet, qui étoit entr'ouverte. Cette porte s'ouvre tout à fait. Mon mari se présente, me regarde, & sourit. Madame de la Tour se montre, sourit aussi. Ma grand'maman paroît, & fait la même chose; tout cela en silence. Je dis bon jour à l'une & à l'autre, leur demande de m'excuser si je ne me leve pas, en leur faisant remarquer l'embarras que j'avois sur moi, & en leur disant que j'étois à elles dans le moment. En même temps je vois approcher la figure d'une Religieuse. Je la fixe : c'est ma tante. Je jette un cri, & tout ce qui est sur moi; je vole dans ses bras, je colle mon visage sur le sien, je la serre, la joie me suffoque, je ne puis parler, je ne puis pleurer, je ne puis respirer, je me pâme, mes jambes tremblent sous moi, m'abandonnent; ma tante & mon mari me soutiennent, me mettent dans un fauteuil; j'ai peur que ma tante ne m'échappe, je la retiens par ses hardes : J'é...touf...fe, j'étouf...fe, c'est tout ce que je puis dire à plusieurs reprises; on s'alarme, on me délace, on se reproche de ne m'avoir pas prévenue, on convient, mais trop tard, que ces sortes de joies sont

trop grandes pour être accompagnées de la ſurpriſe ; on craint que je n'accouche, & quelque choſe de plus funeſte encore, on eſt à bout, & enfin on ſe détermine à envoyer chercher mon accoucheur.

Pendant qu'on y étoit allé, il vint une idée à mon mari, qui me voyant toujours en pleine connoiſſance, s'aviſe de me dire: modere ta joie, ma chere Comteſſe, elle va être ſuivie d'une triſte nouvelle; Madame l'Abbeſſe ne vient à Paris que pour te conſoler, & t'exhorter à ſupporter ma perte : j'ai des ennemis ; le Roi m'exile à deux cens lieues d'ici. Ces paroles me frappent, & ſont pour moi un coup de foudre; la douleur s'empare de mon ame, la parole m'eſt rendue, mes larmes coulent, & je m'écrie en prenant la main de mon mari : O ciel ! ah ! mon bon ami, que dis-tu là ? Chacun ſourit ; mes yeux inondés n'en voient rien ; on garde le ſilence pour provoquer encore plus mes larmes ; mais je le romps ce ſilence par des lamentations & par de nouveaux cris ; je quitte ma tante, & me jette dans les bras de mon mari, en lui diſant : Tu ne partiras pas ſans moi, mon cher, mon tendre ami, je te ſuivrai partout, oui, je te ſuivrai aux Antipodes s'il le faut. Cela ne ſe pourra pas, ma chere amie, reprend mon mari d'un grand ſérieux, penſe-tu en quel état tu es ? Cette réflexion me trouble, me confond ; je redouble mes pleurs, je lui prends le bras, & lui dis du ton le plus ferme : Je te tiens, & ne te

quitterai pas ; & malgré mon état j'affronterai tout, les mers, les périls, les priſons, les cachots, tout ſera pour moi un Palais avec toi. En lui diſant cela, je le tenois bien ſerré par le bras, & mes pleurs couloient toujours en abondance. Mon mari content de me voir reſpirer alors à mon aiſe, ne jugea pas à propos de me contredire ; il me donna pluſieurs baiſers en me témoignant ſa reconnoiſſance, & en me diſant qu'il conſentoit à ne nous jamais ſéparer. Puis il ſe met à rire. La compagnie lui répond. Ce que c'eſt que la trop grande joie, dit ma grand'maman ! Oui, dit mon mari, croiroit-on, qu'on ſoit obligé de lui oppoſer la douleur pour l'empêcher de devenir funeſte ? Là, dit Madame de la Tour, qu'on vienne me dire qu'il ne faut jamais mentir, on y ſera bien venu ; peut-on un menſonge plus à propos & plus ſalutaire que celui que mon frere a imaginé ? Sans lui où en feroit ma ſœur ? Tout cela, ma chere Baronne, ſe diſoit d'un air ſi plaiſant & ſi drôle, que j'ouvrois de grands yeux ; puis je me doutai tout d'un coup du tour : Mon Dieu, dis-je, eſt-ce qu'on m'a trompée, & qu'il n'eſt rien de tout ce qu'on m'a dit ? Sans doute, me dit ma bonne tante, eſt-ce que nous ſerions ſi gais s'il en étoit quelque choſe ? Et mon mari ajouta : Il a bien fallu te tromper, ma chere Comteſſe, pour modérer ta joie, & te tirer de la mort. Je me mis à rire à mon tour ; & je ne ſavois plus auquel courir de ma tante ou de

mon

mon mari : j'allois à celui-ci, je le careſſois, je le félicitois de n'être pas un proſcrit ; & après je revenois à ma tante, & lui témoignois ma joie & ma ſatisfaction de la voir & de l'embraſſer à mon aiſe. J'en étois là lorſque mon accoucheur arriva. Sa préſence heureuſement ne fut point néceſſaire en ce moment : il me tâta le pouls, le trouva bon, & s'en retourna.

C'eſt ma tante, comme tu penſe bien, qui a été la marraine de mon enfant : tout étoit projetté ainſi dès le commencement d'Avril, quinze jours avant que mon mari ſe fût apperçu de ma groſſeſſe. Il alla avec ma grand'maman chez M. de Pomponne, qui ſe joignit à eux pour écrire à ma bonne tante, & la prier de venir à Paris être la marraine de mon enfant avec lui. Ma tante accepta, & leur fit à chacun une réponſe polie : & tous de concert m'en firent un myſtere. Quand donc mon mari me vit dans mon neuvieme mois, il feignit d'aller à Nogent pour cinq ou ſix jours ; & il alla chercher ma tante. En arrivant il la dépoſa au Couvent de ma grand'maman, avec qui elle coucha. Mais lorſqu'elle eut mis le pied chez nous, il ne lui fut plus poſſible d'en ſortir ; je lui dis qu'elle reſteroit, ou que je la ſuivrois par-tout, juſques dans le Couvent où je ferois mes couches auprès d'elle. Elle vit bien à mon ton qu'il falloit en paſſer par où je voulois.

Je voudrois, ma belle Baronne, pouvoir te peindre ſon amour & ſa tendreſſe pour

mes enfans : elle careſſe l'ainé, le baiſe, l'admire, lui découvre tous les jours de nouvelles qualités, & fait ſon éloge du matin au ſoir : elle contemple ſon filleul, le prend dans ſes bras, le ſerre, le mange. Il ſemble que ſon cœur la quitte pour paſſer dans l'ame de cet enfant, dont la naiſſance me procure tant de ſatisfaction, que je ne le nomme point autrement que *mon petit poupon de joie.* Ce qui me flatte encore beaucoup, c'eſt que ma tante ne ceſſe de me faire l'éloge de mon mari : elle dit que la premiere fois qu'elle le vit, lorſqu'il fut lui faire une viſite à ſon Couvent en fraude de moi, elle fut tout d'un coup frappée & enchantée de la régularité & de la nobleſſe de ſes traits, de ſa taille haute & majeſtueuſe, de la douceur de ſon caractere, de la beauté de ſon eſprit, de l'élévation de ſes ſentimens, de ſa grande ame, en un mot, de toute ſa perſonne. Auſſi dit-elle qu'elle n'eſt point étonnée de l'empire avec lequel il a ſubjugué mon cœur. Tout ce qu'elle dit a des graces infinies. M. de Pomponne ſe trouve extrêmement flatté de l'avoir pour ſa commere. Quoique ſon temps lui ſoit très-cher, il vient la voir aſſez ſouvent : il ne reſte que des minutes quand il ne peut pas reſter des heures. Madame de Pomponne nous donne un peu plus de ſon temps. C'eſt une femme de bien bonne ſociété. Mais je ne m'attends pas à la voir ſouvent quand ma tante ſera partie ; car c'eſt une Dame fort retirée, qui s'attache principalement à

des femmes de son âge, & je suis si jeune, que je n'ose prétendre à sa confiance.

Voilà ma tante qui prend la plume pour t'écrire un billet, que je mettrai dans cette Lettre. Mon Dieu qu'elle auroit été contente que tu eusse pu venir à Paris pendant qu'elle y est ! Les joies de ce monde ont toujours quelques traverses. Un soupir m'échappe. Si ce n'eût été la maladie de ton pere, mon mari auroit hazardé le voyage de Lyon dans l'espérance de t'amener ; mais nous avons fait réflexion que tu ne voudrois pas le quitter dans son état de langueur ; & qu'il seroit cruel à nous de vouloir t'arracher de ses bras dans une situation aussi critique que la sienne. Nous prenons beaucoup de part à ses maux & à ta douleur. Madame de l'Ecluse t'embrasse. Elle est tous les jours avec nous pour voir, baiser, idolâtrer sa *chere maman l'Abbesse* (1). Nous nous emparons chacune d'une joue que nous serrons de nos levres ; & quand nous la tenons ainsi, elle nous dit d'un ton de desir : *Il ne manque plus là que Madame de Neufpont.* La vie est bien contrariante ! Sans la maladie de ton pere, tu serois avec nous, oui, tu y serois, j'en réponds. Nous posséderons ma bonne tante jusqu'au six d'Octobre, que mon mari ira la reconduire. Je passe rapidement sur ce

---

(1) C'est ainsi que Madame de Neufpont & Madame de l'Ecluse appelloient cette Dame lorsqu'elle étoit à son Couvent ; & depuis, en lui écrivant.

temps que je redoute déja. Elle me promet de revenir à Paris quand ſon filleul aura dix ans. Quel ſiecle ! Que Dieu me conſerve cet enfant ! Il me ſeroit bien cruel de le perdre. Tout annonce en lui un tempérament fort & robuſte ; & il a une nourrice d'une ſanté parfaite : c'eſt aſſez pour eſpérer.

Le Chevalier *Pimpant* m'eſt venu voir de ta part. Il eſt reſté près de deux heures avec nous ; & c'eſt la premiere fois qu'il ne m'a pas ennuyée, parce qu'il n'a ceſſé de nous parler de toi. Il te remettra un paquet dont il a bien voulu ſe charger : il eſt compoſé de bijoux de Couvent que ma tante t'envoie, & de dragées du baptême de *mon petit poupon de joie.*

Ma bonne tante a fini ſon billet : la voilà qui joue avec mon perroquet, & qui le baiſe d'un cœur ! ..... oh ! je ſuis ſûre qu'elle penſe à toi en le baiſant.

LETTRE LXIV.

Du 21 Octobre 1692.

HÉLAS ! non, ma chere, je ne la vois plus cette chere tante : mon mari l'a reconduite, & eſt revenu tout de ſuite pour me conſoler. Les joies de ce monde ſont bien courtes, & preſque toujours ſuivies de peines. Je dirois volontiers qu'une vie ſans plaiſirs, ſans joie, ſans douceurs, & exempte

de triſteſſe, de chagrins & de douleurs, ſeroit préférable à ces hauts & bas que nous éprouvons tous les jours. Mais la Providence ne l'a pas réglé ainſi : Dieu veut que nous ſentions les biens & les maux : *Fiat voluntas ejus* ; il ſait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes. Ma tante a fait promettre à mon mari avant de la quitter, qu'il me meneroit la voir avec ſon filleul, quand cet enfant aura cinq ans. Elle lui a donné pour moi un billet cacheté qu'elle a écrit au moment de ſon départ : ce billet n'eſt compoſé que de l'éloge de mon mari. C'eſt un bijou pour mon cœur : & ce qui me le rend infiniment précieux, c'eſt qu'elle m'y répete ce qu'elle m'avoit dit de bouche pluſieurs fois pendant ſon ſéjour à Paris, que je ne dois point rougir de l'avoir aimé tout d'un coup comme j'ai fait.

Mon mari vient d'acheter une Terre aux environs de Troies, qui a coûté deux cens mille livres. C'eſt une fort bonne acquiſition qu'il a faite par les ſoins de notre nouvel Intendant, qui a pris le nom de *des Foſſés*, ayant hérité du Fief que mon mari avoit donné à ſon couſin. Ce jeune homme remplace on ne peut pas mieux ſon parent, & nous avons tout lieu de nous louer de lui. Je viens d'être la marraine de ſon premier enfant. Il y a ſix mois que j'étois priée de le nommer avec mon mari. Mais pendant que Madame des Foſſés étoit en travail, il m'eſt venu dans l'idée que ce ſeroit procurer un protecteur de plus à l'en-

fant & aux pere & mere, que leur donner un parrain & une marraine qui ne fussent pas mari & femme; & j'engageai mon mari à se choisir une commere pour tenir avec lui l'enfant. Mon mari approuva mon idée; mais il dit qu'il vouloit que ce soit moi qui fût marraine; & que ce seroit un joli cadeau à faire à son neveu, que de le faire mon compere. Il l'envoya chercher dans le moment, & lui demanda s'il vouloit nommer l'enfant de M. des Fossés à sa place, & avec moi. Le Marquis reçut cette proposition avec un si grand transport, qu'il ne savoit que nous dire pour nous témoigner sa reconnoissance & sa joie: il embrassoit son oncle, il me baisoit les mains, & ne pouvoit prononcer aucune parole. Il fut aussitôt chez sa mere lui faire part de son bonheur. Elle vint avec lui, & nous marqua la plus vive reconnoissance du plaisir que nous procurions à son fils. Il est toujours surprenant pour moi de voir jusqu'à quel point elle l'excite à m'aimer. Je lui dis quelquefois qu'il faut qu'elle soit folle pour attiser ainsi le feu de l'amour dans le cœur de son fils, & sur-tout d'un amour aussi ridicule qu'inutile: elle me répond qu'elle a ses raisons pour souhaiter qu'il s'attache à moi de plus en plus, & que c'est un mystere qui se développera avec le temps. J'ai beau rêver à mille choses, je ne puis pénétrer ses raisons. Mon mari n'y voit pas plus clair que moi; mais il dit qu'il faut laisser faire la mere, & souffrir l'amour du fils. J'y consens volontiers;

car à dire vrai, je le crois moins amoureux qu'admirateur de ma personne : rien n'est si sage, si retenu, si circonspect, si modeste que lui ; & malgré ce goût & cet empressement de me voir tous les jours, jamais il n'y aura à craindre de lui le moindre travers. Ce n'est pas comme le Chevalier de Beauport : c'étoit un fou qui vouloit paroître sage ; & celui-ci est un sage qui a des foiblesses, qui les combat, & qui les vaincra. Il m'a donné des dragées en profusion. J'en ai mis à part pour toi, que je t'enverrai à la premiere occasion.

Ma grand'maman est bien malade de sa goutte. La pauvre femme ! Je voudrois bien pouvoir partager ses maux de mon corps comme de mon cœur : je suis bien-aise du petit mieux de ton pere : c'est beaucoup pour cette saison.

Les amis de M. Arnauld s'intriguent auprès de M. de Pomponne pour l'engager à solliciter le rappel de cet homme respectable. M. de Pomponne ne desire rien tant que de revoir son oncle; mais il faut qu'il modere son zele & sa tendresse qui le pressent, & pourroient nuire à la réussite ; car s'il a quelque crédit, les Jésuites en ont davantage ; & c'est pour eux un terrible adversaire que M. Arnauld. Ils le craignent malgré son grand âge ; & on prétend qu'ils sont aux aguets pour traverser M. de Pomponne. Ce sont de fiers & de dangereux courtisans que ces gens-là. J'en rencontre assez dans les compagnies, car ils se fourrent

par-tout. Aucun n'a encore mis le pied au logis. Ils ont des paroles mielleuses, qui me font bondir le cœur ; & moi, je ne veux que des gens qui l'aiguillonnent par la franchise.

Mon perroquet montre beaucoup de disposition pour caqueter. Qu'il est joli avec sa petite mine enfantine ! Je le baise à ce moment pour toi. Ma bonne tante l'a baisé plus de dix fois au moment de partir. Je lui ai demandé si tu n'avois pas quelque part dans ces carèsses. Elle m'a répondu : hélas ! elle a tout, je ne baise cet oiseau que parce qu'il vient d'elle, & je soupire de ne pouvoir la serrer elle-même dans mes bras.

LETTRE LXV.

Du 11 Janvier 1693.

J'Ai reçu ta Lettre, ma chere amie, avec mes transports ordinaires. Mais je suis bien mécontente de moi de ne pouvoir t'accorder ce que tu me demande pour M. de Neufpont. Ce n'est pas que je doute de sa discrétion ; c'est que je ne puis prendre sur moi qu'aucun autre que toi voie mes Lettres, qui sont pour la plupart de véritables confidences. Tout ce que je puis faire, c'est de te permettre de lire toi-même, à ton mari seulement, les anecdotes qui font partie de mes Lettres, & qui me sont étrangeres. Sois assurée que ce refus & cette restriction me coûtent.

Il y a un an que l'Hiſtoire de ma bonne tante eſt perdue, & que je devois te l'envoyer. Elle me revient de temps en temps à la mémoire, & je pouſſe un ſoupir. Il me prend auſſi des craintes que cette Hiſtoire infortunée ne ſoit entre les mains de quelqu'un qui la rende publique. Que j'aurois de chagrin encore, ſi par hazard elle alloit aux oreilles de ma tante! Une choſe qui me tranquilliſe un peu, c'eſt que comme je n'écrivois cette Hiſtoire que pour toi, & que tu connoiſſois ſon Couvent, j'ai eu la diſcrétion (je ne ſais par quel preſſentiment) de ne nommer en aucune façon ſon Abbaye. Il faut avouer, ma chere, que nous avons toutes deux bien du guignon. Un ſoupir m'échappe. Voilà qui eſt fait, je n'en veux plus parler. Tu recevras dans quelques jours un paquet de brinborions de ma part, & les dragées que je t'ai promiſes.

Hier mon mari ſortant de faire une viſite à M. le Curé, apperçut rue Saint Antoine M. Fontaine. Il étoit près de midi. Il fit arrêter ſon carroſſe, le fit appeller, & le força de prendre place à côté de lui, & de venir dîner avec nous. C'eſt que mon mari a été ſi content de ſa converſation le jour qu'il s'eſt rencontré chez nous avec M. de Coiſlin, qu'il a voulu renouveller ſon plaiſir. Effectivement ce bon Monſieur s'exprime avec une candeur, une naïveté, une aiſance, & une certaine éloquence qui enchantent. Il parle aſſez volontiers de Port-Royal-des-Champs. Cela me rappelle alors

Madame de Sévigné & ma grand'maman, qui lorſqu'elles ſont enſemble, ſe délectent auſſi à en parler : Madame de Sévigné a pour ce monaſtere une vénération qui eſt au-delà de toute expreſſion : elle aſſure qu'on n'approche pas de ce lieu ſans ſentir au-dedans de ſoi une onction divine ; & pluſieurs perſonnes m'ont dit la même choſe. Pour M. Fontaine, il m'a dit hier, lorſque je lui en ai parlé, qu'on ne devoit point s'en rapporter à lui là-deſſus. J'ai admiré ſa réponſe candide. Il nous a raconté bien des choſes des Solitaires de Port-Royal. Ce ſont des Saints, ma chere amie, ou il n'y en a pas. Mon mari lui a dit qu'il devroit compoſer la Vie de tous ces Meſſieurs-là. Il a dit que c'étoit ſon intention. Que Dieu lui en donne le courage : ce ſeront des Vies auſſi édifiantes & auſſi admirables que celle de M. de Pontchâteau.

LETTRE LXVI.

Du 28 Février 1693.

JE veux t'écrire aujourd'hui, ma belle Baronne, pour célébrer gaiement l'anniverſaire de ma naiſſance. Me voilà donc déja une vieille de vingt-trois ans ? & de plus, qui a ſix ans & demi de mariage ? Que d'événemens depuis ce temps-là ! que de plaiſirs vrais ou faux ! que de peines réelles ou imaginaires ! que de joies & de triſ-

tefſes ! que de douceurs & d'amertumes ! que de biens & de maux ! Eh ! je commence à avoir aſſez d'expérience pour m'attendre à arriver ainſi au terme : c'eſt là la ſeule route qui conduit tous les hommes à l'éternité : & ce ſeroit s'abuſer que de s'attendre dans ce monde à une félicité entiere ou durable. Adorons donc les décrets de la Providence, & ſoumettons-nous à ſes ordres, tels rigoureux qu'ils nous paroiſſent. Hélas ! il faut bien nous y ſoumettre. M. de l'Hôtel-Sain nous parloit l'autre jour d'un de ſes amis qui vient de mourir, l'Abbé Pelliſſon. C'étoit un de nos beaux génies. En faiſant ſon éloge, il nous dit que cet Abbé n'ayant pu réſiſter à la priere de ſes amis, étoit venu demeurer à Paris comme malgré lui. Un ſoupir m'échappa : pluſieurs perſonnes de la compagnie me fixerent ; & je me vis obligée de leur dire que je penſois à une amie, de qui je ne pouvois obtenir la même faveur.

Ma grand'maman eſt toujours ſouffrante de ſa goutte. Il y a quelque temps que pour ſe diſſiper de ſon mal, elle donna à dîner à Madame de Sévigné à ſon parloir. Depuis vingt-cinq ans qu'elle a quitté Paris, c'eſt la ſeule amie qu'elle a entretenue, & la ſeule qu'elle voit depuis ſon retour. Elles ne s'appellent que Manon, & puis Manon. Je fus de ce dîner ; ma grand'maman ſait le plaiſir que j'ai à entendre cauſer ſon amie. Après avoir un peu parlé de leur jeune temps, ma grand'maman vint à par-

ler de M. d'Andilli ſon Parrain. Cela excita Madame de Sévigné à nous entretenir de tout Port-Royal-des-Champs : c'étoit un charme que de l'entendre ; jamais éloge n'a été fait avec tant d'éloquence & de feu. Que ta préſence, ma chere Baronne, auroit augmenté mon plaiſir ! Enſuite elle ſe mit à nous raconter qu'en 1670, *temps heureux*, nous diſoit-elle, *qui a ſuivi la paix de l'Egliſe !* on bâtit à ce Monaſtere trois côtés du Cloître qui manquoient. M. de Sévigné, ſon beau-frere, y étoit Solitaire, & contribuoit beaucoup à toutes les dépenſes qu'on faiſoit alors pour l'aggrandiſſement de cette Maiſon. Par reconnoiſſance on pria ſa belle-ſœur de poſer la premiere pierre du troiſieme côté du Cloître. Cette cérémonie ſe fit au mois d'Août de cette année. M. Grenet, Curé de Saint Benoît, & Supérieur du Couvent, bénit la pierre. » Non, de ma vie, » nous diſoit Madame de Sévigné, je n'ai » reſſenti une joie ſi pleine & ſi parfaite : il » me ſembloit que j'étois dans le paradis ; les » Religieuſes me paroiſſoient des Anges, » les Solitaires des Saints ; tout ce qui m'en» vironnoit, m'imprimoit du reſpect ; & » je me diſois intérieurement comme Ja» cob : *Le Seigneur eſt vraiment ici, & je* » *ne le ſavois pas ! que ce lieu eſt terrible !* » *c'eſt ici la Maiſon de Dieu & la porte du* » *Ciel* «. C'eſt ſur ce ton que cette aimable femme nous entretint de ce Monaſtere, que je ne connois que par ce qu'on m'en dit : mais qui, je crois, eſt digne de ſa réputation.

J'ai dîné mercredi chez M. de Châteaufond avec M. Boſſuet, le ſavant Evêque de Meaux. Je me ſuis dit à un moment : Que je ſuis heureuſe en comparaiſon de mon amie ! peut-être eſt-elle actuellement à dîner avec quelque ignorant Curé de Village. Ai-je deviné juſte?

LETTRE LXVII.

Du 25 Mai 1693.

MONSIEUR le Vicomte eſt donc toujours ſouffrant, ma chere Baronne ? Hélas, ma grand'maman auſſi. Je tâche de prendre ſur moi pour me diſpoſer à ſoutenir un fâcheux événement. Fais de même : ſoumettons-nous d'avance à la volonté de celui qui gouverne l'Univers avec une profonde ſageſſe ; & il nous donnera la force de ſupporter le coup dont nous ſommes menacées. Malgré mes craintes & mes peines, je me porte à merveille ; cela me fait eſpérer de me tirer d'affaire à cette couche-ci comme aux autres. Si c'étoit la volonté de Dieu de me donner une fille, que mon ame ſeroit contente ! Mais je n'oſe la lui demander de peur de lui déplaire. Mon mari paroît s'attacher à mon poupon de joie comme à ſon fils ainé. C'eſt pour moi une grande ſatisfaction. Peut-être en viendra-t-il à aimer tous ſes enfants également. Celui que je porte, ne paroît pas lui faire le moindre ombrage.

Voilà donc MADEMOISELLE dans le tombeau ? Quelqu'un qui voudroit entreprendre d'écrire sa vie, trouveroit une ample matiere. Depuis sa mort, on remet sur le tapis ses vertus & ses défauts. Mais la fin a couronné l'œuvre ; & elle est morte d'une maniere tout à fait édifiante. M. de Lauzun a bien mal répondu à sa tendresse. Le voilà libre : malheureuse la femme qui le prendra ! car les ingrats ne sont faits que pour troubler la félicité de ceux qui leur sont attachés.

Madame de la Fayette vient de mourir dans de grandes infirmités. Son bel esprit l'a fait estimer de tous les Savans ; & son aimable caractere l'a liée d'amitié avec toutes les personnes du plus haut mérite.

M. l'Abbé de Fenelon, Précepteur des Enfans de Monseigneur, remplace M. Pellisson à l'Académie Françoise.

LETTRE LXVIII.

Du 28 Août 1693.

ENCORE *un garçon !* Cette parole, ma chere amie, m'échappa, lorsqu'on me dit que j'avois un troisieme fils. Mais n'ai-je pas bien des graces à rendre à Dieu ? Ce fils est mort dès les premiers jours de sa naissance : quel chagrin n'aurois-je pas eu, si c'eût été une fille ! Si nous étions bien raisonnables, nous ne formerions jamais aucuns desirs.

Ma grand'maman eſt toujours malade de ſa goutte. J'ai été privée de la voir pendant tout le temps de ma couche; mais je hâterai ma ſortie à cauſe d'elle : dès lundi, peut-être que j'irai à la Meſſe; & de là je volerai à ſon Couvent.

C'eſt M. de la Tour qui a été le parrain de mon enfant. Croirois-tu, ma chere, que ſa mere n'a jamais voulu que nous lui donnaſſions une jeune Demoiſelle pour commere! Notre intention étoit de lui donner une Demoiſelle de Pomponne, qui eſt fortaimable, & que le pere nous auroit sûrement accordée. Je m'aviſai de faire part de mon deſſein à ma belle-ſœur. Ah Dieux! s'écria-t-elle, ne faites pas un coup comme celui-là, vous me donneriez la mort. Mon Dieu, lui dis-je, pourquoi donc cela? Parce qu'il ſe pourroit, me dit-elle, que mon fils en vînt à aimer la Demoiſelle. Eh bien! lui dis-je, ſeroit-ce un ſi grand malheur? Mademoiſelle de Pomponne déshonoreroit-elle votre famille? Et plaindriez-vous votre fils d'avoir pour femme une Demoiſelle de mérite? Non, me répondit-elle; je ne le plaindrois pas; mais je me plaindrois moi, qui ne ſurvivrois pas à un tel malheur. Malheur, m'écriai-je! expliquez-vous donc, car je ne comprends rien à l'effroi que je vous vois touchant l'attachement & le ſort de votre fils. C'eſt une énigme, ma chere ſœur, me dit-elle, en me ſerrant la main; ſouffrez que je me taiſe encore quelque temps : pardonnez-moi ce myſtere que je vous développerai

quelque jour, & donnez à mon fils, je vous prie, une commere qui soit mariée, ou une qui ait assez d'âge pour qu'il ne pense jamais à en faire sa femme. Allons, ma sœur, lui dis-je, voilà qui est fait, des paroles de cette sorte méritent attention, & demandent des égards; je lui donnerai Madame de Châteaufond. Elle m'embrassa de tout son cœur. Et je suis toujours de plus en plus intrigué & curieuse de son secret.

J'aurois préféré, ma chere Baronne, pour marraine de notre enfant, notre amie Madame de l'Ecluse : mais son pere venoit de mourir; & elle étoit trop dans la douleur. Je finis, car mon mari ne m'a donné qu'une demi-heure pour écrire, & me voilà bien au-delà. Ses attentions pour ma santé sont toujours extrêmes; & je dois y répondre..... Un laquais de ma grand'maman vient de venir. Elle envoie exactement deux fois le jour savoir de mes nouvelles; & par là je sais des siennes. On m'assure à ce moment qu'elle va de mieux en mieux. Mon mari m'a dit que tu devois m'écrire dans peu. Nos Lettres se croiseront peut-être. J'attends avec l'impatience de l'amitié.



LETTRE

LETTRE LXIX.

Du 30 Septembre 1693.

OUI, ma chere amie, il étoit bien impoſſible à ma grand'maman de me venir voir; cette pauvre femme n'étoit plus; elle avoit rendu ſon ame à Dieu, & je l'ignorois. Tu le ſavois, toi. Pour moi, je ne l'ai ſu que la veille de ma premiere ſortie. Comme il me falloit prendre le deuil le lendemain, mon mari ne pouvoit plus me le cacher. Il avoit même remis à ce jour-là le deuil de tous nos gens, ainſi que le ſien. Tu penſe bien que quand on venoit demander de la part de cette bonne maman de mes nouvelles, c'étoit un tour de mon mari. Il étoit bien embarraſſé ce cher ami pour m'annoncer cette mort: mais il s'y prit aſſez ſinguliérement pour m'engager à ſupporter un peu plus aiſément mon chagrin. J'avois eu du monde toute la journée; & quand nous fumes ſeuls, environ une heure avant le ſouper, nous paſſâmes au jardin pour y prendre le frais. Comme mon mari s'occupoit de ce qu'il avoit à me dire, je lui trouvai un air embarraſſé & ſi diſtrait, qu'il me répondoit *oui* où il falloit *non*. Je lui dis que quelque choſe occupoit ſon eſprit. Il pouſſa un ſoupir, & jetta ſur moi un regard triſte. Cela me troubla. Je lui demandai ce qu'il avoit. Ses yeux ſe remplirent de larmes.

Quoi ! tu pleure, lui dis-je d'un air ému ? Qu'eſt-ce donc qui te fait de la peine ? Hélas ! me dit-il, en me regardant fixement, c'eſt que je crains que tu ne m'aime pas. Pourquoi donc cette crainte, lui dis-je avec vivacité ? Il me répondit d'un ton aſſuré : parce que j'ai ſujet de l'avoir. Cette réponſe ferme m'épouvanta, & me perça le cœur. Avec le monde que j'avois eu dans le jour, il s'étoit trouvé quelques hommes galans, que mon mari ſait que je ne puis ſouffrir ; mais malgré cela, je m'imaginai qu'ils lui avoient fait ombrage ; je le crus jaloux : je me le rappellai dans ſa fureur, & je me mis à fondre en larmes, en diſant : Mon Dieu, que je ſuis malheureuſe ! Ces paroles, accompagnées de mes pleurs, lui firent penſer que je devinois la mort de ma grand'maman. Ses yeux ſe mouillerent, il me paſſa un bras autour du corps, me ſerra, & me dit avec amitié : là, ma chere Comteſſe, n'avois-je pas raiſon d'appréhender que tu ne m'aimaſſe pas ? Te voilà hors de toi pour la mort d'une perſonne. Eh ! ſi tu m'aimois comme je t'aime, ta douleur ſeroit moins vive ; Je te ſuffirois comme toi ſeule me ſuffit : oui, pourvu que tu ſois contente, & que tu m'aime, aucune perte ne me ſera ſenſible ; mes enfans, mon fils ainé même pour qui tu vois ma tendreſſe, ne m'eſt rien vis-à-vis de toi........ Pendant qu'il me parloit, j'eus le temps de revenir de mon erreur ; car rien ne reſſembloit moins à la jalouſie que ſon diſcours : mais cette mort

qu'il me faiſoit entrevoir, m'accabloit d'avance. Je venois de voir mes enfans, je ne craignois rien pour eux ; & il y avoit deux heures au plus qu'on étoit venu de la part de ma grand'maman ſavoir de mes nouvelles. D'ailleurs ta Lettre que mon mari m'avoit annoncée, & que j'attendois à toute force, n'étoit pas encore arrivée. La ſeule perſonne donc qui me vînt à l'eſprit, ce fut toi : il me prend un friſſonnement ; & à la fin, j'interrompis mon mari, en pouſſant des ſanglots, & en m'écriant : *Ah ! ma chere Baronne, ma tendre amie, je ne te verrai donc plus ?* Mon mari, qui ſait, & qui dit ſouvent que l'amitié que j'ai pour toi, ne le cede point à l'amour que je lui porte, ſe hâta de me dire : Ne t'effraie pas tant, ma chere Comteſſe, c'eſt Madame de Nogent qui eſt morte, & non Madame de Neufpont. Dans le moment mes larmes s'arrêterent ; je le fixai. Il m'embraſſa, & me dit : Eh bien ! ma belle Comteſſe, pour l'amour de moi & de Madame de Neufpont, tu vas donc ſupporter ta perte en héroïne ? Ces paroles rappellerent mes larmes ; mais elles coulerent avec douceur : le ſouvenir de ma grand'maman étoit balancé par le bonheur de n'avoir pas un mari jaloux, & celui de poſſéder encore une amie pour en être aimée & chérie autant que je la chéris & que je l'aime. Après avoir donné quelque cours à mes pleurs, je me trouvai effectivement tranquille ; & je promis à mon mari de ſupporter mon chagrin pour l'amour de lui &

de toi. L'amitié, ma belle Baronne, l'emporte donc ſur la nature ? Oui, mais une amitié comme la nôtre ; tu es le cher objet de ma conſolation & de ma joie. Mon mari deſiroit fort que ta Lettre concourût avec la triſte annonce qu'il avoit à me faire ; mais elle eſt arrivée un jour trop tard. Elle n'en a pas moins eu ſon effet, qui a été de me rendre tout à fait à moi-même.

Mon mari a trouvé parmi les papiers de ma grand'maman, une infinité de petites notes qui ont trait à l'hiſtoire de ma bonne tante. Son départ de Paris pour le Couvent y eſt avec la date ; le temps de ſa priſe d'habit ; celui de ſa profeſſion. Enſuite ſes peines d'eſprit & de cœur après la prononciation de ſes vœux : tout cela écrit de la main de ma grand'maman. Et il y en a pluſieurs autres, écrites de la main même de ma tante. Apparemment que ma grand'maman les lui avoit demandées. Enfin ces notes quoique détachées, ſont d'un ſi grand ſecours pour compoſer toute l'hiſtoire de ma tante, que j'ai entrepris de la recommencer. C'eſt un cadeau que je veux te faire & un plaiſir que je veux me donner. Adieu.

LETTRE LXX.

Du 12 Janvier 1694.

MON ame eſt dans la douleur, ma chere amie, ma tante eſt bien malade ; toutes ſes Religieuſes ſont en alarmes ; elles ne repoſent ni jour ni nuit : ce n'eſt que pleurs, que ſoupirs, que cris dans tout le Couvent. Hélas ! c'eſt une liberté qui les ſoulage ces pauvres filles ; & moi, il faut que je renferme ma douleur : mon mari m'obſede ; & le moindre ſouci que je lui montre, le met aux abois. Adieu, je l'entends qu'il vient m'arracher la plume.

Je r'ouvre ma Lettre avec joie, ma belle Baronne, pour te dire que nous venons de recevoir des nouvelles de ma tante. Elle eſt mieux, elle eſt même hors de danger ; ſa maladie n'etoit qu'une indigeſtion. On ne me trompe pas, car elle a ſigné. La veille de Noël M. de Dangeau a été reçu Grand-Maître de l'Ordre Royal de Saint Lazare. J'ai vu la cérémonie. Ah ! que je t'y ai deſirée !



LETTRE LXXI.

Du 11 Mars 1694.

JE me réjouis avec toi du mieux de ton pere ; mais, ma chere amie, je crains que la joie que ce mieux apporte dans ton ame, ne te devienne funeste, s'il ne continue pas. Réfléchis là-dessus, & modere ta joie. Ne m'en veux pas pour te parler ainsi ; je t'aime ; & à cause de la nature de la maladie, je crains pour l'avenir.

Ma tante m'a écrit trois fois pour m'assurer de son rétablissement, & du bonheur que j'ai de la posséder encore. Quoique je sois éloignée d'elle, j'ai toujours le plaisir de savoir que j'occupe dans son cœur une grande place.

Madame des Houlieres est morte, il y a trois semaines, d'un cancer qu'elle avoit au sein. Je ne sais pas si je me trompe ; mais il me semble que les Dames qui appliquent trop leur esprit, deviennent infirmes de bonne heure, ou meurent de maladies violentes. Madame de la Fayette a passé une grande partie de sa vie dans les souffrances ; Madame des Houlieres dans les douleurs : & ainsi de plusieurs autres. Madame des Houlieres avoit autant d'esprit que de charmes ; rien n'étoit si aimable que sa figure. Je l'ai vue plusieurs fois. Elle avoit à sa mort aux environs de soixante ans, & n'en

paroiſſoit pas cinquante. Son air gracieux, ſon égalité d'ame, ſa patience dans ſes maux, tout cela mettoit ſa figure à l'abri des nuages & des rides : on n'auroit jamais dit qu'elle ſouffroit. Tu recevras un paquet dans quelques jours. Ce ſont pluſieurs brochures nouvelles que je t'envoie, entr'autres, les Poéſies de Madame des Houlieres. Pour cet ouvrage, j'ai voulu qu'il fut relié ; car il n'en eſt pas comme des autres qu'on lit une fois ou deux au plus. Ses idilles ſont charmantes, & principalement celles des moutons, des oiſeaux, des ruiſſeaux & des fleurs. C'étoit une femme vraiment illuſtre, dont le nom ſera toujours reſpecté dans la république des Lettres. Elle étoit de pluſieurs Académies ; & il eſt fâcheux que ſa fortune n'ait pas répondu à ſon mérite & à ſa gloire. Dieu apparemment lui réſervoit ſon bonheur pour l'éternité. Ainſi ſoit-il.

M. de Pomponne marie aujourd'hui ſon fils avec Mademoiſelle de Palaiſeau. Il en a perdu un l'année paſſée à Mons, & a été bien ſenſible à ſa mort ; c'étoit un jeune homme qui promettoit beaucoup.

Mon Dieu, ma chere, que la miſere eſt grande ! Quelle occaſion d'ouvrir nos bourſes, ou plutôt notre coffre-fort, pour répandre l'argent à pleines mains ſur des gens pleinement miſérables !

Mon perroquet ſait déja plus de dix phraſes ; mais il ne ſait pas encore ſa premiere

leçon qui eſt la principale, qui eſt celle que je deſire J'écris à toute force l'hiſtoire de ma bonne tante. J'eſpere bien qu'elle ne ſera pas cinq ans dans mes mains comme y a été l'autre : la joie que tu te fais de la lire, eſt un coup d'éperon pour moi. Madame de l'Ecluſe te fait ſes complimens. La pauvre femme eſt dans la triſteſſe, après avoir été ſix ſemaines dans la joie ; elle s'eſt crue groſſe ; & il n'en eſt rien. Elle s'en réjouiſſoit plus encore pour ſon mari que pour elle : cependant il eſt le premier à la conſoler & à l'aſſurer qu'elle lui tient lieu d'enfant & de tout.

LETTRE LXXII.

Du 2 Juin 1694.

J'AI donc prévu ce qui eſt arrivé, ma chere amie ? ton pere *empire de jour en jour*, il n'y a plus d'*eſpérance*. Je n'ai pas beſoin de te dire combien j'y prends part : tu es affligée, je ſuis triſte. Chacun le voit, me le dit : j'en expoſe le ſujet pour exciter la pitié dans le cœur de mes amis ; & je les prie de demander à Dieu pour ton pere la patience ; & pour toi, la force & la réſignation. J'étois à une campagne d'ami, lorſque ta Lettre eſt arrivée ; on ne me l'a remiſe qu'à mon retour. Depuis qu'elle eſt écrite, il s'eſt peut-être paſſé bien des choſes. Fais-m'en part, ma chere, ne ménage point

point mon cœur. Qu'il me feroit doux de confondre mes larmes avec les tiennes! Mais hélas ! notre éloignement nous prive de cette consolation. Si tu ne peux pas m'écrire, si tu n'en as pas la force, que M. de Neufpont m'instruise de tout dans ses Lettres à mon mari ; & je me servirai de la même voie pour te dire tout ce que mon cœur me dictera. Je sais qu'aux grandes douleurs, il ne faut pas de grands discours : c'est pour cela que je veux que le papier d'autrui y mette des bornes. J'en dis déja trop. Adieu.

LETTRE LXXIII.

Du 30 Août 1694.

C'En est donc fait, ma tendre amie, tu n'as *plus de pere*? Je me sers de tes termes ; mais tu te trompe. Tu n'as plus de pere qui souffre ; & tu en as un qui jouit de la gloire pour prix de ses souffrances ; un pere qui t'aime toujours, qui prie pour toi, & qui ne veut pas que tu t'afflige. Si ces considérations ne te suffisent pas, tu as un mari qui doit faire ta consolation. Je sais que ton affliction l'attriste. N'en est-ce pas assez pour te faire surmonter ta douleur ? Il n'y a pas de consolateur plus éloquent que la tendresse alarmée d'un mari. J'en ai fait souvent l'épreuve ; & je me suis toujours félicitée d'y avoir cédé. Fais de même, ma chere Baronne, console-toi par reconnoissance.

Le ſacrifice que ton mari te demande, a des douceurs ; tout ce qu'il exige de toi, n'eſt excité que par ſa tendreſſe. Il te gronde, dis-tu ; il veut que tu te diſſipe ; il ſe fâche quand tu t'abats ; il te fait prendre de la nourriture malgré toi ; il te mene chez des voiſins qui te ſont à charge, parce que tu ne deſire que la ſolitude pour pleurer à ton aiſe : & tu te plains de toutes ces attentions ? Tu ne ſens donc pas ton bonheur ? tu deviens donc ingrate ? S'il t'abandonnoit à ta douleur, tu ſerois bien plus à plaindre : tu la ſentirois ; il n'y a pas de malheur plus grand pour une femme qu'un mari inſenſible ſur ce qui la regarde ; c'eſt le comble de toutes les infortunes. Conſole-toi donc, ma charmante amie, pour l'amour de ton mari ; & auſſi pour l'amour de moi, qui ſuis véritablement affligée parce que tu l'es.

M. de Pomponne a appris ces jours-ci à mon mari la mort de ſon reſpectable oncle M. Arnauld. Il eſpéroit d'obtenir ſon rappel ; & il ſoupire de ne l'avoir pas vu. Je ne compare pas ſa peine avec ton chagrin ; mais il n'y a perſonne dans le monde qui n'ait ſes mortifications : elles ſont plus ou moins grandes ſelon la ſenſibilité de chacun. Par exemple, hier ta Lettre a amorti dans mon ame une joie bien ſenſible. On me la remit à huit heures du ſoir. J'avois été paſſer la journée avec Madame de l'Ecluſe. En arrivant chez elle, elle m'ouvre ſes bras, me ſerre, puis me met en main l'hiſtoire de

ma tante, qui enfin lui avoit été rendue après plus de deux ans & demi. Je fis un cri de joie & de ſurpriſe ; & le mari & la femme me dirent que c'étoit un jeune homme qui l'avoit priſe chez eux le jour qu'ils donnerent un grand repas à l'occaſion d'un mariage dont ils avoient été les entremetteurs ; & que peu de temps après, ce jeune homme partit pour voyager. A ſon retour, il s'eſt hâté par bonheur de la remettre à mon amie. Je ne te l'enverrai point cette hiſtoire : j'aime mieux la garder pour moi, & continuer pour toi celle que j'ai commencée ; elle ſera plus intéreſſante par les dates & par certains faits qui ne ſont pas dans la premiere.

Depuis quelques années, on nous donne au Théatre Italien des pieces d'un nouveau Poëte appellé Regnard. La plupart ont un heureux ſuccès. Quand j'aſſiſte à quelque piece nouvelle, & que j'y trouve un certain agrément, mon cœur ne manque pas de ſoupirer pour toi ; je te plains de ne pas partager avec moi le plaiſir. Puis par réflexion je me dis : Là ! croiroit-on qu'une choſe gaie excite des ſoupirs ? Mais les choſes ſaintes en excitent auſſi dans mon cœur pour l'amour de toi ; un ſermon, une cérémonie, tout me fait penſer à toi ; & aujourd'hui j'y penſerai davantage, puiſque ton ame, qui eſt dans la douleur, auroit beſoin de diſſipation.

LETTRE LXXIV.

Du 26 Novembre 1694.

DEPUIS deux mois, ma chere amie, mon mari a reçu trois Lettres de M. de Neufpont, qui m'ont appris de tes nouvelles. J'y ai vu avec plaisir, que tu sentois l'inutilité de tes soupirs pour moi, & leur importunité pour ton mari, & qu'enfin tu les as fait céder à la raison. Mais ta main chérie me trace bien mieux les choses. Je suis bien aise que tu aie éprouvé comme moi combien il est doux de sacrifier à la tendresse de son mari. Si toutes les femmes connoissoient comme nous le prix de l'amour conjugal, & les consolations que nous en recevons au milieu de nos plus grandes afflictions, elles ne seroient pas si légeres pour courir après un amour volage, qui leur rit dans la fortune, & les abandonne au premier revers.

Il est arrivé ici, il y a aujourd'hui huit jours, un précieux dépôt; c'est le cœur de M. Arnauld, qu'un Chanoine de Bruxelles, accompagné de trois autres Messieurs, a apporté pour Port-Royal-des-Champs, où il a été inhumé le dix de ce mois. Plusieurs Poëtès lui ont fait des Epitaphes.

M. de Neufpont a écrit, il y a quelques années à mon mari, qu'il ne respiroit que Paris, & que, sans ton pere, cette Ville

deviendroit ſon ſéjour. Dois-je eſpérer, ma chere amie? dois-je me flatter ? dois-je me réjouir ? Le deſir de te voir, de t'embraſſer, de te poſſéder, me cauſe la plus vive impatience. Ne va pas la changer en déſeſpoir. Vos affaires doivent ſe terminer promptement : une fille unique n'eſt expoſée à aucun débat, puiſqu'elle n'eſt réduite à aucun partage : une amie, par conſéquent, ne doit faire éprouver à ſon amie aucun retardement ; elle doit voler dans ſes bras. Accours donc vîte dans les miens : que je te voie, que je t'embraſſe, que je me pâme de joie ſur ton ſein !

Voici mon perroquet qui jaſe comme une None à la grille ; c'eſt qu'il ſe réjouit d'avance de te voir. Mon mari eſt allé à Verſailles faire ſa cour ; il y va plus ſouvent que moi. Adieu, je t'embraſſe de toute mon ame, en attendant que je le faſſe de toute l'étendue de mes bras. Je vais attendre ta réponſe avec impatience, dans l'eſpérance qu'elle ſera favorable à mon cœur, à ma tendreſſe, à mes deſirs ; je te le répete, ne va pas me tuer, m'aſſommer par cette réponſe.

LETTRE LXXV.

Du 5 Janvier 1695.

AH ! ma chere Baronne, quelles étrennes tu me donne là! Ton oncle, quoi ! ton oncle va vous retenir en Province comme a fait ton pere ? Le dépit m'arrache des larmes devant mon mari qui se moque de moi. Je voudrois bien que tu n'eusse jamais eu cet oncle, ou au moins que tu ne fusse pas son héritiere. Mon Dieu, que les richesses venues où à venir, causent de peines dans ce monde ! on les attend, on les desire, on les recherche comme le centre de la félicité ; & le plus souvent elles ne sont que la source de mille maux. Mais tu ne m'as jamais dit grand'chose de cet homme. En me marquant que *tant qu'il vivra, tu ne pourras pas penser à venir à Paris*, tu aurois bien dû me parler de son âge, de sa santé, de sa force, de ta disposition pour ou contre lui. J'aurois peut-être été un peu consolée ; j'aurois peut-être pu former des desirs .... O ciel ! que dis-je là ? Une sottise ! Qu'il vive cet homme tant qu'il plaira à Dieu, & soumettons-nous à ses décrets, quoique ce sacrifice soit un peu violent pour nos cœurs.

Mon mari doit écrire demain à M. de Neufpont. Il lui parlera beaucoup de M. de Luxembourg qui est mort hier à Versailles, & qui est fort regretté. C'étoit effectivement

un grand Général, qui meurt trop tôt pour la France. Sa mort a rappellé à mon mari une jolie anecdote dont il m'entretenoit ce matin. Il y a environ un an ou treize mois qu'on chanta un *Te Deum* dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, qui est la Cathédrale. M. de Conti y entrant pour y assister, vit cette Eglise tendue d'un bout à l'autre des Drapeaux que M. de Luxembourg avoit pris sur les ennemis ces années dernieres. Ce Prince alors prit la main de M. de Luxembourg qui étoit près, & dit en écartant la foule qui embarrassoir la porte: *Laissez passer le Tapissier de Notre-Dame.* Dans le moment chacun claqua des mains, & donna mille bénédictions au Général, qui y répondit avec bonté par des gestes & un souris reconnoissant.

M. de Santeuil, Chanoine de Saint Victor, a fait une Epitaphe latine pour mettre sur le tombeau du cœur de M. Arnauld. Cette Epitaphe fait enrager les Jésuites, & chacun en rit. L'Evêque d'Agen a prêché l'Avent à Versailles. Le Roi qui l'avoit entendu, & en avoit été enchanté il y a vingt-huit ans, lui a dit: *Il n'y a que votre éloquence qui ne s'use & ne vieillit point.*



LETTRE LXXVI.

Du 8 Avril 1695.

TOUT ce que tu me dis, ma belle Baronne, se contredit : si tu m'aimois autant que je t'aime, tu saurois gagner ton oncle : & s'il t'aimoit comme tu le dis, il se rendroit à tes desirs. Il est comme sont les gens qui n'ont jamais vu Paris, ou qui ne l'ont jamais vu qu'en passant ; ils s'en forment des idées extrêmes, ou ils le croient un séjour de plaisirs & de fortune, ou ils s'en font un monstre. Que ton oncle n'est-il des premiers! Pense-tu bien qu'un homme qui n'est que septuagénaire, & qui se porte bien, peut vivre encore, non pas dix, mais vingt années ? Cette pensée m'oppresse & m'étouffe. Je ne veux plus parler de cet homme, ni de ton séjour à Paris.

Je me réjouis avec toi de ta nouvelle grossesse. Mais si Dieu ne t'envoie encore cet enfant que pour te l'enlever, tu es plus à plaindre qu'à féliciter. Pour l'amour de toi-même, ne te flatte pas trop, ne te réjouis pas trop, vois arriver cet enfant avec indifférence, & fais-en d'avance le sacrifice à Dieu : s'il te le laisse, tu sauras bien lui en rendre graces ; que ce que je te dis là ne te chagrine pas ; je ne te parle que par réflexion, & non par pressentiment : j'ai même bon augure de cet enfant-là ; & je

n'ai pas besoin de te faire un grand détail de tous les vœux que je fais à son occasion : tu sais que je t'aime ; que je ne te souhaite que du bien ; que tout ce qui te regarde m'affecte ; que ton contentement, ta satisfaction, ton bonheur influent sur mon bien-être ; & , ma chere, je desire être heureuse.

J'ai dîné ce carnaval chez M. de l'Ecluse avec M. Despréaux, & l'Abbé Boileau son frere, qui est Chanoine de la Sainte-Chapelle. On peut dire que l'un & l'autre savent bien assaisonner une conversation. Si tu savois comme je soupire lorsqu'il se dit de bonnes choses, & que tu ne les entends pas ! Il a été beaucoup parlé de M. Arnauld. Les deux freres se font bien gloire de dire qu'il étoit leur grand ami. Ils parlent de lui avec une estime, une vénération, une effusion de cœur admirables. Il a été question aussi de M. de la Fontaine, mort le treize de l'autre mois. Mon Dieu, qu'ils ont raconté de choses de lui ! C'étoit un homme aussi extraordinaire dans ses manieres que dans ses ouvrages. Il étoit d'une tranquillité & d'une indifférence pour sa femme, pour son fils & pour lui-même qui tenoit du comique. Il demeuroit à Paris, & sa femme à Château-Thierri. Tous les ans en Automne il alloit la voir avec M. Racine, M. Despréaux, & d'autres amis. Une fois il fit le voyage tout seul, & oublia de la voir ; mais il n'oublia jamais de vendre à chaque fois une portion de son bien. Son fils à l'âge de quatorze ans plut à M. de Harlai, qui

voulut l'avoir. Il ne s'occupa plus de ce fils, qui à la vérité ſe trouve en bonnes mains. Long-temps après, il le rencontra dans une maiſon ſans le reconnoître. Il l'écouta cauſer; & lorſque le jeune homme fut ſorti, il dit à la compagnie qu'il lui avoit trouvé de l'eſprit & du goût. On lui dit que c'étoit ſon fils. Il répondit tranquillement : *Ah! j'en ſuis bien-aiſe.* Il voulut un jour dédier un de ſes Contes à M. Arnauld le Docteur; & il diſoit à M. Deſpréaux & à M. Racine qu'il vouloit par là faire connoître à la poſtérité la grande eſtime qu'il avoit pour cet homme célebre. Ces deux Meſſieurs le détournerent de le faire, en lui faiſant ſentir qu'un Ouvrage de cette nature ne devoit pas ſe dédier à un tel homme. Enfin, ma chere Baronne, il m'eſt impoſſible de me rappeller tout ce que M. Deſpréaux nous raconta de ce Poëte. Il pouſſoit la ſimplicité à l'extrême; & cependant avec ſes amis ſa converſation étoit brillante, vive & enjouée; & il poſſédoit en un dégré éminent les plus belles & les plus rares qualités de l'ame. On l'a trouvé couvert d'un cilice à ſa mort.

M. Mignard, fameux Peintre, eſt mort le même jour que M. de la Fontaine. M. Deſpréaux nous entretint de lui quelques momens, & fit auſſi ſon éloge. Si tu venois à Paris, ma belle Baronne, tu verrois un de ſes chef-d'œuvres dans le Dôme du Val-de-Grace. Mais tu n'es pas faite pour voir de ſi belles choſes : ton Château, ton Egliſe

de village, tes Saints de plâtre, tes Images de papier, tes payſans, voilà ce qui eſt fait pour récréer ta vue, & fixer ton admiration. Tiens, ma chere amie, je ne ſaurois m'empêcher de ſoupirer ſur toi : les plus beaux yeux du monde devroient ſe repaître des plus belles choſes ; l'eſprit le plus délicat, le goût le plus fin, le jugement le plus ſolide devroient être ici à ſe nourrir des alimens qui leur ſont propres. Viens-y donc, ma chere ; viens contempler nos Grands, nos Savans, nos Artiſtes, nos Poëtes, nos Orateurs ; viens ſavourer tout ce qui part de leur plume, de leur bouche, de leur cœur, de leur eſprit, de leur ciſeau, de leur pinceau : viens voir ton amie à qui tu fais réellement pitié, & qui te deſire plus pour toi que pour elle .... Là ! j'avois dit que je ne voulois plus te parler de Paris : c'eſt mon cœur qui a trahi ma volonté.

Les Jéſuites font toujours grand bruit ſur l'Epitaphe de M. Arnauld, contre l'Auteur qui n'a pas la force de les laiſſer aboyer : il fait tout ce qu'il peut pour les appaiſer, & il n'y gagne rien, quoique pour cela il trahiſſe un peu la vérité. L'Hiſtoire de ma bonne tante avance ; j'eſpere que dans un mois ou deux elle ſera entre tes mains, je veux qu'elle accompagne ma premiere Lettre.

LETTRE LXXVII.

Du 8 Mai 1685.

JE manque à ma promeſſe, l'Hiſtoire de ma tante n'eſt pas finie, & je t'écris : c'eſt que je pétille de bavarder. Il y a ſept à huit ans que je te fis une longue narration ſur la jalouſie de mon mari. Je viens d'avoir mon tour. Dois-je la paſſer ſous ſilence, ma chere amie ? Dois-je te cacher mes foibleſſes, tandis que je te découvre celles des autres ? Mon mari eſt à Verſailles ; il eſt parti ce matin à ſept heures. J'ai été à la Meſſe à huit. J'irai à un petit bout de Vêpres. Hors ce moment toute ma journée va être à toi ; car mes ordres ſont donnés pour que je ne voie perſonne.

Lundi 2 de ce mois, nous avions à dîner Monſieur & Madame de Châteaufond, Madame de l'Ecluſe, & ma belle-ſœur ſans ſon fils, car il eſt à la campagne. Au milieu du dîner, Madame de l'Ecluſe ſe mit à nous raconter l'hiſtoire d'une femme de ſon quartier, qui par déſeſpoir s'étoit jettée dans un puits, à cauſe que ſon mari en aimoit une autre. Là-deſſus, chacun ſe mit à raconter des hiſtoires de la jalouſie & de ſes effets. Cela inſpira à mon mari une étrange curioſité. Il deſiroit ſavoir ſi je prendrois facilement de la jalouſie ; & au cas que j'en priſſe, comment je me comporterois vis-à-vis de

lui, si ce seroit avec fureur, ou simplement avec chagrin. Il prit donc dans le moment la résolution de l'éprouver.

Après le dîner il commença par emmener la Marquise de l'Ecluse au jardin. Là il lui dit son projet. Elle le blâma d'abord. Ensuite sur les représentations qu'il lui fit que ce ne seroit que pour peu de jours, elle se prêta à commencer le premier rôle. Ils s'aboucherent; & dès le moment même ils rentrerent; & la Marquise me prit en particulier, & à mon tour me mena au jardin, où elle me dit avec un air triste, que ce n'étoit qu'à cause de mon mari qu'elle avoit raconté en dînant l'histoire de cette femme qui s'étoit jettée dans un puits. Je lui demandai quel rapport mon mari avoit avec cette histoire. Il n'en a que trop, me dit-elle, & je crois que c'est assez le cacher, & qu'il est temps de te découvrir le mal, afin que tu y apporte le remede. Eh! à quel mal, lui dis-je avec émotion? A un mal, reprit-elle, qui me surprend toujours de sa part, & qui m'indigne contre lui. Eh! mon Dieu, dis-donc vîte, repris-je en lui serrant les mains. Enfin elle me dit que depuis deux mois il avoit une maîtresse; qu'il la voyoit tous les jours en secret; qu'il l'aimoit à l'adoration; & qu'il faisoit pour elle des dépenses énormes. Juge, ma chere Baronne, dans quel étonnement me mit ce discours. Je restai immobile. Après quelques minutes, je lui demandai si elle étoit bien sûre de la chose. Elle m'assura que c'étoit la vérité, en

ajoutant qu'elle avoit vu sa maîtresse. Est-elle jolie, lui dis-je ? Belle comme les amours, me dit-elle, femme mariée & de condition, & pleine d'esprit & de mérite : & c'est en cela que je le blâme un peu moins, ajouta-t-elle. . . . Et que je suis plus malheureuse, interrompis-je en versant un torrent de larmes. Elle me laissa pleurer quelques momens. Après quoi elle me demanda ce que je comptois faire. Souffrir & me taire, lui dis-je. Comment, me dit-elle, tu vas souffrir tranquillement les infidélités de ton mari ? Tu ne vas pas lui faire des reproches qui le couvrent de honte devant toute la compagnie ? Non, lui dis-je ; je vais être la plus malheureuse des femmes, mais je le serai en silence ; ce ne seroit ni les invectives, ni les reproches qui le feroient changer ; dès qu'il en aime une autre, c'est qu'il est dégoûté de moi............ Là les sanglots étoufferent ma voix. Un moment après je repris : Tout ce que je ferois actuellement seroit inutile, je ne ferois que l'irriter ; on a bien peu de pouvoir sur un mari quand on n'a plus son cœur : Hélas ! dis-je en poussant encore mille sanglots, je ne l'ai donc plus ce cœur que je chérissois tant, & que je me croyois attaché pour la vie ?

Après bien des lamentations de cette sorte, je priai Madame de l'Ecluse de rentrer dans la compagnie, & d'empêcher que quelqu'un ne me cherchât : Je rentrerai, lui dis-je, quand mes yeux ne pourront plus me trahir, & quand j'aurai pris assez sur moi

pour ſupporter la vue de mon mari ſans marquer mon trouble ; car je ne veux pas que la compagnie s'apperçoive du chagrin qu'il me donne. Y penſe-tu, me dit-elle ? Eh ! Monſieur & Madame de Châteaufond ſont inſtruits de ton malheur ; ils en ſont indignés auſſi-bien que moi. Allons, lui dis-je, c'eſt une peine de plus pour moi ; ils vont le mépriſer...... Mon Dieu ! interrompit-elle, je le plains bien ! Ne faudroit-il point encore l'eſtimer ? Ces railleries me faiſoient ſouffrir ; mais je ne repliquai pas. Elle s'en retourna dans le ſallon.

Pendant tout ce diſcours, ma chere, mon mari étoit dans la compagnie à raconter ſon projet & à le faire goûter. Quand Madame de l'Ecluſe fut rentrée, & qu'elle eut dit la maniere dont je prenois la choſe, mon mari en fut enchanté : je ne ſavois pas ma femme héroïne à ce point, dit-il ; oh ! il faut voir juſqu'où cela ira ; je veux l'éprouver pendant trois jours ſeulement ; après quoi nous ferons le dénouement de la comédie. Enfin il amena tout le monde à ce qu'il vouloit, chacun ſe prêta pour jouer ſon rôle. Mais ma belle-ſœur, qui ne pouvoit goûter le plaiſir de donner du chagrin à quelqu'un, lors même que c'étoit pour lui procurer enſuite une grande joie, choiſit le ſien : elle leur dit qu'elle ne vouloit ſe mêler de rien, ſinon, que pour adoucir le chagrin qu'ils me donnoient ainſi de deſſein prémédité, elle viendroit tous ces jours-là me faire compagnie. Mon mari lui dit que ce feroit

toujours le ſervir, qu'il en joueroit ſon rôle plus tranquillement, ſachant une bonne gardienne auprès de ſa femme, & qu'il la prioit ſeulement de ne le point vendre. Selon l'occurrence, lui dit-elle, car ſi je vois ma ſœur affectée juſqu'à en être incommodée, je lui déclarerai tout. En ce cas, dit mon mari, j'y conſens.

Comme donc je me diſpoſois à rentrer, Monſieur & Madame de Châteaufond vinrent me trouver. Ils me dirent que Madame de l'Ecluſe venoit de leur dire qu'elle m'avoit découvert la perfidie de mon mari; qu'il falloit ſe liguer tous pour le ramener de ſon égarement, & qu'il falloit le faire promptement, afin que le mal ne prît point racine. Je les remerciai; & je leur demandai avec inſtance de ne lui parler de rien. Quoi! Madame, me dit le Comte avec feu, vous ne vous prêterez pas aux deſirs de vos amis, qui ne veulent que votre bonheur, & qui ſavent qu'il n'eſt plus pour vous de félicité ſi vous ne recouvrez le cœur de votre mari? Non, Monſieur, lui dis-je, je ne me prêterai à rien; je voudrois être la ſeule qui ſût mon malheur, perſonne ne l'apprendroit, & mon mari jouiroit paiſiblement de celle qui a ſu le charmer. Pour cela, Madame, reprit-il, cela n'eſt pas pardonnable: je ne dis pas qu'il faille le gourmander; mais je crois qu'il vous ſeroit facile de le ramener par le ſentiment: il vous a trop aimée pour être tout à fait détaché de vous; & ſi vous vouliez lui donner un peu de jalouſie;

loufie, je ne dis pas en lui étant infidelle, je vous connois trop pour vous faire une telle propofition ; mais feulement en feignant de l'être ; je penfe que cela feul vous le rendroit tout d'un coup. Ah ! Monfieur, m'écriai-je, je ne mets qu'un pas entre la feinte & l'infidélité ; le moindre foupçon de ce côté-là me feroit odieux : je vais être malheureufe, & je n'en ferai pas moins fage. Ah ! Madame, dit la Comteffe, je ne vous conçois pas : je vois bien qu'il faut que nous vous rendions fervice malgré vous & fans vous. Ces paroles m'effrayerent, je m'imaginois déja qu'ils alloient donner l'alarme à mon mari fur ma conduite ; je me mis à déplorer mon fort en pouffant mille fanglots, & en leur difant, que fi quelqu'un vouloit ainfi ajouter à mon malheur, j'irois m'enfermer dans un Couvent pour ôter toute fufpicion à mon mari : c'eft bien affez, leur difois-je, d'avoir perdu fon cœur fans perdre encore fon eftime. Les fanglots que je pouffois firent tant de pitié à Madame de Châteaufond, qu'elle fe mit à pleurer malgré la comédie. Elle penfa me découvrir tout. Cependant elle fe fit violence pour ne point parler : mais elle s'en fut promptement en me difant d'être tranquille, qu'elle ne feroit ni ne diroit rien fans ma permiffion. Elle me laiffa donc fon mari, qui me fit les mêmes promeffes fur les inftances que je lui en fis. Après quoi je le priai de rentrer dans la compagnie, en

lui disant, que j'allois faire ensorte d'y reparoître dans peu.

Quand le mari & la femme furent rentrés, ils décrirent si bien ma douleur, & la peine que je leur avois faite, qu'il fut décidé qu'on m'alloit tout déclarer. Mais j'avois pris si bien sur moi quand je reparus, que mon mari s'en fut aux uns & aux autres leur demander tout bas de ne me rien dire, que je soutenois trop bien la chose pour me la découvrir si-tôt. Chacun s'amusa donc jusqu'à six heures; après quoi on parla d'aller faire un tour de Tuileries. Je déclarai tout de suite que je n'irois pas. On s'en doutoit bien. Mon mari affecta de ne me point engager à y aller, lui, qui dans tout autre temps n'auroit pas souffert que je fusse restée. Ce procédé me prouvoit déja mon malheur, & me faisoit gémir audedans de moi. On partit, excepté Madame de la Tour, qui resta avec moi jusqu'à neuf heures. Mon mari ne rentra qu'à dix, exprès pour jouer son rôle. En arrivant il se mit à table sans me rien dire, quoiqu'il me trouvât pleurante en rentrant. J'avois donné un libre cours à mes larmes, parce que je ne l'attendois plus. Quand je le vis se mettre à table sans me rien dire, je m'allai coucher toute seule. Il me vit aller sans me demander où j'allois. Mais je fus surprise de le voir entrer pour se coucher, avant même que je fusse au lit. Je m'étois si fort dépêchée, que j'étois sûre qu'il n'a-

voit pas ſoupé au quart. Je ne me trompois pas. Mais j'étois bien éloignée de penſer que c'étoit le chagrin qu'il me donnoit qui lui ôtoit l'appétit. Il me vint au contraire dans l'eſprit, qu'il avoit apparemment ſoupé avec ſa maîtreſſe, & que c'étoit par feinte qu'il s'étoit mis à table. Ce fut donc pour moi une augmentation de peine.

Le lendemain il ſe leva dès ſix heures, lui qui ſe leve toujours très-tard, & ſortit. Je penſai tout de ſuite qu'il étoit allé chez ſa maîtreſſe; & il fut ſe promener au Cours juſqu'à ce qu'il fût heure d'aller chez M de Châteaufond, où Madame de l'Ecluſe devoit ſe rendre pour délibérer ſur ce que l'on feroit. Je n'avois pas dormi de la nuit; malgré cela je me levai. Sur les neuf heures Madame de la Tour arriva, & me dit en entrant qu'elle venoit paſſer la journée avec moi. Je lui en ſus gré, parce que je penſois qu'elle ſavoit mon affliction, & qu'elle venoit pour me diſtraire. Mais quand je vis qu'elle ne me parloit de rien, & que pluſieurs fois elle m'avoit demandé où étoit ſon frere, je penſai qu'elle ignoroit ma diſgrace. Il me prit envie de la lui apprendre: elle me conſolera, me diſois-je, & elle ſera le témoin de la fidélité que j'ai vouée à mon mari, & que je ſuis bien réſolue de lui garder. Sur le midi elle me parla encore de la longue abſence de ſon frere, en me diſant qu'elle ne concevoit pas pourquoi il étoit ſorti ſi matin, ni pourquoi il étoit rentré ſi tard la veille, n'ayant pas ſoupé en vil-

le. Ah ! ma chere ſœur, lui dis-je alors en me jettant à ſon cou, tout eſt bien changé ; je n'ai plus le cœur de mon mari, il a une maîtreſſe. En diſant cela les ſanglots m'étouffoient ſi fort la voix, que ſi elle n'eût ſu de quoi il étoit queſtion, elle ne m'auroit pas entendue. Elle fit la ſurpriſe. Enſuite elle dit mille choſes contre ſon frere, ajoutant qu'elle vouloit dans le jour le ramener à ſon devoir, ou le traiter comme il le méritoit. Je la priai de ne point éclater contre lui, en lui diſant que j'avois perdu toute eſpérance, qu'il ne m'aimoit plus, & qu'il en viendroit à me haïr ſi on l'invectivoit à cauſe de moi. Mais comme c'étoit le chagrin où elle me voyoit qui lui faiſoit prendre la réſolution d'amener la choſe à la découverte, elle me dit qu'elle ne ſe rendoit point à mes raiſons, qu'il falloit qu'elle ſe déchaînât contre ſon frere, ou qu'il changeât. J'eus beau lui faire des repréſentations là-deſſus, elle perſiſta dans ſa réſolution.

Au moment de nous mettre à table mon mari arriva avec Madame de l'Ecluſe qui dès qu'elle fut entrée fit ſemblant d'avoir une grande douleur dans un genou, pour m'obliger à aller avec elle dans mon cabinet de toilette pour ſe le frotter d'eau de méliſſe. Pendant ce temps-là mon mari eut le temps de dire à ſa ſœur qu'il venoit de m'acheter un nœud de diamans magnifique, pour me faire préſent au moment de notre prétendue réconciliation : mais que comme il ne pouvoit être livré que le lendemain

matin, il remettoit à ce temps le dénouement de la comédie ; qu'il la prioit seulement de coucher avec moi, parce que ne pouvant pas supporter mon air triste, il étoit décidé à sortir aussi-tôt son dîner, pour ne me plus revoir qu'au moment de me prouver toute sa tendresse ; & qu'il coucheroit chez M. de Châteaufond. Ma belle-sœur se rendit avec bien de la peine : elle lui rendit tout ce qui s'étoit dit le matin entre nous ; & il fut si pénétré de tout ce qu'elle lui disoit de ma détresse, qu'en rentrant nous le trouvâmes tout en larmes. Mon amie en devina le sujet, & ne fit pas semblant de rien. Pour moi, je m'imaginai que c'étoit l'effet des reproches que sa sœur m'avoit dit qu'elle lui feroit.

Qu'une honnête femme est timide, ma chere Baronne, quand elle croit n'être plus aimée de son mari ! Pendant le dîner je n'osois lever les yeux sur le mien. Il me paroissoit triste ; & je me disois que c'étoit ma présence qui lui devenoit à charge. Enfin il n'y put tenir, il quitta la table dès le second service. Je n'osai lui demander où il alloit. Personne ne lui dit rien non plus, parce qu'il avoit fait signe qu'il étoit prêt à pleurer. Je m'en sentois aussi un grand besoin, mais je me contraignis à cause des domestiques. Mon mari donc sortit, monta dans une voiture publique, & se fit conduire chez M. de Châteaufond, à qui il dit en entrant de lui céder sa place, & de venir prendre la sienne avec la même voi-

ture. Cela ſe fit. Le deſſert n'étoit pas ſur la table que M. de Châteaufond arriva, & nous dit qu'il n'avoit dîné qu'à moitié, parce que les mets n'étoient pas de ſon goût, & qu'il alloit manger du deſſert avec nous. Où eſt donc M. de la Riviere, ajouta-t-il, tout de ſuite ? Il eſt ſorti, lui dis-je, apparemment pour vous céder ſa place. Oh! dit-il, il va revenir ſans doute, je ne veux pas prendre ſa place. Il ne voulut abſolument pas la prendre, malgré toutes nos raiſons. Ils s'entendoient tous ſi bien, qu'il m'étoit impoſſible de deviner la vérité.

M. de Châteaufond paſſa avec nous tout le reſte de la journée. Mon mari reſta chez lui à faire compagnie à la Comteſſe. Il fut décidé dans l'après-midi que nous irions toutes trois Madame de l'Ecluſe, ma belle-ſœur & moi, paſſer la journée du lendemain chez M. de Châteaufond, & qu'il viendroit lui-même nous prendre, Madame de la Tour & moi, dès le matin pour y aller déjeûner. Ma belle-ſœur dit alors que ce ne ſeroit pas la peine de s'en retourner à ſon Couvent, qu'elle coucheroit chez nous. Pour Madame de l'Ecluſe, elle dit qu'elle ne pourroit ſe rendre chez M. de Châteaufond, que pour dîner. Elle diſoit cela, parce qu'il étoit dans leur plan que je ne la verrois que vers ce temps-là.

Sur les huit heures M. de Châteaufond s'en fut, & reconduiſit Madame de l'Ecluſe chez elle. Pour nous, nous attendîmes mon mari, du moins moi, juſqu'à neuf heures

pour souper ; & jusqu'à onze pour coucher. Alors Madame de la Tour me dit que puisque son frere ne revenoit pas, elle alloit coucher avec moi. Je me mis à pleurer, en disant que c'étoit la premiere fois qu'il découchoit, mais que ce ne seroit pas la derniere. Je me trompois, heureusement. Nous nous couchâmes. Nous dormîmes peu l'une & l'autre ; elle par inquiétude pour moi ; & moi à cause de mon chagrin augmenté encore par l'absence de mon mari. Nous nous levâmes à huit heures. A neuf M. de Châteaufond vint nous prendre dans son carrosse. Dès que nous fûmes arrivés, nous déjeûnâmes, c'est-à-dire, Monsieur & Madame de Châteaufond, ma belle-sœur & moi. Madame de l'Ecluse étoit arrivée avant nous, & étoit avec mon mari dans un cabinet à côté de la piece où nous étions. Ils déjeûnerent ensemble, & passerent le temps à nous écouter ; car pendant deux heures on ne cessa de m'entretenir de mon malheur, & de le déplorer, pour me faire déployer ma façon de penser, qu'on admiroit, & dont on vouloit que mon mari fût témoin.

Sur le midi mon amie parut comme si elle ne faisoit que d'arriver. Après m'avoir embrassée elle me demanda si je savois où étoit mon mari. Je lui dis que je me doutois qu'il étoit avec sa maîtresse, avec qui sans doute il avoit couché. Couché, reprit elle ? Du moins, lui dis-je, il n'a pas couché au logis. Ah ! pour le coup, dit-elle, si j'avois

ſu cela, je lui en aurois dit bien d'autres ; je viens déja de lui en dire aſſez : il eſt dans un endroit d'où je ſors ; ſa maîtreſſe eſt auſſi en même maiſon ; & croirois-tu qu'il écoute effrontément tout ce qu'on lui dit, & qu'il a eu l'audace de me dire qu'il aimoit ſa maîtreſſe à l'adoration, & qu'il lui a donné ſon cœur pour la vie ? Il m'a montré, ajouta-t-elle, un nœud de diamans qui a coûté ſix mille francs, & qu'il va lui donner ce matin.

Elle me diſoit tout cela aſſiſe à côté de moi ſur un canapé. Elle n'eut pas plutôt ceſſé de parler, qu'elle quitta ſa place ; & mon mari, qui la prit à l'inſtant, me ſerra par le milieu du corps d'une main, & de l'autre me préſenta le nœud, en me diſant : Le voilà ce nœud pour ma femme, ma maîtreſſe, l'amie chérie de mon cœur. Son air de ſatisfaction, & ſes tendres ſerremens me donnerent à l'inſtant l'idée qu'on m'avoit joué un tour. La joie me ſaiſit : Ah ! quel bonheur, dis-je d'une voix preſque éteinte ! mais je me meurs. En même temps je m'évanouis.

On me délaça, on me fit reſpirer toutes ſortes d'eaux, on me claqua dans les mains, on fit tout ce qu'on fait en pareil cas, & rien n'opéroit. Il y avoit déja trois quarts-d'heure que j'étois dans cet état, lorſqu'il me ſurvint une augmentation de pâleur qui fit faire un cri à Madame de la Tour : Ah ! dit-elle, cette femme eſt plus mal qu'on ne penſe, il faut un Médecin, ma ſœur peut mourir

mourir comme cela. Mon mari lui voyant un air effrayé, qui l'effrayoit lui-même, jetta un regard ſur moi, & dit, les yeux pleins de larmes : ma femme eſt bien pâle. Oui, lui dit-elle ſans ménagement, ſa pâleur reſſemble bien à celle de la mort ; je me doutois bien que ce ſeroit là qu'aboutiroit la ſcene, ou plutôt la ſottiſe. On alla chercher le Médecin de M. de Châteaufond, qui demeure tout près. Dès qu'il me vit, il fronça le ſourcil ; puis me tâta le pouls. Cet homme eſt ſavant dans ſon art, mais bruſque. Auſſi dit-il ſans précaution, qu'on avoit bien affaire de lui faire quitter ſon dîner pour une femme morte. En diſant cela il reprenoit le chemin de la porte. Mon mari ſe mit à faire des cris & à pouſſer des ſanglots qui me firent ouvrir les yeux. Le Médecin revint ſur ſes pas, & dit tranquillement : Ah ! ah ! je me trompois ; tant mieux ; mais il ne faut pas encore chanter victoire. Effectivement, ma chere Baronne, j'étois ſi mal, que juſqu'à ſept heures du ſoir je n'eus pas la force de prononcer une parole. Je dis alors, après avoir avalé bien des drogues de l'ordonnance du Médecin : *Ah ! mon Dieu, je commence à reſpirer.* Puis je dis à mon mari, dont les yeux étoient toujours inondés (car il eſt fort tendre, mon mari, il pleure comme une femme), je lui dis donc : Ces larmes, mon cher ami, vont bien mal avec ma joie. Eh ! ma chere Comteſſe, me dit-il, que je me fais de reproches ! ſuis-je donc fait pour te donner la mort ? Non,

non, mon bon ami, repris-je avec une voix un peu plus ferme qu'auparavant, je ſens mes forces revenir, je vis pour t'aimer & être aimée de toi; mais ne me joue plus de pareils tours, je pourrois y ſuccomber. Oh! non, ma chere, mon adorable femme, reprit-il en me ſerrant de toute ſa force, j'ai trop payé celui-ci: cependant ſi ta ſanté n'en eſt point altérée, j'en chérirai la mémoire; il m'a fait connoître tout ce que tu vaux, me fait ſentir mon bonheur, & nous aſſure que nous ne pourrions vivre l'un & l'autre ſans nous aimer. Enfin, ma belle Baronne, en cauſant ainſi, les larmes de mon mari ſe ſécherent; & je me trouvai ſi bien, que je voulus abſolument me lever; car on m'avoit miſe dans un lit. Perſonne n'avoit dîné. Nous nous mîmes alors à table: il étoit huit heures. A neuf on me mit dans une chaiſe à porteurs, mon mari voulut prendre place, & me tenir dans ſes bras. On prit en conſéquence deux forts hommes qui nous conduiſirent ainſi à notre Hôtel. Je fus miſe au lit en arrivant, où je paſſai une nuit délicieuſe; car après de pareils chagrins la joie eſt bien vive. Malgré cela, ma chere amie, je ne te conſeille pas d'en vouloir tâter: fi des douceurs qui ne naiſſent que des amertumes. Bon ſoir; mon mari doit revenir ſouper avec moi, il ne peut pas tarder, & je ne veux pas qu'il me trouve la plume à la main.

LETTRE LXXVIII.

Du 30 Juin 1695.

QUE je chéris ta tendreſſe, ma charmante amie ! Larmes précieuſes ! Je ne t'ai pourtant pas écrit mon hiſtoire pour t'attendrir à ce point. Ne me plains plus, je ſuis la plus heureuſe femme du monde, mon mari m'adore, & m'aime plus que jamais ; mes chagrins ne ſont plus pour moi qu'un ſonge, & la ſatisfaction qui en réſulte eſt réelle. Je t'envoie enfin l'Hiſtoire de ma tante, cette Hiſtoire ſi attendue, ſi deſirée, ſi déſeſpérée. Que ton cœur va être encore ému en la liſant ! Elle eſt longue ; mais elle ne ſera pas ennuyeuſe pour toi qui aime l'héroïne. Si j'avois le ſtyle de Madame de la Fayette, tu y trouverois un double amuſement ; mais je ne l'ai pas, & je m'en conſole : je ne cours point après la gloire pour une choſe qui ne ſera vue que de nous : rien n'eſt ſi ſimple que mon récit, comme rien n'eſt plus vrai. Tu gagne de ce que ma premiere narration a été perdue ; car celle-ci eſt bien plus détaillée en certains endroits ; & les dates de certains faits en relevent encore le mérite.

Nous partons la ſemaine prochaine pour Nogent. Notre abſence ſera longue, car mon mari veut me mener à pluſieurs en-

droits, & principalement à notre nouvelle Terre, dont il doit prendre possession au mois d'Août. Nous aurons avec nous nos amis de cœur. Je ne dis pas tous, car, hélas ! ma chere Baronne, tu n'y seras pas. Bon soir, porte-toi bien, ménage-toi, & plains-moi d'être obligée de quitter un séjour qui me plaît, pour aller pendant plusieurs mois me repaître de bagatelles pareilles à celles que tu vois tous les jours. Je penserai souvent à toi ; mais ce sera pour te plaindre. Adieu, je te laisse avec mon adorable tante.



HISTOIRE

DE *Mademoiselle* DE NOGENT, *tante de Madame* DE LA RIVIERE, *devenue Abbesse en 1668.*

MA bonne tante étoit, ainsi que je te l'ai déja marqué, ma chere Baronne, l'ainée de mon pere & de ma tante de Beauport. A l'âge de dix-sept ans elle brilloit déja par ses talens, son esprit & son mérite. Sans être belle, elle avoit une de ces physionomies qui touchent, & que tu lui connois encore. Un regard modeste, fin & délicat frappoit plus en elle que n'auroient fait les traits les plus réguliers: une démarche noble & un port majestueux achevoient chez elle la conquête des cœurs, qu'elle ne recherchoit pas. Un seul lui auroit suffi : c'étoit celui du Chevalier de Berniere, fils ainé du Comte de ce nom. Ils s'étoient vus pour la premiere fois à une cérémonie qui se fit aux Minimes. Comme mon grand-papa occupoit alors l'Hôtel dont mon pere avoit hérité de son parrain, & qui est celui que nous occupons à la Place Royale, ma tante étoit connue des Religieux, & elle fut choisie par les principaux du Couvent pour être quêteuse à cette cérémonie. Mon grand-papa, idolâtre de sa fille, étoit de concert avec les Peres pour engager ma

grand'maman à se prêter à leurs desirs. Mon grand-papa étoit charmé de voir briller sa fille ; & les Religieux étoient contens d'avoir une quêteuse d'un rang & d'une figure à leur produire une bonne recette.

Mon pere, qui n'avoit alors que quatorze ans fut pris pour lui donner la main. Dès que ma tante parut, elle fixa tous les regards. Cela intimida si fort son meneur, qu'il trembloit & faisoit trembler la main de sa sœur. Elle, mécontente, parloit à son frere pour l'engager à surmonter sa timidité. Le Chevalier de Berniere qui étoit présent, & qui étoit déja épris de ma tante, se présenta à elle pour remplacer mon pere. Ma tante jetta un coup d'œil sur ma grand'maman, qui lui fit signe d'accepter le Chevalier.

Après la quête, qui se fit de part & d'autre avec des graces qui charmerent tous les assistans, le Chevalier resta auprès de ma tante, qui avoit rejoint mon grand-papa & ma grand'maman. Et après la cérémonie, il leur demanda la permission de les reconduire à leur hôtel. Cela se fit avec une joie réciproque de la part des jeunes gens. Le Chevalier étoit aimable ; il étoit amant, & il fut aimé.

Cette premiere visite, ma belle Baronne, fut suivie de plusieurs autres qui, à chaque fois, firent de nouveaux progrès sur les deux jeunes cœurs. Ma grand'maman s'en apperçut ; mais elle pensoit que les par-

tis étant à peu près égaux pour la fortune & pour la naiſſance, il n'y avoit pas de danger de ſouffrir les viſites d'un jeune homme qu'elle ſouhaiteroit pour gendre. Cependant au bout de quelque temps elle connut ſon imprudence ; mais c'étoit beaucoup trop tard.

Etant un jour aſſiſe dans ſon fauteuil, & liſant tranquillement une brochure nouvelle, le Chevalier entra, ſe jetta à ſes pieds, laiſſa tomber ſa tête ſur le livre, & ſe mit à fondre en larmes. Ma tante qui étoit à côté de ma grand'maman à jouer avec un chat, quitta l'animal auſſi-tôt, & demanda au Chevalier avec effroi ce qu'il avoit : mais ſes pleurs le ſuffoquoient ſi fort, qu'il ne pouvoit parler. Enfin, après un demi-quart-d'heure de pleurs de ſa part, & d'alarmes de celle des Dames, il leur dit qu'il venoit de déclarer à ſes pere & mere ſon inclination pour Mademoiſelle de Nogent, & qu'ils lui avoient répondu avec dureté qu'il ne l'épouſeroit jamais. A ces mots, il fut encore obligé de s'arrêter ; il ne pouvoit plus pouſſer que des ſanglots. Ma tante alors en avoit aſſez entendu pour lui faire compagnie : des larmes de pitié avoient déja ſorti de ſes yeux ; mais à ce moment elle pleura abondamment ſur elle-même. Ma grand'maman en fit autant. Pendant cet intervalle, mon grand-papa, qui étoit ſorti, rentra, & fut très-ſurpris de trouver tout le monde en pleurs. Il en de-

manda le ſujet, mais inutilement pendant quelques momens.

Enfin mon grand-papa fit relever le Chevalier, & le fit aſſeoir: après quoi il lui fit pluſieurs queſtions, & inſenſiblement ce pauvre amant ſe trouva en état de pouvoir parler. Il leur dit donc que ſes pere & mere lui avoient déclaré qu'avant qu'il eût quinze ans, ils l'avoient promis au Marquis de Villiers pour ſa fille; qu'ils étoient alors en procès enſemble; qu'ils n'avoient pu s'accommoder avec lui qu'à cette condition; qu'ils auroient perdu un bien conſidérable, s'ils n'avoient pas fait cette promeſſe, & qu'ils aſſuroient que puiſqu'ils l'avoient faite, ils la tiendroient malgré toutes les difficultés qu'on pourroit y apporter: qu'il leur avoit repréſenté que Mademoiſelle de Nogent l'emportoit infiniment ſur Mademoiſelle de Villiers pour les graces, la figure, l'eſprit & le caractere; & qu'ils lui avoient répondu qu'ils le ſavoient bien, mais que leur parole étoit donnée, & qu'il falloit qu'elle fût tenue. Le Comte de Berniere, ma chere Baronne, étoit un homme eſclave de ſa parole, lors même qu'elle étoit indiſcrete. Quand il fit ſa promeſſe, Mademoiſelle de Villiers n'avoit que ſix ans: il ne l'avoit jamais vue; & elle étoit dès-lors contrefaite; de ſorte qu'à ſeize ans, elle étoit un monſtre pour la figure, & plus encore pour le caractere. Depuis un an, Madame de Berniere la faiſoit venir

auprès d'elle paſſer des journées entieres pour accoutumer ſon fils à la voir. Ils étoient voiſins. Le Chevalier ignoroit l'intention de ſa mere ; & il étoit bien éloigné de s'imaginer qu'on lui deſtinât un tel magot.

Lorſqu'il les vit ſi fermes dans leur réſolution, il eſſaya de les gagner par une autre conſidération que celle de l'amour paternel : il leur dit qu'il ſe ſentoit tant d'oppoſition pour Mademoiſelle de Villiers, qu'il ſe croyoit obligé en honneur de déclarer qu'il ne pourroit que la rendre malheureuſe en l'épouſant, & qu'il ne croyoit pas que le Marquis ſon pere voulût ſe prêter au malheur de ſa fille. Cela ne regarde ni vous ni nous, lui répondit-on durement ; c'eſt à nous de tenir parole, & à vous d'obéir : ſi vous vous refuſez à notre volonté, ce ne doit être que pour renoncer au mariage ; ce n'eſt que par là que vous pouvez nous dégager de notre promeſſe ; mais ſi vous en épouſez jamais une autre que celle que nous vous avons deſtinée, vous pouvez être aſſuré que vous n'aurez jamais rien de nous. Que deviendrois-je donc, s'écria-t-il en finiſſant ces mots ? Mon grand-papa & ma grand'maman ſe regardoient, ſachant bien à quoi il falloit ſe réſoudre, mais n'oſant le dire au Chevalier qu'ils voyoient au déſeſpoir. D'ailleurs ma tante fondoit en larmes ; & ſe regardant comme les auteurs de ſon chagrin, ils ne vouloient pas irriter ſa douleur. Ils répondirent donc qu'il falloit prendre patience, qu'avec le temps, les

choſes pourroient peut-être changer de face. Mais ma tante qui à dix-ſept ans & demi penſoit auſſi ſenſément qu'une perſonne de trente ans, dit tout de ſuite, mais en pouſſant mille ſanglots, qu'il ne falloit pas ſe flatter, qu'elle voyoit bien qu'ils ne ſeroient jamais l'un à l'autre, & qu'il falloit renoncer à ſe voir. Dès que le Chevalier l'eut entendue, il ſe mit à faire des cris perçans. Je ſuis perdu, dit-il, Mademoiſelle ne m'aime qu'à demi. Vous êtes un aveugle ou un ingrat, Monſieur, lui dit ma tante avec fermeté, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous : je vous promets de n'être à perſonne qu'à vous ; & quand j'aurai perdu toute eſpérance, je vous proteſte que j'entrerai dans un Couvent pour y prendre le voile. Quelle réſolution, ma fille, s'écrierent mon grand-papa & ma grand'maman ! Et auſſi-tôt ils ſe mirent à pleurer.

Ma tante de Beauport, ma chere Baronne, qui étoit encore très-jeune, puiſqu'elle avoit huit ans moins que ſa ſœur, étoit au Couvent. L'intention de mon grand-papa & de ma grand'maman, étoit de ne faire ni l'une ni l'autre Religieuſe, à moins que ce ne fût une vraie vocation ; mais ils auroient ſupporté plutôt qu'elle fût venue à la jeune plutôt qu'à l'ainée.

Cette déclaration donc que ma tante venoit de faire, leur cauſoit un chagrin extrême ; leurs yeux ne tariſſoient pas. Pour le Chevalier, dès qu'il eut entendu ma

tante parler ainſi, il lui prit un tranſport de joie ſi extraordinaire, qu'il lui prit la main, & la lui ſerra contre ſes levres pendant pluſieurs minutes, ſans qu'il fût poſſible à ma tante de la ravoir. Quand à la fin elle la retira, elle la lui montra toute meurtrie. Il fit un cri, & lui demanda pardon. Ce fut un contre-temps qui arrêta les larmes des pere & mere, qui ne s'occuperent plus qu'à appliquer quelques remedes au mal.

C'étoit le matin que ſe paſſa cette ſcene. Le Chevalier ne put prendre ſur lui de s'en retourner dîner chez ſes pere & mere. Il reſta chez mon grand-papa toute la journée à faire mille projets qui ſe détruiſoient l'un l'autre pour faire réuſſir ſon mariage avec ma tante. Avant de s'en aller, il demanda la permiſſion de continuer ſes viſites. Comme il étoit aſſez tranquille, ma grand'maman lui expoſa le danger qu'il pourroit y avoir d'entretenir un feu qui n'auroit peut-être jamais dû s'allumer, & dont elle ſe reprochoit tout le progrès; mais il ne put goûter ſes raiſons; il redoubla ſes prieres, en la conjurant de ne pas le priver du ſeul bien qui lui reſtoit, & qui, en ſoutenant ſon eſpérance, lui feroit ſupporter avec courage tous les aſſauts auxquels il alloit être expoſé de la part de ſes parens. Ma grand'maman lui repréſenta inutilement qu'elle voyoit bien qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer, & qu'il ſeroit plus glorieux à lui de ſe rendre, que d'irriter ſes pere &

mere ; il inſiſta , & il renouvella à ma tante ſon attachement. Il lui prit les mains : je vous promets , lui dit-il , en préſence de *Monſieur* , de *Madame* & de Dieu qui nous écoute , que je n'aurai jamais d'autre femme que vous : je vous voue mon cœur & toute ma perſonne ; & ſi je ne puis éviter d'être à une autre qu'en me conſacrant au ſervice de Dieu , je m'y conſacrerai ; mais en vous ſommant de la promeſſe que vous m'avez faite ce matin , il me ſeroit impoſſible de vivre , ſi je ſavois que vous puſſiez être à un autre. Ma tante qui l'aimoit véritablement , ne fit aucune difficulté de lui renouveller ſa promeſſe , malgré l'oppoſition de ſes pere & mere , qui faiſoient tout leur poſſible pour l'empêcher de s'engager à une choſe ſi contraire à leurs deſirs. Mais elle leur fit tant de careſſes , de prieres , de ſupplications ; elle leur expoſa avec tant de force la ſolidité de ſes diſpoſitions , qu'ils l'approuverent enfin.

Cependant après bien des réflexions de part & d'autre, ils en vinrent tous à penſer que tôt ou tard il faudroit ſe ſéparer , & qu'il falloit prendre ſur ſoi de ſe voir rarement , pour en venir à ne ſe plus voir du tout. Le Chevalier ſeul ne put ſoutenir cette propoſition ; parce que ma tante s'y prêtoit , il ſe mit à fondre en larmes : Ah ! Mademoiſelle , s'écrioit-il, ſi vous m'aimiez comme je vous aime, vous trouveriez cette propoſition barbare , je ſupporterois plutôt d'être privé de la vie que de votre vue. Et moi auſſi , lui répon-

dit-elle avec des yeux tout baignés de larmes, je préférerois la mort à notre séparation ; mais puisque tôt ou tard il faudra en venir là, pourquoi ne pas prendre sur nous de le faire aujourd'hui ? Nous ne nous verrons pas de fois actuellement que nos cœurs ne soient déchirés mille fois ; & quand malgré nous il faudra nous séparer, notre martyre n'en sera que plus violent. Toutes ces raisons, ma chere, ne firent aucun effet sur lui ; il poussoit des gémissemens à faire pitié. Aussi leur en fit-il tant, qu'ils se rendirent à ses desirs. Il leur demanda de lui permettre de venir seulement trois fois la semaine passer l'après-midi avec eux pendant six mois ; qu'après ce temps-là, il ne viendroit plus qu'une fois la semaine, jusqu'à ce qu'enfin ils soient obligés de se séparer pour toujours, ou qu'il leur fût permis de s'unir pour jamais.

A peine les six mois furent-ils expirés, que Monsieur & Madame de Berniere signifierent à leur fils que M. de Villiers les sommoit de leur parole. Le Chevalier leur demanda un mois pour y penser. Il lui fut accordé. L'usage qu'il fit des premiers jours de ce mois, fut d'envoyer un de ses amis parler au Marquis : il lui représenta l'aversion du Chevalier pour sa fille, comme la raison la plus forte pour empêcher une alliance qui la rendroit sûrement la plus malheureuse des femmes. Toute la réponse de M. de Villiers fut, que sa fille contrefaite comme elle étoit, ne pourroit jamais trou-

ver de mari, encore moins un de la naiſſance du Chevalier ; qu'il l'aimât ou non, que cela l'embarraſſoit peu ; que comme ſa fille étoit unique, & avoit beaucoup de bien, il vouloit qu'elle ſe mariât pour avoir au moins un héritier ; qu'après cela ſi elle ne pouvoit pas vivre bien avec ſon mari, elle n'auroit qu'à ſe ſéparer ; mais que comme elle aimoit beaucoup le Chevalier, elle ſupporteroit peut-être ſes dédains plutôt que ſa ſéparation ; enfin qu'il vouloit que le mariage ſe fît dès que le mois que le Chevalier avoit demandé ſeroit expiré.

Quelle réponſe, ma chere Baronne, pour le pauvre Chevalier ! Il en fut accablé ; & il s'en vint auſſi-tôt les larmes aux yeux raconter tout à ſon amante. Auſſi jalouſe de lui qu'il l'étoit d'elle, ma tante le conjura de prendre ſon parti en ſe faiſant ou Prêtre ou Religieux. Le Chevalier lui dit qu'il avoit encore une reſſource ; qu'il alloit tenter s'il pourroit réuſſir de ce côté-là ; qu'il ſe détermineroit alors ſi la fortune lui étoit toujours contraire ; mais que ce ne ſeroit toujours qu'au bout du mois.

Cinq jours avant l'expiration du mois, ſur les ſix heures du ſoir au mois de Juin, pendant que mon grand-papa & ma grand'-maman étoient enſemble à jouer un piquet ſous un berceau du jardin, une des femmes de ma grand'maman fit ſigne à ma tante, qui étoit auprès de ſes pere & mere, de venir à elle. Un moment après, ma tante, ſans faire ſemblant de rien, alla demander

à cette fille ce que vouloit dire ce ſigne. Cette fille lui dit ſimplement de ſe donner la peine de monter à ſa chambre. Ma tante enfila l'eſcalier en s'imaginant que cette femme-de-chambre alloit la ſuivre pour lui dire quelque choſe en particulier. Elle entra dans ſa chambre, & la premiere choſe qui la frappa, fut le Chevalier. Elle ſe retourna pour dire à la fille de ne la point quitter, & elle fut ſurpriſe & effrayée de ſe trouver ſeule. Elle voulut reculer; le Chevalier la retint, en lui diſant qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'il ſauroit la reſpecter, & qu'il ne venoit que pour lui demander une grace. Malgré ce diſcours ma tante n'étoit pas tranquille; elle lui demanda avec inſtance de deſcendre au jardin pour lui dire ce qu'il vouloit: je ne crains rien, lui diſoit-elle; mais j'ai ma réputation à garder vis-à-vis de la fille qui ſait que je ſuis ſeule ici avec vous. Ah! Mademoiſelle, lui dit-il, que votre délicateſſe m'effraie! vous m'allez refuſer la grace que je viens vous demander. Quelle eſt cette grace, dit ma tante avec vivacité? C'eſt, lui dit-il, la plus grande que vous puiſſiez me faire: J'ai, comme vous le ſavez, un oncle en Province; (c'étoit, ma chere amie, un vieux oncle de ſon pere) je lui ai écrit ma ſituation, & ce que je deſire de lui: il m'accorde tout: il n'eſt pas riche; mais il me marque qu'il en aura aſſez pour lui & pour nous; il prend pitié de moi; & ſi vous en prenez pitié aussi, mon carroſſe eſt à deux pas, nous partirons

ensemble, & nous nous marierons quand nous serons là; son Château est isolé, & personne ne saura notre aventure. Ah! Monsieur que dites-vous là, s'écria ma tante! personne ne saura notre aventure! Tout Paris n'est-il personne à vos yeux? Elle lui dit cela d'un ton plein de douceur, mais piqué de la proposition. Alors le Chevalier se jetta à ses pieds, & embrassant ses genoux, il lui dit: Ne vous refusez pas, Mademoiselle, à notre bonheur commun; que nous importera Paris quand nous n'aurons plus à le revoir? Ce n'est point Paris, reprenoit ma tante, qui m'importe, c'est mon honneur. Mais, lui disoit-il, vous n'avez rien à craindre, mon respect égale mon amour, & nous nous marierons dès que nous serons arrivés chez mon oncle. Cela ne suffit pas, Monsieur, lui dit ma tante avec feu, on saura que j'ai fui avec vous avant d'être votre femme; & malgré votre sagesse & ma vertu, le public n'en sera pas plus indulgent: d'ailleurs j'ai une famille à respecter, & dont je dois ménager la délicatesse; un pareil procédé mettroit mes pere & mere au tombeau, & alors ma vie me deviendroit odieuse. Quoi! Mademoiselle, dit le Chevalier, vous vous refusez ainsi à un amant qui vous adore, qui ne vit que pour vous, qui vous sacrifieroit mille vies s'il les avoit? Si vous connoissiez l'amour comme je le connois, vous sentiriez que quand on possede ce qu'on aime, on possede tout l'univers; il n'est plus

de

de pere, de mere, de parens ; l'objet aimé tient lieu de tout..... Je ne pense pas ainsi, interrompit ma tante ; vous ne connoissez qu'un amour, que je connois, que je sens aussi bien que vous ; mais je ne connois pas moins l'amour filial, je le respecte ; & je le préférai toujours à l'autre amour : Voilà mes sentimens, Monsieur, dit-elle alors avec un ton ferme, aucune considération ne me fera manquer à mon devoir, & jamais je ne serai à vous sans le consentement de vos pere & mere. Ah ! cruelle, s'écria-t-il en poussant mille sanglots, vous m'arrachez le cœur. Ma tante en même temps sentit le sien se déchirer : elle voulut fuir. Le Chevalier la retint, & courut lui-même à la porte de la piece pour la fermer, & en tirer la clef. Mais pendant ce temps-là ma tante eut assez de présence d'esprit pour fuir par la chambre de ses pere & mere, dont il y avoit une porte qui donnoit dans son cabinet de toilette ; & elle courut au jardin se jetter à corps perdu dans les bras de son pere croyant être poursuivie : quand elle vit qu'elle ne l'étoit pas, elle se remit un peu. Mon grand-papa & ma grand'maman ne s'étoient point apperçus de son absence : comme elle aimoit les fleurs, & qu'elle s'en occupoit beaucoup, ils pensoient qu'elle étoit à s'amuser dans le jardin (1), & ce jour-là n'étoit point un jour de visite du Chevalier.

(1) Ce jardin, qui étoit d'une assez grande étendue

Quand ma tante fut tout à fait revenue de ſa frayeur, elle raconta à ſes pere & mere les propoſitions du Chevalier, & le projet qu'il avoit fait de l'enlever avec ſon conſentement: & elle ajouta, que ſon amant lui trouvant une oppoſition invincible à ſe prêter à ſes deſirs, il étoit dans un ſi grand déſeſpoir, qu'il étoit à craindre pour elle qu'il n'employât la force pour exécuter ſon odieux projet, & qu'elle penſoit qu'il étoit de la prudence de rompre entiérement avec lui, puiſqu'il n'y avoit plus d'eſpérance du côté de Monſieur & Madame de Berniere. Mon grand-papa & ma grand-maman approuverent ſa réſolution. Et comme ils diſoient qu'il pourroit être à propos d'aller voir ce qu'étoit devenu le pauvre Chevalier, il parut. Il étoit plus pâle que la mort. Il leur fit tant de pitié qu'ils ne lui firent aucun reproche, & lui dirent de s'aſſeoir. Quand il fut aſſis, il reſta une demi-heure les mains jointes, les yeux en terre & ſans parler. On eut beau lui faire des queſtions, il n'ouvrit pas la bouche, il pouſſoit ſeulement des ſoupirs. Pour ma tante, elle étoit à côté de ſon pere, les coudes ſur ſes genoux, & la tête dans ſon mouchoir à pleurer. A la fin ce fut elle qui obligea le Chevalier à rompre le ſilence. Combien de temps,

---

alors, n'exiſte plus qu'en partie, parce que depuis plus de cinquante ans on a bâti ſur les trois quarts du terrain.

lui dit-elle, notre martyre durera-t-il encore ? Toute notre vie, Mademoiſelle, lui répondit-il, puiſque vous le voulez. Que vous êtes cruel, lui dit-elle en redoublant ſes pleurs ! dites que je le dois. En même temps elle ſe leva, & dit, que c'étoit à ce moment qu'il falloit renoncer pour toujours à ſe voir; qu'il falloit enfin conſacrer à Dieu des jours qu'il s'étoit réſervés ; que ſon parti étoit pris, & qu'il n'avoit qu'à prendre le ſien.

Depuis que le Chevalier étoit là, ma chere Baronne, il n'avoit pas jetté une larme, il étoit abſorbé ; mais à ce moment on en vit de groſſes couler de ſes yeux. Il ſe leva auſſi, & prenant les mains de ma tante : » Adieu donc, Mademoiſelle, lui » dit-il, adieu pour toujours. Puiſqu'il faut » que je renonce à votre poſſeſſion, je re- » nonce à tout, même au plaiſir d'apprendre » de vos nouvelles. Je ne vous écrirai ja- » mais, ni même à perſonne qui puiſſe me » parler de vous: ne pouvant offrir un cœur » à Dieu en me conſacrant à lui, je dois » au moins lui ſacrifier le plaiſir d'entendre » parler de celle qui le poſſédera toute ma » vie, ce cœur qui ne devroit plus apparte- » nir qu'à celui qui l'a formé. Je pars de- » main pour une Province où un frere de » ma mere eſt Evêque. C'eſt dans les mains » de cet oncle que je prononcerai des vœux » cruels...... « En diſant cela il pouſſa mille ſanglots. Ma tante en fit autant ; & ſes pere & mere qui juſqu'alors s'étoient fait vio-

lence pour retenir leurs larmes, furent enfin obligés de les laisser couler.

Quelques momens après le Chevalier reprit : » Je préfere l'état séculier au régu-
» lier, afin que ma vie soit moins oisive :
» ce ne sera que par des exercices conti-
» nuels que je pourrai distraire de ma pen-
» sée la perte d'un objet que je chérirai tou-
» jours «. En disant cela il tenoit les deux mains de ma tante, & les baisoit l'une après l'autre à plusieurs reprises. Ma grand-maman alors, qui vouloit que cette scene prît fin, lui dit : Allons, mes enfans, embrassez-vous pour la derniere fois. Ils le firent : mais le Chevalier le fit avec tant de véhémence, que ma tante perdit connoissance dans ses bras. Il fallut la lui arracher pour la secourir. Ma grand-maman s'occupa d'elle ; & mon grand-papa dit au Chevalier avec ménagement, qu'il ne vouloit pas que sa fille le revit au sortir de son évanouissement. Ce tendre & malheureux amant prit donc son parti, & s'en alla. Mon grand-papa le conduisit jusqu'à la porte, en lui marquant beaucoup d'estime, d'affection, & de regret de ne pouvoir l'avoir pour gendre. Ils s'embrasserent en pleurant, se dirent adieu, & se séparerent.

Ma tante fut près d'une demi-heure sans connoissance ; de sorte qu'elle ne revint qu'après avoir été mise au lit. La premiere chose qu'elle fit après avoir repris ses sens, fut de chercher des yeux son amant. Ne le

voyant pas, elle se mit à pleurer. On la laissa se soulager. Elle répéta plusieurs fois en pleurant : *Je ne le verrai donc plus* ! Enfin après bien du temps, elle dit à ses pere & mere, qui ne la quittoient pas, qu'elle les prioit de lui pardonner toutes ses foiblesses, & de tout disposer pour la faire partir dès le lendemain pour le Couvent. » Mon cœur » part demain, dit-elle, avec le Chevalier; » il faut aussi que le sien parte avec moi : » c'est la derniere conformité que nous puis- » sions avoir ensemble, & je quitterai Pa- » ris d'un meilleur cœur «. Ah ! ma chere Baronne, que ce moment devoit lui être cruel ! s'arracher ainsi à tout ce que l'on aime !........

Depuis quelques mois, qu'elle avoit perdu l'espérance d'être au Chevalier, elle étoit convenue avec ses pere & mere de ne se pas faire Religieuse dans un Couvent de Paris, de peur que quelque jour, quoique consacré à Dieu lui-même, le Chevalier ne cherchât à la découvrir. Ma grand'maman avoit alors une amie intime avec laquelle elle avoit conservé une liaison par un commerce de Lettres assez assidu ; & cette amie étoit Abbesse de Notre-Dame de Troyes. Ce fut là qu'il fut résolu que ma tante prendroit le voile. La confiance qu'avoit ma grand'maman que sa fille seroit chérie de cette Abbesse, lui en faisoit envisager l'éloignement sans frayeur. On se rendit donc aux desirs de ma tante : elle partit le lendemain 30 Juin 1659, accompagnée de ses

pere & mere. Le voyage ſe fit avec aſſez de tranquillité. Il fut décidé dans la route qu'il ne ſeroit fait à l'Abbeſſe, ni à qui que ce ſoit, aucune mention de l'inclination de ma tante, ni par conſéquent du motif qui la déterminoit à embraſſer l'état Religieux.

Ils arriverent à Troyes ſur la fin du troiſieme jour. Comme ils n'avoient perſonne en cette Ville chez qui ils puſſent loger, ils deſcendirent à une Auberge près Notre-Dame; & ce ne fut que le lendemain matin qu'il furent au Couvent. Dès que l'Abbeſſe entra dans ſon parloir, elle reconnut ſon amie: ſa joie égaloit ſa ſurpriſe; elle ne pouvoit la contenir, & elle la déployoit avec tant de force, que ma grand'maman ſe mit à pleurer, en lui diſant, qu'elle étoit bien mortifiée de ne pouvoir répondre à ſa joie par le témoignage de la ſienne; mais que l'objet de leur voyage l'attriſtoit & empoiſonnoit la ſatisfaction qu'elle goûtoit en ſa préſence. En même temps elle lui dit que depuis ſix mois ſa fille ne ceſſoit de leur dire qu'elle vouloit ſe faire Religieuſe; qu'ils avoient voulu attendre quelque temps pour voir ſi quelque événement ne viendroit point à propos pour rompre une vocation ſi contraire à leur volonté; mais que perſiſtant toujours dans ſa réſolution, ils s'étoient enfin déterminés à ſe rendre malgré eux à ce qu'elle deſiroit; que de concert, elles avoient choiſi ſon Couvent par inclination pour elle; que ſa fille eſpéroit trouver des bontés dans le cœur d'une amie de ſa mere; &

qu'elle, la ſachant entre ſes mains, elle ſe conſoleroit plus aiſément de ne point voir ſa fille, parce qu'elle étoit sûre qu'elle trouveroit en elle une ſeconde mere.

L'Abbeſſe l'écouta ſans l'interrompre : après quoi elle lui dit, qu'elle ne pouvoit prendre part à ſa triſteſſe ; qu'au contraire, elle ſentoit naître au-dedans d'elle une joie ſecrete de ce qu'elle alloit être dans le cas de lui donner des témoignages de ſon amitié dans Mademoiſelle de Nogent, pour qui elle ſe ſentoit déja une inclination réelle : elle ſera ma compagne, l'amie intime de mon cœur, diſoit-elle avec tranſport. Enfin après bien des amitiés réciproques, l'Abbeſſe dit qu'elle ne pouvoit ſe laſſer d'admirer une jeune perſonne renoncer à un monde auquel elle devoit tant plaire.

Ma tante n'entra dans le Couvent que le cinquieme jour de ſon arrivée, jour du départ de ſes pere & mere. Ils dînerent tous les jours avec l'Abbeſſe, & le reſte du temps fut employé à prendre des meſures pour que l'aventure de ma tante ne vînt point à ſe découvrir. Pour cela il falloit éviter qu'elle eût à parler au Confeſſeur de la Maiſon, en qui même ils ne vouloient point avoir de confiance. Il fallut donc lui en chercher un tel qu'on le ſouhaitoit ; & mon grand-papa le découvrit. Ce fut le Doyen de Saint-Etienne, homme plein de ſens, d'égards & de mérite. Mon grand-papa le vit dès le ſoir de leur arrivée : il lui découvrit toute leur hiſtoire, & lui deman-

da de vouloir bien se prêter aux besoins de sa fille pour la conscience. Le lendemain matin, ma tante lui commença une confession générale, qu'elle continua les jours suivans. Et quand elle entra au Couvent, elle dit à l'Abbesse qu'elle avoit commencé une confession générale au Doyen de Saint-Etienne; qu'elle savoit bien que son devoir seroit de prendre le Confesseur de la Maison; mais qu'elle la prioit de lui accorder la grace d'achever ce qu'elle avoit commencé, & de lui permettre de garder le Doyen pour son Confesseur extraordinaire. Elle obtint tout ce qu'elle voulut.

Rien ne fut si touchant, comme tu penses bien, ma chere amie, que les adieux qui se firent de part & d'autre. Mon grand-papa & ma grand'maman s'occupoient moins de leur séparation d'avec leur fille, que de la violence où elle devoit être en embrassant un état où il entroit plus de dépit que de vocation; & ma tante répandit tant de pleurs en quittant ses pere & mere, qu'ils voyoient bien que son cœur étoit autant occupé de son amant que d'eux-mêmes. Dès ce jour-là il lui prit une fievre qui lui dura trois jours. On n'en écrivit rien à ses pere & mere, de peur de les alarmer.

L'Abbesse eut réellement pour ma tante une tendresse de mere. Dès le moment de son entrée, elle la retint auprès d'elle. Elle fut en même temps sa mere, son Abbesse & sa Maîtresse de Novice. Tout se fit avec une

une douceur, une condeſcendance, une indulgence même qui fit preſque oublier à ma tante ſes pere & mere & ſon amant. Elle en rendoit graces à Dieu tous les jours, & ſe croyoit bien forte de ſupporter ainſi ſon nouvel état. Le Chevalier ne ſortoit pas de ſon idée ; mais elle y penſoit tranquillement & ſans regret.

Elle prit le voile au bout d'un an. Mon grand-papa & ma grand'maman firent le voyage de Troyes, pour aſſiſter à la cérémonie. Ils trouverent ma tante dans une ſanté parfaite ; & ſon contentement éclatoit ſi bien dans toute ſa perſonne, qu'ils ne purent s'empêcher d'être contens eux-mêmes ; & ce ſecond voyage leur procura autant de joie, que le premier leur avoit cauſé de triſteſſe. Ils logerent au Couvent cette fois-là, & toutes les autres depuis ; en dehors, à la vérité, mais avec la permiſſion d'entrer dans l'intérieur, & d'y paſſer les journées entieres. Après la cérémonie, ils s'en retournerent le cœur rempli d'admiration pour leur fille, & de reconnoiſſance pour l'Abbeſſe.

L'année d'après, à peu près dans le même temps, ils firent un nouveau voyage pour la prononciation des vœux. Ils trouverent leur fille auſſi contente que l'année précédente. Tout ſe fit avec un grand appareil : la joie étoit peinte dans les yeux de ma tante. Mais dès qu'elle eut prononcé ſes vœux, ſon cœur fut déchiré ; ſon amant ſe préſentoit à ſon imagination, comme lui

reprochant ce qu'elle venoit de faire. Elle ſe le repréſenta dans toutes les ſituations où elle l'avoit vu. Tantôt il la charmoit, tantôt il lui faiſoit pitié ; & à chaque inſtant elle ſentoit renaître pour lui dans ſon ame un feu qui la dévoroit. Ah ! ma chere Baronne, qu'elle étoit à plaindre ! je le ſens mieux que toi, parce que j'ai plus éprouvé que toi ce que c'eſt qu'un amour malheureux.

Honteuſe d'un changement ſi ſubit, ma tante prit la réſolution de cacher ſa ſituation. (Dure néceſſité que j'ai encore éprouvée !) Elle affecta un air gai ; & elle ſe contraignit ſi bien, que mon grand-papa & ma grand'maman s'en retournerent contens & joyeux. Quand ils furent partis, elle devint rêveuſe. L'Abbeſſe attribua ſa triſteſſe au départ de ſes pere & mere : elle fit ce qu'elle put pour la diſſiper. Mais lorſqu'elle vit que cette triſteſſe continuoit & dégénéroit en mélancolie, elle lui en demanda la raiſon. Ma tante ſe mit à fondre en larmes. L'Abbeſſe fit tout ce qu'elle put pour lui arracher ſon ſecret; elle ne réuſſit pas ; elle l'épioit, la ſuivoit par-tout en ſilence, écoutoit à toutes les portes des pieces où elle la ſavoit ſeule, pour tâcher de deviner le ſujet de ſon chagrin ; mais ma tante pouſſoit des ſoupirs ſans prononcer aucune parole. L'Abbeſſe redoubla d'attentions, de careſſes, de démonſtrations de tendreſſe, pour gagner ſa confiance ; elle ne réuſſit pas plus. Enfin, après bien des tentatives, l'Abbeſſe

abandonna ſon deſſein, en lui continuant toujours ſes bontés pour adoucir ſa ſituation. Elle auroit pu la forcer à parler, elle en avoit droit; mais elle ne vouloit pas la dominer; elle ne vouloit que ſa confiance. Où trouveroit-on une Abbeſſe de cette trempe? voilà pourtant la vraie charité.

Comme mon grand-papa & ma grand'-maman avoient promis de faire tous les ans le voyage de Troyes pour voir leur fille, l'Abbeſſe attendoit ce temps-là pour apprendre ce qu'elle deſiroit extrêmement de ſavoir; mais quelques jours avant leur arrivée, ma tante ſe jetta à ſon cou, & lui demanda en grace de ne point parler de ſa triſteſſe à ſes pere & mere: » Vous leur » donneriez la mort, ma chere maman, » lui diſoit-elle (c'eſt ainſi que ma tante » appelloit ſon Abbeſſe): que leur voya- » ge, je vous prie, ſe faſſe tous les ans avec » gaieté; je ſaurai me contraindre en leur » préſence: je voudrois pouvoir le faire de- » vant vous auſſi, pour vous éviter le déſagré- » ment de voir toujours une perſonne triſ- » te; mais il me ſeroit impoſſible de me » contraindre toujours; j'en tomberois ma- » lade; & c'eſt en partie pour ne vous point » cauſer cette autre ſorte de peine, que je » laiſſe échapper devant vous & mes pleurs » & mes ſoupirs.

Ma chere fille, lui dit alors l'Abbeſſe avec amitié & douceur, je me tairai pour ne point vous déſobliger. Cependant j'eſpérois, par

Monsieur & Madame de Nogent, apprendre votre secret : je crois le deviner : Vous aimez, ma chere amie ; des larmes accompagnées de tant de soupirs, n'annoncent pas autre chose qu'un cœur épris : Vous me refusez votre confiance, j'en suis fâchée, mais je ne vous en veux point ; je ne desirois savoir le sujet de vos chagrins que pour en adoucir l'amertume : Je ne vous en parlerai plus, ma chere enfant, continuoit-elle, j'attendrai en silence que votre disposition vous permette de me faire votre confidente : Quand vous le jugerez à propos, je n'abuserai pas de votre confiance ; je tâcherai seulement de vous être utile, & non importune. Vous êtes d'une figure aimable, ajouta-t-elle, vous avez plû sûrement : j'apprendrois donc avec moins d'étonnement que vous avez aimé, que je ne croirois que vous avez été toute votre vie indifférente, parce qu'il est difficile d'être aimée sans payer de retour ; & vous n'êtes pas venue à l'âge de dix-huit ans sans avoir eu des adorateurs. Que cette fille, ma chere amie, étoit admirable ! Tu verras qu'elle ne s'est point démentie dans toute sa conduite.

Ce discours étoit assez adroit pour engager une jeune personne à découvrir le fond de son ame ; mais ce n'étoit pas ma tante ; elle étoit trop réservée pour s'ouvrir ainsi : elle savoit que dans les Couvens on ne pouvoit être trop discrete ; mai elle ne savoit pas encore qu'elle n'étoit pa dans ce cas vis-à-vis de son Abbesse. Aprè

cette converſation, ma tante lui demanda ſi elle voudroit bien lui accorder une grace : c'étoit de lui permettre de n'avoir que le Doyen de S. Etienne pour Confeſſeur. L'Abbeſſe la lui accorda, en lui diſant qu'elle penſoit bien que c'étoit prudence de ſa part.

Mon grand-papa & ma grand'maman arriverent dans le temps marqué. Ils trouverent leur fille gaie ; & ils ne s'apperçurent pas que c'étoit une gaieté forcée, car ils la féliciterent ſur ſon enjouement : pendant tout le ſéjour, elle étoit la premiere à les divertir par de petits diſcours qu'elle imaginoit moins pour les amuſer, que pour les tromper. Enfin elle réuſſit ſi bien, qu'ils s'en retournerent pleinement ſatisfaits au bout de huit jours, qui étoit ordinairement le temps de leur ſéjour à Troyes.

Il n'en fut pas de même l'année d'après. Dès que ma grand'maman eût jetté les yeux ſur ma tante, elle s'écria : Ah ! ma fille, pourquoi donc tant de maigreur ? Dans quel état te voilà ? Ma tante qui trouvoit du ſoulagement, même du plaiſir dans ſes larmes & ſes ſoupirs, ne s'étoit point apperçue de ſon changement : & l'Abbeſſe s'étoit bien donnée de garde de lui en parler, de peur qu'elle n'imaginât une réponſe pour tromper encore ſes pere & mere. L'exclamation de la mere embarraſſa, & fit rougir la fille. Cette rougeur en dit aſſez à ma grand'maman, qui, à l'inſtant, ſe mit à pleurer. Mon grand-papa regarda ſa fille

avec des yeux de pitié, & lui dit : Ah ! ma chere fille, que ton ſort eſt à plaindre ! L'Abbeſſe obſervoit tout en ſilence. Enfin ma tante laiſſa couler une abondance de larmes. L'Abbeſſe alors dit à ma grand'maman : Voilà, ma chere amie, le métier que fait votre fille depuis deux ans. A peine ſes vœux ont-ils été prononcés, que je me ſuis apperçue de ſa triſteſſe, qui depuis eſt dégénérée en mélancolie. Je n'ai pu encore obtenir ſa confiance ; enſorte que je ne puis avoir pour elle que de la pitié, ſans pouvoir lui donner la moindre conſolation : ſon obſtination à me taire ſon ſecret, ne m'indiſpoſe point du tout contr'elle. Je voudrois pourtant le ſavoir, continuoit-elle, dans l'eſpérance de lui être utile ; mais je ne veux pas le ſavoir aux dépens de ſon repos : je préfere ſi fort ſon agrément au mien, que je l'invite la premiere à ne me dire que ce qu'elle voudra ; & j'évite avec ſoin de ne lui faire aucune demande ſur ſon ſecret, de peur de la mettre dans l'obligation de me le découvrir contre ſa volonté, à cauſe de ſon vœu d'obéiſſance.

Ma grand'maman fut enchantée d'entendre ainſi parler l'Abbeſſe : elle l'embraſſa ; puis elle dit à ſa fille de venir avec elle faire un tour au jardin. Quand elles y furent, ma tante ſe jetta au cou de ſa mere, & lui dit tout ce qui ſe paſſoit en ſon ame pour ſon amant : elle lui dit qu'elle l'aimoit plus qu'elle ne l'avoit jamais aimé ; que dès qu'elle eût prononcé ſes vœux, & avant

même que la cérémonie fût achevée, elle ſe ſentit le cœur déchiré par mille penſées que l'amour lui ſuggéroit. Enſuite elle raconta à ſa mere tout ce que ſon Abbeſſe faiſoit pour ſavoir ſon ſecret, ſans vouloir la contraindre, & juſqu'où alloient ſes bontés pour elle; & quand elle lui parla des diſcours de l'Abbeſſe qui l'aſſuroit *que tant de pleurs & de ſoupirs ne pouvoient venir que d'un cœur épris*; ma grand'maman lui dit que c'étoit là l'occaſion de lui ouvrir ſon cœur; que ſon Abbeſſe l'avoit devinée; qu'elle ſavoit tout par conſéquent ſans ſon aveu; qu'il falloit qu'elle l'aimât autant qu'elle l'aimoit pour ſupporter de ſa part une réſerve auſſi outrée; que c'étoit lui faire injure, que de lui marquer auſſi peu de confiance; & enfin qu'il falloit de ce pas lui aller tout avouer. Elles y allerent à l'inſtant.

Pendant l'abſence de la mere & de la fille, l'Abbeſſe avoit eu la diſcrétion d'entretenir le pere de choſes toutes contraires à la ſituation de ſa fille, tant pour le diſtraire de ſon chagrin, que pour ne le point mettre dans le cas de lui découvrir des choſes contre ſa volonté ou contre celle de ſa femme.

Dès qu'elles furent rentrées, ma grand'maman embraſſa l'Abbeſſe, la remercia de toutes ſes bontés, & lui fit un récit bien circonſtancié de toute l'hiſtoire de ſa fille. L'Abbeſſe fut très-ſenſible à cette ouverture de cœur. Elle écouta ce récit avec une tran-

quillité auſſi grande, que ſi c'eût été une hiſtoire qu'elle ſavoit déja. Auſſi, leur dit-elle après, que rien de ce qu'on lui avoit dit, ne l'étonnoit, parce qu'elle avoit penſé que ce n'étoit qu'un événement de cette nature, qui pouvoit mettre une jeune perſonne dans cet état, après avoir prononcé des vœux. Enſuite elle embraſſa ma tante, & lui dit : Eh bien ! ma chere fille, qu'avez-vous gagné à me taire opiniâtrément votre hiſtoire ? Qu'allez-vous perdre à me l'avoir découverte ? Vous avez pleuré, gémi, combattu toute ſeule : actuellement que nous ſommes deux, nous pleurerons, nous gémirons, nous prierons enſemble ; & loin d'aigrir votre mal par des reproches durs & toujours infructueux, je l'adoucirai, en vous repréſentant avec douceur votre foibleſſe, en vous exhortant tendrement à la vaincre, & en vous perſuadant que vous n'êtes que malheureuſe & non criminelle. Ce diſcours tranſporta ma tante de joie ; elle ſe jetta au cou de ſon Abbeſſe, lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance, reconnut ſes torts, en la priant de les lui pardonner, & lui promit que dorénavant elle ſeroit la dépoſitaire de toutes ſes penſées, de toutes ſes réflexions & de tous ſes mouvemens.

Dès ce moment, ma chere, l'Abbeſſe tint parole; & mon grand-papa & ma grand'-maman eurent la ſatisfaction, avant leur départ, de voir que les bontés de l'Abbeſſe avoient déja opéré ſur la ſanté de leur fille.

Ils partirent, non pas joyeux comme les années précédentes, mais avec une ſorte de contentement.

L'année d'après, ils trouverent leur fille en bonne ſanté, le cœur tranquille & preſque content.

Une autre année, ils la trouverent encore mieux; & ils l'en féliciterent. Je ſuis effectivement à féliciter, leur dit-elle : j'ai été deux ans à penſer au Chevalier avec une tranquillité apparente & trompeuſe. Dieu m'en a punie, parce qu'il y avoit en moi de la préſomption. Pendant deux autres années, j'ai pleuré, ſoupiré, j'ai enfin ſenti toute ma foibleſſe; & mes prieres les plus ardentes n'ont pu fléchir un Dieu jaloux d'un cœur qui ſe refuſoit à lui. En voici encore deux autres qui viennent de ſe paſſer; mais avec le ſecours de ma chere maman, j'ai recouvré ma ſanté, j'oſe même dire ma tranquillité : le calme qui regne dans mon ame, eſt pour moi un heureux préſage que Dieu enfin m'accordera bientôt la grace de n'être plus qu'à lui.

En tenant ce diſcours, ma chere Baronne, ma tante avoit un air de triomphe. Mais elle ne fut pas long-temps ſans éprouver de nouveau ſa foibleſſe. Le Chevalier régna ſur ſon cœur avec plus d'empire que jamais. Cette tranquillité apparente, ce calme trompeur, cet eſpoir préſomptueux, tout cela s'évanouit comme un ſonge & par un ſonge. Elle a ſenti, & elle a ſouvent dit depuis, qu'on ne peut vaincre ſes paſſions, telles

qu'elles ſoient, que par une ſincere & conſtante humilité, accompagnée de la priere la plus ardente, la plus preſſante & la plus continue.

La préſence de ſes pere & mere lui rappelloit toujours plus vivement ſon amant à ſon imagination; & c'eſt ce qui arriva encore mieux le ſoir même de leur départ, par un rêve qu'elle fit auſſi-tôt qu'elle fut couchée. Comme elle avoit beaucoup pleuré, en recevant leurs adieux, elle ſe ſentit la tête peſante & accablée de ſommeil. Elle ſe mit au lit auſſi-tôt après ſon ſouper. Elle couchoit dans l'appartement & à côté de l'Abbeſſe, qui, ne voulant pas ſe coucher de ſi bonne heure, ſe mit à lire auprès du lit de ſon amie. Il faiſoit encore grand jour: c'étoit au mois de Juin ſur les ſept heures du ſoir. A peine ma tante fut-elle endormie, qu'elle rêva qu'elle étoit dans l'Egliſe de Saint Etienne auprès d'une des portes du Chœur, d'où elle entendoit chanter les Chanoines. Un ſentiment de reconnoiſſance & d'eſtime pour le Doyen, qui étoit ſon Confeſſeur, lui fit avancer la tête pour tâcher de le voir. Elle ne le vit pas: mais elle apperçut dans ſa ſtale une figure de Prêtre qui lui faiſoit ſigne du doigt de venir à lui. Elle fixe cet homme & reconnoît en lui le Chevalier de Berniere. Elle frémit: tous ſes ſens ſont émus. Elle voudroit bien l'aller trouver; mais la préſence des Chanoines l'embarraſſe. Cependant ſon cœur la preſſe: elle entre, va à celui qui l'ap-

pelle en tremblant & en chancelant. A mesure qu'elle avance, elle remarque avec émotion que cet objet de sa tendresse est maigre, pâle & tout défait. La pitié & l'amour s'emparent de son ame. Arrivée auprès de lui, son tremblement redouble. Le Chevalier lui prend la main, la serre ; puis lui dit d'une voix éteinte : *L'amour, Madame, brûle mon cœur à petit feu : par pitié, prenez ce flambeau, & achevez de le consumer.* En disant cela, il tira de dessous son surplis un flambeau allumé, & le mit dans la main de ma tante, en la conduisant lui-même vers son cœur. Ma tante, à ce moment, fit un cri, & s'éveilla. L'Abbesse lui prit la main, & lui demanda ce qu'elle avoit. Ma tante, toute en sueur & encore toute effrayée, ne lui répondit rien, & elle se mit à pleurer. L'Abbesse qui pensa dans le moment que ce n'étoit qu'un songe, lui demanda avec amitié & avec instance, ce qu'elle avoit rêvé. Ma tante ne lui répondit encore rien : elle continua à pleurer en silence pendant plus d'un quart-d'heure ; & durant ce temps-là, elle s'occupa si fort de son amant, que son cœur rentra dans ses fers. Elle le sentit, & sa situation lui plut. Elle prit alors la résolution de mourir plutôt que de la découvrir à son Abbesse. L'état de ma tante fit beaucoup de peine à cette fille, qui eut la tendre complaisance de ne vouloir point la forcer à lui raconter son rêve, quoiqu'elle pensât bien qu'elle pourroit pénétrer par là dans l'ame de son amie.

Ma tante paſſa deux années entieres à aimer, à combattre & à s'obſtiner au ſilence : ſon cœur fut irrité par cette contrainte. Mais ſon Abbeſſe qui s'occupoit d'elle, & qui, depuis ſix mois, s'appercevoit de ſa langueur & du dépériſſement de ſa ſanté, lui demanda un jour, d'un ton d'autorité, de lui découvrir, au moment même, l'état de ſon ame. Elle comptoit ne lui faire cette demande que devant mon grand-papa & ma grand'maman : mais ils venoient d'écrire que leur voyage étoit différé, à cauſe d'un parti qui ſe préſentoit pour leur fille cadette. C'étoit, ma chere Baronne, mon oncle de Beauport. La demande donc de l'Abbeſſe fut pour ma tante un coup de foudre. Ne me parlez de rien, ma chere maman, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, mes pleurs me trahiſſent, & vous en diſent aſſez pour mon malheur. Ma chere fille, lui dit l'Abbeſſe avec douceur, il n'y a pas que vos pleurs qui vous trahiſſent; votre maigreur, depuis ſix mois, vous trahit auſſi; & depuis un an, je m'apperçois que vous m'avez retiré votre confiance : vous en ai-je donné ſujet? Vous aimé-je moins depuis ce temps-là qu'auparavant? Non, mon cœur eſt pour vous toujours le même; & c'eſt pour vous en donner la preuve, que je veux que vous commenciez actuellement à me faire un détail ſur votre ſituation préſente. Je n'en veux plus parler de ma ſituation, dit ma tante, en redoublant ſes pleurs : il eſt honteux pour

moi d'être encore la même depuis ſept ans : Dieu m'abandonne ; il eſt irrité contre moi ; faut-il qu'un homme enleve ainſi un cœur qui ne devoit être qu'à lui ! Faudra-t-il que je ſois toute ma vie en proie à une paſſion déteſtable ?..... Pourquoi donc, interrompit l'Abbeſſe, parler de toute votre vie ? Manquez-vous de confiance en Dieu ? Il vous abandonne, dites-vous. Dites plutôt qu'il vous éprouve : Il vous fait ſentir votre foibleſſe ; il veut que vous recouriez à lui ; mais il ne veut pas que vous décidiez du temps de ſes graces : vous devez toujours combattre, toujours prier, toujours eſpérer, & ne jamais vous plaindre. Ah ! ma chere maman, lui dit ma tante, qu'il eſt difficile de ne ſe pas plaindre, quand on ſouffre ! Mon mal eſt d'une nature que vous ne connoiſſez pas. Je le connois, reprit l'Abbeſſe avec vivacité ; & c'eſt pour cela que je me mêle d'y apporter du remede, ou au moins de l'adouciſſement. J'ai aimé ; & je veux bien, ma chere fille, vous faire un précis de mon hiſtoire : elle a aſſez de rapport avec la vôtre ; elle pourra vous être de quelque conſolation.

» J'étois l'ainée de ma famille, ainſi que » vous, dit-elle, & deſtinée pour le monde. » J'ai une ſœur qu'on deſtinoit pour le Cou- » vent, parce que mes pere & mere, » n'ayant pas un bien conſidérable, ne vou- » loient établir qu'une enfant dans le mon- » de ; & ils ne vouloient pas que cette en- » fant dérogeât à ſa naiſſance. Il falloit donc

» que l'une fût heureuse aux dépens de l'au-
» tre. Voilà ce qui arrive tous les jours,
» quand l'ambition l'emporte sur la fortune.
» J'ai donc été demandée en mariage par
» le Marquis qui est aujourd'hui mon beau-
» frere. Comme il avoit perdu ses pere &
» mere, & qu'il avoit une sœur, le partage
» de leur bien demanda un temps assez rcon-
» sidérable. On ne voulut pas nous marier
» que toutes les affaires ne fussent en re-
» gle ; & pendant tout ce temps, le Mar-
» quis venoit au logis, & faisoit sur mon
» cœur le même effet que le Chevalier a
» fait sur le vôtre, avec cette différence,
» que vous étiez aimée, & que moi je ne
» l'étois pas. Quoique je ne fusse pas mal
» pour la figure, je n'étois pas assez bien
» pour plaire à un homme qui ne s'atta-
» choit qu'à la beauté. Il ne m'avoit de-
» mandée en mariage que pour en venir à
» demander ma sœur qui étoit dans le mê-
» me Couvent que la sienne, & qu'il avoit
» vue plusieurs fois. Il est vrai que ma sœur
» est une beauté accomplie ; & que n'ayant
» que deux ans moins que moi, elle étoit
» presqu'aussi mariable. J'avois alors dix-
» sept ans ; ma sœur donc en avoit quinze.
» Ce fut le Marquis lui-même qui traîna
» leurs affaires en longueur pour lui don-
» ner le temps de se former. Ce ne fut
» qu'au bout de deux ans, que tout fut
» en état, & qu'il fut question de nous
» marier. Alors le Marquis déclara ses sen-
» timens. Mes pere & mere en furent sur-

» pris. Comme ma sœur étoit en Province » au Couvent, ils ne l'avoient pas vue de- » puis six ans : & le Marquis, depuis deux » ans, avoit été voir sa sœur huit fois; » mais l'objet de ses voyages n'étoit que » pour voir ma sœur, qui, dès la premiere » fois qu'il l'avoit vue, lui avoit plu.

» Quand donc mes pere & mere virent » qu'il me préféroit ma sœur, ils lui en » demanderent la raison. Ils savoient bien » qu'il la voyoit toutes les fois qu'il alloit » au Couvent; mais comme il s'étoit tou- » jours observé en parlant d'elle, ils igno- » roient s'il l'aimoit, & même si elle » étoit aimable. Il répondit donc à leur » question, en faisant l'éloge de ma sœur; » leur fit son portrait avec des couleurs si » vives, qu'ils prirent à l'instant pour elle » une amitié des plus fortes. Ils la lui ac- » corderent sur le champ sans s'embarras- » ser de moi; & ils déciderent de partir » dès le lendemain pour l'aller chercher. » Pendant tout ce discours, j'étois à la » Messe avec une ancienne femme-de- » chambre, qui étoit à la maison depuis » trente ans. Le Marquis étoit riche. On » le vouloit pour gendre; & on ne vou- » loit pas le contraindre de peur de le » manquer.

» Quand je rentrai de la Messe, on me » dit tout sans ménagement, en m'ajou- » tant que je n'avois qu'à choisir quel Cou- » vent je voulois; parce que ne pouvant » marier qu'une enfant, il falloit me déter-

» miner à prendre le voile. Pendant qu'on
» me parloit ainſi, le Marquis examinoit
» la maniere dont je prenois la choſe. Avant
» de répondre, je jettai les yeux ſur lui,
» & je lui dis : *Vous y conſentez donc,*
» *Monſieur* ? Comme il vous plaira, Ma-
» demoiſelle, me répondit-il; mais je vous
» aimerois mieux pour ma belle-ſœur que
» pour ma femme. C'eſt-à-dire, Monſieur,
» lui repliquai-je avec fierté, que vous ai-
» mez mieux ma ſœur que moi : vous
» l'avez vue pluſieurs fois, vous lui
» trouvez apparemment plus de mérite ?
» cela ſuffit. Enſuite regardant mes pere
» & mere, je leur dis qu'ils pouvoient eux-
» mêmes me choiſir un Couvent; qu'il
» m'étoit égal d'être dans l'un ou dans
» l'autre, pourvu qu'il ne fût pas trop auſ-
» tere; que comme je n'y entrois ni par
» goût, ni par pénitence, je ne ſerois pas
» fâchée d'y avoir un peu mes aiſes, pour
» me dédommager du plaiſir de les voir,
» & auſſi pour me faire goûter le bonheur
» d'être délivrée d'un perfide. Eh bien ! me
» dit ma mere, accepte celui de ta ſœur :
» nous allons demain la rechercher; viens
» tout de ſuite avec nous; on eſt mieux
» en Province qu'à Paris; & la dot étant
» moins forte, il nous ſera plus facile de
» te faire une rente, qui pour une Reli-
» gieuſe ſera conſidérable; car, ajouta-
» t-elle, nous ferons tout notre poſſible
» pour adoucir ton ſort. Je la remerciai de
» ſes bontés, en lui diſant que j'irois vo-
» lontiers

» lontiers avec eux, ſi *Monſieur* (en mon-
» trant le Marquis) n'en étoit pas. Il me
» dit là-deſſus : Votre amour, Mademoi-
» ſelle, va donc ſe changer en haine? Je
» ne daignai pas lui répondre ; j'attendis
» la réponſe de ma mere, qui me dit qu'il
» comptoit en être. Cela étant, dis-je avec
» fermeté, je n'en ſuis pas ; & dans l'inſ-
» tant, je me levai, & m'en allai à ma
» chambre, où je donnai un libre cours à
» mes larmes. J'étois outrée de colere, de
» dépit & de rage contre un homme que
» j'aimois à la fureur ; & avec cela, j'étois
» fiere & bien déterminée à ne le plus voir.

» Mes pere & mere qui ne demandoient
» pas mieux que de me voir prendre un
» parti tout d'un coup, l'engagerent à n'ê-
» tre point du voyage. Un quart-d'heure
» après être montée à ma chambre, ma
» mere vint me dire que le Marquis étoit
» déterminé à ne point aller avec eux,
» qu'ainſi je pouvois me diſpoſer à partir
» le lendemain ſi je voulois. Je lui répondis
» qu'en ce cas, j'étois toute prête. Elle
» me trouva fondante en larmes ; & elle
» eut la dureté de ne me pas dire un mot
» de conſolation. Vous voyez, ma chere
» fille, la différence de mes pere & mere
» d'avec les vôtres.

» Nous partîmes le lendemain. Ce n'é-
» toit qu'à douze lieues de Paris. Je fus
» très-accueillie de tout le Couvent, &
» principalement de l'Abbeſſe, qui m'aima
» tout d'un coup preſqu'autant que je vous

» aime. Je trouvai ma sœur si aimable, que je
» me trouvai moins indisposée contre le
» Marquis. Mais je lui en voulois terriblement
» de m'avoir jouée. C'est pourquoi je priai
» mes pere & mere en particulier de ne
» jamais me l'amener, en les assurant que
» quoiqu'il devînt mon beau-frere, je ne
» le verrois de ma vie. Comme je les trou-
» vois durs à mon égard, je leur fis des
» adieux aussi secs que les leurs ; car ils
» n'ont pas jetté une seule larme en me
» quittant. Mais dès qu'ils furent partis,
» j'en versai beaucoup, tant à cause de leur
» dureté, qu'à cause de la perfidie du Mar-
» quis.

» Le mariage de ma sœur se fit en moins
» d'un mois. Un an après son mariage,
» elle vint avec mes pere & mere, lorsque
» je pris le voile. Son mari étoit avec eux;
» mais il ne se montra pas. Elle étoit déja
» accouchée de son premier enfant, qui
» étoit un fils. Elle revint encore à ma pro-
» fession. Son mari alors demanda à me
» voir. Je le refusai net, en lui faisant
» dire que s'il avoit du cœur & des senti-
» mens, il ne me le demanderoit de sa vie.
» Il fut trouver mon Confesseur, à qui je
» dis, quand il vint me parler, que j'avois
» pensé épouser mon beau-frere; que je l'ai-
» mois encore, & que c'étoit par raison &
» par devoir que je refusois de le voir; mais
» je le priai en même temps de garder le
» secret sur mon amour, parce que j'étois
» assez fiere pour vouloir que le Marquis

» ignorât mon attachement pour lui. J'eus
» aſſez de bonheur pour que mon Confeſ-
» ſeur goûtât mes raiſons : il prit mon parti
» avec diſcrétion ; & je ne vis pas mon
» beau-frere. Je crus avoir beaucoup ga-
» gné. J'avois déja combattu deux ans mon
» amour ; & je le combattis encore trois
» autres années, ſans pouvoir m'empêcher
» de penſer au Marquis, & de l'aimer à la
» fureur.

» Enfin il arriva qu'il fit l'achat d'une
» Terre qui n'étoit qu'à une lieue de mon
» Couvent. Dès la premiere année, il y
» vint paſſer une bonne partie de l'été,
» avec mes pere & mere, ſa femme & tou-
» te ſa maiſon. A peine y fut-il arrivé, qu'il
» m'écrivit une Lettre, où il me marquoit
» avec candeur, combien il étoit mortifié
» du refus que je faiſois de le voir : que
» s'il avoit eu plus d'amour pour ma ſœur
» que pour moi, il en étoit bien puni ; qu'il
» reconnoiſſoit bien que ſi elle l'emportoit
» un peu ſur moi du côté de la figure, je
» l'emportois beaucoup ſur elle du côté de
» l'ame ; (il eſt vrai que ma ſœur eſt d'une
» coquetterie outrée) qu'il ne ſe trouvoit
» pas malheureux de l'avoir pour femme ;
» mais qu'il ſavoit qu'il ſeroit au comble
» du bonheur, s'il avoit ſu me préférer à
» elle ; qu'il me prioit de lui pardonner une
» faute qu'il reſſentoit plus que moi, &
» qu'il ne ſe pardonneroit jamais lui mê-
» me ; & qu'enfin il me ſupplioit de lui
» permettre de me voir actuellement, puiſ-

» qu'il avoit le bonheur d'être mon voisin :
» si vous avez résolu, ajoutoit-il, de me
» punir, vos entretiens auront pour moi
» tant de charmes, qu'ils me puniront au-
» tant que votre privation ; ils me feront
» sentir ma perte, mon malheur ; & ils
» vous vengeront.

» Cette Lettre me fit un plaisir extrême ;
» je triomphois, j'étois vengée. Mais j'ai-
» mois, & j'avois des devoirs à remplir ; & je
» m'imaginois que le premier de mes de-
» voirs étoit de ne plus aimer. Il me fallut donc
» m'armer de courage pour m'obstiner dans
» mes refus. Ainsi je lui écrivis en deux
» mots que je ne voulois absolument pas le
» voir ; & je m'applaudis de ma fermeté,
» en me disant à moi-même : Je l'aime
» toujours extrêmement ; si j'allois m'aviser
» de le voir, je l'aimerois bien plus encore.
» C'étoit là mon erreur ; & c'est aussi la vô-
» tre, ma chere fille, dit-elle à ma tan-
» te, qui l'écoutoit avec une grande atten-
» tion.

» Quand mon beau-frere vit que je ne
» me rendois pas, continua l'Abbesse, il
» imagina un expédient pour me toucher.
» Il fit des vers très-jolis, très-touchans &
» très-engageans, & me les fit présenter
» par son fils ainé qui avoit quatre ans
» alors. Il avoit appris à cet enfant un com-
» pliment court, mais bien tourné, pour
» m'engager à lui pardonner. Cet enfant,
» beau comme le jour, que je voyois pour
» la premiere fois, & qui m'appelloit sa

» tante, fit fur moi tout l'effet que defiroit » fon papa. Il étoit conduit par fa gouvernante, & accompagné de fa mere, qui m'avoit fouvent demandé inutilement la grace que venoit me demander fon fils.

» Dès que je vis donc cet enfant, je fentis au-dedans de moi une émotion nouvelle. Je pris les vers de fa petite main, je les lus : des larmes coulerent de mes yeux ; je demandai que l'enfant entrât dans le Couvent pour le baifer à mon aife : je l'embraffai mille fois, quand il y fut entré. Et comme je réfléchiffois à *la premiere grace qu'il me demandoit* (fon compliment portoit cela) & que je ne favois à quoi me réfoudre, fa mere lui dit: Mais, mon fils, vous ne fongez qu'à embraffer votre tante, & vous oubliez la grace que vous venez lui demander. *Ah! ma chere tante*, me dit-il avec le ton le plus joli, *pardonnez à mon papa, je vous en prie.* Je me fentis alors fi émue, que je le pris dans mes bras, & lui dis avec la plus vive tendreffe : *Oui, mon cher ami, je lui pardonne, qu'il vienne me voir.* A peine eus-je lâché cette parole, que ma fœur fortit ; & auffi-tôt je la vis reparoître avec mon beau-frere. Il étoit dans un parloir d'à côté, & avoit tout entendu.

» Sa préfence, à laquelle je ne m'attendois pas fi-tôt, me troubla ; mais ma fierté me foutint. Nous nous fîmes réci-

» proquement beaucoup d'accueil. Pas un » seul de ses regards n'échappa à mon exa- » men, & je n'en remarquai aucun qui ne » me prouvât son contentement, son amour, » son estime & son respect. Pour notre con- » versation, elle fut générale, à cause de la » présence de sa femme.

» Il revint me voir tout seul le lende- » main. Dès ce jour-là, je devins sa con- » fidente & sa consolatrice. Pendant dix ans » que je restai encore à ce Couvent, nous » avons continué de nous voir en liberté le » plus souvent qu'il nous a été possible, & » nous avons toujours été amis. Je dis *amis*; » car depuis le moment que nous avons » commencé à nous voir, nous avons eu » l'un pour l'autre une amitié de frere & de » sœur; & l'amour que je sentois pour lui » a totalement changé de nature. C'est là » ce qui m'a appris, ma chere fille, que » l'amour ne fait qu'augmenter lorsqu'on » l'irrite; & que quand on ne peut pas voir » celui qui possede le cœur, on doit au » moins avoir une amie avec qui on puisse » en parler librement «. Etrange remede! diras-tu, ma chere Baronne. Cependant écoutons l'Abbesse de Notre-Dame de Troyes. » Lorsqu'on se voit, continua-t-el- » le, sans espérance de s'unir jamais, on » ne s'entretient que sur l'état présent & » possible; & petit à petit l'amour se dissi- » pe, & fait place à l'amitié; ensorte qu'on » est toute étonnée de se sentir amie & non » amante: & la même chose arrive, lors-

» que ne pouvant pas voir l'objet, on ſait » ſe dédommager en en parlant ſans réſer- » ve, ſans contrainte & ſans bornes «.

Perſonne ne ſent mieux que moi, ma chere, la vérité de ce diſcours. Je me rappelle que pendant le court voyage que mon mari fit à Paris avec ma tante avant notre mariage, ſon abſence & la contrainte où j'étois de n'oſer à qui que ce ſoit parler de lui, me le rendoit mille fois plus cher. Il rempliſſoit tellement mon cœur, qu'il étoit préſent à mon idée le jour, la nuit, & à tous les inſtans. Son image me ſuivoit partout ; & il ſembloit qu'il étoit l'ame de mon ame, & que je ne reſpirois que pour lui & par lui. Et je m'abuſois moi-même alors, car je me ſouviens que je te marquois le contraire comptant te parler vrai.

L'Abbeſſe finit ſon diſcours par dire à ma tante, qu'elle lui en avoit dit aſſez pour lui prouver qu'elle connoiſſoit ſon mal, & le remede qu'elle devoit y apporter. Ainſi, lui dit-elle, laiſſez-moi faire, ſinon je me ſervirai de mon autorité vis-à-vis de vous pour la premiere fois & pour l'amour de vous. Allons, ma chere maman, lui répondit ma tante en l'embraſſant, je me ſoumets à tout ce que vous jugerez à propos. Mais dites-moi, je vous prie, ſi vous avez eu bien de la peine à quitter votre Couvent pour être Abbeſſe ; car enfin vous avez dû être bien affligée d'abandonner un endroit où vous aviez le plaiſir de voir ſouvent votre famille, & principalement ce beau-frere pour

qui vous aviez tant d'estime ? Non, ma chere fille, lui répondit l'Abbesse; je n'en ai pas eu beaucoup. C'est mon beau-frere lui-même qui m'a procuré mon Abbaye : il l'a fait à mon insu ; il a préféré mon avantage à sa satisfaction : c'est un procédé que j'ai beaucoup admiré en lui ; car je puis dire que mon éloignement lui a été bien sensible. Mais nous nous sommes dédommagés par Lettres : & vous voyez qu'il ne manque pas de me venir voir deux fois l'année. C'est lui qui m'a donné le plus de chagrin en ma vie ; mais aussi c'est lui de ma famille qui me donne le plus de consolation : depuis huit ans que vous étes au Couvent, personne ne m'est venue voir que lui. Il m'estime, me regrette, me le dit, & cela me suffit.

C'est ma tante elle-même, ma chere Baronne, qui a écrit cette histoire : elle l'a donnée à ma grand'maman depuis la mort de l'Abbesse de Notre-Dame ; & je n'ai fait pour ainsi dire que la copier.

Quand l'Abbesse eut dit tout ce qui la concernoit, elle dit à ma tante : Allons, ma chere amie, il faut à ce moment m'ouvrir votre ame avec confiance, & me dire sans déguisement ce qui se passe au-dedans de vous pour votre Chevalier. Hélas ! lui dit ma tante, si je garde un silence outré sur l'état de mon pauvre cœur, ce n'est pas faute de confiance en vous ; c'est pour ne point parler de celui qui le captive, parce qu'en parler c'est y penser, & je ne devroi

devrois penſer qu'à Dieu. Cela eſt vrai, repliqua l'Abbeſſe : mais qui vous a dit que Dieu ne vous laiſſe pas cet attachement pour faire pénitence de cet attachement-là même? Pourquoi donc vous décourager, & dire que Dieu vous abandonne? Ne ſeriez-vous pas plus heureuſe d'être délivrée de votre amour que d'y être toujours aſſervie ? Vous êtes donc dans la ſouffrance ? Eh bien ! ſouffrez pour Dieu, & penſez qu'il vous afflige, parce qu'il vous aime. Allons, ma chere fille, ajouta-t-elle en lui donnant un baiſer & en la ſerrant tendrement, dites-moi en gros ce que depuis un an vous avez ſenti dans votre cœur pour votre Chevalier.

Ma tante alors lui ouvrit ſon cœur. Elle commença par lui raconter ce rêve qui avoit été ſi fatal à ſon repos, & que l'Abbeſſe n'avoit encore pu obtenir d'elle. Enſuite elle lui dit en deux mots, que depuis ce temps-là le Chevalier n'avoit pas ceſſé d'être préſent à ſon eſprit & à ſon cœur ; qu'elle l'y voyoit toujours conſtant, toujours ſouffrant, toujours malheureux, toujours aimable, & méritant plus que jamais du retour. L'Abbeſſe la plaignit, & la conſola par un redoublement d'amitiés & de careſſes ; & enfin elle s'y prit de maniere que ma tante ſe trouva mieux dès le mois de Septembre, que mon grand-papa & ma grand'maman firent leur voyage. Le mariage de leur fille cadette étoit remis au mois de Novembre. Ils venoient de la retirer du Couvent, où ils l'avoient toujours laiſſée de peur qu'il ne

lui arrivât quelque aventure comme à ſa ſœur. L'ayant donc avec eux, elle fut de leur voyage. Mon pere qui depuis pluſieurs années demandoit inutilement d'en être, en fut auſſi cette année. Mon grand-papa & ma grand'maman l'avoient toujours refuſé à cauſe de la ſituation de ma tante : mais comme il avoit alors vingt-trois ans, & qu'il étoit très-ſenſé, ils lui firent en gros l'hiſtoire de ma tante, pour le mettre au fait des converſations qu'on pourroit être obligé de tenir devant lui. D'ailleurs, quoique encore jeune dans le temps, il avoit remarqué l'affection de ſa ſœur pour le Chevalier, & avoit été préſent à différens entretiens à ſon ſujet. Ils ne jugerent pas à propos d'en inſtruire leur fille, parce qu'elle étoit trop jeune, & qu'ils avoient un moyen de ſe débarraſſer d'elle en l'envoyant s'amuſer avec les Penſionnaires. C'eſt auſſi ce qui ſe fit pendant tout leur ſéjour au Couvent.

Quoique ma tante fût mieux à l'arrivée de ſes pere & mere, ils ne laiſſerent pas de s'appercevoir qu'elle avoit encore été ſouffrante. En l'embraſſant, ma grand'maman lui ſerra les mains, & lui dit : Tu es, ma chere enfant, d'une maigreur à faire pitié. La vue de ſon frere & de ſa ſœur lui fit un plaiſir extrême ; ils s'embraſſerent avec la plus vive tendreſſe. Après une demi-heure de converſation générale, on envoya ma jeune tante s'amuſer avec les Penſionnaires. Quand elle fut ſortie, ma grand'maman dit à ma tante que ſon frere ſavoit ſon hiſtoi-

re, & qu'on pouvoit dire devant lui qu'elle étoit très-maigrie, & qu'apparemment son cœur avoit encore eu quelque assaut à soutenir. Ma tante lui dit qu'oui, & lui fit en même temps un petit précis de ce qui s'étoit passé en elle pour son Chevalier depuis quinze mois, c'est-à-dire, depuis leur départ de Troyes. Après quoi elle dit à son frere amicalement, que c'étoit lui qui étoit la source de tous ses maux, que s'il n'avoit pas été si timide lors de sa quête aux Minimes, elle n'auroit pas été dans le cas d'accepter la main de celui qui faisoit son tourment.

Tout se passa assez bien pendant ce séjour. Mon pere sut amuser sa sœur plus que personne : elle lui parloit avec confiance de ses foiblesses, & il y répondoit avec jugement & avec condescendance ; de sorte qu'elle dit un jour devant lui à ses pere & mere, & à l'Abbesse, que depuis qu'elle voyoit son frere, elle se sentoit moins d'attache pour le Chevalier, & elle ajouta une chose : Je crois, dit-elle, que si quelqu'un pouvoit m'en apprendre des nouvelles, je deviendrois tout à fait 'ndifférente pour lui : depuis mon rêve, j'ai une curiosité extrême de savoir ce qu'il est devenu, & s'il pense encore à moi : ce qui m'affecte le plus, c'est que je m'imagine qu'il m'aime, & qu'il souffre toujours ; & c'est là, je crois, tout ce qui fomente en moi ce feu qui me dévore. Je me dis quelquefois, continuoit-elle, que je suis dupe d'un homme qui m'a sans doute oubliée : mais cette pensée-là, qui seroit peut-être ma

guérison, s'échappe de mon esprit aussi-tôt qu'elle y est entrée, pour faire place à d'autres qui me tuent. Ah ! pour cela, dit mon pere, bien résolu de prendre tout sous son chapeau, je vous promets, ma sœur, de vous satisfaire ; je ferai tant, que je déterrerai l'endroit où il est, & je lui ferai parler de vous pour savoir au juste ce qui se passe dans son ame pour ou contre vous. Tu me rendras un grand service, lui dit ma tante. Puis elle reprit tout de suite : mais, ne me tromperas-tu point ? Non, ma sœur, lui répondit-il effrontément vu son intention, je vous marquerai avec sincérité tout ce que j'en aurai appris. Allons, dit-elle, je m'en rapporterai à toi.

Depuis cette promesse, qui se fit trois jours avant celui du départ, ma tante répéta plusieurs fois à ses pere & mere & à son frere, que malgré le plaisir qu'elle goûtoit avec eux, elle desiroit de les voir partir, parce que, leur disoit-elle, c'est de votre retour à Paris que dépend peut-être toute ma tranquillité.

Mon grand-papa & ma grand'maman savoient de leur fils, que son intention étoit de ne s'informer de rien, & de tromper sa sœur. Il leur demanda de n'en rien dire à l'Abbesse, de peur que par scrupule, par foiblesse, ou autrement, elle n'en avertît ma tante. Ils partirent enfin, & le frere renouvella à sa sœur toutes ses promesses.

Quinze jours après son arrivée, il jugea à propos, pour mieux se faire croire, d'é-

crire à sa sœur qu'il avoit fait déja bien des informations touchant le Chevalier de Berniere, & qu'il n'avoit pu encore rien découvrir ; pas même le pays où il étoit. Six semaines après, il lui écrivit que le mariage de sa jeune sœur, qui venoit enfin de se faire, l'avoit si occupé, qu'il n'avoit pu trouver le moment d'agir pour elle ; mais qu'actuellement qu'il étoit libre, il alloit employer tous ses soins à la satisfaire.

A la nouvelle année il lui récrivit, qu'il avoit enfin trouvé un ami de confiance, qui lui avoit appris que le Chevalier étoit Prêtre dans le Pays où son oncle étoit Evêque ; qu'il avoit même une des premieres places dans le Chapitre de la Cathédrale de cet endroit-là : que cet ami ayant une sœur mariée aux environs de là, il lui avoit dit qu'il comptoit y aller passer quelques semaines au Printemps prochain ; & que ce ne seroit que dans ce temps-là qu'il pourroit lui en apprendre des nouvelles sûres.

Ce fut pendant ce temps, ma chere Baronne, que mon pere comprit combien sa sœur étoit à plaindre, lui qui alors aimoit ma mere sans espérance de l'obtenir. Il faut avoir senti la douleur pour être plus sensible à celle des autres. Il prit bien mieux la résolution de lui être utile aux dépens de la franchise ; mais il traînoit en longueur pour lui ôter tout soupçon. Le 8 Avril il lui écrivit encore une Lettre, où il lui marquoit simplement que son ami étoit parti, & qu'il attendoit son retour avec impatien-

ce pour lui donner, à elle, des marques de ſon affection. Mon pere s'imaginoit que tous ces délais faiſoient merveille, & ils ne faiſoient qu'irriter la curioſité, & entretenir l'amour de ma tante. Elle étoit dans un état affreux pour la maigreur & la triſteſſe : ſon impatience étoit extrême: les bontés de ſon Abbeſſe, & ſes entretiens, qui pendant un temps lui avoient été ſi ſalutaires, ne faiſoient plus ſur elle le même effet, & ſa ſanté ſe minoit viſiblement.

Avant d'envoyer la Lettre qui devoit, ſelon mon pere, rendre ſa ſœur à elle-même, il lui envoya encore le 15 Avril une petite Lettre, dans laquelle étoit un billet de ſon ami imaginaire, qu'il diſoit lui avoir été envoyé dans une Lettre de cet ami à ſon pere. Ce billet portoit qu'il n'avoit point encore parlé au Chanoine dont il lui demandoit des nouvelles, mais qu'il l'avoit vu; que c'étoit un homme gros & gras, & qui paroiſſoit de belle humeur; qu'il étoit ami d'une Maiſon où il devoit dîner le premier Mai, parce que c'étoit la fête du maître du logis, & que pour lui faire plaiſir on lui avoit promis d'inviter le Chanoine au dîner : qu'alors il ſe mettroit en état de le ſatisfaire ſur tout. Ce billet, que ma tante croyoit effectivement avoir été envoyé à ſon frere, n'étoit pas mal imaginé pour la perſuader ſur ce qu'il projettoit de lui écrire.

L'Abbeſſe fit obſerver à ma tante, que puiſque le Chanoine étoit ſi gras & ſi enjoué, il ne penſoit plus à elle ; ou du moins

s'il y penſoit, que ce n'étoit pas avec un cœur bien affecté. Cela ne prouve rien, ma chere maman, répondit-elle avec rougeur, & en pouſſant un ſoupir, il y a bien des perſonnes qui ſont graſſes au milieu des plus grands chagrins, parce que telle eſt leur complexion. Mais ſa belle humeur, repliqua l'Abbeſſe? Ma tante ne répondit à cette queſtion qu'en verſant un ruiſſeau de larmes, que l'Abbeſſe laiſſa couler pendant quelques minutes; après quoi elle lui demanda quel étoit ſon chagrin : & voyant que ma tante ne lui répondoit rien, & qu'elle étoit abſorbée, elle lui dit : On diroit, ma chere fille, que vous craignez d'être guérie? Dites-moi avec ſincérité ce qui ſe paſſe actuellement dans votre ame pour ce Chanoine de ſi belle humeur. Je rougis, lui dit ma tante, de mon erreur & de ma foibleſſe; je crois que je ne ſuis plus aimée; j'en ſuis outrée de colere, de dépit & de rage. En même temps elle ſe remit à pleurer. Elle ne fit que cela pendant deux jours, & ne vécut que de bouillon, parce que ſon eſtomac refuſoit toute autre nourriture. L'Abbeſſe, fort alarmée de ſon état, lui propoſa de prendre un nouveau Directeur capable de ramener ſon cœur à la raiſon. Il y avoit quinze jours qu'elle n'en avoit plus, parce que le Doyen de Saint-Etienne étoit malade depuis Pâque, & étoit alors déſeſpéré. J'en ai grand beſoin, répondit ma tante; mais je n'en veux pas d'autre que l'Abbé de Saint-Vinebauld : depuis un mois je ne penſe qu'à

lui ; & je crois que ma conversion n'est réservée qu'à un tel homme.

L'Abbé de Saint-Vinebauld, ma belle Baronne, n'avoit d'autre emploi dans Troyes que celui de prêcher & de confesser. Il avoit le don de la parole, & il disoit les choses avec tant de grace, de feu & d'onction, que personne ne l'entendoit sans être ému & touché jusqu'aux larmes. Il étoit suivi de maniere, que quand il devoit prêcher dans quelque Eglise, elle se trouvoit pleine jusqu'aux endroits même d'où on ne pouvoit l'entendre. Chacun disoit que son visage prêchoit la pénitence autant que ses discours, & qu'il suffisoit de le voir lorsqu'on ne pouvoit faire mieux.

Il avoit prêché au Couvent le jour de l'Annonciation. Ma tante l'avoit vu ; & elle avoit été pénétrée & de son air pénitent & de son Discours. Il avoit prêché sur l'amour de Dieu ; mais avec une ardeur & une véhémence à enlever les ames jusqu'au Ciel. Ce fut donc là le Confesseur que ma tante choisit : c'est à lui, disoit-elle à son Abbesse, que je veux découvrir tout le fond de mon ame ; & je me sens tant de confiance en lui, que je m'abandonnerai entiérement à sa disposition : qu'il me traite avec douceur ou avec rigueur, qu'il me console ou m'humilie, cela m'est égal, pourvu qu'il retire mon ame du bourbier où elle est plongée. Je redoute actuellement, disoit-elle, cette Lettre de mon Frere, que depuis long-temps je desire avec tant d'ardeur : le

déſeſpoir où peut-être elle me mettra quand je la recevrai, ne demandera pas moins qu'un homme tel que l'Abbé de Saint-Vinebauld pour me ſoutenir dans ma douleur ; & je vais lui faire un détail de tout, juſqu'à la plus petite circonſtance, afin qu'il connoiſſe ma maladie, & qu'il y apporte le remede.

Dès ce jour même, l'Abbeſſe écrivit à l'Abbé de Saint-Vinebauld, qu'une de ſes Religieuſes vouloit lui donner ſa confiance ; qu'elle le prioit en conſéquence de commencer par lui donner une après-midi entiere le plutôt qu'il pourroit, parce que cette Dame avoit bien beſoin de ſa charité, & qu'ayant beaucoup de choſes à lui communiquer, elle lui demandoit pluſieurs heures de ſon temps. L'Abbé répondit ſur le champ à l'Abbeſſe que le lendemain ſur les trois heures, il ſe trouveroit à ſon parloir. L'Abbeſſe communiqua cette Lettre à ma tante. Auſſi-tôt qu'elle eut vu que l'Abbé vouloit bien ſe charger d'elle, & qu'il viendroit le lendemain, elle ſentit au dedans d'elle un combat ſingulier, & dans tous ſes membres un tremblement étrange : elle ne pouvoit démêler ſi c'étoit crainte ou eſpérance, joie ou triſteſſe ; mais il lui tardoit ſi fort que ce moment fût arrivé, qu'elle éprouvoit ſans aucun doute la plus vive impatience.

Ce moment arriva enfin. Dès qu'on eût averti l'Abbeſſe que l'Abbé de Saint-Vinebauld la demandoit à ſon parloir, ma tante

se jetta à son cou, en lui disant, allez, ma chere maman : mais ne me dérobez pas des momens qui me seront peut-être bien salutaires & bien précieux : je vole au confessionnal ; ne parlez ni pour ni contre moi, & laissez-moi tout le soin de raconter mon histoire ; je le ferai, je vous assure, avec la plus grande sincérité. Elle baisa encore l'Abbesse & partit.

Quand l'Abbesse fut au parloir, après les politesses ordinaires, elle dit à l'Abbé que la Religieuse qui alloit lui donner sa confiance étoit une Demoiselle de condition pleine d'esprit, de mérite & de candeur ; qu'elle l'aimoit comme sa fille, comme une fille chérie, & qu'elle ne se mêleroit pas de sa conscience parce qu'elle vouloit lui laisser toute liberté ; mais qu'elle le prioit instamment d'avoir pour elle beaucoup de charité & de douceur. Elle est déja partie pour le confessionnal, ajouta-t-elle ; & ne voulant vous rien dire sur ce qui la regarde, je vous prie de vouloir bien vous y rendre aussi, car elle vous desire si fort, qu'elle pétille d'impatience depuis hier. Allons, Madame, dit l'Abbé en se levant, j'y vais de ce pas puisque cela est ainsi. Et il s'y rendit sur le champ.

Eh bien ! ma belle Baronne, voilà pourtant ma tante avec un nouveau Directeur. Ne pense-tu pas, au portrait de cet homme, qu'il est seul capable de ramener au bercail cette brebis égarée ? Oui, c'est à lui qu'est réservé ce miracle ; mais d'une maniere bien différente que tu ne le penses.

Dès qu'il fut entré au confeſſionnal, ma tante le pria de lui permettre de commencer une confeſſion générale. Il lui dit que ſi elle en avoit beſoin pour la tranquillité de ſa conſcience, elle pouvoit le faire. Elle commença donc par les fautes de l'enfance, en lui diſant, qu'elle paſſeroit rapidement ſur tout ce qui avoit précédé l'âge de dix-ſept ans, En moins d'une demie-heure elle ſe trouva à ce moment critique où il lui fallut découvrir les replis les plus cachés de ſon cœur. Elle le fit avec aiſance; mais non ſans ſentir des déchiremens qui faiſoient couler ſes larmes. Elle avoit tant envie de guérir, qu'elle avouoit à l'Abbé que ſes pleurs étoient autant excités par l'amour que par le repentir. Il lui fit mille queſtions auxquelles elle répondit avec ingénuité. Elle lui dit même qu'un jour ſon amant lui avoit propoſé de l'enlever pour l'épouſer enſuite; qu'elle l'avoit refuſé; mais qu'elle avoit regretté pluſieurs fois de n'avoir pas cédé à ſes inſtances, parce que ç'auroit été le moyen d'être unie à lui malgré tous les obſtacles. Quels étoient ces obſtacles, lui demanda-t-il? L'oppoſition de ſes pere & mere, répondit-elle, qui vouloient qu'il épousât une Demoiſelle pour qui ils l'avoient promis par des arrangemens de familles. Etes-vous de Troyes, Madame, lui demanda-t-il avec vivacité? Non, Monſieur, lui dit ma tante, je ſuis de Paris. Ah! s'écria-t-il, vous êtes Mademoiſelle de Nogent. Ce ſon de voix la frappa pour la premiere fois. Eh mais! Monſieur, lui dit-

elle, ſeriez-vous le Chevalier de Berniere? Oui, Mademoiſelle, lui dit-il en verſant des flots de pleurs, je ſuis ce malheureux que vous avez proſcrit, abandonné, déſeſpéré! Depuis neuf ans je ne ceſſe de vous pleurer, de vous regretter, de vous adorer! Mon cœur eſt un autel où je vous ſacrifie mille fois le jour! Ce viſage qui en impoſe à chacun n'eſt défiguré que par un amour violent & irrité par le déſeſpoir! ...... Ah! Monſieur, que me dites-vous là, dit ma tante en l'interrompant! Votre amour me charme, me ravit, mais il ne va pas me guérir. Faudra-t-il donc que j'aime toute ma vie! vos larmes coulent, les miennes auſſi; mais je ſens que ce ſont des larmes de joie. Ah! Madame, dit l'Abbé, que je les voie ces larmes, levez ce voile, je vous prie, que je voie ce viſage qu'autrefois j'ai vu avec tant de plaiſir; nous ſommes ſeuls. (De chaque côté l'Egliſe étoit fermée). Oui, Monſieur, dit-elle en le levant, je veux vous conſidérer, vous admirer, & vous montrer en même temps par mes traits défigurés, que je ne vous cede pas en amour. Ils furent, ma chere Baronne, pluſieurs minutes à ſe contempler en ſilence; mais leurs regards diſoient beaucoup; ils avoient paſſé leurs doigts à travers la grille, & ils ſe les ſerroient réciproquement.

Ce fut l'Abbé qui le premier rompit le ſilence. Qu'il m'eſt douloureux, Madame, dit-il, de vous voir dans la poſture où vous êtes! Que ne puis-je me jetter à vos pieds,

les baiſer ! levez-vous, je vous prie. Ne vous en occupez pas, Monſieur, lui dit-elle, je ſuis dans la poſture où il faut que je ſois pour la place, il y a ici une tribune d'où je pourrois être vue, il faut que je reſte. Eh bien ! Madame, reprit-il, je ſuis enfermé, je ne crains pas d'être vu, je prends la même poſture, je vous dominerai moins, & nos viſages ſeront plus près l'un de l'autre. En diſant cela il ſe mettoit à genoux. Quand il fut placé comme il voulut, il dit à ma tante qu'il renonçoit au ſoin de ſa conſcience pour ne s'occuper que de ſon amour ; & après mille témoignages de tendreſſe de part & d'autre, ma tante raconta à l'Abbé ſon rêve, lui parla des Lettres de ſon frere, & enfin du billet qu'elle en avoit reçu il y avoit trois jours. Elle lui fit un précis du contenu des Lettres ; & comme elle avoit ſur elle le billet, elle le roula, & le paſſa au travers de la grille en le priant de le lire. Après l'avoir lu, l'Abbé le lui repaſſa, en lui diſant, que ſelon toutes les apparences ſon frere cherchoit à l'abuſer ; que ce qu'il lui marquoit étoit faux, puiſqu'il étoit à Troyes long-temps avant que ſon frere y mît le pied ; mais qu'il ne falloit pas lui en vouloir, parce que ſon motif étoit bon, & ne tendoit qu'à vouloir la rendre à elle-même : il eſt vrai, ajouta-t-il, que c'eſt à mes dépens, puiſqu'il me fait paſſer pour un inconſtant & un........ Ah ! Monſieur, lui dit ma tante en l'interrompant, ne nous flattons pas, il

nous ſeroit plus glorieux d'avoir ſu vaincre notre amour que de l'avoir conſervé, & plus il a de force, plus nous ſommes foibles ; je rougis de mon état, mais je le chéris ; je ſuis pire qu'un frénétique qui rit au milieu de ſes maux, il ne les connoît pas ; pour moi, je les connois mes maux ; & je les aime : de vous avoir retrouvé, de vous voir, de vous entendre dire que vous m'aimez, & de vous répondre que je vous aime, eſt pour moi un plaiſir auſſi grand qu'il étoit ineſpéré ; mais je ne ſais pas ſi c'eſt un bonheur. C'en ſera un, Madame, ſi vous le voulez, dit l'Abbé avec feu ; les Lettres mêmes de Monſieur votre frere nous ſeront favorables, elles tromperont votre Abbeſſe, elles lui diront que je ſuis en embonpoint, & jamais il ne lui viendra dans l'idée que je ſuis le Chevalier de Berniere ; la premiere Lettre que vous recevrez achevera de l'abuſer, & ſa crédulité aſſurera notre bonheur : nous nous verrons très-ſouvent, vous, en continuant ici votre rôle, moi en imaginant toujours quelque nouveau prétexte pour vous voir au parloir : car je veux vous y voir, Madame, ajouta-t-il ; je ne vous vois ici qu'à demi.

Ma tante, ma chere Baronne, que tu ſais être la candeur même, ne put goûter les raiſons de l'Abbé : Je ne pourrai jamais, lui diſoit-elle, cacher à mon Abbeſſe la joie qui me pénetre l'ame ſans lui en communiquer le ſujet ; elle a pour moi un cœur de mere qui ſe prêtera à tous mes deſirs. Elle

lui fit alors un détail de toutes ſes bontés pour elle, & un précis de l'hiſtoire même de l'Abbeſſe pour le perſuader. Mais il lui repréſenta avec force que ce ſeroit ruiner leur entrepriſe, & détruire tout à fait leur félicité, que de dire à l'Abbeſſe la moindre choſe qui eût rapport à lui : Il faut lui ôter tout ſoupçon, lui diſoit-il ; elle auroit des condeſcendances que le ſcrupule viendroit bientôt détruire : d'ailleurs, croyez-vous qu'elle nous laiſſât ſeuls pluſieurs heures à nous dire en liberté tout ce que nous voudrions ? Non, non, elle voudroit être préſente à tous nos entretiens ; & comme notre amour eſt tout différent du ſien, elle ſe croiroit obligée en conſcience de nous ſéparer, quand elle ſeroit perſuadée qu'il eſt de nature à durer toute notre vie. Peut-être, hélas ! ajouta-t-il les yeux pleins de larmes, en viendroit-elle à vous haïr autant qu'elle vous auroit aimée : depuis que je ſuis Prêtre, j'ai confeſſé dans bien des Monaſteres : que de hauts & bas j'ai vu tout à la fois ! que de haines ! que de jalouſies ! Ah ! Madame, ſi j'avois ſu ce que c'eſt que des Couvens, je me ſerois bien donné de garde de vous demander de vous faire Religieuſe. Enfin, ma chere, l'Abbé perſuada ſi bien ma tante, qu'elle lui promit de garder un ſecret inviolable vis-à-vis de ſon Abbeſſe. En même temps ils entendirent ſonner la cloche du ſouper. L'Abbé demanda ce que c'étoit. Ma tante lui dit avec une ſurpriſe extrême, que c'étoit le ſouper. Mon

Dieu, diſoit-elle, eſt-il poſſible qu'il ſoit déja cinq heures : il me ſemble qu'il n'y a qu'un moment que nous ſommes enſemble, & il y a plus de deux heures. Eſt-ce que nous allons déja nous ſéparer, Madame, dit l'Abbé en ſoupirant ? Non, Monſieur, lui répondit-elle, nous pouvons reſter encore une heure, parce que je ne ſoupe qu'à ſix heures avec Madame l'Abbeſſe. Cela étant, dit l'Abbé, employons-la donc bien cette heure ſi précieuſe.

Ils l'employerent, ma belle Baronne, à prendre des meſures pour ſe voir ſouvent au confeſſionnal ſous divers prétextes, parce que ce n'étoit que là qu'ils pouvoient ſe dire librement qu'ils s'aimoient, & qu'ils s'aimeroient toujours ; & le plus qu'il leur ſeroit poſſible au parloir : là, diſoit l'Abbé, je vous contemplerai à mon aiſe, je vous verrai mieux qu'au travers de cette petite grille : demain je viendrai de bonne heure faire une viſite à votre Abbeſſe ; je tâcherai enſuite d'avoir un entretien long & particulier avec vous ; & ſi vous me permettiez de vous demander en même temps qu'elle, ce ſeroit pour moi un plaiſir anticipé ſur celui que je me promets d'obtenir. Ma tante lui dit qu'il n'étoit pas beſoin qu'il la demandât, qu'étant accoutumée à faire ſes volontés, elle s'y rendroit d'elle-même avec ſon Abbeſſe.

A meſure qu'ils ſe parloient & ſe voyoient, ils ſe remettoient leurs traits. Mon Dieu, dit ma tante, comment ne vous ai-je pas

reconnu lorſque vous prêchâtes au Couvent ! Comment ne m'eſt-il pas venu à l'eſprit que vous pouviez être celui qui captiviez toujours mon cœur, étant neveu de Monſeigneur l'Evêque, logeant & vivant avec lui ! Hélas ! pourſuivit-elle, il n'y a rien d'étonnant à cela ; ce viſage pâle & maigre eſt un voile pour vos traits : ce changement d'habit, de coëffure, de nom même, tout cela aide à vous cacher. D'ailleurs, nous-mêmes, nous ne voyons qu'imparfaitement les objets ſous ce voile lugubre, qui nous dérobe auſſi à nos amis les plus chers. L'Abbé répondit à ma tante par une égale ſurpriſe ; & enſuite par convenir de la poſſibilité de la choſe, en diſant que rien n'étoit ſi naturel & ſi ordinaire que deux objets qui ſe cherchent où ils ſont ſans ſe trouver, qui ſe voient ſans ſe reconnoître, & qui ſe regardent ſans ſe voir.

A ſix heures ils ſe ſéparerent avec une grande violence. L'Abbé s'en fut chez lui ; ma tante chez ſon Abbeſſe, qui, lorſqu'elle entra, lui dit avec bonté : Eh bien ! ma chere fille, êtes-vous contente ? Je nage dans la joie, ma chere maman, lui dit ma tante avec tranſport, & en ſe jettant à ſon cou, il m'eſt impoſſible de vous exprimer juſqu'où va mon contentement. Je n'en ſuis pas étonnée, lui dit l'Abbeſſe avec un air de jubilation ; l'Abbé de Saint-Vinebauld eſt un homme incomparable & tout divin. Oui, repliqua ma tante, c'eſt un homme tel qu'il me le faut ; quand je ſuis avec lui,

je ne pense plus au Chevalier ; il sort de ma mémoire de maniere que je ne m'occupe plus que de l'Abbé & de ce qu'il me dit ; il me charme, me pénetre, me rend toute ma joie ; en un mot, depuis que je suis à Troyes, je ne vis, je n'existe que depuis trois heures.

Le lendemain après dîner, l'Abbé fut à l'Abbaye, & demanda l'Abbesse, qui étoit prévenue par ma tante, qu'il lui feroit ce jour-là une visite particuliere. Dès qu'il fut annoncé, l'Abbesse se leva, & ma tante la suivit. Elle étoit, ma belle Baronne, un enfant gâté, qui n'avoit qu'à desirer une chose pour l'obtenir : elle dit à son Abbesse qu'elle vouloit être de sa conversation avec l'Abbé, & elle en fut.

Vous avez fait miracle, Monsieur, dit l'Abbesse à l'Abbé en entrant au parloir, vous seul avez su rendre à ma chere fille la joie & le repos du cœur. L'Abbé lui répondit qu'il se trouvoit heureux de pouvoir être utile à une personne qu'elle aimoit, & qu'il étoit disposé à lui sacrifier tous les momens qu'elle exigeroit de lui. L'Abbesse ravie de le voir dans cette disposition, lui dit avec transport qu'elle lui avoit une obligation infinie de la charité qu'il témoignoit pour sa chere fille, & qu'elle accepteroit toujours avec reconnoissance les soins qu'il voudroit bien prendre d'elle.

La conversation fut générale pendant une demie-heure : après quoi l'Abbé, qui desiroit être seul avec ma tante, fit retomber

adroitement les entretiens sur elle : il dit qu'elle avoit besoin de beaucoup d'indulgence ; & que pour ne point manquer de lui être utile dans toutes les occasions, il avoit prévenu son oncle de la résolution où il étoit *de donner son temps par préférence à une Religieuse de Notre-Dame, qui avoit besoin de consolation, de conseils, & de son ministere, tant pour le confessionnal que pour des entretiens particuliers sur son intérieur.* Ah ! Monsieur, s'écria l'Abbesse, je vous reconnois là ; une brebis égarée excite autant votre sollicitude que tout le troupeau : puisqu'il n'y a que vous qui puissiez donner à ma chere fille ce repos qui lui est si nécessaire, je vous en remets tout le soin ; vous viendrez quand vous voudrez, & aux heures qu'il vous plaira ; vous la demanderez, je vous l'enverrai, & vous la garderez tout le temps que vous croirez utile ; une fille ne peut être mieux que dans les mains de son pere, un malade dans celles de son Médecin : dès ce moment, Monsieur, je vous la laisse : si vous jugez à propos de la garder au-delà de six heures, ne vous gênez pas, je l'attendrai pour souper. En disant cela, l'Abbesse prit le chemin de la porte, où ma tante la reconduisit, & lui témoigna sa reconnoissance par un baiser. En rejoignant son Abbé, ma tante & lui se regarderent avec surprise ; puis ils s'écrierent en même temps : Que nous sommes heureux !

Ils passerent le temps ce jour-là, ma chere

Baronne, à ſe répéter ce qui s'étoit dit la veille; à ſe communiquer leurs réflexions; à ſe dire qu'ils s'aimeroient toujours; & enfin à ſe permettre d'imaginer l'un & l'autre toutes ſortes de moyens pour ſe voir ſouvent en particulier. Pour ne point abuſer des bontés de l'Abbeſſe, ils ſe ſéparerent au coup de ſix heures.

Il y avoit quinze jours qu'ils ſe voyoient ſans contrainte, & toujours avec un nouveau plaiſir, quand à la fin ma tante reçut la Lettre de mon pere, qui portoit: » Que
» ſon ami avoit vu l'Abbé de Berniere,
» & qu'il lui avoit parlé; que c'étoit un
» homme charmant en compagnie, & ſi
» gai, qu'il étoit le premier à exciter tout
» le monde à rire & à s'amuſer; que chacun
» ſe faiſoit un plaiſir & un honneur de l'a-
» voir à ſa table, tant parce qu'il apparte-
» noit à l'Evêque, que parce que lui-même
» étoit aimable; que ce Chanoine menoit
» dans ce pays-là une vie délicieuſe; &
» qu'il y paroiſſoit bien ſur ſon viſage &
» ſur toute ſa perſonne: Que ſon ami lui
» avoit parlé de Mademoiſelle de Nogent;
» & que l'Abbé lui avoit répondu, que c'é-
» toit une Demoiſelle très-aimable qu'il
» avoit aimée autrefois, & qu'il auroit
» épouſée ſans ſes pere & mere; mais
» qu'au ſurplus, il n'avoit pas à regretter
» d'avoir embraſſé l'état Eccléſiaſtique,
» parce qu'il y trouvoit plus d'agrément
» qu'il n'en trouveroit ſans doute dans le
» mariage. Qu'enſuite le Chanoine avoit

» demandé ce qu'étoit devenue Mademoi-
» selle de Nogent : que son ami lui avoit
» répondu qu'elle étoit Religieuse à Troyes ;
» qu'à cela le Chanoine avoit repliqué :
» Tant pis, elle auroit mieux fait de pren-
» dre un bon mari qu'une guimpe «. Après cela mon pere ajoutoit : *A tout ceci, ma chere sœur, je n'ai rien à vous dire, sinon, que vous devez voir actuellement si vos regrets sont bien fondés, & si l'Abbé de Berniere mérite votre souvenir.*

C'étoit l'Abbesse qui faisoit à ma tante la lecture de cette Lettre ; & de temps en temps elle regardoit pour observer ses mouvemens, & voir l'effet que faisoit sur elle une Lettre de cette nature. Tu pense bien, ma belle Baronne, que ce n'étoit qu'une Comédie pour ma tante. Aussi quand la Lettre fut lue, elle se mit à sourire en regardant son Abbesse, & en lui disant, que si elle n'avoit pas vu l'Abbé de Saint-Vinebauld, cette Lettre la jetteroit dans le plus grand désespoir ; mais que lui ayant parlé de cette Lettre qu'elle attendoit depuis du temps, il l'avoit disposée à la recevoir telle qu'elle étoit, & avec la tranquillité qu'elle lui voyoit. L'Abbesse surprise, & toute transportée de joie, l'embrassa, en lui disant, qu'elle ne s'attendoit pas à voir une Lettre aussi accablante, & que cependant elle la redoutoit si fort, que depuis le billet qui l'avoit précédée, elle n'avoit cessé de prier Dieu pour elle qu'il lui donnât la force de supporter un pareil assaut : Ainsi, ma chere

fille, ajouta-t-elle, voilà donc qui est fait? L'Abbé de Saint-Vinebauld est donc un homme à miracle qui vous fait oublier votre Chevalier? Oui, ma chere maman, lui répondit ma tante, je n'y pense plus, & probablement je n'y penserai jamais. Mais, reprit l'Abbesse, si par malheur nous venions à perdre l'Abbé de Saint-Vinebauld, votre amour ne reviendroit-il point à la charge? ne reprendroit-il point une nouvelle force? car votre feu s'est amorti si vîte, que je crains bien qu'il ne subsiste encore, & qu'il ne soit que caché sous la cendre. Ah! ma chere maman, lui dit ma tante en se troublant, vous faites là des réflexions qui m'effraient: eh! je ne sens que trop que si l'on m'ôte l'Abbé de Saint-Vinebauld, n'importe de quelle maniere, je redeviens misérable; ce n'est que lui qui me soutient dans ce calme si doux, que je goûte d'autant plus, qu'il y avoit bien du temps qu'il m'avoit abandonnée. Puis reprenant tout à coup sa tranquillité, elle dit: Mais j'ai tort de me troubler; j'ai même lieu d'espérer qu'un tel malheur ne m'arrivera pas; car M. de Saint-Vinebauld aime son oncle, & il se plaît beaucoup à Troyes; & il m'a dit un jour, que plutôt que de quitter cette Ville, il refuseroit tout Bénéfice qui l'en éloigneroit, un Evêché même si on lui en offroit. Cette disposition de l'Abbé me fait plaisir, dit l'Abbesse; je prie Dieu qu'il vous conserve toujours ce pere charitable.

Ma tante attendoit avec impatience le moment de voir ſon Abbé, & ce jour-là il ne vint point : mais comme il paſſoit rarement deux jours ſans la voir, le lendemain ſur les trois heures après-midi, une Tourriere vint lui dire qu'il la demandoit au parloir. La crainte d'y être intetrompue par ſon Abbeſſe, qui goûtoit M. de Saint-Vinebauld de plus en plus, empêcha ma tante de l'aller trouver là ; elle le fit prier d'aller au confeſſionnal, où elle ſe rendit de ſon côté. Alors elle lui communiqua la Lettre de mon pere ; & ils s'en amuſerent beaucoup l'un & l'autre ; ma tante rioit du tour que ſon frere croyoit lui avoir joué, & l'Abbé ſe féliciroit de l'erreur où cette Lettre jettoit de nouveau l'Abbeſſe. Après une petite demi-heure de converſation, ils quitterent le confeſſionnal, & s'en furent au parloir, où l'Abbeſſe ne manqua pas de ſe rendre.

Ce jour-là M. de Saint-Vinebauld, échauffé par la converſation qu'il venoit d'avoir avec ma tante, & animé par l'eſpérance de pouvoir toujours ſe dérober à la connoiſſance de l'Abbeſſe, dit dans le parloir des choſes ſublimes. L'Abbeſſe enchantée de l'entendre, voulut procurer la même ſatisfaction à une de ſes Religieuſes, qui étoit une fille de grand eſprit & de grand ſens : elle a fit avertir de venir à ſon parloir. Cette Dame, qui étoit ta tante (*Madame de Sain-e-Marie*), arriva ; & ſans interrompre 'Abbé, elle ſe mit à l'écouter. Il continua

de parler encore près d'une demi-heure. Son discours rouloit sur la grandeur de Dieu dans ses ouvrages : il n'oublia pas l'homme, & encore moins la femme, dont il releva tout le mérite ; & il étoit si plein de ce qu'il disoit, & de ma tante sur qui il avoit toujours les yeux (à ce qu'elle a dit elle-même à ma grand'maman), que quand il eut fini de parler, il ne s'étoit pas encore apperçu de l'arrivée de Madame de Sainte-Marie, non plus que des mouvemens de l'Abbesse pour envoyer chercher cette Dame. Il la vit alors avec surprise, la salua, & lui fit des excuses de ne s'être pas acquitté plutôt de ce devoir. Madame de Sainte-Marie lui répondit qu'elle auroit été fâchée de l'interrompre, & que ce qu'il venoit de dire valoit mieux qu'elle. Depuis ce jour-là ta tante fit tant, qu'elle obtint de l'Abbesse la permission de l'accompagner à son parloir toutes les fois que M. de Saint-Vinebauld y seroit. Ma tante vit naître avec plaisir toute cette affection pour son Abbé, quoique le plus souvent cela la privât d'être seule avec lui ; mais elle sut se dédommager par le confessionnal, où elle alla converser librement avec l'Abbé lorsqu'elle avoit quelque chose de particulier à lui communiquer, ou lorsque par un signe l'Abbé lui marquoit qu'il avoit quelque chose à lui dire. Leurs conversations particulieres rouloient sur les nouvelles qu'ils recevoient de Paris, sur leurs familles, & enfin sur leur attachement & la peine qu'ils avoient de n'avoir pu être l'un à l'autre.
Fort

Fort ſouvent ma tante, qui avoit un grand fond de piété, gémiſſoit de ne pouvoir vaincre ſon amour ; & l'Abbé, qui chériſſoit ſa tendreſſe, ne manquoit pas de combattre ſa délicateſſe, & il le faiſoit en tremblant, & en lui répétant ſouvent : *Ah ! Madame, vous m'échapperez quelque jour.* Il ne diſoit jamais cela ſans avoir le cœur ſerré & les yeux mouillés. Ma tante alors étoit ſi pénétrée de compaſſion & de reconnoiſſance, qu'elle l'aſſuroit du contraire. Non, Monſieur, lui diſoit-elle, ne craignez rien, je ne ſerai jamais mon ennemie à ce point-là ; je ſens depuis que je vous revois, que je ne pourrai plus vivre ſans vous, & que vous m'êtes auſſi néceſſaire que l'air que je reſpire ; mais, ajoutoit-elle, laiſſez-moi déplorer ma foibleſſe, c'eſt le moindre hommage que je doive à Dieu, en lui refuſant un cœur qui ne devroit être qu'à lui.

Il y avoit trois ſemaines que ma tante avoit reconnu l'Abbé de Saint-Vinebauld, & qu'elle le voyoit fréquemment, lorſque l'Aſcenſion arriva. On étoit en 1668, & cette Fête étoit cette année le 10 Mai. Ce jour-là ma tante eut des remords à la Meſſe en voyant communier preſque toutes les Religieuſes ; elle fit réflexion qu'elle n'avoit point de Confeſſeur ; qu'elle trompoit ſon Abbeſſe, & ne pouvoit approcher des Sacremens ; qu'elle étoit dans une négligence criminelle de ſon ſalut. Elle fut triſte & rêveuſe toute la journée. Rarement elle voyoit ſon Abbé les

Dimanches & Fêtes. Le lendemain elle le vit, lui communiqua ſes peines, & le pria de la tirer d'embarras. M. de Saint-Vinebauld lui demanda quelques jours pour y penſer, & l'exhorta à ſe tranquilliſer. Elle ſe tranquilliſa effectivement, & ſi bien, que dans l'intervalle de l'Aſcenſion à la Pentecôte, elle vit l'Abbé au confeſſionnal tous les deux ou trois jours ſans lui rappeller une ſeule fois ce qu'elle lui avoit dit. Tant de confeſſions apparentes engagerent l'Abbeſſe à demander à ma tante, la veille de la Pentecôte, ſi ſa confeſſion générale étoit finie. Cette queſtion imprévue embarraſſa ma tante. Cependant, ſans ſe démonter, elle répondit que depuis quelque temps il n'en étoit plus queſtion. L'Abbeſſe lui dit auſſi-tôt avec ſa bonté ordinaire: J'en ſuis bien-aiſe, dans peu j'aurai donc la ſatisfaction de vous voir réconciliée avec Dieu? Ce peu de paroles, ma chere Baronne, terraſſa ma tante; ſes remords lui revinrent, elle rougit, baiſſa les yeux, ſoupira & garda le ſilence. L'Abbeſſe, ſurpriſe, la preſſa en ajoutant: Il paroît, ma chere amie, que ce n'eſt pas encore pour demain; mais quand aurez-vous ce bonheur? en preſſentez-vous le temps? ſera-ce à la Fête du Saint Sacrement? Ma tante ſe trouva encore plus embarraſſée; & forcée de répondre, elle ſe tira par un ſubterfuge, en diſant qu'elle n'oſoit ſe flatter de participer ſi-tôt à une ſi grande grace, parce qu'elle avoit encore bien beſoin d'épreuves. L'Abbeſſe reprit

avec affection : Eh bien, ma chere enfant, ce sera quand votre sage conducteur le jugera à propos ; il a ramené le calme dans votre ame, vous a rendue à vous-même, a dégagé votre cœur des chaînes qui l'accabloient ; tout cela, ma chere fille, sont des miracles que je vois avec admiration, & dont je bénis Dieu tous les jours. Ma tante rougit encore ; & elle étoit si pénétrée de reconnoissance pour les bontés de son Abbesse, qu'elle fut sur le point de lui découvrir son secret ; l'idée seule de l'Abbé la retint. Mais cette conversation répandit le trouble dans son ame (à ce qu'elle a raconté elle-même depuis à ma grand'maman) ; elle envisagea ses maux, examina son cœur, sentit son amour dans toute sa force ; elle le considéra vis-à-vis de Dieu, de son état, de ses devoirs, & se reprocha vivement son aveugle sécurité.

M. de Saint-Vinebauld, qui avoit la confiance d'une infinité de personnes, fut retenu tout ce jour-là, hors les repas, à son confessionnal : le lendemain matin il y passa encore plusieurs heures ; & la Fête étoit si solemnelle, que le reste de son temps fut pris pour l'Office. Cependant jamais ma tante ne l'avoit tant desiré, & n'avoit peut-être jamais eu si besoin de lui. Elle étoit triste, rêveuse ; des réflexions accablantes lui passoient par la tête : Je n'ai point de Confesseur, disoit-elle en elle-même, & je ne puis en demander à mon Abbesse, qui croit que M. de Saint-Vinebauld est le mien ;

je ne voudrois pas qu'il le fût, & je ne puis en avoir un autre sans être dans le risque de lui découvrir mon amour, & peut-être celui qui en est l'objet : Que faire donc ? Mon Dieu, que je suis malheureuse d'en aimer un autre que vous ! Cependant, ajoutoit-elle, je sens que je vous aime : oui, je pourrois vous dire comme Saint Pierre : *Seigneur, vous savez que je vous aime* ; mais, ô mon Dieu ! je ne vous aime pas uniquement ; j'en rougis, & je vous demande la grace & la force de rompre mes chaînes.

Pendant deux jours, ma chere Baronne, ma pauvre tante attendit son Abbé, & ne cessa de gémir & de parler ainsi à Dieu au-dedans d'elle. N'est-il pas vrai qu'elle avoit bien raison de lui dire qu'elle l'aimoit ? Tu la connois, tu sais comme son cœur est tout brûlant quand elle parle de Dieu. Ne te souvient-il pas de ce jour où en nous en parlant, elle s'épanouit si fort, qu'elle pensa s'évanouir ? & que quand elle fut un peu revenue à elle, elle nous dit : *Mes enfans, ne vous étonnez pas de ma situation, c'est que Dieu m'a fait de si grandes graces, que le souvenir qui m'en revient me pénetre & m'anéantit ?* Quand tu auras lu en entier son histoire, tu sauras comme moi, ma chere amie, à quoi appliquer ces paroles.

Le Lundi de la Pentecôte, M. de Saint-Vinebauld arriva enfin au Couvent. L'Abbesse, ma tante & Madame de Sainte-Marie, allérent au parloir. L'Abbé leur com-

muniqua auſſi-tôt une Lettre que ſon oncle venoit de recevoir de Paris. Quand il ſavoit quelques nouvelles, ſoit de la Capitale, de la Cour, ou d'ailleurs, il ſe faiſoit un plaiſir de les débiter au parloir de l'Abbeſſe de Notre-Dame. Il étoit queſtion dans cette Lettre de l'Evêque, de la paix de l'Egliſe dont on parloit beaucoup alors; & il y étoit dit entre autres choſes, que Madame la Ducheſſe de Longueville avoit écrit au Pape en faveur de Port-Royal perſécuté, & qu'on eſpéroit beaucoup de ſa médiation. La lecture de cette Lettre cauſa de la joie à ma tante, & augmenta en même temps ſon embarras: elle s'intéreſſoit à Port-Royal à cauſe de M. d'Andilly, qui étoit, comme tu ſais, ma belle Baronne, le parrain de ma grand'maman; & ces nouvelles lui faiſoient ſentir vivement l'état de ſon ame: *Mon Dieu*, diſoit-elle en elle même, *on parle de paix, & je ſens le trouble au-dedans de moi!* Enfin excédée de ſa ſituation violente, elle prit ſa réſolution tout à coup: elle ſe leva, dit à l'Abbé qu'elle vouloit avoir un entretien particulier avec lui au confeſſionnal, & elle partit. L'Abbeſſe, qui depuis la converſation du Samedi, avoit remarqué un certain air de mélancolie ſur le viſage de ma tante, le dit à l'Abbé, & le pria de ſe rendre au confeſſionnal, & de lui donner de la conſolation. M. de Saint-Vinebauld, qui ſe réjouiſſoit toujours quand l'occaſion lui permettoit de s'entretenir ſeul avec ma tante, y vola, mais non gaiement comme de cou-

tume, à cause de cette tristesse dont venoit de lui parler l'Abbesse.

Cependant, ma chere amie, la tristesse de ma tante étoit moins tristesse qu'embarras; car elle se réjouissoit de ce que ses remords lui ouvroient les yeux sur son état, & elle sentoit que c'étoit une grace du Ciel; mais c'est qu'elle voyoit en même temps la nécessité de prendre son Abbé pour son Confesseur, & elle ne pouvoit s'y résoudre. C'étoit cet état perplex qui avoit altéré son visage. Mais pendant la conversation du parloir sur la paix de l'Eglise, elle pensa à son projet; elle l'adopta, le combattit, puis enfin se détermina à l'exécuter.

En entrant au confessionnal, M. de Saint-Vinebauld dit à ma tante que l'Abbesse venoit de lui donner l'alarme: Depuis deux jours, Madame, lui dit-il, vous êtes triste; puis-je en savoir le sujet? Oui, Monsieur, lui dit ma tante, vous l'allez savoir. Et tout de suite elle lui rendit la conversation du Samedi avec son Abbesse; ensuite l'impression que lui avoit fait cette conversation; & enfin ce qu'elle avoit résolu. Aussi-tôt que l'Abbé entendit parler de confession, il s'écria: Ah! Madame, je ne puis me charger de votre conscience, je ne le dois pas même. Ce mot frappa ma tante: Pourquoi donc, lui dit-elle, ne le devez-vous pas? L'Abbé demeura interdit. Il n'osoit dire à ma tante qu'étant son conducteur & son Juge, il se trouveroit dans l'obligation de remplir les devoirs

de sa place, & de lui défendre des choses qu'il desiroit, & qui faisoient toute sa satisfaction à lui-même. Ma tante s'apperçut de son embarras, & lui fit une seconde fois la question. Il lui répondit alors : C'est que je ne veux pas, Madame, vous donner des loix, ni vous voir à mes pieds. N'est-ce que cela, lui dit ma tante ? Eh ! vous n'avez qu'à voir si ces raisons doivent l'emporter sur le danger de découvrir à un autre mes sentimens pour vous, & peut-être vous découvrir vous-même. Eh ! que dites-vous, Madame, reprit l'Abbé avec feu ? Il ne doit être question ni de moi ni de nos sentimens dans votre confession ; il ne nous est pas plus défendu de nous aimer, qu'il ne nous est libre de ne le pas faire ; & nous ne sommes pas plus criminels en nous aimant, que nous ne serions innocens en ne nous aimant pas. En disant cela il passa ses doigts à travers la grille, & tout naturellement ma tante lui donna les siens, puis tout à coup les retira, en lui disant : Monsieur, j'ai toujours sur le cœur ces serremens de doigts, je n'en veux plus, & je les trouve si peu innocens, que je ne pourrois pas prendre sur moi de ne les pas mettre au nombre de mes fautes, & de mes fautes les plus graves. Quoi ! Madame, reprit l'Abbé, vous poussez la délicatesse à ce point ? Nous nous aimons, mais comme un frere & une sœur, notre amour n'est plus qu'amitié, & les caresses de l'amitié sont toujours permises. Il est vrai, lui dit ma

tante, que j'éprouve ce que mon Abbeſſe a éprouvé, lorſqu'elle ſe permit de fréquens entretiens avec ſon beau-frere ; mon cœur depuis que je vous revois, goûte un plaiſir tranquille ; cependant à la vivacité de mes ſentimens, je doute qu'ils ne ſoient qu'amitié ; tenez, Monſieur, ajouta-t-elle, ne nous abuſons point, ce que nous avons l'un pour l'autre eſt de l'amour, je ne le vois que trop de votre part, & je ne le ſens que trop de la mienne ; je le répete, nos ſerremens de doigts ne ſont pas innocens, & j'en dois parler à un Confeſſeur : je puis bien me taire vis-à-vis de mon Abbeſſe ; mais vis-à-vis d'un tel juge je dois n'avoir aucune réſerve. Ah ! Madame, dit l'Abbé en pouſſant un profond ſoupir, que vos ſcrupules m'effraient ! vous ſerez la premiere à traverſer mon bonheur. Oui, Monſieur, lui dit ma tante avec fermeté, ſi votre bonheur dépend de témoignages d'amour, car je n'en veux plus entendre parler ; & il faut que ce ſoit vous qui me portiez à combattre cet amour que j'ai pour vous, & que vous chériſſez, il faut que vous m'aidiez à le terraſſer même, il faut que vous vous chargiez de ma conſcience, que vous deveniez mon pere ſpirituel, que vous me conduiſiez dans des pâturages céleſtes ; je ne puis plus me ſupporter moi-même, & je rougis d'avoir pu être pluſieurs ſemaines uniquement occupée de vous, ſans penſer à mes devoirs, & ſans me mettre en état d'approcher des Sacremens. Avant de

vous reconnoître je vous avois ouvert mon ame : votre ſageſſe, votre ſcience, votre piété, & cet amour même que vous me portez, m'engagent à vous l'ouvrir encore, & à ne remettre qu'entre vos mains le ſoin de mon ſalut : y conſentez-vous, Monſieur? vous chargez-vous pour moi de ce ſoin paternel? Vous ne me répondez point. Eh! Monſieur, rendez-vous, je vous prie, à mes deſirs & à mes preſſans beſoins.

M. de Saint-Vinebauld reſta encore quelques momens rêveur & abſorbé : après quoi il dit à ma tante que ſes ſcrupules le déterminoient à la choſe du monde qu'il redoutoit le plus. Ma tante alors lui demanda s'il jugeoit à propos qu'elle commençât dès ce moment même. Non, Madame, lui répondit l'Abbé en pouſſant un profond ſoupir, donnez-moi quelques jours pour me diſpoſer à cet exercice ſi cruel à mon amour & ſi douloureux pour mon cœur. En même temps il ſe mit à pleurer comme au moment où il l'avoit reconnue. Ma tante toute émue lui dit : Eh mais! Monſieur, pourquoi donc pleurez-vous? plus nous avons lieu d'être contens de nous, & de nous réjouir, & plus je vous vois vous attriſter. Ah! Madame, lui dit l'Abbé en ſanglottant, quel avenir j'entrevois! Hélas! vous m'échapperez quelque jour : que je ſerai malheureux alors! Non, Monſieur, lui dit ma tante, ne craignez rien de ma part, je réponds de moi; mais rempliſſons nos devoirs l'un & l'autre. Tu verras, ma

belle Baronne, que ce pauvre Abbé étoit prophete. Ils se séparerent assez promptement : l'Abbé, après avoir essuyé ses yeux, dit qu'il alloit s'enfermer chez lui pour déplorer d'avance le malheur qui le menaçoit: ma tante, qui regardoit la crainte de l'Abbé comme une terreur panique, s'en alla chez son Abbesse assez gaiement.

Le Mercredi M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent, & demanda ma tante au parloir : il la pria de lui accorder jusqu'au Samedi. Le Samedi, il lui demanda encore deux jours. Le Lundi, il dit qu'il étoit incommodé, & qu'il ne pourroit supporter ce jour-là la violence qu'il seroit obligé de se faire. Ce pauvre Abbé sentoit bien la nécessité d'être lui-même le Confesseur de ma tante ; mais il gémissoit bien sérieusement de cette nécessité; & ce qu'il y a de singulier, c'est que la répugnance de l'Abbé dissipoit celle de ma tante ; elle étoit la premiere à le presser de commencer son office, & il en remettoit toujours l'exécution.

Enfin la Fête du Saint-Sacrement arriva, & de nouveaux remords troublerent ma tante. Quoi ! se disoit-elle à elle-même, voilà deux mois entiers que je n'ai approché des Sacremens ! O mon Dieu, que je me sens vuide, & qu'on est malheureux sans vous !........ Elle avoit fait ses Pâques le Jeudi-Saint. Malgré l'agitation de son cœur pour son Chevalier, M. le Doyen de Saint-Etienne la faisoit communier assez souvent. Ce bon Doyen voyoit bien que ma

pauvre tante aimoit malgré elle, & qu'elle faisoit tous ses efforts pour vaincre son amour; & il avoit égard à sa foiblesse, & ne la privoit pas du véritable soutien de nos ames. Le lendemain ma tante exposa ses peines à M. de Saint-Vinebauld, qui y parut sensible, & qui cependant ne put prendre sur lui de se rendre dans le moment; il la remit encore au lendemain, qui étoit le 2 Juin, veille du Dimanche de l'octave de la Fête-Dieu, & précisément le jour que mon pere à Paris demanda ma mere en mariage. Tu te rappelle sans doute, ma belle Baronne, qu'il se rendit pour cela à son Couvent où elle étoit très-malade? Au reste tu peux t'en rafraîchir la mémoire si tu veux, en relisant ce trait dans l'histoire de mes pere & mere, que je t'ai envoyée avant mon mariage. Ce Samedi donc, M. de Saint-Vinebauld n'osant plus remettre, se rendit à Notre-Dame, & fit dire à ma tante qu'il l'attendoit au confessionnal. Elle y alla; mais le premier soin de l'Abbé fut de lui parler de nouvelles. Il venoit de recevoir une Lettre de Paris, dans laquelle on lui marquoit que le Roi venoit de rentrer dans son droit de nomination à l'Abbaye de Port-Royal, & qu'il venoit de nommer Abbesse titulaire celle que les Religieuses avoient élue en 1665. Ils causerent sur ces nouvelles pendant quelques momens; & quand ma tante voulut parler de confession, M. de Saint-Vinebauld se troubla si fort, qu'il fut sur le point de se

trouver mal. Ma tante fut encore obligée de lui faire grace ; mais tous ces délais commencerent à l'impatienter ; cependant elle dissimula sa peine, bien résolue à mettre fin elle-même à tous ces retardemens. L'occasion s'en présenta bientôt. Mon pere au sortir du Couvent de ma mere, n'avoit eu rien de plus pressé que d'écrire son prochain mariage à sa sœur. Ma tante reçut sa Lettre dès le Lundi 4 Juin. Ce jour-là M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent aussi-tôt après son dîner. L'Abbesse & Madame de Sainte-Marie accompagnerent ma tante au parloir. Malgré la présence de ces Dames, ma tante parla de son frere à l'Abbé, mais comme d'un homme qu'il ne connoissoit pas : elle lui dit qu'elle venoit de recevoir une Lettre de lui ; que ce frere qu'elle chérissoit alloit se marier ; que la Demoiselle qu'il alloit épouser étoit fort aimable & de grand mérite, & qu'il l'aimoit depuis six mois ; qu'elle prenoit une part singuliere au bonheur de son frere, & le prioit d'y prendre part aussi, & de lui accorder une petite part dans ses prieres. En même temps elle lui passa la Lettre de mon pere au travers de la grille, en lui disant : Lisez, Monsieur, voyez comme mon frere s'épanouit en parlant de celle qu'il aime. Effectivement mon pere faisoit à sa sœur le portrait de ma mere avec les couleurs & le pinceau de l'amour. M. de Saint-Vinebauld prit la Lettre, & la lut avec émotion : il se rappella son amour & ses malheurs. Un soupir étouffé

fit remarquer à ma tante sa situation. Elle le laissa se remettre pendant quelques momens ; après quoi elle lui dit qu'elle voudroit bien lui dire deux mots au confessionnal. Lui qui ne se méfioit de rien, & qui pensoit que c'étoit, comme de coutume, pour lui parler en liberté, & s'épanouir avec lui sur leurs sentimens mutuels, surtout à l'occasion de la Lettre & du mariage de mon pere, se disposa tout de suite à partir. L'Abbesse qui aimoit l'Abbé presque autant que l'aimoit ma tante, s'écria avec un ton de dépit : Quoi ! ma chere fille, vous allez déja nous priver de la conversation de Monsieur ? M. de Saint-Vinebauld dit poliment à l'Abbesse que leur séance au confessionnal ne seroit pas longue, & que si elle l'ordonnoit il reviendroit à son parloir. L'Abbesse lui témoigna sa reconnoissance, & lui dit qu'elle ne le lui ordonnoit pas, mais qu'elle l'en prioit.

Ma tante donc ne s'étoit pas trompée, en pensant que la Lettre de mon pere seroit pour M. de Saint-Vinebauld un appas pour se laisser prendre au trébuchet. Elle sut en profiter adroitement. A peine l'Abbé eut-il ouvert la grille qu'elle fit le signe de la croix, & commença sa confession. Il voulut l'interrompre ; elle ne l'écouta pas, & poursuivit. Il soupira beaucoup ; elle ne s'en mit pas en peine. Il se remit peu à peu, l'écouta, & enfin fit son devoir de maniere que ma tante fut enchantée de lui. Il ne lui parla en aucune façon du

mariage de mon pere, ni de l'impression que la Lettre lui avoit faite. Ce ne fut que deux jours après qu'étant seul au parloir, il lui dit deux mots, puis se tut.

Au sortir du confessionnal ils retournerent l'un & l'autre au parloir, où l'Abbesse & Madame de Sainte-Marie étoient restées à les attendre. M. de Saint-Vinebauld ayant entrevu par la confession de ma tante, qu'il ne pourroit se la conserver qu'en changeant de conduite à son égard, s'interdit tout ce qui pouvoit avoir rapport à son amour, & n'agit plus qu'avec sagesse & circonspection. Et perdant tout espoir d'avoir avec elle dorénavant des entretiens particuliers, il imagina un dédommagement: ce fut de proposer à l'Abbesse des conférences: il lui dit que si elle souhaitoit il viendroit en faire à son parloir trois fois la semaine. Les trois Dames saisirent avec avidité cette proposition: les jours furent pris dans le moment; & l'Abbesse régla les choses de maniere, que toutes ses Religieuses pussent avoir leur part des conférences.

Elles commencerent, ma chere Baronne, dès le lendemain. M. de Saint-Vinebauld y déploya toute son éloquence; l'onction de ses paroles pénétroit l'ame; & la sublimité de ses pensées & la noblesse de ses expressions enlevoit les esprits, & subjuguoit les cœurs de telle maniere que l'Abbesse, Madame de Sainte-Marie, ma tante & quelques privilégiées, qui n'en perdoient pas une, en vinrent à avoir pour l'Abbé

une eſtime & une admiration qui tenoient de l'adoration. Ma tante, qui épluchoit ſon cœur, & qui ſe défioit beaucoup d'elle-même, fut la premiere à s'appercevoir de cet attachement. Elle en parla un jour à l'Abbeſſe : je crains bien, ma chere maman, lui dit-elle, que notre zele & notre empreſſement pour entendre M. de Saint-Vinebauld ne ſoient excités par la paſſion. L'Abbeſſe combattit cette réflexion, & ma tante ſe tut. Mais elle ne laiſſa pas d'expoſer un jour à l'Abbé ſon inquiétude: Que je crains, Monſieur, lui dit-elle, que le ſerpent ne ſoit caché ſous les fleurs de vos diſcours ! De vous voir & de vous entendre dans vos conférences eſt pour moi un plaiſir voluptueux ; hélas ! je ſens, oui, je ſens que l'amour ſe gliſſe de nouveau dans mon cœur avec vos paroles. Ah ! Madame, dit l'Abbé avec feu, que cet aveu a de charmes pour moi ! Dans le moment il eut regret à cette parole : il ſavoit que ma tante avoit des ſcrupules ſur ſon amour ; & depuis qu'il étoit devenu ſon Confeſſeur, il s'obſervoit exactement de peur de l'effaroucher. Mais cette exclamation, au lieu d'effaroucher ma tante, lui cauſa un treſſaillement de joie, un ſoupir lui échappa, & fit connoître à M. de Saint-Vinebauld qu'il étoit effectivement toujours aimé. Cependant ma tante, qui ne deſiroit réellement que ſon ſalut, examina de nouveau ſon cœur, & elle le trouva plein d'attachement pour ſon Abbé. Elle en gémit, & en reparla encore à

l'Abbé au confeſſionnal. L'Abbé lui répondit avec beaucoup de circonſpection, & lui fit un diſcours ſur la bonté & l'amour de Dieu qui la calma.

Il la diſpoſoit à communier le Dimanche 17 de ce mois de Juin; mais ma tante ayant reçu le 15 une Lettre de mon pere, qui lui marquoit que ſon mariage ſe feroit le Lundi 18, & qu'il ſe recommandoit à ſes prieres; elle ſouhaita que ſa communion fût remiſe au lendemain. Elle en parla à M. de Saint-Vinebauld, qui ſe prêta à ſon deſir, & qui pour joindre ſes prieres aux ſiennes, vint au Couvent le Lundi, y dit ſa Meſſe, & la communia de ſa main.

Mon pere après ſon mariage récrivit une Lettre à ſa ſœur, où ma mere mit deux mots, entr'autres, qu'elle eſpéroit dans peu avoir le plaiſir de la voir & de l'embraſſer. Cette Lettre alarma ma tante; elle ſe rappella que le temps du voyage de ſes pere & mere étoit proche, & elle entrevoyoit que toute ſa famille ſe feroit une fête d'être du voyage. Alors elle treſſaillit en penſant que M. de Saint-Vinebauld ſeroit infailliblement découvert, ou qu'elle ſeroit obligée de ſe priver de le voir. Cette derniere penſée la révolta. Elle y fit attention; & elle convint en elle-même en rougiſſant, que ſon cœur étoit toujours le même.

Comme M. de Saint-Vinebauld étoit accueilli de toutes les Religieuſes, & qu'il aimoit ma tante à l'adoration, il en étoit venu, ma belle Baronne, à ne pas laiſſer
paſſer

paſſer un jour ſans venir au Couvent. Soit pour les conférences, ſoit pour les viſites, c'étoit toujours au parloir de l'Abbeſſe qu'il étoit reçu. Là ma tante le voyoit en particulier quand bon lui ſembloit, parce que ſon Abbeſſe, toujours indulgente pour elle, ſe prêtoit à toutes ſes volontés. Malgré ſon inquiétude ma tante attendit au lendemain à communiquer ſa Lettre & ſes craintes à l'Abbé. » Il eſt à préſumer, Monſieur, lui » dit-elle, après qu'il eut lu la Lettre, que » ma famille ne tardera pas beaucoup à faire » le voyage de Troyes. Que deviendrons-» nous vous & moi, pour n'avoir pas ſu » mettre mon Abbeſſe dans notre confiden-» ce? Elle ſe fera un plaiſir de vous faire voir » & de vous faire entendre par ma famil-» le; & mes pere & mere & mon frere qui » vous ont tant vu, pourront-ils ne vous » pas reconnoître? Vous n'êtes plus ſi » maigre ni ſi pâle qu'il y a quelque temps, » & je vous aſſure que vous êtes très-re-» connoiſſable. Quelle ſera donc leur ſur-» priſe? & ce qu'il y a de pis encore, quel » ſera le déplaiſir de mon Abbeſſe en voyant » mon ingratitude, mon peu de confiance » en elle? Ma réſerve vis-à-vis d'elle » me peſe toujours, & je ne puis m'em-» pêcher de l'enviſager comme un crime. » Oui, Monſieur, nous avons mal fait de » lui faire de vous un myſtere; mais c'eſt » un mal qui peut encore ſe réparer. Per-» mettez-moi de dépoſer ce ſecret dans ſon » ſein, & vous verrez que nous n'aurons

» pas lieu de nous en repentir. Elle est si
» bonne ! & d'ailleurs elle vous aime, vous
» estime, vous adore même ! Son cœur
» dans cette position lui permettroit-il de
» nous traverser ? ne sera-t-elle pas plutôt
» la premiere à nous servir & à accroître no-
» tre bonheur après cette déclaration? « Ah ! Madame, dit M. de Saint-Vinebauld, qui avoit écouté & pesé les paroles de ma tante, que vous vous trompez ! plus votre Abbesse a d'affection pour moi, moins elle sera disposée à vous pardonner celle qu'elle ne ne doutera pas que j'ai pour vous, en apprenant qui je suis ; & je ne vois que trop, Madame, que ma personne doit être plus que jamais un mystere...... Il s'interrompit là, parce qu'il entendit venir quelqu'un. C'étoit une tourriere qui apportoit à ma tante une seconde Lettre qui lui arrivoit de Paris. Elle étoit de mon grand-papa & ma grand'maman, qui lui marquoient que pour laisser à leur fils son Hôtel libre, ils alloient quitter Paris, & se fixer à leur Château de Nogent ; que l'embarras de ce transport leur feroit différer leur voyage de Troyes de deux mois ; & qu'au mois de Septembre au plus tard, elle auroit le plaisir de voir toute sa famille, & entr'autres, ajoutoient-ils, sa belle-sœur qu'elle trouveroit charmante. Ce retard du voyage de sa famille réjouit ma tante, & l'Abbé ; leurs craintes se dissiperent, & ils se promirent réciproquement de garder leur secret, & d'être tranquilles jusqu'au temps marqué.

Mais, ma chere Baronne, dans l'intervalle ma tante elle-même ſut mettre fin à tout.

Elle aimoit plus que jamais, & ne s'en appercevoit pas, quoiqu'elle épluchât ſouvent ſon cœur; mais c'eſt qu'en reconnoiſſant ſa foibleſſe, elle cherchoit à s'abuſer & à ſe perſuader qu'elle n'aimoit ſon Abbé qu'en Dieu & que pour Dieu. Il eſt vrai que les converſations comme les conférences de M. de Saint-Vinebauld ne reſpiroient que Dieu: mais ce qu'il diſoit, étoit ſi touchant & ſi beau, que la moindre parole qui ſortoit de ſa bouche, lui ſoumettoit les cœurs ainſi que les eſprits. Auſſi quand ma tante ſe reprochoit quelquefois ſon attachement pour lui, elle n'avoit qu'à l'entendre pour ſe tranquilliſer & ſe dire que ſon amour n'avoit rien que de ſpirituel & de ſaint, & que c'étoit Dieu uniquement qu'elle aimoit dans ſon Abbé. Une occaſion la détrompa. M. de Saint-Vinebauld fut prié pour prêcher à la Madeleine le 22 Juillet, jour de la Fête. C'eſt, ma chere Baronne, une des fortes Paroiſſes de Troyes. La compoſition & l'étude de ſon Sermon obligerent l'Abbé de ſuſpendre quelques-unes de ſes conférences & de ſes viſites à Notre-Dame; & la ſemaine qui précéda cette Fête, il n'y parut point du tout les premiers jours. Ce fut alors que ma tante ſentit ſon amour dans toute ſa force; elle pétilloit d'impatience, & ne repoſoit ni jour ni nuit; tout l'ennuyoit, tout l'accabloit, tout l'attriſtoit, par-

ce que tout lui manquoit. Elle ouvrit enfin les yeux, & dit à son Abbesse le Mercredi : Mon Dieu, ma chere maman, que je suis à plaindre ! je suis comme une folle de ne pas voir M. de Saint-Vinebauld ; je sens que je l'aime trop, & mon attachement pour lui commence à m'alarmer & à me faire craindre pour mon salut. Eh ! vous n'y pensez pas, ma chere fille, lui dit l'Abbesse, je suis comme vous dans une impatience extrême de le voir & de l'entendre, & je ne m'en fais pas de scrupule ; il est tout naturel de desirer ce qui est bon, & très-permis d'y trouver sa satisfaction. Ma tante soupira, & dit : Ah ! ma chere maman, si vous saviez ce que je sens pour lui, vous seriez la premiere à me blâmer : Hélas ! mon cœur, oui, mon cœur est pour lui ce qu'il étoit pour le Chevalier de Berniere. En disant cela, elle poussa encore un grand soupir, & des larmes sortirent de ses yeux. L'Abbesse en prit pitié, & lui dit : Allons, ma chere amie, finissez, je ne veux pas que vous vous mettiez comme cela des chimeres dans la tête. Ah ! répéta ma tante, si vous saviez..... Elle alloit déclarer son secret à son Abbesse ; mais dans le moment on vint les avertir que M. de Saint-Vinebauld étoit au parloir. Ma tante partit comme un éclair ; & se trouvant arrivée la premiere, elle fit de tendres plaintes à l'Abbé, lui exposa succinctement ses peines, ses ennuis, son trouble, ses scrupules, & lui avoua franchement qu'au moment même, elle avoit

été sur le point de découvrir son secret à son Abbesse pour soulager son cœur. M. de Saint-Vinebauld frémit en l'entendant parler ainsi; il la pria, la supplia, la conjura, pour l'amour d'elle-même, d'être discrete, & il lui témoigna avec son éloquence persuasive, combien il l'aimoit, & combien il souffroit de ne la pas voir. L'Abbesse arriva; & la conversation prit une autre tournure. M. de Saint-Vinebauld ne put rester qu'une petite demi-heure. Mais, jusqu'au Dimanche suivant, qu'il prêcha son Sermon, il ne laissa pas passer un seul jour sans faire quelque apparition au Couvent pour tenir la langue de ma tante en bride. Et dès que la Fète fut passée, il reprit ses visites & ses conférences comme de coutume.

Son Sermon avoit fait beaucoup d'éclat; tout Troyes en parloit avec extase. L'Abbesse de Notre-Dame & ses Religieuses, qui ne cessoient d'en entendre parler avec enthousiasme, prierent l'Abbé de leur en répéter quelque chose. Il les refusa toujours. Ma tante étoit surprise de ses refus, & n'en devinoit pas la cause: mais elle l'apprit dans la suite.

Pendant toute cete semaine qui suivit le Sermon, ma tante fit de sérieuses réflexions sur la situation de son cœur. Elle ne put se dissimuler que son attachement étoit tout charnel. Elle avoit éprouvé que de voir M. de Saint-Vinebauld lui suffisoit, sans qu'il fût besoin de conférences ou de conversations pieuses; car, dans les petites ap-

paritions qu'il avoit faites la semaine précédente, les conversations avoient été courtes, mais vives & gaies, & nullement saintes.

Le Dimanche, 29 Juillet, après l'Office, M. de Saint-Vinebauld fit une conférence, à laquelle presque toute la Communauté assista. Son discours fut si beau, si grand, si pathétique, qu'après que l'Orateur fut sorti, toutes les Religieuses en corps, Madame de Sainte-Marie à leur tête, vinrent à l'appartement de l'Abbesse le demander pour Confesseur extraordinaire. L'Abbesse leur marqua de la satisfaction de cette démarche, & leur répondit qu'elle auroit égard à leur requête. Ma tante, à ce moment, sentit le poison de la jalousie entrer dans son cœur. Quand elle fut seule avec l'Abbesse, elle lui demanda si effectivement elle comptoit accorder à ses Religieuses leur demande. L'Abbesse lui dit qu'oui, & qu'elle vouloit aussi elle-même donner sa confiance à l'Abbé, & en faire son Directeur. Cette déclaration fut pour ma tante un second coup de poignard. Cependant elle dissimula; mais tout en dissimulant sa peine à son Abbesse, elle ne chercha point à s'étourdir sur sa véritable situation. Elle examina rigoureusement son cœur, le trouva atteint de jalousie, & par conséquent, esclave de l'amour. Alors se reconnoissant encore la même, elle gémit; soupira & pria Dieu, non avec ferveur, mais avec confiance, humilité & componction. Quand elle fut au lit,

elle prit quelque ſoulagement, en laiſſant couler quelques larmes, tout doucement, car elle couchoit à côté de l'Abbeſſe. Elle ne put fermer l'œil de toute la nuit ; & elle ne ceſſa de dire à Dieu du fond du cœur : Mon Dieu, puiſque vous me faites la grace de ſentir mes chaînes, donnez-moi la force de les rompre. Dieu, ma belle Baronne, ne tarda pas à l'exaucer.

Le lendemain Lundi 30 du mois, M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent tout auſſi-tôt qu'il eut dîné. Jamais il n'avoit été ſi gai. Il arrive aſſez ſouvent qu'une gaieté extraordinaire précede des afflictions extraordinaires, & que l'une même eſt l'occaſion de l'autre. C'eſt ce qui arriva à M. de Saint-Vinebauld. Il ne fit point de conférence ce jour-là ; mais la converſation fut longue & des plus enjouées. Comme depuis peu de temps, il avoit eu de nouvelles preuves de l'attachement de ma tante, il ſe flattoit que rien ne ſeroit capable de le détruire, ni même de l'ébranler ; & il ne ſe doutoit pas qu'il touchoit au moment de ſa ruine. Après avoir cauſé pendant près de deux heures au parloir, il montra à ma tante quelque deſir de lui parler en particulier. Ma tante, qui avoit le même deſir, le pria de ſe rendre au confeſſionnal. Quand ils y furent, ma tante raconta à l'Abbé ce qui s'étoit paſſé la veille entre l'Abbeſſe & ſes Religieuſes, & ce que l'Abbeſſe lui avoit dit pour elle-même ; & elle ne manqua pas d'ajouter que la jalouſie s'étoit emparée de ſon

ame, & achevoit de lui ouvrir les yeux ſur la ſituation de ſon cœur : Ah ! Madame, dit l'Abbé avec vivacité, que cette jalouſie m'eſt flatteuſe ! Mais qu'elle ne vous effraie pas, il m'eſt aiſé de l'abattre, en vous prouvant que mon cœur eſt à vous ſeule, & ne reſpire que pour vous ſeule. Mais, Monſieur, lui dit ma tante, votre cœur doit-il être à moi ? Ne l'avez-vous pas offert à Dieu ? Ne lui ai-je pas auſſi offert le mien ? Et ne ſommes-nous pas tous deux des parjures ?.... Madame, interrompit l'Abbé, ſuſpendez, je vous prie, ces réflexions importunes ; un autre jour, je répondrai à toutes ces queſtions : j'ai deſiré de vous entretenir un moment, mais c'eſt de choſes plus gaies. Savez-vous, Madame, que c'eſt demain le jour de ma naiſſance & de ma fête ? Ah ! dit ma tante, je me rappelle effectivement de vous avoir entendu dire autrefois, que vous étiez né & que vous étiez baptiſé le jour de Saint Germain-l'Auxerrois, & que vous portiez le nom de ce Saint : & quel âge avez-vous demain ? Trente-cinq ans, dit l'Abbé. Et moi, dit ma tante, je viens d'en avoir vingt-ſept. M de Saint-Vinebauld repliqua avec vivacité : Tout, Madame, oui, tout étoit convenance en nous, l'âge, la fortune, la naiſſance, nos ſentimens & nos cœurs : quelle fatalité de n'avoir pu être l'un à l'autre ! En diſant cela, il pouſſa un profond ſoupir. Ma tante eut la foibleſſe de ſoupirer auſſi. L'Abbé lui préſenta le bout de ſes doigts à la grille ; ma tante lui en

paſſa

paſſa deux ou trois à travers, qu'il ſerra. Elle les retira auſſi-tôt. Mais cette petite liberté, qu'elle s'étoit interdite, & qu'elle reprenoit d'elle-même, car l'Abbé n'avoit pas oſé lui paſſer les ſiens, excita M. de Saint-Vinebauld à faire une tentative; & avec ſes doigts, & à l'aide de ſon couteau, il caſſa un barreau de la grille. Ma tante lui demanda pourquoi il faiſoit cela. Il répondit que c'étoit pour la mieux voir. Ma tante eut l'imprudence de ſourire à cette réponſe. Cela enhardit l'Abbé à en caſſer un ſecond, puis un troiſieme. Eh mais! reprit encore ma tante, que dira-t-on quand on verra cela? Ne craignez rien, Madame, dit M. de Saint-Vinebauld, ce ne ſera pas nous qu'on ſoupçonnera, ce ſera quelque Penſionnaire: d'ailleurs qu'on diſe ce qu'on voudra de cette caſſure, pourvu qu'elle ſerve à notre plaiſir, elle eſt aſſez grande pour recevoir nos bouches, collons-les l'une ſur l'autre; c'eſt demain ma fête, accordez-moi cette faveur, Madame, pour bouquet. Ma tante treſſaillit à cette propoſition: Ah! Monſieur, lui dit-elle, que me demandez-vous là! il y a un moment que je me ſuis reprochée de vous avoir préſenté mes doigts, & j'ai tous les jours des remords de vous trop aimer; que ſeroit-ce donc ſi je me prêtois à ce que vous deſirez? Eh! Madame, dit M. de Saint-Vinebauld, je ne vous demande cette faveur qu'à l'occaſion de ma fête, c'eſt une fleur que vous ne devez pas refuſer à votre meilleur ami; car enfin je

ne vous demande qu'un baiser tel qu'un frere le demande à une sœur : Quand Monsieur votre frere est venu vous voir, n'avez-vous jamais posé votre bouche sur la sienne ? J'ai embrassé mon frere plusieurs fois pendant son séjour à Troyes, dit ma tante ; mais les baisers que je lui ai donnés, n'étoient que des baisers d'amitié, & je ne sens que trop que ceux que je vous donnerois seroient des baisers d'amour. Ah ! Madame, dit l'Abbé avec feu, que cet aveu a de charmes pour moi ! Mais faut-il que mon bonheur me prive d'un autre bonheur ? aurez-vous la cruauté de me refuser un bouquet la veille de ma fête ? une faveur toute simple par elle-même ; car, Madame, ce n'est qu'un baiser que je vous demande, & je vous jure que c'est le seul que je vous demanderai de ma vie, oui, je vous le jure par tout l'amour que j'ai pour vous. Ma tante se refusoit toujours, mais elle s'y sentoit excitée autant que lui. A la fin M. de Saint-Vinebauld, présentant sa bouche à la cassure de la grille, dit, avec le ton de l'amour & la véhémence du desir : Allons, Madame, c'est trop résister, collons nos bouches l'une sur l'autre, mon cœur m'échappe, il est sur le bord de mes levres qui vous y convie, il vous appelle. Ma tante, ma chere Baronne, ne put plus résister, tout en balançant encore elle se jetta sur le trou de la grille, & ils se baiserent pendant quelques moments sans pouvoir se quitter. Puis tout à coup, ma tante sentit un remords si vio-

lent, qu'elle retira ſa bouche, en diſant: Ah! Monſieur, que faiſons-nous! vous êtes un ſerpent qui me trompez; je ſens à mon émotion que ces baiſers ſont criminels; ſéparons-nous, mais ſéparons-nous pour toujours. Ah! Madame, s'écria l'Abbé, quelle propoſition! y penſez-vous bien? Oui, Monſieur, repliqua ma tante, j'y penſe, & je ſens que le moment eſt venu de renoncer à nous voir, adieu. En diſant cela, ma tante ſe leva. Le pauvre Abbé de Saint-Vintbauld étoit tout hors de lui; il ne pouvoit l'arrêter, & il lui diſoit en joignant les mains: Quoi! Madame, vous vous levez! eh! je vous prie, écoutez-moi un moment pour l'amour de vous-même; vous allez vous perdre par quelqu'indiſcrétion. Ma tante ſouffroit extrêmement de lui donner du chagrin; ſa ſenſibilité pour lui, & l'envie de rompre ſes liens, excitoient en elle un grand combat; elle lui dit avec douceur: Ne vous occupez plus de moi, Monſieur, oubliez-moi, & ſongez-bien que ſi je vous fuis, ce n'eſt que parce que je vous aime trop, adieu. En même temps ma tante tourna le dos. Eh! Madame, répéta l'Abbé en fondant en larmes, écoutez-moi un moment. Ma tante, très-émue, ſe retourna & lui dit: Si je vous écoute, Monſieur, la grace m'abandonne, & je reſte dans mes chaînes; adieu pour toujours. En diſant cela, elle précipita ſes pas. L'Abbé s'écria encore, *Madame*, *Madame*; mais il ne la voyoit déja plus.

Eh bien ! ma belle Baronne, quel coup ! quelle fête ! quel bouquet pour ce pauvre M. de Saint-Vinebauld qui aimoit ma tante à l'adoration ! Dans ce désastre si cruel pour son cœur, il ne craignoit que pour elle ; il trembloit qu'il ne lui échappât par scrupule quelqu'indiscrétion qui indisposât son Abbesse contre elle, & ne la rendît misérable. Heureusement les choses tournerent tout à l'avantage de ma tante ; elle ne desiroit que son salut, *elle ne chercha que le Royaume de Dieu & sa justice, & toutes les autres choses lui furent données par surcroît.*

M. de Saint-Vinebauld, ma chere Baronne, s'en fut chez lui le désespoir dans le cœur. Son oncle, qui étoit à une croisée, le vit rentrer. Comme il se disposoit à sortir pour aller prendre l'air, & que son carrosse étoit prêt, il lui fit signe de venir à lui ; mais l'Abbé étoit si absorbé, qu'il regardoit l'Evêque & ne le voyoit pas. Il monta à son appartement, & se mit au lit pour cacher ses pleurs, & soupirer à son aise. Quelques momens après, son oncle lui envoya demander de venir promener avec lui. On lui rapporta pour toute réponse, que M. l'Abbé étoit couché, & qu'il n'avoit voulu rien répondre, sinon, qu'on le laissât tranquille. L'Evêque monta chez lui, lui fit mille questions, mille caresses, auxquelles il ne répondit rien ; mais il se mit à pleurer & à soupirer la tête dans son lit. Pendant que l'Evêque étoit auprès de lui, fort embarrassé & fort alarmé, on apporta au Prélat un

billet de ma tante, qui le prioit de se donner la peine de venir au Monastere de Notre-Dame à l'heure même, s'il étoit possible, ou le lendemain dès le matin. L'Evêque de Troyes savoit que son neveu faisoit des Conférences à Notre-Dame, & qu'il y étoit Confesseur de la favorite de l'Abbesse, mais il ne savoit rien de plus : il ignoroit même s'il alloit fréquemment ou rarement à ce Couvent. Dès qu'il eut vu le billet, il se flatta qu'il pourroit apprendre là le sujet du chagrin de son neveu. Il le quitta dans le moment, & monta en carrosse.

Pour ma tante, ma chere amie, elle étoit chez son Abbesse très-agitée ; & l'Abbesse étoit fort intriguée du billet envoyé à l'Evêque, & de l'agitation où elle voyoit sa chere fille. Elle avoit pour ma tante tant de condescendance, qu'elle n'osoit lui témoigner sa curiosité ; elle lui fit seulement quelques questions ; mais ma tante lui répondit qu'elle avoit tant de choses à lui dire, qu'elle croyoit à propos de ne pas commencer avant d'avoir parlé à l'Evêque qu'elle attendoit. En effet le Prélat étoit arrivé avant même le retour du commissionnaire. Ma tante & l'Abbesse furent le recevoir au parloir.

Après les premieres politesses, ma tante ne laissa point engager la conversation, elle pria l'Evêque de se rendre tout de suite au Confessionnal, en lui disant, qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire, & que ce n'étoit que là qu'elle vouloit lui parler. Le premier soin de ma tante en y en-

trant fut de faire remarquer à l'Evêque la caſſure de la grille. Enſuite elle lui dit que c'étoit M. de Saint-Vinebauld qui l'avoit caſſée cette après-midi ; qu'ils s'étoient donnés par-là des baiſers laſcifs ; & enfin qu'elle étoit Mademoiſelle de Nogent. Ah ! Madame, dit l'Evêque, quel nom venez-vous de prononcer ? Que ce début m'apprend déja de choſes ! Que mon neveu eſt à plaindre ! Il vient de rentrer, Madame, depuis une heure ; j'ai monté chez lui pour l'inviter à venir prendre l'air avec moi, & je l'ai trouvé au lit ſoupirant & fondant en larmes. Son état m'a fait pitié : je lui ai fait mille queſtions auxquelles il n'a répondu que par des gémiſſements. Je ne pouvois deviner le ſujet de ſa douleur ; mais actuellement, Madame, j'en vois trop bien la cauſe. Monſeigneur, dit ma tante en ſoupirant, ne m'occupez pas de lui, je l'aime trop pour en entendre parler ſans trouble.

Ma tante alors, ma chere Baronne, fit à l'Evêque un précis de tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle étoit à Troyes ; ſa fauſſe tranquillité pendant les deux années de ſon Noviciat ; le déſeſpoir où la mit la prononciation de ſes vœux ; tout ce que ſon Abbeſſe avoit fait pour la rendre à elle-même ; ſes bontés, ſa douceur, ſon indulgence ; les viſites de ſes pere & mere ; celle de ſon frere & ſes Lettres ; ſon ſonge ; & enfin la maniere dont M. de Saint-Vinebauld & elle s'étoient reconnus. Mais elle lui fit un détail très-circonſtancié de leur attachement

réciproque, & de tout ce qui s'étoit paſſé entre eux depuis plus de trois mois. Et alors elle fit le ſigne de la croix, en priant l'Evêque d'en recevoir ſa confeſſion, pour lui éviter la néceſſité de découvrir à d'autres des choſes dont elle rougiroit toute ſa vie.

Après avoir tout détaillé avec candeur, elle dit d'un air pénétré : Vous voyez, Monſeigneur, que nos amours ne ſont rien moins qu'innocentes, & qu'elles ont beſoin d'un prompt & ſalutaire remede. Je n'en vois pas d'autre que de me ſouſtraire à la vue de Monſieur votre neveu ; & je ſens bien que cela ne ſe pourra qu'en m'ôtant de ce Monaſtere chéri ; car ſi j'y reſte je ne réponds ni de lui, ni de moi, il fera tout ce qu'il pourra pour me voir, me parler, m'écrire, & je ſerai toujours diſpoſée à me prêter à tout : ainſi il eſt donc d'une néceſſité indiſpenſable de me transférer dans un autre Monaſtere. Cette penſée m'effraie : cependant ſi c'eſt là ce qui m'eſt le plus ſalutaire, je m'y ſoumets.

Hélas ! Madame, lui dit l'Evêque, je ne vois pas d'autre remede que celui que vous avez ſagement imaginé. Que vous aurez un grand ſacrifice à faire quand il vous faudra quitter une Abbeſſe qui vous aime tant ! Que je vous plains ! Mais je vous exhorte à prendre courage & à vaincre ; car il n'y a pas de milieu, il faudra vous quitter & très-promptement. Je ſens cette néceſſité, Monſeigneur, lui dit ma tante, & je ſens en

même temps combien il me ſera cruel de m'arracher des bras d'une Abbeſſe, ou plutôt du ſein d'une mere pleine d'affection & de tendreſſe. En diſant cela, elle laiſſa échapper quelques ſanglots. Un moment après elle reprit : Faudra-t-il que ſon amour pour moi lui cauſe toujours des amertumes ! faudra-t-il........ L'Evêque alors l'interrompit, pour lui demander ſi ſon Abbeſſe connoiſſoit M. de Saint-Vinebauld pour le Chevalier de Berniere. Ma tante lui répondit que non. Tant mieux, Madame, dit l'Evêque, pour votre bien & celui de beaucoup d'autres ; il faut que ce ſecret ſoit abſolument ignoré. De mon Abbeſſe auſſi ? lui demanda ma tante avec vivacité. Oui, Madame, dit le Prélat avec fermeté, & je vous en impoſe la loi pour l'amour de vous-même. Ah ! Monſeigneur, quelle loi m'impoſez-vous là, lui dit-elle en verſant une abondance de larmes ! quoi ! il me faudra cacher à mon Abbeſſe, à mon amie, à ma mere, le ſujet qui m'arrache de ſes bras ? je la verrai inquiete, prendre l'alarme ſur mon ſort, verſer des flots de pleurs, & je ne pourrai pas lui donner la moindre conſolation par une confidence ? Il ne me ſera pas permis de confier un ſecret à ſa prudence ? Non, Madame, lui répéta encore l'Evêque avec fermeté, vous vous en repentiriez tôt ou tard ; votre Abbeſſe pourra avoir des relations avec celle de qui vous allez dépendre ; un mot lâché dans une Lettre donne lieu à des queſtions auxquelles on ne peut refuſer de

répondre ; ou si l'on s'y refuse , on annonce par là qu'il y a du mystere : la curiosité s'empare aisément d'une fille, sur-tout d'une Abbesse : elle vous questionneroit à votre tour avec autorité , vous éblouiroit par votre vœu d'obéissance ; enfin elle vous trouveroit criminelle ou par le refus , ou par la chose , & elle vous réduiroit à la pénitence la plus rigoureuse. Cette idée , continuoit-il, me fait frémir : vous m'êtes chere , Madame , lui dit-il les larmes aux yeux ; vous l'êtes à mon neveu ; vous deviez être l'un à l'autre sans la barbarie de ses pere & mere ; je vous regarde donc comme ma niece , & je veux contribuer autant que je le pourrai , à vous rendre heureuse. Ces paroles de l'Evêque firent quelqu'impression sur ma tante , & la calmerent un peu: elle lui témoigna sa reconnoissance , mais en avouant toujours que c'étoit pour elle un sacrifice bien douloureux de se taire vis-à-vis d'une Abbesse à qui elle étoit tant redevable. L'Evêque lui dit là-dessus qu'il sentoit bien par tout ce qu'elle venoit de lui dire , qu'elle ne devoit avoir pour son Abbesse aucune reserve ; mais que la conséquence de la chose devoit l'emporter sur toute autre considération ; qu'il souffroit beaucoup lui-même d'ajouter à ses maux présens , mais que c'étoit pour lui en éviter de plus cruels , possibles pour l'avenir.

Ensuite il lui dit qu'une chose non moins importante devoit encore l'obliger au silence : C'est , Madame , lui dit-il , la charité

pour le prochain ; c'est la réputation de mon neveu dans l'esprit de votre Abbesse ; car ce n'est qu'en l'assurant qu'elle ignore qui il est, que je le retiendrai dans Troyes, où il ne voudroit plus rester s'il y étoit connu, & où vous savez qu'il fait tant de bien par ses prédications & par ses directions. Personne n'est plus capable que lui de conduire les ames à Dieu. Il ne m'a pas caché l'amour qu'il a pour vous, Madame ; il m'a avoué bien des fois que c'est de cet amour que naît ce feu qui lui fait prêcher l'amour divin avec tant de force ; il en a souvent gémi devant moi ; il l'a toujours condamné & combattu sans pouvoir le vaincre, & pour comble de malheur, il vous a vue, Madame, & cet amour, ce feu qui le dévore n'a fait qu'augmenter. Vous n'ignorez pas, Madame, poursuivit-il, qu'il a prêché à la Madeleine le jour de la fête. L'Auditoire étoit nombreux : j'ai assisté à sa prédication ; elle étoit enlevante. Je n'en suis plus étonné, il échauffoit avec vous son imagination, & personne que lui n'étoit capable de faire un Sermon tel que celui-là. Il a tiré son texte du Cantique des Cantiques ; C'est la bien-aimée qui cherche son bien-aimé parmi les montagnes : c'est la joie de ce bien-aimé qu'il décrit en revoyant sa bien aimée : c'est le portrait de cette bien-aimée qu'il rend avec les couleurs les plus vives : en un mot, c'est son histoire qu'il fait, & qu'il applique à l'amour extrême de Dieu pour les hommes. (Tu sens bien, ma

belle Baronne, que ma tante entendant ce récit, devina pourquoi M. de Saint-Vinebauld avoit toujours refusé de leur répéter quelque chose de son Sermon). Chacun étoit enlevé, continuoit toujours l'Evêque. Après l'Office, j'en recevois de toutes parts des complimens, que je lui rendois. Ce que je me rappelle, c'est qu'il fuyoit tous ceux qui vouloient lui en faire directement. Et le soir en soupant, voulant lui témoigner le contentement où j'étois de son Sermon, il me dit avec vivacité : *Ne m'en parlez pas, mon oncle : si l'on savoit d'où vient mon onction, si vous le saviez vous-même, hélas! le mépris seroit ma récompense.* Tu sais bien, lui dis-je (c'est toujours l'Evêque qui parle), que je n'ignore pas la source de ton onction, & je ne t'en aime & ne t'en estime pas moins, je te plains seulement. Et comme je le voyois peiné, je voulus lui insinuer que la souffrance où il étoit, & l'usage qu'il faisoit de sa souffrance, lui étoient méritoires; mais il me répliqua avec feu : Vous croyez savoir bien des choses, mon oncle, vous vous imaginez bien connoître mon cœur, mais vous vous trompez! parlons d'autre chose, je vous prie, je ne mérite pas que vous vous occupiez de moi. Je lui dis que comme il faisoit toute ma satisfaction, je voulois continuer sur lui ma conversation : ainsi, lui dis-je, parlons un moment de ta santé & de ton bon visage; je vois avec plaisir que tu reprends du coloris & de l'embonpoint : car, Madame, depuis quel-

que temps, apparemment depuis qu'il vous voit, il est tout autre. Il sourit & rougit, puis me redemanda en grace de ne me point occuper de lui. Actuellement, ajouta l'Evêque, tout me revient à l'esprit, & rien ne m'étonne après ce que je viens d'apprendre.

Ensuite il renouvella à ma tante la loi du silence ; & pour lui éviter des questions importunes de la part de son Abbesse, il lui dit qu'il lui ordonnoit une retraite de trois jours. C'est le temps que je compte mettre au voyage qu'il faut que je fasse à la Cour pour obtenir votre translation : mais si j'y mets plus de temps, vous continuerez votre retraite jusqu'à mon retour. Si cependant cette retraite vous est plus nuisible qu'utile, je vous laisse la maîtresse d'en sortir ; car si je vous l'ordonne, ce n'est que pour vous mettre à l'abri des importunités de votre Abbesse, & nullement pour vous contraindre. Demain dès le grand matin, continua-t-il, je partirai en poste, pour aller parler au Roi ; je lui raconterai votre histoire, & lui demanderai une Lettre-de cachet pour vous transférer dans un autre Couvent ; & ce qui m'engage à m'adresser directement à Sa Majesté, c'est afin que votre histoire ne transpire pas, car je me fie plus à la discrétion du Roi, qu'à celle de ses Ministres. Que je souffre, Madame, ajouta-t-il, d'être le Ministre d'une telle affaire ! Mais l'espoir de vous être utile me soutient dans ma démarche. Je ferai ensorte

que vous ſoyez dans un lieu agréable, ſain & commode, qui puiſſe être pour toujours inconnu à mon neveu, & où vous puiſſiez oublier tous vos chagrins, & celui qui en eſt l'auteur. En même temps ſept heures ſonnerent. Il eſt temps de nous quitter, dit-il alors. Je vous prie, Madame, de vous ſervir de toute votre raiſon pour ſupporter vos peines : Si la part que j'y prends pouvoit en adoucir la rigueur, vous ne les ſentiriez pas. Allons un moment au parloir : amenez-y votre Abbeſſe, que je lui parle.

Ils s'y rendirent tous trois. L'Abbeſſe, pendant les deux heures que ma tante avoit été au confeſſionnal, étoit ſur les épines. L'Evêque ne l'en tira pas ; car ſon premier ſoin fut de lui demander de ne faire aucune queſtion à ma tante. Je pars demain en poſte, dit-il enſuite : mon voyage pourra être de trois jours : Madame (parlant de ma tante) ſera en retraite pendant ce temps. Cependant je la laiſſe maîtreſſe d'en ſortir quand elle voudra, même de n'y point entrer ; mais je défends expreſſément de la laiſſer voir ni parler à qui que ce ſoit qu'à vous, Madame ; pas même à la moindre Religieuſe. Ah ! Monſeigneur, s'écria l'Abbeſſe, vous allez réduire ma chere fille au déſeſpoir, vous ne ſavez pas combien elle a beſoin de diſſipation. Je connois ſes beſoins, Madame, repliqua l'Evêque, & je vous aſſure que Madame a plus de raiſon & de force que vous ne penſez. Eh bien, repliqua l'Abbeſſe, permettez-lui ſeulement de voir

M. votre neveu, c'eſt une conſolation dont elle a bien beſoin. Non, Madame, dit l'Evêque avec fermeté, je ne veux pas qu'il ait plus de privilege qu'un autre ; & s'il vient la demander, je prétends qu'il ſoit refuſé, malgré les inſtances qu'il pourroit faire.

Pendant cette converſation, ma chere Baronne, ma tante étouffoit des pleurs pour ne point chagriner ſon Abbeſſe. Et quand l'Evêque fut parti, elles s'en furent ſouper. Comme ma tante ſe ſentoit un poids ſur l'eſtomac, elle demanda qu'il lui fût permis de ne prendre qu'un bouillon. L'Abbeſſe dit auſſi-tôt qu'il ne lui en falloit pas davantage auſſi, qu'elle ſentoit au-dedans d'elle une triſteſſe qui lui étoit d'un mauvais préſage. Et à l'inſtant elle ſe mit à pleurer. Ma tante, qui en avoit auſſi un grand beſoin, en fit autant ; & ce fut là le métier qu'elles firent l'une & l'autre pendant quatre jours que dura le voyage de l'Evêque. Pour lui, dès qu'il fut rentré chez lui, il monta chez ſon neveu, le trouva dans le même état ; lui demanda encore le ſujet de ſa triſteſſe, ſans pouvoir encore l'exciter à parler ; ordonna qu'on lui fit une ſoupe, & la lui vit manger. Après quoi il lui dit qu'il alloit lui faire ſes adieux pour trois ou quatre jours, qu'il alloit faire un petit voyage à la Cour, qu'il paſſeroit par Paris, & s'il avoit quelque choſe à faire dire à ſes pere & mere. Dites-leur, je vous prie, dit l'Abbé à ſon oncle, qu'ils ſont toujours mes bour-

reaux, & moi toujours leur malheureux fils. C'eſt une vérité, dit l'Evêque; mais viens avec moi, tu la leur diras toi-même. Ah! repliqua M. de Saint-Vinebauld en ſoupirant, j'aimerois mieux voir mon tombeau que de les voir. Enfin l'Evêque fit ſes adieux à ſon neveu, l'embraſſa avec tendreſſe, il lui ſouhaita le repos du cœur, & le quitta en recommandant à ſes domeſtiques d'en avoir grand ſoin. Et le lendemain il partit à trois heures du matin.

Dès le jour du départ de l'Evêque, ma tante ſur le midi reçut un billet de M. de Saint-Vinebauld. Il étoit énigmatique; & l'Abbeſſe ne le comprit pas. En voici le contenu :

» Je n'eſpere point, Madame, avoir » l'honneur de vous voir aujourd'hui. Ce » ſera pour moi une privation dont je ſentirai tout le vuide. La confiance & l'amitié dont vous voulez bien m'honorer, » exciteront peut-être auſſi en vous quelque impatience : demain j'irai vous faire » ma réparation. Confiez au papier, je » vous prie, ſi je dois eſpérer d'obtenir » mon pardon.

L'Abbeſſe s'imagina qu'il n'étoit queſtion de pardon qu'à cauſe du retard; & comme ma tante fondit en larmes à la vue de ce billet, elle crut auſſi que ce n'étoit qu'à cauſe de la privation de voir l'Abbé, tandis que ce qui la chagrinoit, étoit la dure néceſſité où elle ſe trouvoit d'écrire pour réponſe des choſes qui alloient déſeſpérer celui qu'elle

refuſoit, qu'elle redoutoit, & qu'elle adoroit encore. Cependant après quelques momens de réflexion, il lui vint une idée dont elle fit uſage, & qui ſoulagea un peu ſon cœur; ce fut de laiſſer M. de Saint-Vinebauld dans l'incertitude de ſon ſort. Voici ſa réponſe :

» Je ſuis en retraite, Monſieur, pour
» quelques jours, & je ne vois perſonne.
» Vous me ferez plaiſir de vouloir bien re-
» mettre vos conférences & vos autres exer-
» cices de charité pour moi, à la ſemaine
» prochaine.

Cette réponſe, ſans ſatisfaire l'Abbé, ne le déſeſpéra pas; & elle lui fit connoître que l'Abbeſſe ignoroit toujours, & ce qu'il étoit & ſon aventure. Il ſe détermina donc à attendre. Mais comme ſon cœur étoit dans la douleur, il prétexta une indiſpoſition pour reſter chez lui à ſoupirer.

Dès le ſecond jour, ma chere Baronne, ma tante quitta ſa retraire; & elle s'aviſa, en ſe jettant au cou de ſon Abbeſſe, & en fondant en larmes, de lui témoigner la ſouffrance où elle étoit de garder le ſilence vis-à-vis d'elle; ſi j'avois bien fait, lui diſoit-elle, je n'aurois vu l'Evêque que le lendemain; & dès le ſoir, j'aurois dépoſé dans votre ſein un ſecret que j'aurois dû vous découvrir plutôt, & qui me coûte extrêmement à garder aujourd'hui; & elle ajouta : Ne m'en voulez jamais de ce ſecret, je vous prie : ſouvenez-vous toujours que c'eſt malgré moi que je me tais; mais tôt ou tard

j'imaginerai

j'imaginerai un moyen de vous le faire savoir.

Que dites-vous là, ma chere fille, lui dit l'Abbeſſe toute émue ? *vous imaginerez un moyen de me le faire ſavoir !* Eſt-ce que vous allez me quitter ? Ma tante ne lui répondit rien ; mais elle redoubla ſes pleurs. L'Abbeſſe jugeant alors qu'il en étoit quelque choſe, s'évanouit. Elle reſta ſans connoiſſance près d'une demi-heure ; & elle ne la recouvra que pour embraſſer ſa chere fille, la pleurer & ſe taire.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi à Troyes, ma chere amie, l'Evêque étoit arrivé à la Cour dès le jour même de ſon départ. Après le ſouper du Roi, il en eut audience. Il reſta trois heures avec Sa Majeſté à lui raconter l'hiſtoire de ſon neveu & de ma tante ; & il commença ſon récit du premier moment que ma tante & le Chevalier s'étoient vus aux Minimes. Le Roi fut frappé d'entendre nommer ma tante ; il ſe rappella de l'avoir vue à la Cour ; & il dit à l'Evêque de Troyes : *Mademoiſelle de Nogent étoit d'une figure aimable, & avoit une taille & un port de Princeſſe ; je plains votre neveu de l'avoir aimée, ſans l'avoir pu obtenir ; & je la plains auſſi beaucoup elle-même d'avoir ſacrifié ſa liberté & tant d'appas à l'amour. Mais je ſuis extrêmement touché de ſon hiſtoire & rempli d'admiration pour ſa vertu : qu'il eſt beau ! qu'il eſt grand de ſe vaincre ainſi ſoi-même !* Enfin le Roi dit à l'Evêque qu'il lui rendroit réponſe le

lendemain matin sur ce qu'il desiroit de lui. Il étoit deux heures du matin quand l'Evêque sortit du cabinet du Roi ; & dès huit, Sa Majesté lui fit dire de lui venir parler. Votre histoire, Monsieur, lui dit le Roi, m'a occupé l'esprit toute la nuit. Je suis enchanté de votre jeune Religieuse ; & voilà (en lui mettant un papier dans la main) le présent que je lui fais, en ajoutant : une personne qui sait si bien se vaincre, est capable de conduire les autres. Elle ne sera pas long-temps, dit encore Sa Majesté, sans jouir de son Abbaye ; car l'Abbesse qui la précede, est infirme & plus qu'octogénaire. Ce papier, ma belle Baronne, n'étoit autre chose que la coadjutorerie de l'Abbaye que ma tante possede actuellement.

L'Evêque, après avoir fait ses remerciemens au Roi, lui demanda une Lettre-de-cachet, qui ordonnât à ma tante de quitter Troyes sur le champ. Il l'obtint ; & depuis même tout ce qu'il voulut. Car, aussitôt qu'il eut la Lettre-de-cachet, il partit pour Paris, & s'en fut directement à l'hôtel de mes pere & mere, où il trouva encore mon grand-papa & ma grand'maman qui se disposoient à partir le lendemain pour Nogent. Il leur raconta ce qui étoit arrivé à Troyes, & ce qu'il venoit d'obtenir pour ma tante. Ce fut pour eux tous une joie extraordinaire ; & ils le prierent d'aller encore demander au Roi la permission pour ma tante de passer un mois au Château de ses pere & mere avant de se rendre à son Ab-

baye, où les ordres du Roi l'envoyoient. L'Evêque se prêta avec plaisir à leurs desirs ; il retourna en Cour le jour même, & reparut le lendemain matin avec la permission que chacun desiroit. Ce fut alors, ma chere amie, une joie générale dans toute la famille ; tout retentissoit de ces paroles : Nous la verrons donc encore cette chere fille, cette chere sœur, cette chere Maîtresse ! car, jusqu'aux gens, tout se réjouissoit de la voir. Tu n'en doute pas, toi qui la connois & qui as éprouvé pendant plusieurs années que personne mieux qu'elle ne sait gagner tous les cœurs ? Pour mon pere, il avoua, en souriant, qu'au milieu de sa joie il étoit un peu sot de ce que sa sœur l'avoit joué, tandis qu'il comptoit la jouer lui-même.

Après avoir exposé à toute la famille les précautions qu'il seroit obligé de prendre dans l'enlévement de ma tante (car ce n'étoit pas moins qu'un enlévement, puisqu'une Lettre-de-cachet la forçoit de quitter Troyes sur le champ), l'Evêque leur parla de la violence qu'elle seroit obligée de se faire pour se séparer d'une Abbesse qui la chérissoit, & pour qui elle avoit un attachement sincere. Pour adoucir ce moment douloureux, dit il à ma grand'maman, il faudroit, Madame, que vous fissiez avec moi le voyage de Troyes pour la venir prendre vous-même. Ah ! volontiers, Monseigneur, dit aussi-tôt ma grand'maman, cela me mettra dans le cas de faire tout de suite à l'Ab-

besse tous les remercimens que je lui dois, car ma fille sortie de Troyes, on ne me verra pas y mettre les pieds.

L'Evêque alors demanda à ma grand'maman le secret sur ce qui concernoit son neveu ; il lui exposa en peu de mots l'importance de la chose ; & ma grand'maman lui promit avec serment de se taire même vis-à-vis de l'Abbesse. Le lendemain matin, dès quatre heures, ils partirent, après avoir déjeûné avec toute la famille hommes & femmes qui s'étoient levés dès trois heures, parce que la joie les avoit empêché de dormir. Sur les dix heures, tout le monde partit pour Nogent, chacun voulant s'y rendre pour y recevoir ma tante le lendemain, & pour y passer le mois avec elle.

Ce ne fut que le quatrieme jour sur les cinq heures du soir, que l'Evêque arriva de son voyage. Il descendit directement au Monastere de Notre-Dame, & fit conduire sa chaise tout près de la porte de clôture, glaces levées & rideaux fermés. Il descendit promptement, & referma la portiere, afin que personne ne s'apperçût que ma grand'maman étoit dedans ; ils étoient convenus qu'elle ne se montreroit qu'à l'ouverture de la porte de clôture. L'Evêque fut au parloir de l'Abbesse, qui s'y rendit promptement avec ma tante.

Les premiers momens, ma belle Baronne, se passerent en politesses réciproques. Après quoi, l'Evêque dit à l'Abbesse avec un air mortifié : Je suis bien fâché, Ma-

dame, de vous affliger ; mais j'ai une triste nouvelle à vous apprendre, vous allez perdre votre chere fille. Un déluge de larmes sortit aussi-tôt des yeux de l'Abbesse, qui s'écria : Ah ! Monseigneur, que dites-vous là ? Une vérité accablante pour votre cœur, reprit l'Evêque ; je partage votre peine, Madame, sans pouvoir l'adoucir, car demain matin, dès quatre heures, je viens, par ordre du Roi, vous enlever Madame. Par ordre du Roi ! dit l'Abbesse tout effrayée, & en regardant ma tante, qui n'en paroissoit pas surprise, & qui disoit assez tranquillement à l'Evêque, qu'elle ne croyoit pas être dans le cas de faire son sacrifice si-tôt, mais qu'elle se soumettoit de bon cœur, parce qu'elle pensoit que c'étoit le mieux. Eh ! quel est donc ce mieux, reprit-elle le cœur serré ? Ma fille me quitte ; & elle-même trouve que c'est le mieux ! Ah ! ma chere maman, lui dit ma tante en sanglottant, & en lui serrant les mains, c'est le mieux pour la chose ; mais je n'en suis pas moins malheureuse.... Pas tant, Madame, interrompit l'Evêque : vous êtes nommée Coadjutrice d'une Abbesse octogénaire & infirme ; votre Abbaye est d'un fort revenu ; le Monastere est dans un pays excellent pour l'air & pour les productions ; l'Abbesse qui vous précede est une fille de mérite & de discernement, qui sait choisir ses sujets, & qui ne vous laissera que de bonnes Religieuses qui ne pourront pas manquer elles-mêmes de vous goûter & de vous aimer : & pour vous dédommager de la

perte de votre Abbesse, & vous adoucir le chagrin de votre séparation, le Roi ajoute à votre brevet la permission de passer un mois à Nogent : au sortir des bras de Madame l'Abbesse, je vous conduis dans le sein de votre famille, dont tout le composé se rend pour l'amour de vous au Château de vos pere & mere ; chacun est parti aujourd'hui de Paris pour vous recevoir demain dans ses bras, & vous témoigner sa joie : pour surcroît, vous y verrez un beau-frere plein de mérite, (c'étoit mon oncle de Beauport) une belle-sœur aimable, (c'étoit ma mere) & Madame votre sœur prête à vous donner un neveu ou une niece, (c'étoit ma tante de Beauport qui étoit grosse de mon cousin.) Actuellement, Madame, ajouta l'Evêque, vous trouvez-vous à plaindre ? Pour moi, je ne plains que Madame l'Abbesse qui perd une amie tendre, affectionnée, aimable. L'Abbesse qui avoit écouté l'Evêque avec autant de joie que de surprise, lui dit, en essuyant ses yeux : je sens la grandeur de ma perte, Monseigneur : mais le bonheur de ma chere fille va faire ma consolation. Pour moi, Monseigneur, dit ma tante, je sens au-dedans de moi un contre-balancement de joie & de tristesse qui me met hors d'état de vous témoigner combien vos bontés m'affectent. Oh ! Madame, lui répondit le Prélat, je vous quitte de la reconnoissance, pourvu que vous soyez heureuse ; je travaille pour moi en travaillant pour vous. En même temps il lui vint dans

l'idée que ma grand'maman pouvoit trouver le temps long & s'inquiéter ; c'eſt pourquoi il dit à l'Abbeſſe qu'il voudroit que cette converſation ſe continuât dans ſon appartement ; & il la pria de lui faire ouvrir la porte de ſon Couvent : d'ailleurs, Madame, ajouta-t-il, j'ai à vous remettre les ordres du Roi. L'Abbeſſe auſſi-tôt l'invita à s'y rendre, en lui diſant qu'on alloit lui ouvrir. Il s'y rendit, & donna la main à ma grand'maman pour deſcendre de ſa chaiſe.

L'Abbeſſe & ma tante s'étoient rendues à la porte pour recevoir l'Evêque. A peine fut-elle ouverte que ma tante fit un cri de joie & de ſurpriſe, en voyant ſa mere. Dès qu'ils furent dans l'appartement de l'Abbeſſe, le Prélat leur communiqua la Lettre-de-cachet. Ah ! Monſeigneur, dit l'Abbeſſe après l'avoir lue, cette Lettre ordonne à ma chere fille de partir ſur le champ ; mais en même temps elle vous rend le maître de diſpoſer du temps à votre gré : pourquoi donc précipitez-vous ainſi un départ qui me tue? Me refuſerez-vous la grace de m'accorder quelques jours pour me préparer à ſoutenir une ſéparation ſi cruelle ? Hélas ! Madame, lui dit l'Evêque, je ſuis bien fâché de vous refuſer ; mais il eſt d'une néceſſité indiſpenſable que Madame quitte Troyes le plus promptement poſſible, ce n'eſt que par égard pour vous que j'attends à demain, car il faudroit que ce fût dès aujourd'hui & dès tout-à-l'heure. Allons, dit l'Abbeſſe piquée & le cœur ſerré, il faut ſe ſoumettre

à tout ; mais voilà un départ bien précipité & bien incompréhensible.

Un moment après, ma chere Baronne, elle s'avisa de demander à l'Evêque si son neveu étoit instruit du départ de ma tante. Non, Madame, lui répondit le Prélat avec un air embarrassé, il n'a pas besoin de le savoir ; au surplus, je le lui dirai à mon retour. Eh mais, Monseigneur, reprit l'Abbesse, savez-vous que ma chere fille lui a de grandes obligations, & qu'elle ne doit point partir sans lui faire ses adieux, & lui faire part de ce qui la regarde ? Je sais ce que Madame lui doit, dit l'Evêque ; mais il n'est pas nécessaire qu'il sache rien de son départ. Mais, Monseigneur, repliqua l'Abbesse, il est son Confesseur ; il l'estime, il l'aime ; & il sera fâché, si elle part sans lui parler. S'il l'aime, Madame, repartit l'Evêque, il faut lui épargner la douleur que pourroient lui faire les adieux de Madame.

Ce mot de *douleur*, ma chere amie, fit verser à ma tante des flots de pleurs : elle se représenta tout d'un coup son Abbé dans le désespoir à la nouvelle de son départ ; & elle ne fut plus maîtresse de se contraindre, elle poussoit mille sanglots. Ma grand'maman & l'Evêque, qui en devinoient le sujet, se mirent aussi à pleurer. L'Abbesse ne savoit que penser de l'aventure : voilà bien des pleurs, se disoit-elle en elle-même ; mais pourquoi l'Evêque pleure-t-il aussi ? Qu'il me paroît attendri !.... Enfin, après quel-

ques

ques momens de réflexion, elle s'écria : Eh ! quelle idée vient frapper mon esprit ! Le Chevalier de Berniere est neveu d'un Evêque ; M. l'Abbé de Saint-Vinebauld est neveu de Monseigneur.... Chacun gardant le silence, elle s'écria de nouveau : Ah ! voilà le mystere : je ne suis plus étonnée, si l'on m'ôte ma chere fille, c'est pour la soustraire à la vue de M. de Saint-Vinebauld, qui sûrement est le Chevalier de Berniere. Alors l'Evêque poussant un soupir, lui dit : Vous avez deviné, Madame, c'est mon neveu qui est le Chevalier de Berniere ; c'est lui qui est ce pauvre malheureux à qui l'on a refusé un objet si digne de faire son bonheur ; enfin c'est lui qui a aimé & qui aime toujours.

L'Abbesse, ma belle Baronne, étoit dans un étonnement extrême : comment, disoit-elle, n'ai-je pas deviné cela plutôt ! comment ma chere fille a-t-elle pu m'en faire un mystere ?......... Puisque je n'ai plus la langue liée, ma chere maman, lui dit ma tante, je vous raconterai tout, & vous saurez par là pourquoi je vous en ai fait un secret. Et le Prélat dit poliment à l'Abbesse que s'il avoit demandé le secret vis-à-vis d'elle, ce n'étoit point défiance, mais précaution, pour pouvoir dire à son neveu qu'il n'étoit point connu, & par là le retenir à Troyes pour le bien des ames : qu'ainsi voyant par elle-même la conséquence de la chose, il étoit inutile de lui demander de la discrétion, qu'il s'en rapportoit à elle là-

dessus. L'Abbesse lui dit que pour son avantage personnel & celui de toutes ses Religieuses, elle sauroit se taire ; que personne ne perdroit plus qu'elles, en perdant M. de Saint-Vinebauld, qui, depuis quelque temps, leur faisoit des conférences admirables, & qu'elle étoit sur le point de lui donner sa confiance & celle de toute sa Communauté.

L'Evêque vit avec plaisir qu'un intérêt particulier lieroit la langue de l'Abbesse ; & il lui demanda si son neveu s'étoit présenté au parloir pendant son absence. Elle lui répondit que non ; mais que le jour même de son départ, l'Abbé avoit écrit un billet à sa chere fille, qui, dans sa réponse, le prioit de ne point paroître de la semaine : je n'ai pas voulu lui en faire de reproches, de peur de chagriner son cœur déja opprimé ; mais elle nous a privés de conversations & de conférences divines. Tout cela, Madame, dit le Prélat, pourra se réparer ; mais pourrois-je savoir ce que mon neveu a écrit ? Ma tante lui mit le billet en main. Elle avoit transcrit sa réponse au dos. L'Evêque lut l'un & l'autre, & lui remit le papier, en lui disant que c'étoit bien. Puis poussant un soupir, il lui dit qu'il jugeoit que son pauvre neveu étoit toujours bien affligé ; & qu'à cause de cela, il alloit s'en aller chez lui pour passer la soirée avec lui, & le dissiper un peu.

Quand il fut parti, ma tante se jetta au cou de son Abbesse, & lui demanda pardon de sa défiance, en la priant d'être persuadée

qu'elle ne venoit pas d'elle-même, mais que c'étoit M. de Saint-Vinebauld qui l'avoit fait naître ; mais, ma chere maman, lui dit-elle, en la ferrant tendrement & fortement, je vais réparer mes torts par une ouverture de cœur digne de votre affection pour moi & de toute ma reconnoiffance. A ce moment, on vint leur fervir à fouper. Elles fe mirent à table ; & après fouper, ma chere Baronne, ma tante leur fit un détail de tout, même de fes moindres mouvemens: les larmes inonderent le vifage de ma grand'maman & de l'Abbeffe quand elle leur exprima la violence qu'elle fut obligée de fe faire pour fuir fon Abbé qu'elle mettoit au défefpoir. Enfin rien nefut oublié pour prouver à l'Abbeffe jufqu'où alloit fa confiance. Après cela elle leur dit, qu'elle commençoit à refpirer depuis qu'elle avoit des confidentes fi intimes : il me femble auffi, leur ditelle, que je quitterai Troyes d'un meilleur cœur actuellement que me voilà acquittéeenvers ma chere maman. J'ai pourtant bien du chagrin, ajouta-t-elle en foupirant, quand je penfe à la douleur que caufera la nouvelle de mon départ à mon tendre Abbé. En difant cela, on voyoit qu'elle étouffoit des fanglots prêts à partir. Ma grand'maman lui dit que pour mieux fupporter fa peine, & triompher d'elle-même, elle devoit donner un libre cours à fes larmes. Dans le moment fes larmes & fes fanglots partirent. Elle avoit grand befoin de ce foulagement, car elle crevoit au-dedans d'elle. Le détail

qu'elle leur avoit fait étoit si circonstancié, qu'ayant commencé son récit vers huit heures du soir, elle ne le finit qu'à plus de minuit. Elles se mirent au lit ; & elles y étoient encore à cinq heures du matin quand l'Evêque arriva. Alors elles se leverent promptement, & furent le trouver.

Dès que ma tante lui eut souhaité le bon jour, elle lui demanda des nouvelles de son neveu. Le Prélat lui répondit : Permettez-moi, Madame, de vous dire que vous êtes une imprudente ; je ne vous en dirai pas. Cette réponse accabla ma tante, elle jetta les hauts cris, en disant : Ah ! Monseigneur, votre réponse m'en dit assez, il est dans le désespoir. En même temps l'Evêque laissa couler aussi quelques larmes, en lui répondant : Non, Madame, il n'est pas encore dans le désespoir, mais il y sera quand il apprendra ce qui se sera passé : je vais vous conduire à Nogent ; & je repars demain, de peur que d'autres que moi ne lui apprennent une nouvelle qui ne sera que trop funeste à son cœur. Ensuite pour distraire ma tante, il pressa son départ. Ses adieux prirent quelque temps, quoique pour lui éviter la peine d'aller trouver toutes les Religieuses l'une après l'autre, l'Abbesse avoit eu l'attention de faire sonner la cloche pour les assembler toutes. Ma tante les embrassa le cœur serré sans pouvoir leur dire un mot ; & quand elle en fut à l'Abbesse, elle s'évanouit dans ses bras. Pendant que ma grand'maman & l'Abbesse s'empressoient autour de

ma tante pour la rappeller à la vie, l'Evêque, qui avoit remarqué l'étonnement des Religieuses sur le départ de ma tante, prévint des questions curieuses, en leur disant que si elle les quittoit, c'étoit pour aller seconder une Abbesse âgée & infirme dont elle étoit nommée Coadjutrice. Elles ouvrirent de grands yeux; & quand ma tante fut revenue de son évanouissement, elles lui firent leur compliment. Ma tante, qui avoit toujours le cœur serré, ne put leur répondre; & l'Evêque voulant mettre fin à de si tristes adieux, la prit, elle & ma grand'maman, par la main, & les conduisit à son carrosse qui les attendoit à la porte de clôture, où elles monterent. Ah! ma chere amie, le cruel moment pour ma tante! ......

Quand ils furent en pleine campagne, l'Evêque, malgré sa premiere résolution, se mit à raconter à ma tante, que la veille, en rentrant chez lui, il avoit demandé au Valet-de-chambre de son neveu, comment alloit son Maître: que ce garçon avoit répondu qu'il étoit toujours malade, qu'il n'avoit pas sorti depuis son départ, qu'il paroissoit rêveur & chagrin, qu'il ne mangeoit point, pas même de la soupe, & qu'il refusoit encore très-souvent les bouillons qu'on lui portoit: Qu'après avoir entendu cela, il étoit monté chez son neveu, l'avoit trouvé dans sa chambre assis dans son fauteuil, les yeux en terre, les mains jointes, & avoit vu des larmes couler le long de ses joues: Que lui ayant demandé comment il se portoit; il lui

avoit répondu triſtement, & les yeux toujours en terre, qu'il avoit encore quelques jours à ſe porter mal, qu'après cela il ſe porteroit mieux, ou encore plus mal : Que là-deſſus il lui avoit fait pluſieurs queſtions pour l'amener à lui découvrir la cauſe de ſon chagrin, & qu'il n'avoit pu rien obtenir ; qu'il lui avoit répondu pluſieurs fois, que ſon chagrin étoit de nature à le mettre au tombeau, & qu'il y ſeroit dans peu ſi la cauſe de ſon mal ne ceſſoit : enſuite, que pour paſſer toute la ſoirée avec lui, il s'étoit fait apporter à ſouper auprès de lui, & qu'il lui avoit fait auſſi apporter une ſoupe, & la lui avoit vu manger : Qu'avant de le quitter, continuoit toujours l'Evêque, il lui avoit dit qu'il repartoit le lendemain, & qu'il l'exhortoit à prendre aſſez ſur lui pour qu'il le trouvât mieux à ſon retour ; mais qu'il lui avoit répondu avec un ton de déſeſpéré : *Si* votre voyage, mon oncle, dure ſeulement autant que le précédent, vous me trouverez ou mieux, ou mort, ou diſparu : Que lui ayant demandé ce que ſignifioit vouloir diſparoître, il lui avoit répondu avec un ton plus modéré, que cela ſignifioit ſeulement qu'il prendroit ſon parti ſagement pour ſe ſouſtraire à ſon chagrin, & ne s'occuper que de ſon ſalut ; & qu'il lui avoit répondu en l'embraſſant & en verſant des larmes, que le premier de ſes devoirs étoit de ne point affliger un oncle qui l'aimoit, qui avoit beſoin de lui, & qui le conjuroit de ne rien faire ſans ſa participation : Que là-deſſus ſon

neveu ſe mit à fondre en larmes ſans vouloir dire autre choſe, ſinon, qu'il étoit malheureux; & que pendant une heure il ne fit que pleurer & ſoupirer: qu'enfin il le fit mettre au lit, lui fit ſes adieux, & ſe retira.

Tu penſe bien, ma chere amie, ce que faiſoit ma tante pendant ce récit: elle fondoit en larmes. Et l'Evêque lui dit qu'il ne lui avoit fait part de ces choſes, que pour lui faire connoître l'état de ſon neveu, & lui demander en conſéquence de lui écrire une Lettre aſſez forte pour lui faire ſupporter ſa douleur avec courage: perſonne que vous, Madame, lui dit-il, ne pourra lui impoſer des loix, & le ramener à lui-même. Ma tante promit que ce ſeroit la premiere choſe qu'elle feroit quand elle ſeroit arrivée à Nogent, en ajoutant, que ce ſeroit auſſi pour elle une conſolation de lui écrire encore une fois pour lui faire ſes adieux, & lui adoucir un peu le chagrin qu'elle lui cauſoit.

Elle tint parole: après les embraſſemens de toute la famille, elle ſe ſéqueſtra pour écrire ſa Lettre. En voici la copie, ma chere Baronne, que j'ai tranſcrite ſur celle que ma grand'maman eut la précaution de tirer ſur l'original.

» J'ai quitté Troyes, Monſieur, & je ne
» l'ai quité que parce que je vous aime. Je
» vous aime par inclination; mais je dois
» aimer Dieu par devoir, par reconnoiſſan-
» ce & par-deſſus tout. Vous ne lui devez
» pas moins; & quoique je chériſſe votre

» amour, je vous demande de me préférer
» ce Dieu si bon, si beau, si grand, & de
» m'oublier. Je suis actuellement dans ma
» famille. Dans un mois je serai loin &
» très-loin de vous Je ne vous marque point
» le lieu, parce que je ne dois recevoir de
» vous aucun écrit. Cependant je vous en
» demande un dernier pour réponse à ce-
» lui-ci : Vous êtes homme, Monsieur,
» pas conséquent vous avez plus de force
» que moi pour vaincre ; c'est donc un mo-
» dele que je vous demande pour me sou-
» tenir dans ma douleur ; c'est vous-même
» que je veux voir dans votre Lettre ; pei-
» gnez-y votre cœur triste, abattu, que j'y
» voie vos déplaisirs ; mais que je n'y voie
» point le déseſpoir ; que j'y voie au con-
» traire la résignation, le courage & la force :
» n'alarmez pas ma sensibilité ; mais appre-
» nez-moi à souffrir, à combattre, à vain-
» cre, & à vous estimer ».

M. de Troyes trouva la Lettre bien. Il la prit ; fit ses adieux dès le soir, & partit le lendemain de grand matin. Il arriva à l'Evêché avant le dîner. Son premier soin fut de monter chez son neveu, qu'il trouva dans le même état où il l'avoit laissé. Il jugea à propos de ne lui parler de rien avant six heures du soir, afin de lui donner le temps de digérer son dîner.

Sur les six heures donc il lui remit la Lettre de ma tante, en lui faisant remarquer le dessus, & en lui demandant s'il connoissoit l'écriture. L'Abbé la reconnut, & le feu

lui monta au viſage : il demanda à ſon oncle d'où venoit cette Lettre. Elle ne vient pas de Troyes, lui dit l'Evêque, elle vient de l'endroit où j'ai couché cette nuit. Et de qui eſt-elle, reprit l'Abbé d'une voix tremblante, & en laiſſant couler de groſſes larmes ? tu le vois bien, lui dit l'Evêque, elle eſt de Mademoiſelle de Nogent. Ah ! mon oncle, dit M. de Saint-Vinebauld le cœur ſerré, vous ſavez tout ; mais qu'avez-vous fait ? En même temps il s'évanouit. M. de Troyes le fit mettre au lit ; & un moment après qu'il y fut, la connoiſſance lui revint, & il ſe mit à verſer une abondance de larmes. Son oncle fit ſortir les domeſtiques qui étoient préſens, & le laiſſa pleurer quelque temps ſans l'interrompre. Enſuite voyant qu'il ne pleuroit plus, & qu'il ſoupiroit ſeulement en gardant le ſilence, il lui demanda pourquoi il ne lui parloit pas. L'Abbé ne lui répondit rien : il lui fit pluſieurs queſtions. L'Abbé ne lui répondit rien encore. Enfin M. de Troyes s'appercevant que ſon neveu le regardoit avec des yeux d'indignation, prit le parti de lui rendre compte de ſa conduite. Il le fit ; & M. de Saint-Vinebauld lui prêta une grande attention. Quand l'Evêque en fut à l'Abbaye donnée à ma tante, l'Abbé s'écria en levant les yeux & les mains au ciel : Ah ! je reſpire ; Mademoiſelle de Nogent ne ſera donc pas expoſée à des tourmens inventés par le diable des ſcrupules ! Etoit-ce là, lui dit l'Evêque, tout le ſujet de ton chagrin ? Ce n'étoit pas là,

mon oncle, dit l'Abbé, le ſujet de mon chagrin, mais celui de mon déſeſpoir : voici un mal de paſſé ; un ſecond ſubſiſte encore, & peut paſſer comme le premier ; mais un troiſieme ne me quittera qu'au tombeau. Quel eſt ce mal ſuſceptible de guériſon, dit l'Evêque ? C'eſt, dit M. de Saint-Vinebauld en ſe lamentant, le mépris, la haine, l'indignation & l'horreur que j'ai peut-être inſpirés à Mademoiſelle de Nogent pour moi. Eh ! dit M. de Troyes, lis ſa Lettre, mon cher ami, & tu verras ce qui en eſt. Hélas ! dit l'Abbé, j'avois déja oublié que j'avois une Lettre d'elle. Il la prit, la décacheta en tremblant, & la lut avec ſatisfaction. Allons, dit-il, après en avoir fait la lecture, je ne ſuis pas ſi malheureux ; depuis près de huit jours je ne reſpire pas, tant je craignois d'avoir encouru ſa haine & ſes mépris : que Dieu eſt bon de m'avoir conſervé ſon eſtime ! Quel bonheur d'en être toujours aimé ! Quelles actions de graces ne lui dois-je pas rendre à ce Dieu qui me préſerve du plus grand des malheurs, du ſeul auquel mon pauvre cœur étoit ſenſible ! Allons, il eſt temps que je ceſſe d'être ingrat, il faut que je lui cede cet objet chéri de mon cœur, il faut que je m'abandonne entiérement à lui. Hélas ! Mademoiſelle de Nogent me demande un modele, & c'eſt elle qui me donne un exemple de détachement : mais, mon oncle, ajouta-t-il en répandant des pleurs qu'il s'efforçoit de retenir, je ne pourrai jamais me détacher d'elle ; c'eſt là ce mal qui me

ſuivra juſqu'au tombeau : depuis qu'elle m'a montré le fond de ſa belle ame, je l'aime plus que jamais ! Que de vertus j'y ai vu briller dans cette ame ! Ce que j'ai toujours admiré en elle, mon oncle, c'eſt ſa candeur, ſon grand amour pour Dieu, & une grande crainte de l'offenſer. Sa tendreſſe, ſa conſtance & ſa crédulité pour moi, ſont les ſeuls défauts qu'on peut lui reprocher. Hélas ! ſi je n'en avois pas abuſé, on pourroit les mettre au nombre de ſes vertus.

M. de Troyes, qui s'attendoit à voir ſon neveu dans une rage de déſeſpoir ou dans un accablement général, fut très-ſatisfait de voir ſa tranquillité, & de l'entendre parler avec autant de ſageſſe & de bon ſens. Il l'embraſſa en lui témoignant ſa ſurpriſe & ſon admiration. Enſuite il lui dit : N'écriras-tu pas à Mademoiſelle de Nogent, qui te demande une réponſe? Ne lui feras-tu pas part de ta réſignation ? Oui, mon oncle, dit l'Abbé, demain je lui écrirai que j'ai pris mon parti........ Il s'arrêta tout court, comme craignant d'en trop dire. Cela inquiéta le Prélat ; il demanda à ſon neveu ce qu'il vouloit dire, & quel étoit ce parti qu'il prenoit. Il eut pour toute réponſe : Vous l'apprendrez, mon oncle, demain par ma Lettre. L'Evêque lui marquant ſon inquiétude, vouloit l'exciter à lui ouvrir ſon ame ; mais l'Abbé le pria de le laiſſer ſeul pour prendre quelque repos : depuis Lundi, lui dit-il, (on étoit au Dimanche) je n'ai pas eu deux heures de ſommeil, par la crainte d'avoir

encouru la disgrace de celle qui m'est & qui me sera toujours chere. Cruelle semaine, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, tu seras toujours présente à ma mémoire ! tu seras la verge salutaire qui me feras expier mes offenses. Son oncle le quitta pour jusqu'au lendemain matin, après lui avoir fait donner un bouillon, ne jugeant pas que ce soir-là il lui fallût plus de nourriture.

Le lendemain à sept heures du matin, M. de Saint-Vinebauld prévint son oncle, il fut lui souhaiter le bonjour en lui portant sa Lettre à lire. En voici, ma chere Baronne, la copie tirée de celle que M. de Troyes lui-même a donnée à ma grand'maman.

MADAME,

» Votre cœur noble & généreux veut donc » bien pardonner à un misérable qui vous » a offensée? Vous l'aimez toujours, & vous » lui permettez de prétendre encore à votre » estime ! Un bien si précieux ne peut être » trop acheté : c'est donc au prix de ma li- » berté, de mon cœur, de tout ce qui m'est » cher que je l'achete ; je renonce à tout, à » vous-même en un mot pour mériter cette » estime, sans laquelle la vie ne me seroit » de rien. Je pars demain pour la Trappe : » c'est là où je vais finir des jours malheu- » reux. Du moins, Madame, si je ne puis » entiérement vous oblier, j'amortirai dans » les larmes de la pénitence ce feu charnel » qui me dévore & qui vous offense. J'espe-

» re que Dieu, qui connoît le fond de mon
» ame, agréera mon ſacrifice malgré les dé-
» fauts de la victime «.

La réſolution de M de Saint-Vinebauld fut pour M de Troyes un coup de foudre: Quoi! mon cher ami, lui diſoit-il en l'embraſſant, tu vas me quitter? tu vas abandonner un oncle qui a beſoin de toi, qui t'aime, & te chérit plus que lui-même? Oui, mon oncle, lui répondit avec fermeté M. de Saint-Vinebauld, je quitte tout pour Dieu, je n'ai plus beſoin que de pénitence; n'alarmez pas ma tendreſſe, je vous prie, ſinon je pars tout à l'heure.

Malgré cette menace, M. de Troyes employa tout ce qui étoit capable d'émouvoir un cœur ſenſible: mais ni les pleurs de l'oncle, ni les prieres de pluſieurs amis que le Prélat avoit fait avertir, ni les Lettres touchantes de pluſieurs de ſes pénitentes ne purent ébranler tant ſoit peu la réſolution de l'Abbé. Dès ce jour-là tout Troyes ſut la perte qu'il alloit faire. Et le lendemain dès trois heures du matin, trois mille ames étoient à la porte de l'Evêché pour tâcher de le toucher par les prieres & par les larmes; mais il ſut tout vaincre. Il partit au milieu de la foule, qui le ſuivit juſqu'à plus de deux lieues en pleurant. Enfin il leur fit un diſcours pathétique qui les obligea de le quitter. Il ſe recommanda à leurs prieres, & leur fit ſes adieux ſans verſer une larme. Du nombre de ceux qui l'avoient conduit ſi loin,

étoient des notables de Troyes, & plusieurs de ses amis intimes.

Dès le jour de son départ, M. de Troyes partit pour Nogent. Ce fut là qu'il voulut se consoler de la perte qu'il venoit de faire. Il fut le porteur de la Lettre de son neveu. Que ma tante répandit de larmes, ma chere Baronne, en la lisant!

M. de Troyes comptoit passer le mois à Nogent, & ensuite conduire ma tante à son Abbaye avec toute la famille. Mais l'Abbesse que ma tante devoit remplacer, vint à mourir dans l'intervalle. Ma tante reçut une Lettre, signée de toutes les Religieuses, qui en lui apprenant cette mort, la supplioient de les aller consoler. Ma tante donc fut obligée de partir promptement, tant pour aller prendre possession de son Abbaye, que pour répondre au tendre empressement de ses Filles. Toute la compagnie qui étoit au Château l'y conduisit : & M. de Troyes fit la cérémonie de la Bénédiction.

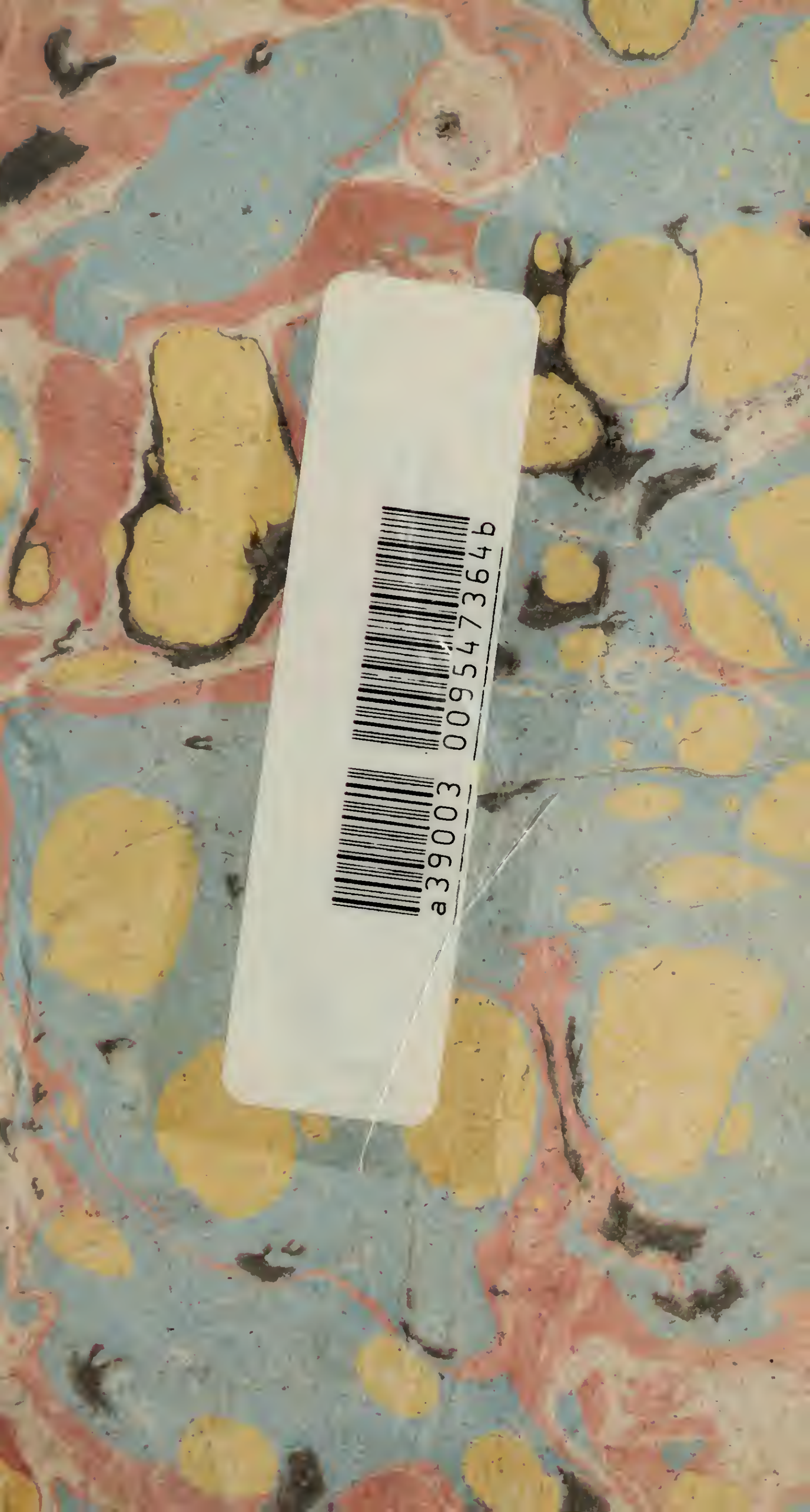
Le pauvre Abbé de Saint-Vinebauld, ma chere amie, ne passa que trois ans à la Trappe. Son amour, ses combats, son chagrin, & ses austérités le mirent enfin au tombeau. Il avoit fait son testament, dans lequel il prioit son oncle de faire savoir sa mort à ma tante, & de le recommander à ses prieres. Sans cette clause on auroit absolument caché cette mort à ma tante. On la lui apprit. Ce fut M. de Troyes lui-même qui se chargea

de cette triſte commiſſion : il fit le voyage exprès pour lui porter cette nouvelle, la conſoler, & ſe conſoler avec elle. Ma grand'-maman l'accompagna. Ma tante apprit la mort de ſon Abbé en héroïne, & ſe conſola en chrétienne : il lui échappa ſeulement de dire en pouſſant un ſoupir : *Hélas ! s'il ne m'avoit pas aimée, il vivroit encore.*

Fin du premier Volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
Universi
D


a39003 009547364b

